THE SHERIDAN LIBRARIES
3 1151 03718 4680
BIBLIOTHECA FICTIVA

ŒUVRES
POSTHUMES
DE LA HARPE

3

B6 Notes à pc. 97.

K. 4. 3.

OEUVRES

CHOISIES ET POSTHUMES

DE

M. DE LA HARPE.

OEUVRES
CHOISIES ET POSTHUMES
DE
M. DE LA HARPE,
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

AVEC LE PORTRAIT DE L'AUTEUR.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,
CHEZ MIGNERET, IMPRIMEUR,
RUE DU SÉPULCRE, F. S. G., N.° 20.

1806.

DISCOURS

EN VERS.

DISCOURS

EN VERS.

LE POËTE.

PIÈCE COURONNÉE A L'ACADÉMIE FRANÇAISE EN 1766.

Disciple ambitieux du dieu de l'harmonie,
Qui cédant, jeune encore, à l'instinct du génie,
Épris de l'art des vers, charmé de ses douceurs,
Fis tes premiers sermens aux autels des neuf Sœurs;
Je sers ce même dieu que tu choisis pour guide;
Il rend notre amitié plus douce et plus solide.
L'un par l'autre affermis, d'un pas moins hasardeux,
Dans les mêmes sentiers nous marchons tous les deux.
Tels on voit deux ruisseaux, qui baignant une plaine,
Dans un lit resserré serpentaient avec peine,
De leurs naissantes eaux se prêter le secours,
S'embellir l'un par l'autre et croître dans leurs cours.

Tu veux donc aujourd'hui que mes crayons sévères
Du Poëte à tes yeux tracent les caractères.
Tu voudrais reconnaître à d'infaillibles traits
Celui qui d'Apollon a surpris les secrets,
Qui reçut en naissant le talent de tout peindre,
Et le don de créer et le droit de tout feindre,
Et qui fut en un mot destiné par les cieux
A parler aux humains le langage des dieux.

A..

Les rimeurs sont nombreux, et le Poëte est rare.
Quels sont donc les présens que le ciel lui prépare,
Alors qu'à ce grand titre il daigne l'appeler ?
Et quels trésors en lui doit-il accumuler ?

Si l'on n'est pas sensible, on n'est jamais sublime.
Mais sur-tout le mortel que Calliope anime,
Doit porter sur son front, doit nourrir dans son cœur
De tous les sentimens la féconde chaleur,
Doit avoir d'autres sens que la foule grossière.
Le monde est à ses yeux une immense carrière,
Un théâtre de gloire élevé pour son art,
Et que doit du génie embellir le regard.
En voyant la nature, il ne peut se contraindre,
Il sent à son aspect qu'il est né pour la peindre.
Son talent le poursuit ; tout sert à l'exciter :
Il a vu les objets, sa voix va les chanter.
Regardez dans un port, au moment d'un orage,
Les crayons dans la main, Vernet sur le rivage.
Immobile, il promène un œil observateur,
Des flots amoncelés mesure la hauteur,
Fixe le noir foyer où la foudre s'allume,
La vague qui se brise et retombe en écume,
Saisit dans un lointain des débris de vaisseaux,
Et la cîme d'un mât chancelant sur les eaux.
Ses pinceaux rediront ce qu'a senti son ame.
Tel, frappé des objets dont la beauté l'enflamme,
Le Poëte à l'instant va les multiplier,
Sous les riches couleurs que lui seul peut broyer.

Mais ces divers tableaux déployés à sa vue,
De son vaste regard bornent-ils l'étendue ?
Bornent-ils son essor ? Eh ! qui peut l'arrêter ?
Loin du monde connu je le vois s'emporter.
Viens, viens l'environner de tes aimables songes,
Imagination, mère des doux mensonges,
Sœur de la poésie et son plus grand appui !
Il t'appelle, il t'attend ; viens créer avec lui.
C'est toi qui sous les mains du chantre de la Grèce,
Bâtis de Calypso la grotte enchanteresse.
Tu dressas ce bûcher arrosé de nos pleurs,

Où Didon de l'amour expia les erreurs ;
Tu forgeas pour Achille une savante armure,
Et tes mains de Vénus ont tissu la ceinture.
Déesse du Poëte, accompagne ses pas :
Soit que des passions il trace les combats,
Et que m'intéressant à de feintes alarmes,
Il me fasse chérir mon erreur et mes larmes ;
Soit que me conduisant en des lieux enchantés,
Il m'ouvre le séjour des tendres voluptés,
Et que par un effet de ton pouvoir magique,
Il vole avec Renaud sous un ciel fantastique ;
C'est à toi qu'il devra sa gloire, sa grandeur,
Son titre le plus beau, le titre d'inventeur.

Mais dans tous les momens je veux le reconnaître
A ce feu qui s'échappe, et dont il n'est pas maître.
Dans les cercles choisis où l'usage et ses lois
De notre esprit né libre ont asservi les droits,
Où des conventions le pouvoir arbitraire
Nous retient sous un joug, peut-être nécessaire,
Où le sage attentif à ne rien offenser,
Regarde autour de lui s'il osera penser ;
Là, l'enfant d'Apollon s'égare, s'abandonne,
Il rompt d'un entretien la froideur monotone,
Il m'échauffe, il me plaît ; j'aime à voir sa candeur
Enoncer fortement ce qu'éprouve son cœur.
J'aime qu'au nom d'Homère il s'anime et rougisse,
Qu'à celui de Zoïle il s'indigne et frémisse.
Ainsi que ses écrits, il est simple et sans fard ;
Il parle avec transport des maîtres de son art ;
Aux accens de leur voix ouvre une oreille avide ;
Il les voit et les suit dans leur essor rapide.
Lui-même en son ivresse, il veut les égaler,
Dans le champ de la gloire il est prêt à voler.
Il prépare, il saisit l'instant d'un beau délire,
Où l'ame doit céder au besoin de produire.
Ses vers seront empreints de sa mâle vigueur ;
Son style ferme et plein n'aura point la langueur
De ces écrivains froids, qui dans leurs jeux pénibles,
N'étant que doucereux, pensent être sensibles,
Et rebattant toujours leurs insipides airs,
Sans *Flore* et les *Zéphyrs* n'auraient point fait de vers.

Quelques mortels ont pu, sans offenser les Grâces,
Se couronner des fleurs écloses sur leurs traces;
Accorder à leur voix un luth voluptueux,
Et livrant au repos des jours infructueux,
Dans leurs tendres chansons tracer avec aisance
D'un esprit faible et doux la molle nonchalance.
Mais fuyez l'air frivole et le rire apprêté
De cet auteur contraint dans sa fausse gaîté,
Qui s'est fait un devoir de vanter la folie,
Qui veut nous amuser quand lui-même il s'ennuie,
Chante la volupté qui s'enfuit de ses bras,
Et nous glace au récit des plaisirs qu'il n'a pas.

Par un effort nouveau l'auguste poésie
S'éleva de nos jours vers la philosophie.
Osez du-moins la suivre en son auguste essor;
Parvenu dans sa sphère, osez l'étendre encor,
Qu'un sublime talent soit un talent utile.
Pensez comme Platon, chantez comme Virgile.
Que le Sage vous lise, et de la vérité
Reconnaisse la force et même la fierté.
Que votre ame sur-tout nous parle en vos ouvrages.
Savez-vous ce qui peut unir tous les suffrages,
Plaire à tous les esprits, à tous les goûts divers?
C'est un beau sentiment rendu dans un beau vers.

Ce n'est qu'à ce seul prix, sous cette loi sévère,
Que sauvés des retours d'un succès éphémère,
Chez nos derniers neveux les fruits de vos loisirs
Vous assurent des droits fondés sur leurs plaisirs.
Tout écrivain sans doute est épris de la gloire;
Mais cette noble ardeur de vivre en la mémoire,
Cet inquiet élan vers la postérité,
Cet invincible amour de l'immortalité,
D'un Poëte sur-tout est le vrai caractère;
Non ce frivole orgueil du bel esprit vulgaire,
Qui brigue un vain encens qu'il devrait rejeter,
Ou poursuit des honneurs qu'il faudrait mériter;
Mais ce pur sentiment, ce desir si sublime,
D'être cher aux humains et grand par leur estime,
Ce puissant aiguillon qui produit les succès,
Qui réveillait jadis le vainqueur de Xerxès.

La gloire se refuse à l'adresse, à la brigue ;
Elle fut loin d'un cœur avili par l'intrigue ;
Mais elle aime à descendre au séjour retiré,
Où médite le Sage à l'étude livré,
Et de tous ses rayons la clarté réunie
Brille dans la retraite où veille le génie.
C'est elle seule enfin, qui devant les talens,
Ouvre de l'avenir les trésors consolans.
C'était de son aveu que l'ami de Mécène
S'écriait : Je vivrai. Toi qui sur notre scène
Fis régner l'harmonie et ses sons enchanteurs,
Qui n'eus qu'un seul rival et tant d'imitateurs ;
Toi, dont l'auteur du Cid en sa gloire immortelle,
Fut le prédécesseur, et non pas le modèle ;
O Racine ! ô grand homme ! alors que ton pinceau
Traça des passions un éloquent tableau,
Quand la première fois ta main sage et hardie
Offrit du cœur humain l'histoire approfondie,
En vain quelques esprits par la haine excités,
Contre un si beau triomphe en secret révoltés,
Annonçaient que ton nom déchu dans la mémoire,
Un jour perdrait l'éclat de sa première gloire.
Alors encouragé par la voix de ton cœur,
Plus que par Despréaux et son encens flatteur,
Tu disais avec lui : « Non, les races futures
Ne mépriseront point ces savantes peintures,
Ces traits de vérité, ces touchantes couleurs.
Hermione et sa rage, Andromaque et ses pleurs,
Charmeront le Français épris de son théâtre,
Du plus brillant des arts constamment idolâtre ;
Et si la renommée, et cette auguste voix
Qui juge les talens, les vertus et les rois,
De la nuit des tombeaux interrompt le silence,
Un jour peut-être, un jour les cris d'un peuple immense,
Attestant de mon art les immortels effets,
Réveilleront ma cendre au bruit de mes succès. »

Ton cœur est pénétré de ces grandes images,
Tu vis dans l'avenir, tu devances les âges,
Et tu sais de ton art sentir la dignité.
Un attribut auguste, un devoir respecté,
Trop rarement connu des enfans du Permesse,

Pourrait de leurs travaux relever la noblesse,
La vérité. Je sais que leur premier desir,
Leur plus beau privilège est de tout embellir.
Boileau chante Louis que l'univers honore,
Et le nom de Boileau s'en agrandit encore.
Le chantre harmonieux du jour de Fontenoi
Est plus cher à la France en célébrant son Roi.
Orner la vérité c'est l'emploi du génie.
Mais qu'on ait vu Lucain flattant la tyrannie,
Lucain déshonorant son esprit et ses vers [1],
Placer au ciel Néron qu'a flétri l'univers,
Voilà l'excès honteux dont la vertu murmure.
Nul talent n'a le droit d'ennoblir l'imposture;
Ou s'il s'est dégradé par ce coupable abus,
Quel droit lui reste-t-il de chanter les vertus?

S'il est bas de flatter, il est affreux de nuire.
Le succès ne peut même illustrer la satyre,
Et ses traits destinés à corriger les mœurs,
Trop souvent de la haine ont servi les fureurs.
L'arrêt qui l'a proscrit, enchaînant la vengeance,
Au talent qu'on outrage ordonne le silence.
Quoi! dis-tu, qu'un grand homme entouré d'ennemis,
Par l'impunité même accrus et raffermis,
Oubliant à la fin sa force et leur faiblesse,

---

[1] Il y avait dans la première édition,

Esclave dans sa mort, esclave dans ses vers.

Ce reproche était fondé sur ce qu'on rapporte de Lucain, que dans l'espérance d'obtenir sa grace, il eut la faiblesse de nommer sa mère parmi les complices de Pison; mais l'auteur a fait réflexion que Lucain fut séduit par la promesse qu'on lui fit, s'il avouait, de laisser la vie à sa mère et à lui. Cependant le caractère de Néron qu'il devait connaître, et le supplice qu'avaient subi les autres conjurés, pouvaient lui rendre une pareille promesse bien suspecte; mais le courage que ce jeune Poète fit voir en mourant, et les élans d'une liberté républicaine que l'on remarque dans son poëme, doivent faire penser qu'il n'avait pas une ame vile, et que lorsqu'il fit de Néron cet éloge si extravagant et si odieux, qui est à la tête de la Pharsale, il était enivré des caresses du jeune prince qui devint ensuite son rival et son assassin; mais qui n'avait encore montré que les ridicules d'un mauvais Poëte, et non l'atrocité d'un tyran.

Les rappelle un moment à leur propre bassesse ;
Quel mortel inflexible ose le condamner ?
Celui qui sait se taire, attendre et pardonner.
Tu connus, tu suivis cette vertu si pure,
Toi qui te défendis de repousser l'injure,
Qui de la calomnie éprouva la noirceur,
Sans que jamais son fiel altérât ta douceur,
O philosophe aimable ! ô sage Fontenelle !
Ton cœur était heureux ; ta gloire en est plus belle.
Plus d'un sage accablé par ses persécuteurs,
Descendit dans la tombe au bruit de leurs clameurs ;
Mais toi dans le repos tu terminas ta vie ;
Ton silence et tes ans ont fatigué l'envie.

Son exemple sans doute a peu d'imitateurs :
Il est fait pour ton ame, il réglera tes mœurs.
Avec ces sentimens qu'adopta ton courage,
Avec ce premier feu, le trésor de ton âge,
Tu cours d'un pas hardi la carrière des arts ;
Tu n'en vois que l'éclat et non point les hasards.
Va, ne t'arrête pas dans ta course rapide ;
Ce bel enthousiasme est ton plus heureux guide.
C'est dans notre printems qu'au fond de notre cœur,
La gloire fait entendre un cri toujours vainqueur ;
Que règne sur nos sens l'illusion puissante,
Des talens de l'esprit souveraine inconstante.
Mais de notre matin ces fortunés présens
Sont séchés quelquefois vers le soir de nos ans.
De la maturité les conseils plus tranquilles
Offrent à nos desirs des objets plus utiles ;
Et les jardins d'Armide et leur prestige heureux,
Ces cieux purs et brillans s'éclipsent à nos yeux.
C'est à la gloire, ami, qu'appartient la jeunesse.
Ménage les instans de sa féconde ivresse.
Je m'anime avec toi : tu conduisis mes pas
A ces jeux du génie, à ces nobles combats.
Ton exemple, tes soins, ton amitié fidèle,
De mes faibles talens ont nourri l'étincelle.
Ah ! si dans ces momens où mon cœur enivré,
Par l'orgueil poétique est peut-être égaré,
Rempli d'un avenir que mon ardeur devance,
J'embrassais les erreurs de la douce espérance,

Te dirai-je les vœux que formerait ce cœur ?
Tout combattant aspire au titre de vainqueur :
Et moi, j'ose prétendre un plus cher avantage.
Qu'entre nous, s'il se peut, la palme se partage ;
Que chacun de nous deux puisse en un si beau jour
Des lauriers d'un ami se couvrir à son tour !
Que ce double triomphe aurait pour moi de charmes !
Et qu'il me serait doux, en confondant nos larmes,
De voir à mes plaisirs ton cœur associé,
Et de sentir la gloire au sein de l'amitié !

CONSEILS

A UN JEUNE POÈTE [1].

PIÈCE COURONNÉE A L'ACADÉMIE FRANÇAISE EN 1775.

Oui, la gloire t'appelle, et ce n'est pas en vain.
Oui, sur ton front naissant, marqué d'un sceau divin,
Le ciel mit un rameau de ce laurier fertile,
Qui reverdit encore au tombeau de Virgile.
Viens, Apollon t'appelle au Parnasse français;
Mais de nombreux écueils en défendent l'accès.
Les rangs y sont serrés : il faut fendre la presse.
Un peuple de rivaux et t'assiège et te presse.
Tu sais, lorsqu'autrefois le héros des Troyens
Allait chercher son père aux champs Élysiens,
Quels monstres effrayans, réels ou fantastiques,
Du Ténare à ses yeux assiégeaient les portiques.
Rappelle ce tableau : le poëte en ses vers
A peint notre parnasse en peignant les enfers.
Malgré tant d'ennemis placés à la barrière,
Tu franchiras le seuil sans assoupir Cerbère.
Mais suis dès-lors en paix la route du talent.
Tranquille citoyen d'un état turbulent,
Sauve-toi des travers que ce siècle accumule;
Fuis des divers partis la guerre ridicule.
Ris tout bas, si tu veux, des querelles du tems,
Mais n'inscris point ton nom parmi les combattans.
Chacun a son enseigne ainsi que sa doctrine.
Ici l'on a proscrit Despréaux et Racine;

[1] On a rétabli dans cette pièce quelques morceaux que les convenances académiques n'avaient pas permis d'imprimer.

Le goût est le *tyran du génie* et des arts.
D'une muse nouvelle on suit les étendards,
Et le drame bourgeois nommé le *drame honnête*,
Va de notre théâtre achever la conquête,
Détrôner Melpomène et régner dans Paris.
« Écoutez-moi, suivez le chemin que j'ai pris,
(Vient vous dire un auteur qui se croit à la mode.)
Voulez-vous réussir? adoptez ma méthode.
Soyez homme du monde avant d'être écrivain.
Célébrez les soupers, les boudoirs et le vin.
Du nom de quelques belles ornez toujours vos pièces,
Contez vos rendez-vous, parlez de vos maîtresses,
Et quittez tous les jours, dans des vers délicats,
Églé, Philis, Cloé, qui ne le sauront pas.
Les grands noms, les beaux-arts, le trône et la coulisse,
Tout de votre Apollon doit subir le caprice.
Persifflez : c'est le ton des ouvrages nouveaux,
Et vous serez *charmant* dans cinq ou six journaux. »

De ces belles leçons tu feras peu d'usage.
Ah ! fuis ce peuple auteur, vrai fléau de notre âge,
Qui du premier des arts faisant un plat métier,
Pense acheter un nom en vendant du papier;
Des lourds compilateurs la tourbe famélique,
Et des bâtards d'Young l'essaim mélancolique;
Ces drames qui font peur et ne font pas pleurer;
Ces apôtres du goût, peu faits pour l'inspirer,
Docteurs sans mission, et du haut de leurs chaires,
Prêchant un siècle ingrat qui n'en profite guères;
Et ces codes rimés, où de jeunes profès,
Enseignant l'art des vers qu'ils n'apprendront jamais,
Attaquent tous les jours d'un ardeur trop commune,
Vingt réputations sans pouvoir s'en faire une;
Recueils de toute espèce, anecdotes, bons mots,
Esprits des grands auteurs rédigés par des sots,
Ces almanachs du Pinde où la presse indignée,
Entasse en gémissant tous les vers de l'année;
Enfin ce long amas d'ouvrages renommés,
D'écrits à grande marge, avec pompe imprimés,
Qui portés par la gloire au-delà du tropique,
Vont charmer tous les ans les colons d'Amérique.

« Je me tairai, dis-tu; mais pour fuir le danger,

Me faut-il donc à tous demeurer étranger,
En aimant mes rivaux éviter mes confrères ;
Et renfermer loin d'eux mes travaux solitaires ?
Par le commerce actif des arts et des esprits,
La raison croît, s'étend, les talens sont nourris :
Le goût est épuré, la vérité circule. »

Les préjugés aussi, l'erreur, le ridicule,
La cabale inquiète et les faux jugemens,
Les lâches passions, les vains ressentimens.
Tel est des liaisons l'ascendant ordinaire ;
Par elles la jeunesse ou s'égare ou s'éclaire.
Choisis donc. Souviens-toi que ce choix important
Fait le sort de la vie et celui du talent.
Interroge ton ame et crois la renommée.
Tous ceux de qui la voix par les muses formée
Sait, d'après leurs leçons, donner à tout moment
Un plaisir à l'oreille, à l'ame un sentiment ;
Qui chantent la nature, et qu'elle-même inspire ;
Ceux qui des vérités ont étendu l'empire,
Qui portent dans nos cœurs si doucement émus
Le charme des beaux-arts et celui des vertus ;
Ceux qui défendant l'homme et ses droits qu'on outrage,
Des traits de l'éloquence ont armé leur courage ;
Ce sont-là tes amis, si tu sais les chercher ;
Sous leurs sévères yeux hâte-toi de marcher.
Que leur maturité guide ta jeune audace.
Qui les aime et les suit peut monter à leur place.

« Mais combien de travaux, que de tems et de soin,
Pour plaire à des esprits dont je me sens si loin !
Que cette récompense est pénible et lointaine ! »

Je t'entends. La jeunesse et confiante et vaine,
A ses premiers essais sourit avec plaisir,
Et cet âge toujours est pressé de jouir.
Tout sert à l'égarer, l'orgueil et la paresse,
Et d'un ami flatteur l'indulgence traîtresse.
On croit avoir tout fait : ainsi plus d'un talent
Jette de vains éclairs et s'éteint en naissant.
Ah ! pour en ranimer les faibles étincelles,
Pour changer ces lueurs en clartés immortelles,

Que faut-il? des amis sages et rigoureux.
Ton génie excité s'agrandira près d'eux.
Ils ne laisseront pas obscurcir sa lumière,
Et leurs vastes regards étendront sa carrière.
On s'arrête souvent après quelques efforts;
Mais de l'art mieux que toi connaissant les trésors,
Que leur jugement sûr t'en montre les ressources,
Et dans toi du génie interroge les sources.
Quand ils verront tes pas affaiblis et lassés,
Que leur voix t'encourage et te crie, avancez;
Et d'un dernier effort que la fortune avoue,
Va tourner près du but sans y briser ta roue.

Des bords du Sénégal le sauvage habitant,
Que le ciel n'a pas fait pour un travail constant,
Saisit quelques grains d'or dans des sables mobiles,
Content de remporter ces dépouilles faciles;
Il y borne sa vue, il ne soupçonne pas
Les richesses du sol qu'il foule sous ses pas.
Mais plus industrieux, les enfans de l'Europe
Surprennent les métaux sous leur brute enveloppe,
Dans son cours tortueux suivent l'or qui les fuit,
Fouillent la veine errante au moment qu'elle luit,
Ne l'abandonnent pas, et leur main obstinée
La redemande encore à la terre indignée,
L'en arrache, et triomphe, et rend à l'univers
Ces trésors ignorés que gardaient les enfers.

C'est ainsi que la force à la constance unie,
Jusqu'en ses profondeurs va sonder le génie,
Et lui-même jamais n'enfanta qu'à ce prix
Ces prodiges frappans dont le monde est épris.

Je sais que par un art plus court et plus facile,
Tu pourras, négligeant et ta muse et ton style,
T'assurer quelque tems de stériles honneurs,
Des lecteurs en province, à Paris des prôneurs,
Et d'ouvrages oiseux se succédant sans cesse,
Fatiguer le burin, le public et la presse.
Tu le veux, j'y consens : mais quel sera ton sort?
Avec les connaisseurs le tems toujours d'accord,
Qui seul au mauvais goût n'a jamais fait de grace,

Le tems, s'il est ainsi, marquera-t-il ta place
Parmi les écrivains censurés et relus ?
Par-tout le petit nombre est celui des élus,
Celui des bons esprits, qui jaloux de bien faire,
Ont soumis leur travail à l'amitié sévère,
Et voulu qu'en tout tems son austère coup-d'œil
Tourmentât la paresse, et corrigeât l'orgueil.
La médiocrité trop souvent est fertile.
Tel qui bien moins fécond, plus soigné, plus docile,
Eût pu se distinguer des vulgaires esprits,
Étouffa son talent sous ses nombreux écrits.
Il brigua la louange, et n'obtint pas la gloire.
Veux-tu que le Parnasse adopte ta mémoire ?
Crains, au premier succès, accueilli, caressé,
Par la voix des flatteurs nonchalamment bercé,
Au murmure indulgent des louanges trompeuses,
De goûter du repos les douceurs dangereuses.
Oppose à tes rivaux un travail assidu,
Et songe encor à vaincre après avoir vaincu.
Ainsi croît et s'étend le talent qu'on renomme,
Et la soif des succès est l'instinct du grand homme.

Mais c'est peu que du Pinde ouvrant tous les sentiers,
Et préparant pour soi des moissons de lauriers,
Des guides respectés dirigent ton courage ;
C'est peu que de ta force ils t'enseignent l'usage ;
Ils nourriront dans toi ces nobles sentimens,
Qui relèvent l'éclat et le prix des talens.
Oui, quoiqu'en tous les tems l'injurieuse envie
Se plaise à raconter les fautes du génie,
Crois qu'il est rare au moins que d'illustres esprits
Soient vils dans leur conduite, et grands dans leurs écrits.
Il est une fierté par la gloire inspirée,
Par l'amour du devoir noblement épurée,
Orgueil des cœurs bien nés, qui distingue à nos yeux
Et le grand écrivain et l'artiste fameux.
Vois des arts en nos jours les plus brillans modèles,
A l'honneur, au bon goût également fidèles,
Repoussant à-la-fois et le vice et l'ennui,
Et méritant la gloire et l'aimant dans autrui :
Offrant à l'amitié de nobles sacrifices,
Exemples d'un pays dont ils font les délices ;

Laissant mourir loin d'eux les libelles impurs,
Fabriqués par la haine en ses antres obscurs.
Ainsi tandis qu'un chêne, honneur d'un beau rivage,
Rassemble les pasteurs sous son auguste ombrage,
Sur le bord d'un marais, dans le creux d'un vallon,
Sifflent de vils roseaux battus par l'aquilon.

Bardus de sa province arrive un drame en poche,
Il croit trouver la gloire en descendant du coche.
Mais le public sur lui prend d'abord un travers,
Et l'on est convenu de bâiller à ses vers.
Le sénat des foyers poliment lui refuse
L'honneur d'être sifflé que demandait sa muse.
Un ami lui dirait qu'on le sert malgré lui,
Qu'on lui sauve la honte en lui sauvant l'ennui.
Mais ses sots compagnons caressant sa démence,
L'enflent d'un vain courroux accru par l'impuissance.
Vous l'allez voir, livrant de risibles combats,
Nous demander raison des succès qu'il n'a pas.
Il se croit de Boileau l'unique légataire,
Et la férule en main, il régente Voltaire.
Mais l'opprobre s'attache aux écrits imposteurs :
Le talent est vengé de ses vils détracteurs.
Le vautour ne meurt point dans leurs ames impies ;
Ils tournent en hurlant sous le fouet des furies.

Jamais l'élève heureux des Vernets, des Vanloos,
N'alla de Raphaël diffamer les pinceaux,
Et n'insulta dans Rome, en son caprice étrange,
Les chefs-d'œuvres éclos des mains de Michel-Ange.
De qui hait les talens, j'augure toujours mal.
Jamais leur détracteur ne devient leur rival.
Muses, vous repoussez le sacrilège impie,
Dont la main viola les autels du génie.

Tu vivras éloigné de ces lâches fureurs.
Le temple des beaux-arts est l'asyle des mœurs.
Dans ce séjour sacré la France voit paraître
D'illustres citoyens, des grands dignes de l'être.
Laisse quelques esprits tristement prévenus,
Penser, dès qu'on est grand, que l'on n'est rien de plus.
A la ville, à la cour des mortels respectables

Ont joint l'esprit du monde au goût des arts aimables.
Le talent se polit dans leur société,
Acquiert plus d'agrément et plus d'urbanité,
Ce tact heureux et fin, ce ton, cet art de plaire,
Aux mœurs comme à l'esprit parure nécessaire.
La Feuillade et Vendôme, et Chaulieu vieillissant,
Présidaient aux essais de Voltaire naissant;
Le héros de Denain, l'enfant de la victoire,
Aimait à le couvrir des rayons de sa gloire.
Il goûtait leurs leçons, et ces maîtres choisis
Le formaient au bon goût du siècle de Louis.
Il est, il est encor d'aussi parfaits modèles
Du jugement exquis, des graces naturelles;
Attire leurs regards sur tes heureux essais;
Mérite enfin qu'un jour, honorant tes succès,
Te donnant pour leçon leurs exemples à suivre;
Nivernais et Beauveau t'enseignent l'art de vivre.
C'est peu de posséder : il faut savoir jouir;
Il faut goûter en paix ce qu'on sut obtenir.
Aux palmes d'Hélicon, il est beau de prétendre;
Des mains de l'amitié qu'il est doux de les prendre!
Pour moi, je puis encor, témoin de tes honneurs,
Je puis à ta couronne attacher quelques fleurs.
Apollon a reçu tes premiers sacrifices :
Ce dieu de mon printems a reçu les prémices.
Cet amour des beaux-arts est souvent séducteur;
Ils ne m'ont point trompé, puisqu'ils font mon bonheur.
Ils enchantent mes jours; et leur riant cortège
Écarte les soucis dont l'essaim nous assiège.
Je me sauve en leurs bras, j'y trouve le repos.
Le vieillard au front chauve, à l'inflexible faux,
De nous à chaque instant ravit quelque partie;
Il moissonne en courant les fleurs de notre vie.
L'esprit jouit encor quand les sens sont flétris;
C'est le dernier soutien de nos derniers débris.
Un jour mon œil éteint sous les voiles de l'âge,
Ne verra la beauté qu'à travers un nuage;
Les parfums du printems, son éclat, ses couleurs,
Pour mes sens émoussés auront moins de douceurs,
Et des airs de Grétry l'aimable mélodie
Frappera faiblement mon oreille engourdie.
Alors toujours sensible aux charmes des neuf Sœurs,

Puissé-je encor goûter leurs dons consolateurs,
Rassembler avec joie autour de ma vieillesse,
Ces écrivains chéris qu'adora ma jeunesse,
Reline et dévorer ces ouvrages charmans,
De la raison, de l'ame immortels alimens,
Me réchauffer encor de leur flamme divine,
Et retrouver mon cœur dans les vers de Racine !

SUR LES GRECS
ANCIENS ET MODERNES.

1772.

De l'antique Phocée enfant industrieux,
Tu vas voir le berceau de tes premiers aïeux.
Tu parcours ces climats chers à la poësie,
Les rives de la Grèce et la mer d'Ionie.
Les tributs du commerce enrichissent ces bords;
Mais tu n'y cherches pas comme leurs seuls trésors,
Les vins délicieux ni l'éclatante soie,
Ni ces fruits si vantés que Moka nous envoie.
L'antiquité n'a rien qui te soit étranger.
Que ne puis-je avec toi la voir, l'interroger,
Trouver dans ses débris d'intéressans spectacles!
Va visiter Délos d'où partaient tant d'oracles;
Vois ces marbres épars dans de muets déserts,
Ces temples renversés que la ronce a couverts.
Mytilène t'attend, lieu jadis plein de charmes:
Les mânes de Sapho te demandent des larmes.
Elle aima dans Lesbos, elle aima sans retour;
Donne en quittant Lesbos un soupir à l'amour.
L'amour de monumens a couvert ces rivages.

Ios où tu descends sous de meilleurs présages,
Offre un plus grand objet à tes yeux étonnés.
O destins des talens! des brigands couronnés
Ont bâti des palais pour leur cendre superbe;
Et les restes d'Homère étaient cachés sous l'herbe!
Ios[1] s'enorgueillit de ce trésor nouveau.
D'un pas religieux marche vers le tombeau
Où du chantre d'Hector l'ombre est ensevelie;
La pierre qui la couvre est l'autel du Génie.

[1] On prétend qu'on a découvert le tombeau d'Homère dans l'île d'Ios, l'une des Sporades.

Ah ! de quel œil vois-tu ces belles régions,
Où du grand jour des arts ont brillé les rayons !
Peux-tu, sans que ton cœur soit frappé de tristesse,
Contempler cette terre où fut jadis la Grèce,
Et du tems qui s'avance en foulant les grandeurs,
La trace injurieuse et les pas destructeurs ?
Tu la cherches en vain cette fameuse Athène,
Où gouverna Solon, où tonna Démosthène,
Qui parut dans l'éclat de ses destins heureux,
Le palais du Génie élevé par les dieux.
La ville de Pallas est le bourg de Sétine.
Sous les arcs triomphaux du jour de Salamine,
L'insolent janissaire, une pipe à la main,
Parmi ces monumens qu'il souille avec dédain,
Frappant de vils sujets que l'esclavage énerve,
Courbe sous le bâton le peuple de Minerve.
L'auguste Aréopage est le camp des spahis.
La maison de Socrate est celle d'un dervis ;
Et le Turc ignorant, ivre des vins de Cnide,
S'endort sur les tombeaux d'Alcée et d'Euripide.
Ces marbres animés faits pour être éternels,
Les dieux de Phidias sont tombés des autels.
Le vil amour du gain, les fraudes du commerce,
Sont les talens du Grec et les arts qu'il exerce.

« Mais quoi ! (me diras-tu) ce peuple infortuné
Est-il donc sans retour à l'opprobre enchaîné !
Que devient du climat l'activité puissante ?
On doit au sol natal, à sa force agissante,
(Si les sages du moins ne nous abusent pas,)
Cet esprit inventeur et ces sens délicats,
Ces organes heureux formés par l'harmonie,
Et ce sang embrasé des flammes du génie.
N'est-ce pas chez les Grecs que dans des cœurs brûlans
Des grandes passions naissaient les grands talens !
Là pour mieux asservir au frein de l'éloquence
Les flots toujours bruyans d'une assemblée immense,
Raffermissant sa voix, l'intrépide orateur
Haranguait de la mer les vagues en fureur.
Là veillait, tourmenté du besoin de la gloire,
Thémistocle à grands cris appelant la victoire.

Là trois cents citoyens s'immolant sans effroi,
Arrêtaient en mourant les armés du grand roi.
On dressait des autels au saint nom de patrie,
A cette liberté qui fait aimer la vie,
Aux arts faits pour l'orner, aux plaisirs, aux amours,
Aux dieux consolateurs de nos malheureux jours.
Comment cette contrée en talens si fertile,
Est-elle devenue impuissante et stérile;
Ce pays autrefois par le ciel caressé,
Sous un sinistre aspect se trouve-t-il placé?
Le soleil n'a-t-il plus sa chaleur salutaire?
Le sol a-t-il perdu sa sève nourricière?
Ou faut-il qu'un climat épuisé par les ans,
Vieillisse ainsi que l'homme et change avec le tems? »

Non, ne t'y trompe pas; la nature est la même;
Mais on détruit ses dons dans ces beaux lieux qu'elle aime.
Leurs germes étouffés se sèchent en naissant,
Tout y semble frappé d'un souffle flétrissant.
Tout languit, tout expire, et sur ces bords célèbres
L'affreuse barbarie épaissit ses ténèbres.
L'esclave est sans génie; et l'on m'allègue en vain
Le conteur de Phrygie et Phèdre l'Africain.
Le timide apologue est né de l'esclavage;
Mais les talens du Grec naissaient de son courage,
De ses lois, de ses mœurs, de sa juste fierté.
Il a dû perdre tout avec la liberté.
Il gémit accablé du poids de ses entraves;
Rien de beau ne peut naître en des esprits esclaves.
Grand dans la liberté, l'homme est vil dans les fers.
Le muphti, les schérifs, (noms peu faits pour les vers),
Le stupide Ottoman, et sa morgue insultante,
La triste servitude, abattue et rampante,
La superstition sous l'habit des imans,
Et l'ignorance assise au trône des Sultans;
Voilà les ennemis dont la morne puissance
Aux arts, à l'harmonie ordonna le silence,
Exila tous les dieux de ces heureux cantons;
L'impérieux turban fait taire les Platons.
Le cœur est sans courage, et l'esprit sans culture;
Les tyrans sont par-tout plus forts que la nature.

Non que du Grec déchu, sous le joug affaissé,
Le premier caractère en tout soit effacé.
Chez ce peuple asservi qu'ont dégradé ses maîtres,
On reconnaît encor des traits de ses ancêtres ;
Ce génie inquiet, cette vivacité,
Ce pouvoir sûr et prompt qu'a sur lui la beauté,
Ce penchant au plaisir, ce goût pour la cadence,
Des filles de Samos réglant encor la danse,
Ce langage animé par qui tout s'embellit,
Flattant toujours l'oreille et peignant à l'esprit.
Mais ces fruits du climat, ces dons de la nature
Sous de barbares mains périssent sans culture.
Ah ! c'est peu des talens, il faut, il faut encor
De ces enfans des cieux encourager l'essor ;
Il faut un abri sûr à leur berceau fragile ;
Des palmes, des lauriers pour orner leur asyle.
O fêtes des beaux arts ! ô combats immortels !
Voyez la Grèce entière, en ses jours solemnels,
Se presser dans les flancs d'un vaste amphithéâtre,
Où brille le porphyre, où resplendit l'albâtre,
Où des Grecs triomphans les héros retracés,
Respirent sous le marbre auprès des dieux placés.
Le voile qui s'abaisse a découvert la scène.
D'un pas majestueux, digne de Melpomène,
Une urne dans les mains, s'avance Electre en pleurs,
Invoquant une tombe et des mânes vengeurs.
Les filles de Mycène autour d'elle gémissent ;
En échos douloureux ses plaintes retentissent.
Son lamentable accent, et le bruit de ses fers,
Ses imprécations qu'entendent les enfers,
Et ces vers si touchans, ce rhythme plein de charmes,
Arrachent à la Grèce et des cris et des larmes.
C'est le jour des talens, le prix est décerné ;
Un héraut le proclame, Eschyle est couronné.
Regardez cependant ce jeune homme immobile,
Jouir avidement du triomphe d'Eschyle.
Il palpite, il ressent les plaisirs du vainqueur,
Et déja le génie a parlé dans son cœur.
Il cède à cet instinct dont il n'est plus le maître ;
Melpomène l'appelle, et Sophocle va naître.

C'est ainsi que l'exemple et l'émulation,

Nourrissant des beaux arts l'utile ambition,
Réveillent le grand homme aux cris de la victoire;
A l'aspect des lauriers on brûle pour la gloire.

Mais qu'un Grec aujourd'hui trafiquant dans Sestos,
Ou cultivant la terre au pied du mont Athos,
Aux travaux de l'esprit veuille occuper sa vie;
Que lui reviendra-t-il de cette noble envie?
Ira-t-il amuser la paresse et l'ennui
D'un obscur patriarche, esclave comme lui?
Des Papas [1] ignorans mendier le suffrage?
Ira-t-il à genoux présenter son ouvrage
A quelque Omar nouveau, qui goûtant peu l'esprit,
Répondra gravement que l'Alcoran suffit?
Jadis il eût joui des honneurs du génie;
Il eût chez Périclès soupé près d'Aspasie.
Il est venu trop tard; il ira, s'il m'en croit,
Sur les tranquilles bords de ce fameux détroit,
Le soir, quand le soleil dans la vague applani,
Brise de ses rayons la pourpre réfléchie,
Sous les murs du serrail où Mustapha s'endort,
Voir les mille vaisseaux qui remplissent le port,
Contempler à loisir la perspective immense
Des deux mers dont les flots viennent ceindre Byzance,
Et la flûte à la main, le bonnet sur le front,
Attendre que le Russe ait soumis l'Hellespont.

Ah! souvent de regrets mon ame possédée
Dans la Grèce avec toi se transporte en idée.
Je me crois descendu dans ces lieux révérés,
Que jadis des neuf Sœurs les chants ont consacrés.
J'invoque en gémissant la grande ombre d'Athène;
Je voudrais l'arracher au sommeil qui l'enchaîne.
J'interroge ces murs jadis chéris du sort;
Je rencontre par-tout le silence et la mort;
Et je m'écrie alors: « Politique insensée,
Qui glace les talens et défend la pensée!
Hélas! qu'ils sont trompés ces despotes cruels,
Qui pour les asservir dégradent les mortels!
Et que le sceptre est vil aux mains de l'ignorance!
Rois, contemplez la Grèce et permettez qu'on pense. »

[1] Moines Grecs.

LES PRETENTIONS,

1770.

Qu'ai-je vu dans ce monde, école d'imposture?
Par-tout l'art prodigué pour gâter la nature,
Par-tout l'ambition d'être un autre que soi.
Se connaître soi-même est la première loi
Qu'imposait Pythagore, et l'utile science
Qu'il fallait acheter par cinq ans de silence.
Elle était rare alors, et le sera long-tems.
Tous les jours notre choix contredit nos talens.
J'aurais atteint un but, j'en vais manquer un autre,
Et le chemin d'autrui nous écarte du nôtre.
Ainsi dans un enclos l'ignorant jardinier
Aux regards du soleil cacherait l'espalier,
Attendrait que la plante altérée et flétrie,
Tirât d'un sol aride une sève tarie,
A l'aquilon cruel livrerait l'oranger,
Ou sécherait les eaux qu'implore son verger.
Cet enclos est du monde une image fidèle.
On dépouille à l'envi sa forme naturelle.
C'est sous des traits d'emprunt qu'on veut frapper les yeux.

Damon dont le barreau vit briller les aïeux,
Né dans l'antique robe au sein du Jansénisme,
Dès l'enfance a sucé le lait du pédantisme.
Il en a sur le front et la morgue et les plis.
Toujours en quatre points divisant son avis,
Héritier de l'étude, et du goût de ses pères,
Et fait pour figurer dans des cercles austères,
Il s'arrache lui-même à ces succès flatteurs.
Égaré sur les pas de jeunes séducteurs,
Il s'efforce de prendre un nouveau caractère.
Le voilà près d'Églé, rival d'un mousquetaire,
D'un élégant robin il affecte les airs,
Il est aux petits soins, et même aux petits vers.
Le boudoir a chez lui remplacé l'oratoire;

L'haute-lisse a fait place au pékin, à la moire;
Et lorsqu'il se ruine on se moque de lui.
Il apporte par-tout la fadeur et l'ennui.
Il a fait, en un mot, faute de se connaître,
D'un pédant fort passable un mauvais petit-maître.

C'est qu'on est toujours sot quand on est déplacé.
Demeurer dans son genre est d'un acteur sensé,
Et vouloir en sortir, vise à l'extravagance.
Mais qui sait s'enfermer dans sa propre existence,
Et de celle d'autrui ne brigue point les droits?
Nous voulons posséder tous les dons à-la-fois.
Allez aux parvenus prêcher la modestie;
Gourmandez ces bourgeois d'une espèce amphibie,
Humiliés par-tout, mais fiers sur leurs foyers,
Marquis pour leurs valets et pour leurs créanciers,
Qui de titres pompeux chargés chez les notaires,
Pensent faire oublier l'enseigne de leurs pères.
Eh! l'orgueil ridicule est de tous les états;
Tous riront du portrait, et ne s'y verront pas.
Regardez ce baron venu de sa province,
Étayant d'un gros bien un mérite assez mince.
C'est un homme isolé de qui l'on ne dit rien,
Qui n'a, pour parvenir, ni titre ni moyen.
Il veut d'un courtisan avoir la renommée,
Il n'a charge en la cour non plus que dans l'armée,
Non, de se rendre utile il n'a pas le talent;
Son sort est à jamais d'être un riche indolent.
Mais ce grand mot de cour a tourné sa cervelle;
Il croit que tout baron doit être né pour elle;
Il en parle sans cesse, et voudrait aujourd'hui,
Au prix de tout son bien, qu'on y parlât de lui.
Voyez-le du ministre assiéger l'audience.
Pourquoi? Pour y jouir de son droit de présence.
Demandez son avis sur la pièce du jour:
Il attend pour juger ce qu'en dira la Cour.
Il se croit courtisan aussi bien que Noailles,
Quand son portier répond: *Monsieur est à Versailles.*
Les voyages du roi, dont il ne sera pas,
Dirigent sa conduite, et règlent tous ses pas.
Il faut bien qu'il assiste aux spectacles, aux fêtes,
Et pour Fontainebleau ses voitures sont prêtes.

Il faut qu'il suive aussi la chasse à Saint-Hubert,
Et qu'il ponte à Marly sur le grand tapis vert.
Vous le voyez par-tout, il court, se multiplie.
Il est à l'*Œil-de-Bœuf*, et dans la galerie,
Il lasse les porteurs dans les cours du château,
Et dîne au Cadran-bleu [1] des débris du *Cerdeau*.
Eh bien! qu'y gagne-t-il? Il tourmente sa vie,
Sans qu'on en dise un mot, sans que même on en rie;
On ne l'apperçoit pas. Il peut, ailleurs placé,
Cultivant l'héritage entre ses mains laissé,
Voir fleurir, par ses soins, ses riches dépendances;
De l'aspect du seigneur les douces influences,
Par-tout de l'industrie animant les travaux,
Feraient bénir son nom de ses heureux vassaux.
Il eût pu relever quelque pauvre famille.
Du laboureur honnête il eût doté la fille,
Et sauvé son grabat des mains de l'exacteur,
Avec quelques écus donnés au collecteur.
Il préfère en nos murs l'état d'un inutile,
Berce d'illusion sa vanité futile,
Et consume ses jours perdus dans le mépris,
A battre le chemin de Versailles à Paris.

Ce travers de l'esprit que l'on nomme importance,
Se rencontre en tous lieux, mais sur-tout dans la France.
La Fontaine l'a dit, et n'était pas malin.
L'Anglais est orgueilleux, mais le Français est vain.
Le Français veut paraître, et c'est là sa faiblesse.
Il est dupe en tout tems du grand qui le caresse.
Que dis-je? il souffre tout, les dédains, la hauteur,
Pour vous dire en passant qu'il a vu monseigneur.
On quitte d'un ami l'entretien délectable,
Pour essuyer l'ennui d'un cercle respectable;
Car tout, jusqu'au plaisir, cède à la vanité.
L'amitié même fuit d'un cœur qu'elle a gâté.
Dorilas avec moi fut uni dès l'enfance.
Tout nous était commun, jeux, plaisirs, espérance.
J'étais le confident des secrets les plus chers,
De ses premiers amours et de ses premiers vers.
Il recherchait le monde, et moi, la solitude;

[1] Auberge de Versailles.

Il aimait le fracas, je préférais l'étude.
Quelquefois cependant il venait en secret,
Boire avec son ami le vin du cabaret.
Mais lorsqu'il fut admis à d'illustres toilettes,
Qu'une duchesse un jour eut acquitté ses dettes,
Il ne fut plus le même, et son froid embarras
Étonna l'amitié qui lui tendait les bras.
Son sourire apprêté repoussa mes caresses ;
Il me parut distrait, il me fit des promesses.
Je lui trouvai le ton beaucoup trop ennobli ;
Je l'avais vu sensible, et le voyais poli.
Je m'éloignai bientôt : mon humeur confiante
Ne put souffrir long-tems sa réserve offensante.
Je laissai Dorilas de lui-même ébloui,
Croire qu'un protégé valait mieux qu'un ami.
Cependant j'ai pleuré de son erreur funeste.

Mais qui ne plaindrait pas celle du bon Alceste ?
Doux, simple, bienfaisant, sans chagrin, sans humeur,
Il voyait près de lui le repos, le bonheur.
Des folles passions il ignorait l'ivresse.
Timide, sérieux et froid dès sa jeunesse,
Il parut étranger au monde, à ses plaisirs,
Et fait pour les douceurs des tranquilles desirs,
Il pouvait les goûter au sein de l'hyménée.
C'était le vœu des siens et de sa destinée.
Dans un paisible état, dans un commerce sûr,
Ses jours auraient coulé d'un cours égal et pur.
Né pour les bonnes mœurs, il choisit la débauche,
Il enrichit Laïs qui lui trouve l'air gauche.
Parmi vingt jeunes gens chez Flore rassemblés,
Gais, légers et brillans, par l'amour appelés,
Dans un souper charmant que le bon goût apprête,
Il ressemble à l'ennui qui vient voir une fête.
Heureux si quelque jour il sait vivre chez lui !

Ainsi l'on corrompt tout : l'esprit même aujourd'hui
Ne peut de ce travers préserver notre vie,
Ni des prétentions corriger la folie.
L'ingénieux Hylas pourrait être amusant,
S'il ne s'efforçait pas d'être toujours plaisant.
Il peut raisonner bien sur diverses matières ;

On lui doit accorder du goût et des lumières.
Mais de son entretien de pointes hérissé,
Tout esprit sage et doux sera bientôt lassé ;
C'est un choc éternel, et chaque répartie
Veut être une épigramme ou bien une saillie.
Sans cesse en ses discours l'équivoque revient :
Il redit ses bons mots dont lui seul se souvient.
S'il raconte une histoire, il prétend qu'on admire,
Et riant aux éclats, il ne vous fait point rire.
Toute prétention fait mourir la gaîté,
L'aisance, l'enjoûment, l'aimable liberté.
Le desir de briller nuit au talent de plaire.

La plus sotte manie et la plus ordinaire,
Est d'être un aristarque, un juge, un connaisseur.
Tel qui jamais des arts n'a senti la douceur,
Par-tout de ses conseils veut porter la lumière,
De tous les cabinets pénétrer le mystère.
Si l'on croit ses discours, seul arbitre du beau,
A Greuze il a donné le dessin d'un tableau,
De trente manuscrits il est dépositaire,
Et reçoit de Ferney les brouillons de Voltaire.
Ce défaut si commun qui choque tous les yeux,
Fournirait sur la scène un sujet très-heureux.
Des dîners du caveau [1] l'élève [2] un peu folâtre,
Qui sut chanter Marotte et briller au théâtre,
A tracé le portrait d'un de ces importans,
Qui pensent être faits pour juger les talens,
Ne disent jamais rien et toujours balbutient,
Vous aident à refaire un vers qu'ils estropient,
Et d'écouter en vain quand vous êtes bien las,
Demandent en partant qu'on ne les cite pas.
C'est à lui qu'il convient d'une main plus habile,
De jeter sur le siècle un ridicule utile,
D'achever le sujet dont je vous entretiens.
J'admire ses pinceaux, et je quitte les miens.

---

[1] Lieu où s'assemblaient autrefois plusieurs gens de lettres, MM. Saurin, Piron, Crébillon fils, etc.

[2] M. Collé, auteur de Dupuis et Desronais, et d'une foule de chansons originales, pleines de sel et d'esprit.

EXTRAIT

DES DISCOURS EN VERS

QUI N'ENTRENT PAS DANS CE RECUEIL.

On ne lit plus aujourd'hui les discours en vers que l'Académie française a autrefois couronnés. L'indifférence constante du public pour ces sortes de productions, peut être attribuée à une cause qu'il n'est pas inutile d'indiquer. Dans le siècle de Louis XIV, on n'avait aucune idée de ces poëmes oratoires, qui ne présentent le plus souvent que des dissertations arides et dogmatiques. La satyre et l'épître susceptibles de se prêter à plusieurs espèces de ton, rappelaient l'heureuse facilité d'Horace, et cachaient sous des formes légères et gracieuses, les leçons les plus essentielles de la morale et du goût. Les discours académiques en vers ne purent avoir le même avantage : l'obligation où se trouvait le poëte de se renfermer scrupuleusement dans son sujet, la nécessité de procéder avec méthode, et de s'asservir aux règles sévères du raisonnement, devaient jeter beaucoup de froideur sur ce genre. Si l'on joint à cet inconvénient celui de ne traiter le plus souvent que des questions frivoles et oiseuses, on n'aura pas de peine à expliquer le dégoût général du public pour des ouvrages au moins inutiles quant au fond, et peu agréables quant aux formes.

M. de la Harpe peut être considéré comme le poëte de ce temps qui parcourut avec le plus de succès une carrière aussi épineuse. Si quelquefois ses passions l'égarèrent au point de mettre dans ses discours en vers les plus violentes déclamations contre ses ennemis, souvent aussi l'on y remarque des peintures agréables, d'heureuses digressions, et des morceaux didactiques pleins de goût. Ces beautés se font sur-tout sentir dans les discours qu'on a cru devoir conserver; elles sont plus rares dans les autres où l'on trouve d'ailleurs des opinions et des principes que l'auteur a désavoués depuis.

En général, M. de la Harpe évita presque toujours de traiter en vers des questions philosophiques. Ses poëmes oratoires ont ordinairement pour objet la littérature et les beaux arts, ce qui leur donne un charme particulier. L'auteur avait déja obtenu une fois le prix de poësie, lorsqu'il concourut avec autant de succès en 1771. Son sujet beaucoup trop vaste, pour être renfermé dans un discours de deux à trois cents vers, est traité d'une manière un peu sèche; le poëte n'embrasse pas tous les talens qu'il s'est imposé la loi de chanter; il ne les considère d'ailleurs que sous un très-petit nombre de points de vue. Ce défaut qui tient au sujet et à la forme prescrite par l'Académie, rend l'ouvrage peu agréable à la lecture; on supplée involontairement à ce qui manque; et l'esprit est d'autant moins satisfait, qu'il s'est cru fondé à espérer davantage. Le discours sur *les talens* n'offre donc que quelques tirades qui méritent d'être conservées; l'ensemble en paraît absolument défectueux. L'auteur, après une invocation aux talens, s'étend sur le goût que Frédéric

avait pour la musique ; passant ensuite aux charmes de cet art, il peint une jeune fille à son clavecin ; et sans aucune transition, il oppose à ce tableau agréable les combats des gladiateurs. Au sortir de cette arène, le poëte vous transporte à Versailles où l'on joue la comédie devant le roi ; et le discours se termine par un éloge exagéré de Voltaire. Il n'est pas difficile de sentir les vices de ce plan ; on voit que l'auteur a lutté en vain contre les obstacles qui lui étaient opposés, et qu'il n'a fait qu'effleurer un sujet très-riche.

Le tableau de la jeune fille s'accompagnant sur le clavecin est fort agréable : M. de la Harpe en a depuis transporté la principale idée dans le poëme des femmes, dont nous n'avons que le second chant. Cependant comme les vers des deux ouvrages n'ont entre eux aucun rapport, on croit devoir conserver le fragment du discours. Le lecteur pourra comparer les deux tableaux, et juger lui-même des progrès que M. de la Harpe avait faits dans l'art des vers :

Auprès d'un clavecin, voyez la jeune Hortense
Au sortir du couvent, prison de son enfance,
Sous les yeux d'une mère essayer ses talens,
Que l'art doit ajouter à ses attraits naissans.
Voyez-la préluder ; voyez ses mains agiles
Courir légèrement sur les touches mobiles.
Lindor à ses côtés, enchanté de la voir,
Lindor qu'elle a choisi, même sans le savoir,
Tout troublé du plaisir de chanter avec elle,
Soutient d'une voix tendre, une voix qui chancelle,
S'anime au mot d'amour, que d'un regard baissé,
Hortense encor timide à peine a prononcé.
Leurs yeux brillent d'un feu qu'en secret ils éprouvent,
N'osant trop se chercher, cependant se retrouvent ;
Autour d'elle on sourit de ce tendre embarras ;
Son trouble, ses accens augmentent ses appas.

Le morceau de ce discours qui paraît le plus achevé, est celui où le poëte peint ses sentimens sur le talent dont il pourrait être jaloux :

Je jouis des talens qui surpassent les miens.
Malheur à qui, s'armant d'un orgueil inflexible,
Ferme aux talens d'autrui son oreille insensible,
Et n'admire jamais dans son aveugle choix
Que ses propres accords et le son de sa voix !
Le sage, retiré dans son enclos champêtre,
Peut respirer les fleurs que ses soins ont fait naître ;
Mais il goûte les fruits plantés d'une autre main ;
Il ne se flatte pas que les pleurs du matin,
Les bienfaits des saisons, les dons de la nature,
N'appartiennent qu'aux champs soumis à sa culture.

On peut dire que dans ce morceau M. de la Harpe a donné une idée très-juste de son caractère littéraire. Jamais il ne fut insensible aux beautés des ouvrages de ceux dont il avait le plus à se plaindre. Ses nombreuses productions polémiques en fournissent une multitude de preuves.

Le discours intitulé *le Philosophe* avait été couronné par l'Académie des jeux floraux de Toulouse; lorsque M. de la Harpe l'imprima, il y joignit une diatribe très-violente contre ses ennemis. L'ouvrage n'est estimable ni sous le rapport du sujet, ni sur celui du plan; c'est une apologie du parti auquel le poëte tenait alors, moins par goût que par des liaisons d'amitié et de société. Le seul morceau digne d'être conservé, est celui dans lequel l'auteur combat l'école de Zénon :

Ces subtils inventeurs des dogmes du portique,
Vous semblent-ils bien grands quand leur orgueil stoïque
Signale sans objet un effort impuissant,
Et dispute aux douleurs un pouvoir qu'il ressent?

Et que sert d'opposer au tourment qui vous presse,
Un mensonge éclatant qui prouve la faiblesse ?
Le stoïque me trompe, et je renonce à lui :
Qui ne sent pas ses maux, ne plaint pas ceux d'autrui.
Ce superbe insensé se refuse des larmes ;
En aura-t-il pour moi ? Plus vrai dans ses alarmes,
Le sage n'en veut pas cacher l'impression ;
Il a plus d'une fois connu l'affliction,
Et sans doute à lui-même il croirait faire injure,
En exceptant son cœur des lois de la nature.
Il est homme, il est loin de rougir de ce nom.
Bannis par des ingrats, tu pleurais, Cicéron !

La médiocrité et le peu d'intérêt des poëmes académiques tenaient souvent à la nature des questions proposées aux concurrens : la plupart du temps ces questions étaient oiseuses ou insolubles. Telle est celle qui fut donnée en 1770, par l'académie française : il s'agissait de savoir si le *luxe* pouvait concourir ou nuire à la prospérité des États. Dans un temps où les calculs des économistes commençaient à occuper toutes les têtes, il n'était pas étonnant que l'on voulût employer la poësie à expliquer les systêmes du docteur Quesnaye. Cette entreprise, si contraire au goût, ne produisit rien qui méritât même les suffrages de ceux qui l'avaient conçue; l'académie, cette année, ne donna point de prix.

M. de la Harpe traite ce sujet de la seule manière qui pouvait convenir à la poësie; il fit une satyre violente de quelques abus. Cette matière n'était nullement neuve; aussi son discours ne s'éleva guères au-dessus du médiocre. On y trouve des tirades que Gilbert n'aurait pas désavouées, ce qui prouve l'extrême flexibilité du talent de l'auteur. Le poëte peint la dureté des grands seigneurs envers leurs créanciers.

La richesse, grand Dieu! dépouille l'indigence ;
Je n'exagère rien ; j'ai vu des malheureux,
A la porte d'un grand crier vengeance aux cieux.
Ils avaient sur la foi d'une vaine promesse,
Des fruits de leur travail décoré sa mollesse,
Et tenté pour lui seul des efforts ruineux ;
Ils se croyaient perdus, tout se tournait contre eux.
Ils criaient en pleurant qu'au lieu de leur salaire,
Quelque faible secours soulageât leur misère.
Ils gémissaient en vain : le ravisseur cruel,
Entouré fièrement d'un faste criminel,
Tranquille, et de ses yeux écartant ses victimes,
Opposait, sans rien craindre, à leurs cris légitimes,
A la voix du besoin qui devait le fléchir,
Le seuil de son palais qu'on ne pouvait franchir.

La nouvelle école formée par Voltaire était parvenue à son plus haut degré de gloire ; et Marmontel venait d'en rédiger les décisions dans sa *Poëtique*, ouvrage dépourvu de goût, et si justement condamné aujourd'hui par tous les bons esprits. On était convenu de rabaisser Boileau, d'élever Quinaut, et de dénigrer Rousseau notre grand lyrique : on accordait à Racine quelque talent, mais on le sacrifiait entièrement à Voltaire. Il est impossible de se dissimuler que, sur-tout dans sa première jeunesse, M. de la Harpe partagea, quoique avec beaucoup de réserve, quelques-unes de ces erreurs. C'est cette nouvelle doctrine qu'il entreprit de chanter dans son discours *sur les Préjugés et les Injustices Littéraires*. Ce discours présente des détails poëtiques pleins d'agrément et de verve : mais les jugemens que porte le poëte sont si contraires aux opinions généralement adoptées, et qu'il a défendues lui-même dans ses derniers ouvrages, qu'on n'a pas cru convenable d'insérer ce discours dans ses OEuvres.

Quelques gens de goût regretteront probablement des tirades bien versifiées ; mais on a lieu d'espérer qu'ils approuveront un sacrifice dicté par le respect pour la mémoire de M. de la Harpe. Plus l'autorité d'un critique mérite d'être reconnue, plus on doit craindre de la compromettre.

M. de la Harpe, après avoir dit que Boileau se *trompa quelquefois*, le loue d'avoir senti le premier tout ce qu'on pouvait attendre du génie de Racine. Il explique en même temps les motifs qui nous portent quelquefois à méconnaître les talens de nos contemporains. Cette digression est un des meilleurs morceaux de M. de la Harpe ; on doit sur-tout y admirer la tournure élégante et variée qu'il sait donner à la période poëtique.

Pardonnons à Boileau dont la sévère humeur
Du lyrique Amphion goûta peu la douceur,
Mais qui vantait Racine et célébrait Molière,
Tandis que Sévigné, tandis que Déshoulière,
Nevers, Saint-Évremont, oracles de leur tems,
Dont notre siècle encor chérit les agrémens,
Pour Corneille éclipsé signalant leur manie,
A côté d'Attila plaçait Iphigénie ;
Soit qu'il faille penser que tant de beaux-esprits
D'une *fausse grandeur* fussent encore épris,
Ou que dans tous les arts le goût de la nature
Exerce une puissance aussi lente que sûre ;
Soit plutôt qu'on préfère avec malignité
Un athlète affaibli qui n'est plus redouté,
Ses triomphes passés et son antique gloire,
A l'heureux aspirant guidé par la victoire,
Qui présentant son front à des lauriers nouveaux,
De son règne naissant menace ses rivaux ;
Soit qu'enfin le mortel qui forçant la barrière,
Le premier de son art a couru la carrière,
Laisse de sa grandeur un profond souvenir,

Que les âges suivans semblent entretenir,
Et jouisse en tout tems de cet honneur suprême
De nous avoir appris à le vaincre lui-même.

Quoique ce morceau soit à-peu-près irréprehensible, sous le rapport des jugemens, on y trouve encore quelques signes des préventions que M. de la Harpe avait puisées à l'école de Voltaire. En parlant d'une *fausse grandeur* admirée par les contemporains de Corneille, il ne peut avoir eu en vue la tragédie d'Attila, qui n'eut aucun succès à la représentation. Le poëte a donc voulu insinuer que Corneille n'était pas véritablement grand, même dans ses chefs-d'œuvre : cette opinion si bien combattue par M. de la Harpe lui-même, dans son Cours de Littérature, prouve combien les erreurs contemporaines ont d'influence sur les meilleurs esprits.

Les lecteurs pourront remarquer dans les discours en vers que l'on a cru devoir conserver, un défaut d'aisance, et une prétention aux idées sentencieuses qui diminuent quelquefois le charme de ces petits poëmes. Il suffira de quelques considérations pour désarmer la critique. M. de la Harpe était fort jeune lorsqu'il composa ces discours, le monde lui était peu connu, et des ennemis implacables s'obstinaient à lui refuser toute espèce de talent; cela explique l'humeur qui domine trop souvent dans ses réflexions, le penchant à prendre au sérieux ce qui ne devrait être traité que légèrement, et l'espèce de gêne dont on ne peut se garantir dans ces sortes d'ouvrages, lorsqu'on n'est point parvenu à l'âge de l'expérience.

TANGU ET FELIME,

POËME

EN QUATRE CHANTS.

POESIES LEGERES.

TANGU ET FELIME,

POÈME.

CHANT PREMIER.

LA BOURSE ET LE REGARD.

Le peuple Arabe est un peuple conteur :
J'aime ces *Nuits* dont il est l'inventeur.
L'antique esprit de sa chevalerie,
Et ses tournois et sa galanterie,
Chez l'Ottoman son trône transporté,
Tout a péri : ses contes ont resté.
J'avoûrai bien qu'il n'en fallait pas *mille*
Pour convertir le sultan imbécille ;
Que Dinarzarde, en réveillant sa sœur,
Peut quelquefois endormir le lecteur.
Il faut savoir aux Indes, comme en France,
Qu'ennui souvent peut naître en abondance.
Mais cependant en sa profusion
On reconnaît l'imagination,
Folle, il est vrai, mais pourtant amusante ;
Et de ses jeux la richesse brillante,
De la morale embellit les leçons.
Les Troubadours, dans leurs vieilles chansons,
Ont imité l'Espagne et l'Arabie ;
De *Fabliaux* l'Europe fut remplie.
J'en ai tiré l'histoire rajeunie
En notre tems, par un moderne auteur,
Qui valait bien Galland le traducteur.

Du bon Tangu l'aventure notoire
Prouve combien l'on peut en faire accroire
A qui se prend au doux parler d'amour;
Mais que la fourbe est sujette au retour.

Je dois encore avertir que ma muse,
Tout en rimant ce conte qui l'amuse,
En tout ceci n'a rien imaginé;
Je vous le rends comme on me l'a donné.
Que si je peins femme par trop perfide,
Ce n'est à moi qu'il le faut imputer,
Mais à l'auteur qui m'a servi de guide.
Loin que je veuille à ce sexe insulter,
Je suis à lui : de mon sort il décide;
Et quelque jour, moins faible et moins timide,
Ma voix peut-être osera le chanter.
Quant à présent un autre soin m'occupe;
Je dois vous peindre un amant qui fut dupe,
Non toutefois avec impunité :
Voilà mon conte et sa moralité.

Tangu vivait dans Alep en Syrie,
Fils d'un marchand et riche et de renom :
Il se sentit quelque tentation,
Vers dix-huit ans, de quitter sa patrie,
De voyager. « Que gagne-t-on chez soi?
(Se disait-il.) Est-ce un sort fait pour moi
De végéter au fond de ma province?
Je veux aller à la cour d'un grand prince,
Et, s'il se peut, moi-même m'agrandir. »
Il confia son dessein à son père,
Le vieil Hanif, qui fut loin d'applaudir
A ce projet. « Tu veux courir la terre,
Aller bien loin? Le bonheur est bien près,
Mon fils (dit-il); malheur à qui s'ennuie
Dans son logis : c'est une maladie.
Joie en partant, et bientôt les regrets.
Pars toutefois; jeunesse a ses licences,
Et ne s'instruit qu'à force d'imprudences.
On ne retient celui qui veut s'enfuir.
Pars, tu le peux; va, mais pour ton voyage
Ne compte pas de mon bien faire usage.

Tu n'auras rien, rien; et pour tout bagage,
Reçois de moi cette bourse de cuir.
Je ne veux pas que par ta fantaisie
Tout mon labeur se dissipe en folie.
Prends cette bourse; et le ciel fasse encor
Qu'entre tes mains elle soit un trésor!
Mais un trésor plus précieux peut-être,
Un bon conseil si tu sais le connaître,
Si tu le suis, si rien ne t'en distrait,
C'est de garder ton cœur et ton secret. »

Demeuré seul, rêveur, assis sur l'herbe :
« Plaisant trésor, disait Tangu tout bas,
En murmurant dans son triste embarras.
» Hanif me fait un présent bien superbe!
Et sans argent où peut-on faire un pas?
Comment partir? Me voilà sans ressource. »
Tout en parlant, il regarde la bourse,
Et la retourne en ses derniers replis,
La développe, et lit ces mots écrits :
Combien d'argent te faut-il? « La merveille
Serait plaisante en mon besoin urgent!
(Dit-il tout haut) : » mille pièces d'argent. . . .
» Ciel! est-il vrai? Je doute si je veille. »
Le cuir tout plein, enflé subitement,
Glisse, s'échappe, et tombe lourdement.
De beaux écus la terre est parsemée.
Tangu les voit, et n'en croit pas ses yeux.
Il renouvelle, en son transport joyeux,
L'heureux essai dont son ame est charmée.
Même souhait, même succès encor,
Et le voilà chargé d'argent et d'or.
Sans différer il se met en voyage,
Prend son chemin vers les murs de Damas.
Grace à la bourse il fut en équipage;
En arrivant, parut, fit grand fracas.
Un train superbe, un nombreux domestique,
Et l'attirail du faste Asiatique :
Il avait tout; il avait de l'argent :
La cour lui fit un accueil obligeant.
Chacun croyait, à sa magnificence,
Qu'il déguisait son nom et sa naissance,

Qu'il était fils de prince ou d'empereur ;
Et l'inconnu, profitant de l'erreur,
S'ennoblissait par un air de mystère :
Femme n'était si modeste ou si fière,
Qui ne formât dans le fond de son cœur
Le vœu secret d'en faire son vainqueur,
Et le projet de l'avoir la première.
Toutes avaient pour lui des sentimens ;
Toutes du moins recevaient ses présens.
Il négligea ces conquêtes communes,
Et ce qu'on nomme ici bonnes fortunes.
Vous l'admirez : quoi ! sage à dix-huit ans !
N'admirez point ; il aimait. Qui ? Félime.
Dans ses amours prenant un vol sublime,
Ambitieux et tendre en même tems,
Il soupirait pour le sang des Sultans.
Félime était fille de Ben-Al-Tans,
Roi de Damas ; et les dons éclatans
Que prodiguait Tangu pour sa maîtresse,
Prirent crédit sur l'avare vieillesse
De ce soudan ; mais l'altière princesse
N'en tenait compte et rebutait les vœux
Du beau Tangu, riche, jeune, amoureux.
Pour subjuguer cet orgueil indomptable,
Il eût tari la bourse intarissable,
S'il l'avait pu. Nos fastueux Fouquets,
Nos financiers, d'O, Sancy, Bourvalais,
N'auraient paru que ses humbles valets ;
Luxe d'Europe, il ne faut qu'on le nie,
Est fort mesquin devant celui d'Asie.
Vous concevez comment dut en user
Jeune homme épris qui n'avait qu'à puiser.
Il n'était bruit à la cour de Syrie,
Que de l'éclat de sa galanterie.
Un éléphant des forêts de Bantam,
Proche parent de celui de Siam,
Qui relevait sous sa housse éclatante
La gravité de sa marche pesante,
Vint un matin apporter au palais
De la princesse, un de ces cabinets
D'un noir luisant, incorruptible ouvrage,
De tous les arts précieux assemblage,

Où le pinceau, nuançant les couleurs,
A diapré la gomme vernissée,
Que fit couler de sa tige blessée
L'arbre dont l'Inde a recueilli les pleurs.
Les diamans à pointes rayonnantes,
Les beaux rubis, les topazes brillantes,
Taillés en fruits, en bagues, en miroirs,
Du cabinet remplissait les tiroirs;
Et l'éléphant chargé de cette pompe,
Portait encore un billet dans sa trompe,
Billet galant, écrit sur du vélin,
Et proprement plié dans du satin.
Ici l'amour n'est pas si magnifique;
En Orient c'est ainsi qu'il s'explique.
Un éléphant avec tel billet doux!
Cela valait au moins un rendez-vous.
Tangu pourtant n'eut qu'une rebuffade.
Mais le sultan charmé de l'ambassade,
Trouva, dit-on, cette humeur fort maussade.
Il exigea qu'on vît avec douceur
De ces trésors le noble possesseur.
Fille a parfois plus d'esprit que son père.
Vous allez voir qu'elle avait ses raisons.
Félime avait conçu quelques soupçons.
Cette opulence et ce profond mystère
L'inquiétaient: c'était alors le tems
De la féerie et des enchantemens,
Et des *anneaux*, des *lampes merveilleuses*.
De l'étranger les richesses pompeuses
Tenaient peut-être à quelques talismans.
Or, en ce cas, la maligne princesse
Avait juré de s'en rendre maîtresse,
Et prétendait affermir son pouvoir
En différant de donner de l'espoir.
C'était beaucoup en savoir pour son âge;
Félime avait dix-sept ans tout au plus;
Mais toute femme a cet art en partage;
Le seul instinct leur apprend ces refus,
Qui font encor qu'on aime davantage.
Quand elle crut pouvoir tout hasarder,
Et que Tangu pouvait tout accorder,
Elle le vit d'un regard moins sévère;

Et s'excusant de sa rigueur première :
« Ce que Tangu, dit-elle, a fait pour moi,
Est au-dessus des richesses d'un roi.
C'est vainement qu'il s'obstine à se taire,
Et son destin ne peut être vulgaire.
Je sais priser ses dons et son amour,
Et porte un cœur capable de retour.
Mais que penser de cette défiance,
Qui de son sort m'ôte la connaissance?
Qu'avec tout autre il veuille être discret,
Il a raison : je louerai sa prudence;
Mais dans l'amour règne la confidence :
Si j'ai son cœur, il me doit son secret.
Quelle est enfin cette source invisible
D'une dépense aux rois même impossible?
Je n'ai pas dû si long-tems l'ignorer;
Et s'il dit tout, il peut tout espérer. »
Qu'elle était belle en tenant ce langage !
Quelle rougeur animait son visage !
Que tendrement son regard désarmé
Disait : Un mot et vous êtes aimé.
Est-il héros qu'à ce piège on ne prenne !
Témoin Samson, et de nos jours Turenne.
Félime encore avait pour elle un point
Bien important : c'est qu'elle n'aimait point.
Il est reçu que femme à qui l'on donne,
Pour l'ordinaire en devient plus friponne.
Pour la princesse, elle l'était si bien,
Qu'en un besoin elle eût trompé pour rien.
Non, tant d'astuce et tant de félonie,
Je le vois bien, n'est pas de ce pays;
C'est proprement un monstre d'Arabie;
Je ne crois pas qu'il s'en trouve à Paris.
Tangu fut pris : il se laissa séduire
A ce coup-d'œil, à ce premier sourire,
Éclos pour lui comme le plus beau jour,
Qui cachait l'art, et qui montrait l'amour.

Il avoua la bourse et le prodige.
« Se pourrait-il? N'est-ce point un prestige?
Vous me trompez. » Et lui d'en faire voir
Par des effets le merveilleux pouvoir.

« Je veux tenter cette épreuve charmante,
(Dit la princesse), et n'en croire que moi.
Donnez, donnez. » Qui peut prendre sur soi
De résister à la main d'une amante?
Elle saisit, en riant aux éclats,
Le cuir magique ; elle fuit et l'emporte ;
Court s'enfermer sous une triple porte :
Tangu l'appelle en courant sur ses pas ;
Et ne pouvant en craindre davantage,
Il attendit la fin du badinage :
Il attendait, quand sur la fin du jour
Un bostangi vint avec politesse
Le supplier de quitter ce séjour.
Depuis ce tems il ne vit la princesse
Qu'en lieu public : de son premier accueil
Elle reprit la froideur et l'orgueil.
De jour en jour Tangu se désespère,
Cherche un accès qu'il ne peut obtenir.
On n'a point fait de perte plus amère ;
De ses grandeurs le songe allait finir.
Son opulence était soudain tarie.
Félime a pris son unique trésor ;
Car se fiant sur sa bourse chérie,
Il n'avait fait amas d'argent ni d'or.
Quelle cassette à double fermeture
Valait la bourse? — Et si, par aventure,
Elle se perd? Oui, c'était le seul cas
Qu'il dût prévoir, et qu'il ne prévit pas.
Qui prévoit tout? Et quand, dans quelle affaire
Fait-on jamais tout ce que l'on doit faire?
Tangu gémit : un mortel désespoir
D'être trompé, le tourment de décheoir,
Le repentir, les regrets et la honte,
Des intendans qui présentaient leur compte...
« Allons, dit-il, abandonnons ces lieux,
Fuyons Félime et ces murs odieux
Où m'a trahi cette femme perfide.
De mon bonheur l'instant fut bien rapide!
Il est passé, mais peut renaître encor.
Hanif peut-être avait plus d'un trésor.
Il n'en est plus qu'un pour moi, la vengeance.
Ah! s'il pouvait m'en donner les moyens!

Oui, je croirais retrouver tous les biens
Que m'a ravis ma fatale imprudence...
Allons le voir. » Tangu prend son parti.
Un bon matin, sans valet, sans escorte,
Et s'évadant par une fausse-porte,
Il quitte tout, et le voilà parti.

FIN DU PREMIER CHANT.

CHANT SECOND.

LE CORNET ET LE BAISER.

Il est amer de conter ses sottises;
Et c'est par-là qu'il fallut commencer.
Hanif l'écoute, et sans se courroucer
Dit : « Voilà donc tes belles entreprises!
On conduit mal la double passion
Et de l'amour et de l'ambition.
Il faut opter, et des deux choisir l'une.
Tu me parus épris de la fortune,
Et dans tes mains j'ai déposé, je crois,
Ce qu'il fallait pour t'égaler aux rois.
J'avais reçu ce talisman d'un sage,
Et le conseil de n'en point faire usage.
Je le suivis : je conçus le danger
Où ce présent me pouvait engager,
Si l'œil jaloux, si la haine qui veille,
En découvrait la secrète merveille;
Et je pensai ce que je pense encor,
Que le travail est un plus sûr trésor.
Ce fut le mien : un commerce prospère
Fait que mes biens ont surpassé mes vœux.
J'ai vu bientôt tes desirs orgueilleux
Te dégoûter de l'état de ton père.
Tout homme est né l'esclave du destin.
Je t'ai laissé suivre un autre chemin,
Et loin de moi courir les aventures.
Je t'ai donné des richesses peu sûres,
Comme tu vois, et qui t'ont mal servi.
Ton cœur ardent, par l'amour asservi,
S'est pris aux lacs tendus par la friponne
Qui te trahit, te vole, t'abandonne.

Si la vengeance est ton premier desir,
Je puis encor t'assurer ce plaisir.
Cet enchanteur de science profonde,
Joignit au don de la bourse féconde
Cet instrument ; et son art souverain
Grava ces mots sur ce cornet d'airain :
Combien veux-tu de soldats ? Dis, et sonne.
Avec ce cor que ton père te donne,
En un moment, de cent mille soldats
Tu peux couvrir les plaines de Damas,
Raser ses murs, et voir en ta puissance
Damas, son roi, Félime et la vengeance. »

Tangu repart, sonne, avance, et soudain
De combattans le plus terrible essaim
Presse les murs d'un bras infatigable.
Sur les remparts, courant le fer en main,
Les assiégés les repoussent en vain,
Et cette armée était invulnérable.
Le roi surpris, et ne comprenant pas
Quels ennemis inondaient ses États,
A quel dessein, pourquoi, pour quelle offense,
Sans nul appui, sans espoir, sans défense,
Va, pour sauver et son peuple et Damas,
De son vainqueur implorer la clémence ;
Dans l'appareil qui convient au vaincu,
Il sort, menant son épouse et sa fille,
Et tous les siens, suppliante famille :
On les conduit aux tentes de Tangu.
Le bon soudan le regarde, et s'écrie :
« Eh quoi ! c'est vous, c'est vous dont la furie
Attaque ainsi mon trône et mon pays ?
Et contre vous, seigneur, qu'ai-je commis ?
Suis-je puni des fautes que j'ignore ?
Puis-je du moins les réparer encore ?
Vous me voyez à vos ordres soumis ;
Ou si mon sang peut seul laver mon crime,
Me voilà prêt, prenez votre victime. »

Tangu voulait cacher son embarras,
Il écoutait, et ne l'entendait pas :
En l'écoutant il regardait Félime.

En l'écoutant il regardait Félime.
Elle était là : ses yeux, quoique baissés
Modestement, ont reconnu sa dupe,
Et démêlé le trouble qui l'occupe.
Dans ses regards elle a lu, c'est assez.
Elle tremblait; ce moment la rassure :
De son pouvoir elle est encore sûre.
Elle l'a vu rougir, se détourner.
C'est vainement qu'il veut la condamner.
L'amour renaît à l'instant qu'il menace :
Qui veut punir est prêt à faire grace.
Félime règne ainsi qu'elle a régné.
Il n'avait pu résister à sa vue;
Et pout cacher cette atteinte imprévue,
Sans rien répondre il s'était éloigné.
Il se rappelle en son cœur indigné,
Combien il doit la trouver criminelle :
Mais il est maître et de son père et d'elle,
Et quel que soit le plaisir de gronder
Et de confondre une amante infidèle,
Il est plus doux de se raccommoder.
Tangu déja reprend ses espérances;
Et tout amant court après ses avances.
Il reparaît, agité, combattu,
Fait relever le monarque abattu;
Et sans vouloir expliquer sa pensée,
Ni les chagrins de son ame offensée,
En attendant il ordonne un festin,
Présage heureux de paix et d'allégresse.
Le roi, pourtant de son sort incertain
Reste muet : tout se tait. La princesse
Ose parler : « Si devant un vainqueur
Quelque défense est jamais légitime,
S'il l'admettait, on lui pourrait, seigneur,
Prouver combien le courroux qui l'anime
Est contre nous injuste en sa rigueur. » —
« Félime au moins ne doit pas l'entreprendre. »
Disant ces mots, il tremblait tellement,
Il avait l'air si timide, si tendre!...
Pour l'achever : « Quoi! dit-elle, un amant
A-t-il sitôt condamné sa maîtresse?
Pour éprouver jusqu'où va sa tendresse,

Pour m'assurer des sentimens du mien,
Il me fournit un innocent moyen.
Je me permets un simple badinage;
Et là-dessus, sans examiner rien,
Il m'abandonne; et courant au carnage
Il ne revient que comme un assassin,
Armé du fer prêt à percer mon sein.
D'un tel transport, d'une telle vengeance,
Si j'avais pu prévoir la violence,
Je n'aurais pas allumé le courroux
Dont nous sentons de si funestes coups,
J'ai mal connu la main qui m'a frappée:
Hélas! sur vous je m'étais bien trompée! »
Elle s'arrête; et Tangu vit tomber
Des pleurs charmans qu'on voulait dérober.
Eh! quelle femme a tort quand elle pleure!
Il demeurait en silence et confus.
Le roi se lève: « Allons, n'en parlons plus.
Quoi qu'elle ait fait, dit-il, je peux sur l'heure
Tout réparer: je mets entre vos mains
Cette coupable, ainsi que nos destins;
Et si l'amour pour elle parle encore,
S'il vous permet un choix qui nous honore,
Un nœud sacré va nous unir à vous:
Demain, seigneur, vous serez son époux. »
« — Dès aujourd'hui, dit aussitôt la reine.
Ma fille est trop heureuse, et je suis vaine
D'avoir pour gendre un si vaillant guerrier. »
« — Oui, dit le roi, soyez mon héritier.
Puis-je jamais en desirer un autre?
Venez, ma cour est désormais la vôtre. »
Quel est l'amant qui n'eût été charmé
D'offre semblable? enfin donc il possède
Dans peu d'instans cet objet tant aimé!
Tout est d'accord, tout se conclud: il cède,
Quitte son camp, suivi de peu des siens,
Entre à Damas; et tous les citoyens,
Qui du vainqueur croyaient être la proie,
Passent soudain des douleurs à la joie.
C'était du moins bien doucement tromper
Ce pauvre peuple, attendant l'esclavage,
Les cruautés, les horreurs du pillage:

Il crut périr, et voit qu'on va souper.
Dans les jardins en hâte, l'on apprête
Un grand repas, la pompe d'une fête.
L'air se parfume, et par-tout aux rameaux
Sont suspendus les odorans flambeaux,
Dont les clartés, malgré la nuit obscure,
Ont reproduit le jour et la verdure.
L'or brille, et l'eau jaillit de toute part.
Mais tout entier aux soins de sa tendresse,
L'heureux Tangu ne voit que la princesse.

Après soupé, la tirant à l'écart,
Lorsqu'on dansait pour finir la journée,
Déja pressé de ses droits d'hyménée,
Il la pressait. « Je suis trop fortunée;
Je suis à vous, dit-elle; mais quel art
Peut opérer ces étranges merveilles?
On n'en vit point jusqu'à vous de pareilles.
Ces bataillons, qui par enchantement
Ont sous nos murs paru subitement;
Ce camp dressé, cette invincible armée! . . .
Quelle puissance! ah! seigneur, je le vois;
Tout l'univers obéit à vos lois;
Et la nature à votre ordre est armée.
Non, je n'ai pas un mortel pour époux;
Il est bien plus: que mon cœur est jaloux
De partager ces hautes connaissances,
De posséder ces sublimes sciences!
Si Tangu m'aime, et s'il sait son devoir,
Avec sa main j'obtiendrai son pouvoir.
Ah! cher époux! . . . » Félime était penchée
Sur son amant, et s'était approchée
Si près, si près, que prenant un baiser,
S'il ne l'eût pris, c'était le refuser.
Et quel baiser! On le sait quand on aime.

Il devint fou. « Je serais bien ingrat,
Dit-il, ô vous! la moitié de moi-même,
S'il se pouvait que mon cœur différât
De vous complaire, et célât quelque chose
Au tendre objet qui de mes sens dispose.
Tout mon pouvoir n'est que dans ce cornet. »

D. .

Il en indique et l'usage et l'effet.
« Ah ! montrez-moi cet instrument si rare ! »
Et la princesse en criant s'en empare,
L'embouche, et veut que cent mille soldats
Viennent soudain défendre ses états.

Le charme agit ; un nouveau camp remplace
Le premier camp laissé devant la place ;
Et les jardins, les murs en même tems,
Sont inondés de nouveaux combattans.
Ceux de Tangu venaient de disparaître.
Du talisman, lorsqu'il changeait de maître,
Le premier charme était soudain détruit,
Et sur-le-champ un autre était produit.
Tangu n'eut pas le loisir de se plaindre ;
Il voyait trop ce qu'il avait à craindre.
Saisi, troublé, dans l'ombre de la nuit,
Hors des remparts, il s'échappe et s'enfuit.

« Oh ! pour le coup sa sottise est extrême.
Que l'on soit dupe une première fois,
Passe ; mais deux ! « Eh ! vous le seriez trois,
Vous qui parlez, si vous aimiez de même.
Et le baiser ! pouvez-vous l'oublier ?
Songez-vous bien que c'était le premier ?
Ah ! mes amis, s'il faut se défier
D'un tel moment, de ce plaisir suprême,
Pris, savouré sur la bouche qu'on aime,
S'il faut rester sous le tranquille appui
De sa raison, en conserver l'usage,
Si c'est ainsi que l'on peut être sage,
J'aime encor mieux être fou comme lui.

FIN DU SECOND CHANT.

CHANT TROISIEME.

LA CEINTURE ET LE LIT.

Vous avez vu ces minois agaçans
Au doux sourire, au regard caressans,
Dont le tour fin, dont le piquant ensemble,
En variant les graces qu'il rassemble,
Peint la gaîté, le folâtre plaisir,
L'amour enfant, le talent de jouir;
De qui l'humeur à-la-fois tendre et folle,
D'un rien vous charme, et d'un rien vous désole,
Trompe l'espoir, et nourrit le desir,
Montre l'instant sans le laisser saisir,
Boude et caresse, avec transport se livre
A tous les jeux dont un amant s'enivre;
Et quand il croit les avoir goûtés tous,
Promet encore un lendemain plus doux.
Voilà Félime : il faut encore y joindre
Un petit nez, mais un nez fait au tour,
Nez retroussé comme le veut l'Amour,
Nez qui promet.... Ce n'était pas le moindre
De ses attraits; et l'amant éconduit,
Qui tour-à-tour et par la même adresse
S'est vu ravir et puissance et richesse;
De tous les biens dont le charme détruit,
Ne regrettait que sa première nuit.
Je le conçois : ce n'est pas même chose,
Que de mener au lit qu'Amour dispose,
Jeune beauté dont nos sens sont ravis,
Ou retrouver son vieux père au logis,
Père irrité, qui même a droit de l'être.
Le fils tremblant à peine osait paraître,

Et tout honteux il tombe à ses genoux.
Pour cette fois, plein d'un juste courroux,
Hanif s'emporte ; il refuse d'entendre
Cet insensé que rien n'avait pu rendre
A la raison, au bonheur, et qu'enfin
Sa propre faute avait instruit en vain.
Qui produisit pourtant cette colère ?
Contre son fils Hanif se déchaîna,
Gronda bien fort, et puis il pardonna ;
Et n'est-ce pas pour cela qu'on est père ?
« Hélas, dit-il, ce qui me reste encor
N'est presque rien, près du double trésor
Qui t'assurait, sans ton extravagance,
Des souverains la gloire et la puissance.
De l'or ! du fer ! Que peut-on comparer
A ces deux rois de toute la nature ?
Mais cependant avec cette ceinture,
Tu peux encor, tu peux tout recouvrer ;
Et, prudemment si tu sais te conduire,
Pour tout ravoir un instant peut suffire.
Mets-la sur toi : tu n'as qu'à souhaiter,
Et sur-le-champ tu te vois transporter
Où tu voudras. Va, fais-en bon usage.
Je crois qu'enfin il est tems d'être sage,
Si tu peux l'être. Au moins ressouviens-toi
Qu'il ne faut plus rien espérer de moi.
Songe qu'après le cornet et la bourse,
C'est là, mon fils, ta dernière ressource
C'est le dernier présent que je te fais :
Si tu le perds, ne me revois jamais. »

Tangu promet tout ce qu'on veut; il jure
Que désormais s'il peut revoir encor
Ce traître objet, cette beauté parjure,
C'est pour reprendre et la bourse et le cor,
Pour la punir, pour venger son outrage,
Et lui montrer un mépris éclatant.
Qui n'en a pas juré cent fois autant ?
Qui n'a pas fait le serment d'être sage,
Maître de soi, de n'être dupe en rien,
Comme Memnon qui s'en trouva si bien ?
Les reins déja serrés de sa ceinture

A triple tour, pour la rendre plus sûre,
Tangu rend grace à son père, au destin,
Attend la nuit propice à son dessein.
Tout palpitant de l'esprit qui l'anime,
Il a nommé la chambre de Félime,
Et l'y voilà. Ce secret est bien doux,
Et c'est celui dont je serais jaloux.
Je n'ai besoin des trésors du Potose,
Et n'ai jamais aspiré, que je crois,
A subjuguer des états, ni des rois;
Mais que l'Amour qui de mon cœur dispose,
M'a fait, hélas! souhaiter bien des fois
De pouvoir être à toute heure, à mon choix,
Près de l'objet dont j'adorais les lois!
Cette féerie est bien charmante chose.
Tangu se voit porté dans un moment
Auprès du lit, où fort tranquillement
Dans ses rideaux reposait enfermée
Cette beauté qu'il avait trop aimée.
Tout dort près d'elle, et la cire allumée
Éclaire au loin ce vaste appartement;
De ses vapeurs l'alcove est parfumée;
Tout est nouveau pour les yeux d'un amant.
Le cœur lui bat... D'amour ou de colère?
Lequel des deux? Je ne sais; ce séjour
Emeut ses sens d'un trouble involontaire.
Le lieu, l'instant, et ce lieu solitaire...
Mais il résiste; il se souvient du tour,
Du tour perfide... il se souvient d'un père;
Il s'encourage, et tire les rideaux;
Non toutefois comme un amant timide
Que l'on attend, que l'espérance guide
Devers minuit, à l'heure du repos,
Au rendez-vous: touchant la terre à peine,
Il craint son ombre, et retient son haleine;
Vingt fois se tourne et s'arrête en chemin;
Avance un pied, puis un autre, et sa main
Cherche à tâtons le lit où son amante,
Plus agitée encore et plus tremblante,
L'entend venir; l'appelant tout bas,
Demi-levée, et lui tendant les bras,
En l'embrassant lui rend son assurance,

Reste immobile et jouit en silence :
Tangu s'annonce avec plus de fracas.
« Qui donc est là? Quel bruit se fait entendre? »
Dit la princesse éveillée à moitié.
« — C'est un amant trahi, sacrifié,
Qui veut son bien, et qui vient le reprendre,
Çà, qu'on me rende et la bourse et le cor. »
« — C'est vous, ô ciel! je vous revois encor!
C'est vous, Tangu!... vous vous faites attendre.
Et m'annoncez un étrange retour.
Que dans la nuit, que tout seul à cette heure,
Vous ayez pu pénétrer ce séjour,
Et m'apparaître ainsi dans ma demeure,
C'est de votre art sans doute un nouveau tour,
Et rien de vous ne doit plus me surprendre;
Mais quoi qu'enfin vous veniez entreprendre,
Vous auriez pu respecter mon repos,
Mon rang, mon sexe, ou tenir un langage
Un peu plus doux. Ai-je un nouvel outrage
A craindre ici? » Tout en disant ces mots,
Et par degrés sortant de sa surprise,
A son séant Félime s'était mise :
Elle brillait des couleurs du réveil,
Et laissait voir sa gorge presque nue,
Dont la frayeur semblait en ce moment
Précipiter le tendre mouvement.
Tangu, dont l'ame à cet objet charmant,
Est malgré lui de quelque trouble émue,
En cet état ne l'avait jamais vue.
Il fut touché. Tout homme à cet aspect
Doit l'être un peu. « Je puis avec respect,
Je puis au moins redemander, madame,
Ce qu'abusant de ma crédule flamme,
Vous m'avez pris. » — « Comment! revenez-vous
Pour m'insulter; pour m'annoncer en face
La trahison, la fuite d'un époux?
Pour mettre ainsi le comble à ma disgrace? — »
« Mais vous, madame, avez-vous oublié
Le tour sanglant? » — « Vous me faites pitié;
Vous avez fait l'action la plus lâche...
Quoi! c'est donc là, seigneur, ce qui vous fâche?
J'ai fait venir des soldats près de nous :

Belle raison pour me faire querelle !
Belle raison pour me fuir !... infidèle !
Tous ces guerriers n'étaient-ils pas à vous,
Comme le cor et la bourse, et Félime ?
Félime, ingrat !... Allons, vîte, à genoux.
Demandez grace, avouez votre crime...
Mais je vous vois, vous êtes mon époux,
Et je pardonne : eh bien ! plus de courroux.
La paix est faite : allons, asseyez-vous ;
Mettez-vous là. » Ce mot était si doux,
Et cette voix était si séduisante,
Et cette main était si caressante,
Et cette gorge était si blanche !... Enfin,
Il faudrait être ou de marbre ou d'airain
Pour y tenir : il eut l'ame moins dure.
Il crut l'amour, il crut être vainqueur.
Il tombe aux pieds de Félime... « Eh ! seigneur,
Que faites-vous d'une telle ceinture,
De cette informe et grossière parure ?
Défaites-vous de cet accoutrement,
Vous avez l'air d'un derviche. » — « Ah ! madame,
Dit-il, cédant aux transports de son ame,
N'en dites point de mal : quel ornement
Peut la valoir ? Je lui dois ce moment,
Moment sans prix !... » Il conte en son ivresse
Quel charme heureux a servi sa tendresse,
Et quel en est le pouvoir. La princesse,
Sans dire mot, l'attire doucement,
Et dans ses bras la traîtresse l'enlace,
De sa ceinture enfin le débarrasse,
Subtilement autour d'elle la passe.
Il ne voit rien, ne sent rien... O disgrace !
O tour affreux que peut-être on prévoit,
Et que pourtant avec peine on conçoit !
Tangu déja touche au bonheur suprême,
Quand tout-à-coup cet amant éperdu
Se sent de force arracher ce qu'il aime.
Le malheureux, interdit, confondu,
Embrasse l'air, et s'agite, et s'écrie,
Presse le lit dans sa vaine furie...
Félime a fui ; Félime est dans l'instant
Près de son père, éveille le sultan,

Gardes, valets : Tangu qui les entend,
Gagne au hasard une secrette issue,
La suit et court ; à force de courir,
Se trouve enfin au détour d'une rue,
Et sort des murs, résolu de mourir,
Et n'ayant plus d'autre espoir à prétendre.
J'approuve fort sa résolution :
Lorsque l'on a semblable occasion,
Et qu'on la manque, il faut aller se pendre.

FIN DU TROISIÈME CHANT.

CHANT QUATRIEME.

LES FIGUES ET LE NEZ.

Non loin des champs où s'élève Damas,
Est un désert stérile, inhabitable,
Séjour formé pour l'œil d'un misérable.
Le voyageur, surpris dans ces climats,
Frappé des feux de l'astre qui l'accable,
Foulant un sol embrasé sous ses pas,
N'apperçoit rien dans cette terre affreuse
Qu'une étendue aride et sablonneuse.
Là, le Céraste, au soleil étalé,
Glisse en sifflant sur un sable brûlé.
Nul filet d'eau n'y rafraîchit l'arène;
Nul arbrisseau n'y console les yeux.
Noir de serpens, un marais écumeux
De ses vapeurs infecte au loin la plaine.
C'était pourtant dans ces horribles lieux,
Qu'en proie aux traits d'un désespoir funeste,
Marchait Tangu, désolé, furieux:
Il se maudit, s'accuse, se déteste.
Dans ce désert, guidé par la fureur,
Il le parcourt, et n'en voit point l'horreur.
Préoccupé de sa douleur profonde,
Il poursuivait sa course vagabonde;
Car vous savez que dans cet état-là,
On va toujours sans songer que l'on va.
Le jour baissait, et la nuit était proche;
Le malheureux, sous l'abri d'une roche,
Tombe et s'endort. Le sommeil quelquefois
Vient soulager la nature aux abois;
Et l'homme ainsi, lorsqu'à ses maux il cède,

Trouve en lui-même un facile remède,
Mais passager, car on s'éveille enfin.
En s'éveillant, Tangu sentit la faim,
La soif de plus : il se crut à sa fin;
Et d'un poignard, sa ressource dernière,
Il méditait d'abréger sa misère.
Mais par bonheur, en relevant les yeux,
Il se voit près de deux figuiers sauvages
Qui sur sa tête inclinant leurs feuillages,
Lui présentaient leurs fruits délicieux.
« Hélas! dit-il, c'est un présent des cieux.
A mes besoins ils semblent satisfaire;
C'est le dernier repas que je vais faire;
Je n'en mourrai pas moins. » L'infortuné
Cueille ces fruits dont le suc salutaire
En même tems nourrit et désaltère,
Ouvre une figue et l'avale : son nez
Grandit d'un pied. La faim qui le dévore
L'occupant seule, il cueille et mange encore,
Sans se douter de ce qu'il a gagné,
Tant que son nez s'étendant davantage,
S'embarrassait déja dans le branchage.
C'en était trop : « Il faut que je sois né
Sous un aspect de sinistre influence!
S'écria-t-il; ce malheureux repas
Est ma dernière et seule jouissance;
Et cette étrange et hideuse excroissance
En est l'effet! Quoi! je ne pourrai pas,
Quand je me meurs de soif et de fatigues,
A mon plaisir manger au moins des figues!
N'importe; allons, quel que soit l'embarras
Et le fardeau de ce nez sans mesure,
Goûtons encor de cette nourriture,
Qu'un sort malin sans doute vient m'offrir :
Qu'importe un nez, lorsque l'on veut mourir.
Dans ce désert qui viendra voir le nôtre?
Ce figuier est charmé : peut-être l'autre
Ne l'est-il pas... Poursuivons mon festin.
Et de l'autre arbre aussi-tôt il s'approche,
Tenant son nez, de peur qu'il ne s'accroche,
Cueille une figue et la mange : soudain
Le nez décru s'échappe de sa main,

Plus court d'un pied. Ravi de la merveille,
Il tente encore une épreuve pareille.
A chaque figue, un pied de moins : le nez
En son état est déja retourné.
Il cesse alors d'accuser son étoile.
Il réfléchit sur ce double attribut.
Un nouveau sort à ses yeux se dévoile.
De ses projets la vengeance est le but.
De son turban développant la toile,
Il fait deux parts de ces fruits enchantés,
Les distinguant selon leurs facultés :
Et le cœur plein du plus heureux présage,
Rentre à Damas par le plus court chemin.
Il se déguise, il noircit son visage,
S'habille en Maure, et s'en va le matin,
Près du palais, crier *figues à vendre*,
(Celles s'entend qui grandissent les nez.)
Il cria tant qu'il sut se faire entendre
Des pourvoyeurs : ils furent étonnés,
Pour la saison, de voir figue si mûre.
« C'est la primeur, dit-il, de ma culture,
Et pour la cour ces fruits sont destinés.
Mais ils sont chers. » Qu'importe ! on les achète
Ce qu'il voulut. Tout fier de son emplette,
Le pourvoyeur croit en faire un cadeau
A la sultane, à sa fille : il les range
Dans un panier. » C'est, dit-il, fruit nouveau :
Voyez, voyez. » Et l'une et l'autre en mange
Avidement et sans lever les yeux ;
Et les deux nez de croître à qui mieux mieux
A chaque figue, et de grandir de même.
Elles allaient avaler la troisième,
Tant l'appétit les pressait : toutes deux
En même tems par hasard s'avisèrent ;
Au même objet un même cri poussèrent ;
Du même effroi toutes deux reculèrent.
« Dieu ! quelle horreur, et quelle trahison !
Quels fruits maudits ! Quel étrange poison ! »
Grande rumeur au palais, grande alarme :
Que fera-t-on ? Le sultan désolé
Conte son cas au conseil assemblé.
Le pourvoyeur est près d'être empalé.

Mais quoi ! le pal ne rompra point le charme.
Et le vendeur, où s'en est-il allé ?
Où le trouver ? Pendant tout ce vacarme
L'adroit Tangu fait de nouveaux apprêts ;
Pour déguiser et son âge et ses traits,
Prend un habit, un nom de fantaisie,
Se dit docteur venant d'Éthiopie ;
Va se loger au Caravansérail.
La renommée a semé par la ville
L'événement qui trouble le sérail.
Tout médecin, tout empirique habile,
De sa science étale l'attirail ;
Mais vainement : ces nez d'épouventail
Déconcertaient leur babil inutile.
Enfin le bruit se répand que Totile,
Grand médecin de la cour de Monû,
Tout récemment à Damas est venu ;
Que nul secret pour lui n'est inconnu.
On fait venir le nouveau Thaumaturge.
« Tout votre mal n'est que dans les humeurs ;
Dit-il : d'abord il faut que l'on vous purge
Pour les chasser : j'ai vu de ces tumeurs.
Rassurez-vous : cette longue excroissance
Cède à mon art, mais non sans résistance.
Je m'y connais ; c'est un mal très-aigu ;
J'en ai guéri l'éléphant du Pégu.
Même accident avait grossi sa trompe,
Assez semblable alors à votre nez :
Et votre mal doit, si je ne me trompe,
Par même cure être déraciné.
Or l'éléphant est paisible et docile ;
Et sur un sang non moins doux et tranquille,
Mon spécifique agit très-puissamment ;
Mais d'opérer sur un tempérament
Bouillant et prompt, c'est chose difficile.
Or ça, voyons. » Il se met à genoux
Près de la reine ; et lui tâtant le pouls,
« Bon ! bon ! dit-il, ici rien ne m'arrête.
Et la princesse ?. . . » Et Félime lui prête
Sa belle main : douce sensation !
Notez pourtant que dans cette action
Il ne sentit aucune émotion.

C'était bon signe : il secoua la tête.
« Je vois, dit-il, d'un air de gravité,
Dans ce pouls-là grande vivacité,
Et ce n'est pas guérison toute prête;
Il s'en faut bien. » La princesse à ces mots
Tremble, pâlit, et lui promet merveilles,
S'il veut du moins n'épargner soins ni veilles,
Pour l'affranchir du plus affreux des maux.
Totile avait gagné leur confiance;
Et mère et fille admiraient sa science
Et son jargon, ses phrases de Crispin.
Il ordonna des boulettes de pain
Pendant huit jours, et sur-tout à Félime
Il prescrivit le plus étroit régime,
Et protesta qu'en huit jours au plus tard
On connaîtrait le pouvoir de son art;
Terme bien long quand l'attente est bien vive.
Le dernier jour lui-même il présenta
A la sultane un lok qu'il apporta;
Et déguisant la figue curative,
La lui fit prendre, et le lok réussit,
Et de moitié le nez se raccourcit.
Imaginez la surprise et la joie!
La reine en pleure, et le sultan bénit
L'ange sauveur que le ciel leur envoie.
Mais quels transports, lorsque le jour d'après
Le second lok a le même succès,
Lorsque la cure en un mot se consomme,
Et que le nez rentre dans son état!
Chacun disait : « Non, ce n'est pas un homme,
Non, c'est un dieu. » Les trésors de l'état
Lui sont offerts; il les refuse : on presse,
Mais vainement. Cependant la princesse
Se désolait : quel fut son désespoir
Quand il lui dit : « je crois m'appercevoir
Que tout mon art est sur vous sans pouvoir.
Je l'avais craint. La sultane est guérie
Par mon remède; et voyez, je vous prie,
S'il a produit sur vous le moindre effet.
Il est bien clair qu'un obstacle secret
Combat en vous sa vertu bienfaisante,
Et rend enfin ma science impuissante.

Que voulez-vous ? je n'y peux rien. » — « O ciel !
(Dit la princesse interdite, éplorée),
Suis-je à ce point, hélas ! désespérée ?
Me laissez-vous dans cet état cruel,
Et savez-vous de quel rare salaire
Je puis payer vos soins et vos efforts ;
Que dans mes mains je garde des trésors
Bien au-dessus de ceux du roi mon père ?
Je vous rendrai plus riche mille fois
Que ne le sont ensemble tous les rois. »
Elle promet la bourse inépuisable ;
C'était beaucoup : mais que ne fait-on pas
Pour cesser d'être un monstre épouvantable ?
Et quels trésors remplacent les appas ?
Le médecin rit et fait l'incrédule.
« Vraiment, dit-il, on promet sans scrupule,
Lorsque l'on veut guérir ; mais, après tout,
Je veux tenter, j'y consens ; jusqu'au bout
Je pousserai cette pénible cure,
Non pour de l'or, je n'en ai nul besoin ;
Mais par honneur, par affection pure. »
Pendant huit jours il redouble de soin
Près de Félime ; après mainte grimace,
D'une moitié de nez la débarrasse.
« Je ne saurais, dit-il, aller plus loin :
De mes travaux c'est le dernier miracle. » —
« Quoi ! dit Félime, et pourquoi ? quel obstacle
Vous décourage et vous arrête ainsi,
Quand vous avez à moitié réussi ?
Hélas ! seigneur, pourriez-vous bien ici
M'abandonner sans espoir, sans ressource ? »
Et dans ses mains elle remet la bourse,
Et malgré lui le force à l'accepter.
« — Je vous l'ai dit, l'or ne peut me tenter,
Je le méprise, et vous pouvez m'en croire.
Je n'aime rien que mon art et ma gloire ;
Et je voudrais à toute heure, en tous lieux,
En signaler les effets merveilleux.
Je perds ici des instans précieux,
Adieu. » — Félime et supplie et conjure,
En un moment vous pouvez parcourir
Tous les pays. » — « Comment ? » — « Je vous le jure

Au nom du ciel : daignez, daignez guérir
L'infortunée à vos pieds suppliante.
Cet autre don que ma main vous présente,
(Elle tenait le cornet) est encor
Pour un grand cœur un plus rare trésor ;
Il vous rendra le maître de la terre.
Tout est à vous : que votre art salutaire
Sauve mes jours : si vous saviez, hélas !
Ce que je perds... ma figure première
Peut-être eût pu . . . j'avais quelques appas. . .
Et si pour vous. . . » Elle n'acheva pas ;
Elle rougit. Une beauté si fière
S'humilier et descendre si bas !
Femme qui pleure a, dit-on, bien des charmes ;
Mais certains nez gâtent beaucoup les larmes ;
Et de l'amour le tems était passé ;
Par la vengeance il était remplacé.
Le Fils d'Hanif était tendre et sensible ;
Mais le grand nez le rendit inflexible.
Par complaisance il parut accepter
Les trois présens, et même encor douter
De leur vertu : cédant à la prière,
« Faisons, dit-il, une épreuve dernière.
Ce remède est bien puissant, et pour voir
S'il réussit, regardez au miroir :
Car à jamais vous aurez la figure
Que vous verrez dans cette glace pure. »
Félime avale une figue, et c'était
Figue commune ; et pour en voir l'effet,
Elle regarde ; et de douleur saisie,
Dit en poussant le cri le plus aigu :
« O ciel ! eh quoi ! j'aurai toute ma vie
Un pied de nez ! » — « Oui, madame, et Tangu
Vous en répond : la vengeance est remplie,
Elle était juste ; et j'ai repris enfin
Ce que m'ôta la fourbe et le larcin.
Je n'ai qu'à dire un mot, et vais détruire,
Si je le veux, ce palais, cet empire ;
Mais je ne dois punir ici que vous ;
Ce châtiment suffit à mon courroux.
Félime au moins ne sera plus friponne :
Avec ce nez l'on ne trompe personne.

Adieu, madame. » Il dit, et disparaît :
Et la ceinture agissant à souhait,
Incontinent le porte en Tartarie.
Il y fonda, bien loin de sa patrie,
Un grand Etat, qui, jusqu'à nous, dit-on,
Du fondateur a conservé le nom.
Il fit venir à la cour son vieux père,
Qui de Tangu vit le règne prospère.
Tangu, conduit par le sage vieillard,
N'abusa point de son cornet terrible,
Se contenta d'être craint et paisible ;
Aux malheureux, de ses trésors fit part,
Remplit l'épargne et dota la misère ;
Et quand la mort termina la carrière
Du vieil Hanif, au même monument
Il déposa le triple talisman,
Et l'enfouit bien avant sous la terre.
Il ne crut pas pouvoir trop le cacher ;
Les curieux peuvent l'aller chercher.

Pour la princesse, à qui sa faute attire
Tel traitement, livrée aux noirs accès
D'un désespoir qui va jusqu'au délire,
Elle passa ses jours dans les regrets,
Et sans pouvoir, quoi que l'on pût lui dire,
Avec son nez s'accommoder jamais.
Ce châtiment est assez exemplaire ;
On ne doit pas le trouver trop sévère.
Elle en fit trop, et sans doute elle eut tort.
Tromper trois fois ! c'est beaucoup. — Les traîtresses !
Ah ! j'en ai vu de ces enchanteresses,
Tromper dix fois, et qu'on aimait encor.

FIN DE TANGU ET FÉLIME.

LES TALENS DES FEMMES,

POÈME.

La reine de Paphos brûla pour Adonis.
Les dons les plus touchans, tous les attraits unis,
Les Graces, de Vénus le cortège fidèle,
Enchaînaient Adonis aux pieds de l'immortelle.
Vénus l'idolâtrait, et sans peine à ses yeux
Le plus beau des humains effaça tous les dieux.
Que leurs jours étaient doux!... Cependant la déesse
Se plaignait en secret (Amour se plaint sans cesse)
Que pour la chasse épris d'un goût trop *séducteur*,
Échappant à ses bras, son jeune adorateur,
Pour aller des forêts troubler le froid silence,
Condamnât sa maîtresse aux ennuis de l'absence.
Tel est l'homme; il s'agite en ses vœux inconstans,
Et du même bonheur n'est pas heureux long-tems.
Il porte en ses plaisirs la vague inquiétude.
Les femmes dont l'amour est la plus douce étude,
Satisfaites de plaire, heureuses de charmer,
Pour remplir leurs momens n'ont besoin que d'aimer.
Vénus sur-tout, Vénus n'en connaissait point d'autre.
Cœurs tendres, cœurs aimans, sa plainte était la vôtre.
« Où va-t-il? Loin de moi peut-il se plaire, hélas!
Il est donc des plaisirs qu'il ne me devra pas,
D'autres plaisirs pour lui que ceux de la tendresse!
Il va dans les forêts oublier sa maîtresse,
Me laisse pour seul bien l'attente du retour,
Et les jours à son gré sont trop longs pour l'amour! »
C'est ainsi qu'à son fils s'expliquait sa tristesse,
Non pas à son amant, et sa délicatesse
Craignait de lui déplaire en gênant ses desirs.

Ah ! qu'au plus tendre amant on cache de soupirs !
Que ces chagrins secrets, ces mystères de l'ame,
Souvent ne sont connus que du cœur d'une femme.

« Consultez, dit l'Amour, votre frère Apollon.
Souvent on vous fêta dans le sacré vallon.
On y connaît les feux que votre culte inspire,
Et la voix des neuf Sœurs a chanté votre empire.
Elle peut éclairer votre esprit agité.
Allez : le dieu des arts doit servir la beauté. »

Il dit, et sur un char Cypris s'est élancée.
Déja près de son sein Péristère est placée,
Et les cygnes divins, au joug accoutumés,
L'enlèvent mollement dans les airs parfumés.
Le char baisse et descend : la déité s'avance.
L'Hélicon de Vénus ressentit la présence ;
Il retentit alors de concerts plus touchans :
Euterpe modula de plus aimables chants.
Du clavier des neuf Sœurs les Graces s'approchèrent,
Et sur les harpes d'or les Amours se placèrent.
Apollon du Permesse étala les trésors.
Ses sujets empressés, variant leurs efforts,
Offraient à la beauté les fêtes du Génie.
Terpsichore dansa les airs de Polymnie ;
Et Cypris eût goûté de si riants loisirs,
Si l'Amour qui se plaint goûtait quelques plaisirs.
Phœbus de ses chagrins reçut la confidence.
« Vous voyez, lui dit-il, le chant, les vers, la danse,
La douce illusion qui naît sous les pinceaux,
La flûte qu'on entend sous l'ombre des berceaux ;
Tous les arts égayant ces rives fortunées,
Défendent à l'ennui d'obscurcir nos journées :
Agréez nos leçons et sachez en user.
Quand l'Amour est heureux, il le faut amuser.
Il faut que votre sexe ait tous les dons de plaire.
L'Amour en est la source, il en est le salaire :
Il fit naître les arts, et c'est pour le servir.
Il n'est point de talent qui ne donne un plaisir :
Faites-les à ce titre entrer dans votre empire.
Et laissant Adonis au charme qui l'attire,
Vous cependant, venez apprendre en nos vallons,

L'art d'embellir les jours, de les rendre moins longs.
L'étude auprès de nous vous semblera facile;
Votre cœur nous promet une élève docile;
Ou si de vos travaux vous pouviez vous lasser,
Songez que votre amant doit les récompenser. »

Vénus crut ses avis et le prit pour son guide.
Apprendre, c'est jouir : le progrès fut rapide.
Chaque instant fut rempli, chaque instant la formait.
C'était une déesse, et la déesse aimait.

Un jour qu'au bruit du cor qui dans les bois l'appelle,
L'impétueux chasseur est prêt à fuir loin d'elle,
Elle l'arrête, et l'œil fixé sur son amant :
« Avant de me quitter, écoutez un moment.
Permettez qu'aujourd'hui des mains encor novices
De leurs nouveaux talens vous offrent les prémices,
Venez dans ce sallon par les Muses orné. »
Il la suit, et soudain Adonis étonné
Voit entre ses genoux une harpe placée;
Sous ses pieds délicats la pédale est pressée.
Sa main, sur l'instrument qu'Apollon lui remit,
Interroge en courant la corde qui frémit.
L'harmonie à son gré semble s'y reproduire.
Les accords sous ses doigts se pressent sans se nuire,
Tantôt doux et touchans, avec art suspendus,
Tantôt vifs, éclatans, et jamais confondus.
Pas un son n'est perdu pour l'oreille ou pour l'ame.
L'effet qu'elle produit elle-même l'enflamme.
Son ame toute entière a passé sous ses doigts;
Elle charme, attendrit ou suspend à son choix;
Elle peint dans ses yeux ce que ses sons expriment;
Sa tête est élevée, et ses regards s'animent;
Et le fils de Cypris, éperdu, transporté,
Croit voir en ce moment une autre déité.

C'est alors qu'aux accens de sa harpe sonore,
Mariant de sa voix les sons plus beaux encore,
Elle chanta ces vers qu'Euterpe avait notés :
L'Amour qui les retint, me les a répétés.

« Plaire à celui que j'aime est ma seule victoire,

Et mes talens pour lui sont de nouveaux tributs.
Je les ai cultivés sans prétendre à la gloire;
J'ai cherché pour l'Amour un langage de plus. »

« Vous aimez mes accens : leur charme s'en augmente;
Mais l'art n'enseigne pas le plus tendre de tous.
Cet accent si chéri sort du cœur d'une amante;
Vous le reconnaissez quand je chante pour vous. »

Ah! que la voix qu'on aime est douce, enchanteresse!
Adonis.... Il s'élance aux pieds de sa maîtresse :
« Eh! quoi! vous me cachiez des dons si précieux!
Ces accords réservés pour l'oreille des dieux,
Dont le secret n'est su que des neuf Immortelles!... »
— « J'ai voulu pour vous seul m'en instruire auprès d'elles.
Vous voyez leur élève et celle de l'Amour.
Dans les bois, loin de moi, quand vous passiez le jour,
Cette étude occupait mon loisir solitaire.
Vous alliez m'oublier; je songeais à vous plaire.
Mais connaissez encor des travaux plus chéris,
Qui de vos seuls regards attendent tout leur prix.

Il entre sur ses pas dans un secret asyle,
Qu'éclaire un demi-jour plus pur et plus tranquille.
Ses traits autour de lui cent fois sont répétés.
Quelques légers essais au hasard sont jetés,
Des dessins, des pastels, esquisses imparfaites,
Des couleurs, des pinceaux qu'attendaient les palettes,
Tout semble lui montrer l'attelier de Zeuxis.
Il se revoit par-tout : les crayons de Cypris
Racontaient à ses yeux leur amoureuse histoire.
Là Vénus lui cédait la première victoire.
Là, goûtant le repos qui succède au desir,
Il dormait dans ses bras, accablé de plaisir.
Plus loin le badinage et l'aimable folie,
Et la beauté qui fuit pour être poursuivie,
Le caprice attrayant, le refus, le retour,
Et ces jeux et ces riens qui sont tout pour l'Amour.
Adonis, l'œil en feu, dévorait ces images.
« De votre main, dit-il, ce sont-là les ouvrages! »
Dites ceux de mon cœur : lui seul dans ces portraits,
Quand vous étiez absent, a rassemblé vos traits.
Pour les rendre, ma main n'eut pas besoin d'adresse.

Je peignais mon amant des yeux de ma tendresse ;
Et quand je dessinais l'objet de tant d'ardeur,
Mon cœur sous mes crayons retrouvait son bonheur.
— « Et vous m'avez privé de ce plaisir extrême,
De suivre vos travaux, de voir la main que j'aime
Revenir sur mes traits sans cesse retouchés,
Enfin de voir vos yeux sur les miens attachés.
Que vous avais-je fait ? Pourquoi ! par quelle injure ! . . .
— « Vous chassiez. — C'en est fait, et désormais j'abjure
Ce penchant séducteur qui m'avait emporté ;
Je sens trop aujourd'hui tout ce qu'il m'a couté.
Je me reproche, hélas ! vos ennuis, vos alarmes ;
Les dieux me puniraient, si je causais vos larmes. »
O présage trop vrai ! fatal pressentiment !
Adonis une fois oublia son serment :
Oubli trop excusable en un jeune courage ! . . .
Mais loin, loin de mes vers cette sanglante image.
Non, le sujet touchant que ma muse a tenté,
Ne doit point se noircir du deuil de la beauté.
Ah ! plutôt revoyez auprès de Cythérée,
Heureux par les talens d'une amante adorée,
Adonis possédé d'un autre enchantement,
Par un nouveau plaisir compter chaque moment,
Savourer la douceur d'admirer ce qu'il aime.
Tel est donc des beaux-arts cet empire suprême,
Qu'il peut embellir tout, même jusqu'à Cypris !

Mais serait-ce l'Amour qui seul en fait le prix !
Quel charme il donne encore au bonheur domestique ?
Ces mortels fatigués d'un ennui léthargique,
Qui sans cesse ont besoin d'un spectacle nouveau,
Pour y laisser du temps l'incommode fardeau,
Bientôt mettraient un terme à leur course inquiète,
S'ils goûtaient les beaux arts, trésors de la retraite
Dont s'enrichit sans cesse un sexe né pour eux !
Possesseurs fortunés et père plus heureux,
La Borde, Caraman, dans vos belles demeures,
Vos enfans à l'envi savent remplir vos heures :
Ils vous font oublier les soins et les travaux.
Leurs talens pour vous plaire heureusement rivaux,
Charment en s'unissant l'oreille paternelle ;
Vous payez d'un regard et ranimez leur zèle.

Vous jugez leurs progrès : vos cœurs en sont émus.
Ah ! le goût des beaux-arts tient de près aux vertus.
Les talens sont chez vous des titres de famille :
Pour vous ils ont orné Descars et Vintimille.
Montesquiou fait leur gloire, et vous, charmantes sœurs,
Vaudreuil, Courches, Lafare, un chant plein de douceurs,
Et votre voix brillante aux instrumens unie,
Relève les accords des chantres d'Ausonie.
Sans doute ils sont connus des échos de Sanois,
Ces accords si parfaits, si dignes de ta voix,
Jeune et belle Casan, l'amour de Polymnie !
La Briche, dont Grétry forma l'heureux génie,
Qui compose des chants qu'il pourrait avouer,
Et qui s'étonnera de l'entendre louer,
Tant le mérite en elle est modeste et timide.
Sa sœur dont le bon goût à tous nos jeux préside,
Quand les arts dans Sanois amusant son loisir,
Elle nous donne à tous l'exemple d'en jouir,
Ce couple à l'amitié comme aux muses fidèle,
Du sexe que je chante est en tout le modèle.
Oui, je le reverrai ce séjour enchanteur,
Où des champêtres dieux je fus l'adorateur,
Où s'enfuyaient trop tôt, dans l'ombre des vallées,
Sans trouble et sans ennui mes heures écoulées,
Où chaque soir enfin, au moment du retour,
Un concert terminait tous les plaisirs du jour.

J'ai joui des talens, j'en ai senti l'usage :
Quel cœur, s'il n'est ingrat, leur refuse un hommage ;
Quand ils brillent pour nous dans leur maturité,
Souvenons-nous au moins de ce qu'ils ont coûté.
Cette perfection est toujours achetée ;
Elle est par le travail long-tems sollicitée.
De ces doigts si légers d'où naissent tant d'accords,
L'habitude a long-tems assoupli les ressorts.
Le temps seul d'un chant pur peut mûrir la science.
Le berceau des talens est celui de l'enfance.
Avant de se connaître, il faut les exercer.
Dès les plus jeunes ans, il faut, il faut placer
Au clavier qu'on ignore une main chancelante ;
Sous les leçons du maître incertaine et tremblante,
Dévorer des dégoûts chaque jour essuyés.

Courage, enfant ! bientôt ils te seront payés.
Avec quel intérêt je vois enfin paraître
Ce moment attendu de l'élève et du maître,
Où le talent mûri dans son obscurité,
Doit éclore au grand jour de la société !
Je vois la jeune fille ingénue, innocente,
Qui commence à sourire à sa beauté naissante,
Ses parens dont l'amour veilla sur ses progrès,
Et que flatte déja l'espoir de ses attraits.
Elle approche; elle tremble; elle en est plus touchante :
Son trouble l'embellit : on se tait : elle chante.
On s'étonne, on l'admire, et tous les cœurs charmés
Ont répété tout bas les sons qu'elle a formés.
Les applaudissemens attestent sa victoire.
O vous tous ! voyez-la confuse de sa gloire,
Qui baissant un regard timide et satisfait,
Jouit en rougissant du plaisir qu'elle a fait.
Chacun vante sa voix et facile et légère ;
Elle ne répond rien et regarde sa mère.
Sa mère de sa joie étouffant les éclats,
La renferme en son cœur qui ne la contient pas.
Et moi, qu'en ta faveur ce spectacle intéresse,
Aimable enfant, sais-tu quels souhaits je t'adresse,
Comme en secret mon cœur se plaît à l'exprimer ?
« Être à qui la nature ordonna de charmer,
Dont les traits sont si doux, dont l'organe est si tendre,
Toi qui m'as transporté du plaisir de t'entendre,
Ah ! c'en serait assez de celui de te voir.
Je t'offre au moins mes vœux : s'ils ont quelque pouvoir,
Les arts dont tu reçois une grace nouvelle,
Te rendront plus heureuse en te rendant plus belle.
Que jamais de tes jours altérant la douceur,
Un infidèle amant, un époux oppresseur,
N'arrache à cette voix dans les douleurs éteintes,
Le cri de l'infortune et l'accent de la plainte !
Que tes félicités croissent avec tes ans !
Et que ta mère un jour puisse voir tes enfans,
De leurs premiers succès t'apportant les couronnes,
Te rendre le bonheur qu'aujourd'hui tu lui donnes. »

Que ce bonheur est pur ! ... qui n'en serait touché ?
A l'espoir des Français un ministre arraché,

Que l'État à regret rendit à sa famille,
Embellit son repos des talens de sa fille.
Ah! digne de sa mère et digne de son nom,
Que Louise, heureux fruit d'une heureuse union,
Offrant à ce grand homme un bonheur nécessaire,
Le console du bien qu'il ne peut plus nous faire!

Qu'on accuse ce siècle et son goût et ses mœurs,
Mais j'en prends à témoin ses plus tristes censeurs;
A-t-on mieux qu'aujourd'hui soigné ces jeunes plantes
Pour l'ornement du monde autour de nous naissantes?
Ce sexe à qui nos yeux demandent le bonheur,
Cherche un nouvel empire et brigue un autre honneur;
Tantôt développant un facile génie,
Il sait approfondir les lois de l'harmonie.
Tantôt de l'art d'Apelle il surprend les secrets.
Au feu de ses crayons, à l'éclat de ses traits,
Les maîtres ont souvent craint plus d'une rivale.
Rose imite son père et sera son égale;
Et son père observant un tableau commencé,
Ne forme d'autre vœu que d'être surpassé.
Dumoley dont le goût met le prix aux ouvrages,
De ses rians jardins dessine les ombrages.
Les eaux sous ses crayons semblent encor jaillir.
Valayer peint les fleurs et l'on veut les cueillir.
Lebrun, de la beauté le peintre et le modèle,
Moderne Rosalba, mais plus brillante qu'elle,
Joint la voix de Favente au souris de Vénus.

Ces noms avec éclat jusqu'à nous parvenus,
Ornement d'un beau siècle, honneur d'un règne illustre,
Dont la cour d'un grand roi tirait un nouveau lustre,
Thiange, Montespan, Coulange, Maintenon,
Conti, Choisi, Caylus, et la belle Ninon,
Ninon dans l'art de plaire immortelle maîtresse;
Qui réconcilia les jeux et la vieillesse,
De l'esprit de leur sexe attestent le pouvoir:
Nous croyons tous encor les entendre et les voir.
Des monumens sans nombre ont marqué leur empire;
Le goût s'y reproduit, et la grace y respire.
De ce sexe enchanteur la grace est l'attribut:
Leur esprit, leurs regards tendent au même but.

Charmer est leur emploi, plaire est leur apanage.
Quel touchant intérêt anime leur langage !
Que de finesse ensemble et de vivacité !
Que leur style a d'attraits dans sa facilité !
Dans l'abandon charmant qui laisse errer leur plume,
Au feu des passions quand leur ame s'allume,
Qui parle mieux au cœur ? qui sait mieux raconter
Ces traits purs et frappans faits pour le pénétrer ?
Qui sait au sentiment donner plus d'éloquence ?

Leur goût plus d'une fois instruisit la science,
Sut réprimer l'erreur du critique égaré,
Et remit à sa place un écrit censuré.
Les succès du talent ne leur font point ombrage.
Qui sait les émouvoir est sûr de leur suffrage.
On ne leur vit jamais cette absurde fureur
De nier son plaisir, de mentir à son cœur.
Offrez-leur l'aliment que sans cesse réclame
Ce besoin de sentir, si puissant sur leur ame,
La palme est à ce prix : il la faut obtenir.
O jours de mon printems, chers à mon souvenir !
Où ma muse, invoquant l'humanité trahie,
Intéressa l'Europe au sort de Mélanie,
Où ce sexe opprimé, dont je vengeai les droits,
Applaudit en pleurant mon courage et ma voix !
Oh ! combien pour mon cœur ce triomphe eut de charmes !
Que j'ai vu de beaux yeux embellis par les larmes !
La haine en frémissait, et pour m'en consoler,
Je regardais les pleurs que je faisais couler.

Quelques esprits chagrins voudraient nous faire entendre
Qu'un sexe délicat, aussi faible que tendre,
Jamais aux grands objets ne peut s'intéresser.
Non, s'il aime à sentir, il sait encor penser.
D'un noble enthousiasme il éprouve l'ivresse ;
Il chérit la grandeur qui plaît à sa faiblesse.
Une femme d'Homère osa prendre le ton ;
Dans les mains de Voltaire une autre a mis Newton,
Et l'auteur de Zaïre, à côté d'Émilie,
S'éleva dans les cieux sur le char d'Uranie.
Pour elle il esquissa dans un cadre nouveau,
Des mœurs des nations l'intéressant tableau.
Sans doute, il ne crut point à ce sexe étrangères

De la mâle raison les études sévères,
Leur esprit sait changer d'objet et de dessein.

Si Paris fut ému des larmes de Gaussin,
Clairon, nous retrançant la majesté romaine,
Disputait à le Kain les prix de Melpomène.
Quand Guimard, variant ses pas voluptueux,
Exprimait de l'amour et l'enfance et les jeux,
De la divinité majestueuse image,
Reinel nous commandait le respect et l'hommage.
Sévigné ! quels honneurs ce siècle t'a rendus !
Tu les as mérités, et non pas attendus.
Tu ne te flattais pas d'avoir pour confidente
Cette postérité, pour qui l'on se tourmente.
Dans le cœur de Grignan tu répandais le tien :
Tes lettres font ta gloire et font notre entretien.
Ce qu'on cherche sans fruit, tu le trouves sans peine.
Que tu m'as fait pleurer le trépas de Turenne !
Qui te surpassera dans l'art de raconter !
Les portraits d'une cour qu'on se plaît à citer,
Se retrouvent chez toi bien mieux que dans l'histoire :
Ces héros dont ailleurs je n'appris que la gloire,
Je les vois, les entends, et converse avec eux.

Justes admirateurs de ce siècle fameux,
N'allons pas cependant calomnier le nôtre,
Avec ses détracteurs l'abaisser devant l'autre :
Dire qu'on n'y voit plus cet heureux tour d'esprit,
Que la nature seule aux Mortemar apprit,
Par un reproche injuste on ne peut nous confondre ;
Coigny seule aujourd'hui suffit pour y répondre.
La satyre insultante en vain a prétendu
Qu'aux pieds de la beauté, le talent descendu,
Enerve la vigueur, rampe quand il veut plaire ;
Platon a réfuté ce préjugé vulgaire,
Lorsque d'un philosophe austère et sourcilleux,
Cherchant à dérider le savoir orgueilleux,
Croyez-moi, lui dit-il, sacrifiez aux Graces.
Le sage par ce mot l'envoyait sur vos traces.
O vous dont le commerce en polissant nos mœurs,
De la société fait éclore les fleurs !
Femmes, c'est près de vous que l'ame est plus sensible,
Le goût plus épuré, le talent plus flexible.

Votre infaillible instinct, toujours si promptement
Frappé d'un ridicule, ému d'un sentiment,
Loin de nuire au génie, et l'éclaire et l'anime ;
Il devient plus aimable et n'est pas moins sublime.

Ah ! quand le vôtre osa, par des efforts nouveaux,
Consacrer aux neuf Sœurs ses chants et ses travaux,
Quand la gloire au plaisir a disputé vos veilles,
Que vous avez produit de touchantes merveilles !
Sapho de ses malheurs instruisit l'Univers ;
Le feu de son amour brûle encor dans ses vers.
Non moins à plaindre, hélas ! non moins tendre et plus belle,
L'épouse d'Abailard, à son ombre fidèle,
Égale son génie, en partageant ses feux,
Et l'immortalité les réunit tous deux.
Ils ont la même tombe, ils ont la même gloire ;
Nous répétons leur plainte en pleurant leur mémoire ;
Tribut qu'on doit sans doute à d'illustres malheurs !
Mais quel art de mes yeux fait couler tant de pleurs,
Lorsque seul, et prenant l'illusion pour guide,
Je suis au bord des mers et Consalve et Zaïde ?
J'écoute en palpitant leur entretien muet.
Lorsque d'un cœur épris révélant le secret,
L'amante de Nemours, dans les bois retirée,
Y contemple en silence une image adorée :
Qui traça ces tableaux si délicats, si vrais ?
Ah ! la main d'une femme en dessina les traits.
J'y vois du sentiment la plus pure nuance,
Le devoir qui défend jusques à l'espérance ;
Ces vœux formés à peine et déja démentis,
Et l'ame interrogée en ses derniers replis.
Qu'une femme peint bien la vertu, la faiblesse
D'un cœur que lentement consume sa tendresse,
Qui se cache à lui-même et se dérobe au jour !
Qu'elle sait et sentir et raconter l'amour !
C'est toi que j'en atteste, illustre Lafayette !
Nom fameux que la France avec transport répète,
Sur le Pinde à jamais nom cher et révéré,
Qu'une autre gloire encore a rendu plus sacré !

La France s'applaudit de trouver sur tes traces,
Et Murat et Tencin, ces élèves des Graces ;
Fontaine dont Voltaire a loué les travaux ;

Graffigny dont la main, sous les traits les plus beaux,
Peignit de Zilia l'ame naïve et pure,
Et d'un premier amour la profonde blessure.
Riccoboni s'avance et le goût la conduit;
Il finit les tableaux que son talent produit,
Et se complaît sur-tout dans celui d'Ernestine.
D'Entremont, il sourit à ta gaîté badine.
Il éclairait Beaumont, Beaumont que sans pitié
La parque avant le tems ravit à l'amitié,
A l'amitié qui pleure, à l'hymen qui soupire:
Dans ses écrits du moins sa belle ame respire.
Celle qui d'*Émilie* a dicté la leçon,
Fait à l'enfance même entendre la raison.
Aux plus petits objets Launay vous intéresse;
Elle conte avec grace et pense avec finesse,
Varie, en se jouant, ses récits et son ton,
Peint comme la Bruyère et rit comme Hamilton.
Du Verdier dans l'idylle a vaincu Deshoulières.
Genlis, qui nous traça le modèle des mères,
Qui d'un style élégant et d'un goût toujours pur,
Écrit pour la jeunesse et plaît à l'âge mûr,
Jeune encor, s'est assise au temple de mémoire;
Un théâtre d'enfans fut celui de sa gloire.

Vous qui près de Philippe, attentive à ses vœux,
L'entourez des beaux-arts faits pour le rendre heureux,
Vous, de tous les talens assemblage si rare,
Vous qui les couronnez du laurier qui vous pare,
Montesson, les neuf Sœurs inspirant vos écrits,
Vous doivent sur la scène offrir un double prix:
Et l'actrice et l'auteur disputent les suffrages;
Il n'est donné qu'à vous d'embellir vos ouvrages.

Mais tandis que le Pinde à mon œil enchanté,
Étale les honneurs qu'il rend à la beauté,
Des bords de la Néva, des rives boréales,
Quelle voix se mêlant aux chansons triomphales,
Éclate dans les airs et retentit vers moi?
« Viens, un autre spectacle est ouvert devant toi.
Tu célèbres les dons d'un sexe né pour plaire.
Porte les yeux plus haut: vois tout ce qu'il peut faire.
Dis les faits immortels, les sublimes travaux.
Semblable à l'Éternel commandant au chaos,

Pierre, à sa voix puissante, éveilla la Russie :
Sa gloire est égalée, et loin d'être obscurcie,
S'accroît de tout l'éclat dont brille auprès de lui
Celle qui sur son trône est assise aujourd'hui,
Qui dans les grands desseins que l'héroïsme inspire,
De son vaste génie anime un vaste empire.
Vois ses sujets heureux, par ses lois protégés,
Le commerce agrandi, les arts encouragés.
L'aigle des Rovelans planant sur la Crimée,
Fait redouter son vol dans Byzance alarmée.
La Baltique jamais n'avait vu sur ses eaux
Ces nombreux armemens, ces superbes vaisseaux.
Quelques instans encore, une femme, une reine,
Conduisant sur l'Euxin sa flotte souveraine,
Ira chercher ces Turcs, tyrans dégénérés,
Ira, la foudre en main, sur ces murs abhorrés,
Antiques monumens d'un honteux esclavage,
De son sexe avili venger le long outrage.
Contemple Catherine, et jusqu'à ses exploits,
S'il est vrai qu'une femme ait les talens des rois.

Oui, je te reconnais, divine renommée !
Mais cette gloire au loin par tes cent voix semée,
Accable ma faiblesse, intimide mes chants :
Je ne sais point former de si pompeux accens.
Pour dire ses hauts faits dont s'étonne la terre,
Invoque, s'il se peut, les mânes de Voltaire.
Tu m'offres la trompette et le clairon guerrier :
Je touche un luth paisible ; heureux si le premier,
Je puis y faire entendre au sexe que j'adore,
Un chant qu'à sa louange on n'ait pas fait encore,
Qui flatte son oreille et qui plaise à mon cœur !
Vole au plus haut des cieux, chante un hymne au vainqueur.
Mais pourquoi de si loin veux-tu que je contemple
Les héros sur le trône et les dieux dans leur temple ?
L'amour, l'amour m'appelle, et je vis sous ses loix ;
Mes momens sont à lui ; mais avant que ma voix
Apprenne aux vrais amans tout le bonheur qu'il donne,
Je dois lui présenter les vertus qu'il couronne.

EPÎTRES
ET
PIECES DIVERSES.

ÉPITRE A ZELIS [1].

1760.

Tu vois ma jeunesse incertaine
Livrée aux plus affreux combats ;
Tu vois les pièges de la haine
Se multiplier sous mes pas,
Et l'envie au regard farouche,
Qui contre moi s'armant toujours,
Veut du souffle impur de sa bouche
Sécher la fleur de mes beaux jours.
Cependant je suis sans alarmes,
Et de mes ennemis vainqueur,
A mes yeux je défends les larmes,
Et l'abattement à mon cœur.
J'ai vu se former la tempête ;
J'en reçois les coups sans frayeur,
Et je n'ai point courbé ma tête
Sous la main du persécuteur.

[1] Cette pièce est la première que l'auteur ait faite. Elle courut manuscrite, et fut imprimée dans tous les recueils. On y a fait ici quelques retranchemens sans y rien changer d'ailleurs.

Je sais, et la philosophie
M'apprit dès mes premiers travaux,
Que dans les rêves de la vie,
Il n'est de réel que nos maux;
Que les hommes par leur naissance,
A pleurer étaient condamnés,
Et mouraient avec l'espérance.
Frère de tant d'infortunés,
J'ai méprisé mon existence;
Je l'ai soumise à la puissance
De l'aveugle nécessité;
Et par ce torrent emporté,
Je m'endors avec indolence
Sur les flots de l'adversité.

Mais malgré cette indifférence,
Malgré ce mépris des revers,
Et mon amour, et ton absence,
Fatiguent bien plus ma constance
Que tous les maux que j'ai soufferts.
Zélis, c'est un tourment bien rude
De porter dans la solitude
Les dévorantes passions,
Leurs transports, leur inquiétude,
Et l'horreur des réflexions.
Voilà le fiel qui me consume,
Le trait qu'enfonce la douleur,
Et tout ce fardeau d'amertume
S'est appesanti sur mon cœur.

Secouant ses ailes funèbres,
Le malheur sur nos tristes ans,
Étend le voile des ténèbres,
Et les nuages menaçans.
Tout est obscurci de son ombre;
Mais appelés par le desir,
Quelquefois dans cette nuit sombre
Brillent les éclairs du plaisir.
Ressource faible et malheureuse
Par qui nos maux sont augmentés!
La nuit en devient plus affreuse
Après ces rapides clartés.

Tandis qu'au fond de cette enceinte,
Réduit à penser avec moi,
Je t'adresse une juste plainte
Qui ne parvient pas jusqu'à toi ;
Dans son sein nourrissant l'orage
Et les feux cachés des volcans,
Du Potose aux rives du Tage,
La terre engloutit ses enfans.
La mort, vengeresse des crimes,
La mort avec sa main de fer,
Frappe d'innombrables victimes,
Et, pour leur creuser des abîmes,
Brise les voûtes de l'enfer.
Enfin ce globe lamentable
Me paraît un vaste manoir,
Où quelque despote implacable
Exerce un horrible pouvoir ;
Où l'on entend des cris de rage,
Et des pleurs et des sifflemens,
Les soupirs plaintifs des mourans,
Le bruit des armes, du ravage,
Et l'infortune qui gémit,
Et les hurlemens de la haîne,
Et le crime traînant sa chaîne,
Et le désespoir qui rugit.
Telle est l'image épouvantable
De ce monde abhorré des cieux ;
Et, dans cet exil détestable,
Ai-je droit d'être seul heureux ?

Adieu, Zélis. La nuit s'avance.
Je vais goûter quelque repos.
Je sens que mon ame commence
A vouloir éloigner ses maux.
Cet amas d'horreurs m'importune,
O Zélis ! tu ne m'entends pas !
Mais j'oublîrai mon infortune,
En la pleurant entre tes bras !

LE MALHEUR,

ALLÉGORIE.

A MADAME DE***. 1760.

« Ou me suis-je égaré? dans quel désert immense
L'aveugle désespoir a-t-il conduit mes pas?
Tout semble triste ici.... Quel effrayant silence!
Que ces lieux sont affreux!... Ah! ne les fuyons pas;
Ils sont faits pour mon cœur.... Séjour épouvantable,
Sois pour moi l'univers, laisse-moi la douceur
De jouir de mes maux, de respirer l'horreur;
Laisse-moi des humains fuyant l'aspect coupable,
Habiter avec ma douleur.

Étends autour de moi tes crêpes et tes voiles,
Cache à mes yeux l'éclat de tes étoiles,
O nuit! horrible nuit! asyle du malheur!
Couvre-moi de ton épaisseur.
Je m'avance sans crainte au travers de tes ombres,
J'aime à m'envelopper de leur obscurité:
Les ennuis de mon cœur sont plus noirs et plus sombres...

Mais où vais-je? Quel bruit a soudain éclaté?
C'est un torrent qui tombe, et dans un vaste abîme
S'ensevelit avec fracas.
Enfans des Apennins, et nourris sur leur cime,
Torrent, sur les rochers précipite tes pas.
Gronde plus tristement, et roule avec ravage.
Hélas! pourquoi mes jours, dont tu m'offres l'image,
Dans ce gouffre avec toi ne se perdent-ils pas?

Hôtes de ces déserts; vous, oiseaux des ténèbres,
Que vos accens soient plus funèbres.

Mais, suis-je seul ici ? quoi ! le dieu du repos
A sur tout l'univers répandu ses pavots !
O frère de la mort ! ô sommeil indomptable !
Quoi ! l'homme faible et misérable,
Pour suspendre ses maux, doit tous les jours mourir ?
Ne t'empresse point de renaître,
Dans les bras du néant ensevelis ton être ;
Délivré du fardeau de penser, de sentir,
Jouis, mortel, jouis de ton plus doux partage.
Je veille.... Laisse-moi le funeste avantage
D'exister pour souffrir. »

L'écho seul m'entendait et répétait ma plainte ;
Je tombai fatigué sous un feuillage épais.
Le sommeil de mes maux vint adoucir l'atteinte.
Je crus voir devant moi s'élever un palais.
Ses murs étaient d'ébène, entourés de cyprès.
On entendait gémir autour de son enceinte,
Un ruisseau de sang et de pleurs.
Son murmure plaintif portait au fond des cœurs
Le saisissement et la crainte.
Je crus que l'on m'ouvrait les portes de l'enfer.
Le silence habitait cette demeure affreuse.
De trois lampes d'airain la lueur ténébreuse
Allait se réfléchir sur un trône de fer.
Élevé sur ce trône un colosse effroyable
Le remplissait de sa grandeur :
Ses pieds foulaient la terre, et son front redoutable
Se courbait sous les cieux : son nom est le malheur.
Ses deux bras s'étendaient aux deux pôles du monde.
A ses côtés les tyrans des humains,
La torche et le fer dans les mains,
Sans cesse ranimaient leur cruauté féconde.
Sur ses genoux un livre était ouvert,
Archives d'infortune et lamentable histoire :
Tout en lettres de sang, des mains de la mémoire,
Est tracé dans ce livre, et tout m'était offert.
J'y vis ce que j'avais souffert,
J'y vis.... Mais gardons le silence,
Mon cœur doit suffire à mes maux.
Je parcourais les traits de cet ouvrage immense :
Une voix prononça ces mots :

« Crains l'Être souverain, dont l'austère puissance
Au livre du malheur a déposé ton sort.
Pour lui pardonner ta naissance,
O mortel ! souviens-toi qu'il t'a promis la mort.
Son séjour touche au mien, regarde. » Un spectre horrible
Parut dans le lointain, et s'avançait vers moi ;
Mais ce consolateur me sembla trop terrible ;
Je frémis.... Le réveil dissipa mon effroi.

AINSI les noirs ennuis flétrissant ma jeunesse,
Versaient sur mes premiers écrits
Le plus funèbre coloris,
Et les teintes de la tristesse.
Sont-ce là les chansons de l'âge du bonheur ?
Est-ce donc à vingt ans que l'on peint le malheur ?
O des premiers chagrins impressions cuisantes !
Mon génie en naissant s'est senti captiver ;
Et quand il voulait s'élever,
Il agitait long-tems ses ailes chancelantes.
Ce feu qui dut jeter des clartés si brillantes,
Ce feu sans force et sans pouvoir,
N'exhalait qu'un nuage noir,
Mêlé d'étincelles mourantes.
Du moins mes ennemis ne purent l'étouffer.
Tout fiers d'avoir su nuire, ils pensaient triompher.
Quel triomphe, Émilie, et lâche et méprisable !
Hélas ! qu'il est commun sur ce globe coupable !
Sous l'herbe enseveli, l'insecte venimeux
Est loin d'épouvanter personne,
Et dans le même instant qu'il échappe à vos yeux,
Il rampe jusqu'à vous, mord, et vous empoisonne.

A ces sombres objets devant moi répandus,
Puissé-je en une paix profonde,
Voir succéder des jours par le bonheur tissus !
Puissé-je auprès de tes vertus
Oublier les crimes du monde !

L'INDIFFERENCE
D'UN HOMME SENSIBLE.

1760.

Du démon qui souffle la guerre,
La trompette a frappé les airs;
Bellone a fait briller sa face meurtrière,
Signal des maux de l'univers.
Riche de nos funérailles,
Ivre de tout le sang versé dans les batailles,
La mort foule à ses pieds les cadavres fumans;
Elle étend sa faux destructive,
Et parcourant l'Europe éperdue et plaintive,
En moissonne les habitans.

« Quoi! tu peux, me dis-tu, calme au sein des alarmes,
D'un œil indifférent voir tant d'objets affreux!
Tu vois ce globe malheureux,
Que souille tant de sang, qu'arrosent tant de larmes,
Et tu n'en verses point! — Dois-je encore en verser?
Ecoute, et tu vas prononcer.

Sans doute tout mortel doit se faire une étude
Du soin de son bonheur, du soin de son repos.
Hélas! assez long-tems l'univers et ses maux
Ont nourri mon inquiétude.
Tout portait une atteinte à ce cœur alarmé.
Des forfaits, des noirceurs l'image insupportable
Excitait mon courroux sans cesse rallumé;
Je rougissais pour le coupable,
Je gémissais sur l'opprimé.
Ces craintes, ces douleurs empoisonnaient ma vie.
Ce feu me consumait, et ma raison l'éteint.
D'aucun trouble aujourd'hui je ne suis plus atteint;

Je plaignais les mortels ; enfin je les oublie.
Ce séjour où je suis, où je vis sous ma loi,
Ce coin de l'univers, est l'univers pour moi.
Que le crime et le mal triomphent sur la terre ;
Que tout soit confondu dans cette immense sphère ;
Que chaque jour la foudre y gronde avec fracas,
Jusqu'à mon horizon le bruit n'en viendra pas.

« Quoi! même ces beaux arts si chers à ta jeunesse,
Dans la fange aujourd'hui traînés,
A l'esclavage abandonnés,
Ces beaux arts (me dis-tu) n'ont rien qui t'intéresse?
Assez d'autres prendront aux grands évènemens
L'intérêt que tu leur refuses.
Il est pour toi des soins plus voisins, plus pressans,
Et tu peux oublier les rois, leurs jeux sanglans,
Et pleurer les affronts des Muses. »

Et qu'importe qu'au bruit des applaudissemens
Meurent d'insipides ouvrages!
Que m'importe le siècle et ses égaremens,
La haine et ses fureurs, les sots et leurs suffrages?
Qu'importent les erreurs où s'endort l'univers,
Et ce choc éternel de préjugés divers ;
Et le *bien* et le *mal*, le trouble et l'harmonie,
Qu'on ignore, et qu'on définit ;
Ces ridicules en crédit,
Ce masque des vertus, cet abus de l'esprit,
Cet esprit tous les jours insultant au génie?
Laissons-là les mortels, leurs cœurs et leurs destins
Seront-ils adoucis par nos regrets extrêmes?
Nous avons trop, hélas! à pleurer sur nous-mêmes ;
Faut-il pleurer sur les humains?
Jetons les yeux sur nous ; voyons ce que nous sommes.
C'est un danger d'aimer les hommes,
Un malheur de les gouverner,
Les servir, un effort que bientôt on oublie ;
Les éclairer, une folie
Qu'ils n'ont jamais su pardonner.
Aminte, laisse-moi libre d'inquiétude,
Livré tout entier à l'étude,

Quelquefois à l'amour, toujours à l'amitié :
Dans ces plaisirs si purs ton cœur est de moitié.

Ainsi du bouclier de la raison sublime
Je me croyais environné.
On m'apprend qu'un vieillard, un père infortuné,
Pleurant la mort d'un fils, qu'on dit être son crime,
Vient d'être à l'échaffaud indignement traîné.
Alors de la pitié repoussant les alarmes,
Que m'importe ! disais-je ; et je versais des larmes.

L'ENVIE ET LE TEMPS,

ALLÉGORIE.

1760.

Des tems et des objets, image renaissante,
Rappelle à mes esprits, ô mémoire agissante!
Ce spectacle frappant, prestige du sommeil,
Qu'avoua ma raison à l'instant du réveil.
Je croyais parcourir un péristile immense,
Où les mortels les plus fameux
Sous le marbre et l'airain revivaient à mes yeux.
Dans un respectueux silence,
J'admirais la beauté de ces paisibles lieux,
Leur auguste magnificence,
Et leur calme majestueux.
J'admirais ces héros qui s'offraient à ma vue.
L'un fier en son maintien, l'œil fixé versla nûe,
Semblait interroger ou défier les cieux.
Il portait dans ses mains le globe de la terre,
Et créateur nouveau d'une nouvelle sphère,
Paraissait la montrer aux dieux.
Son air était superbe, et non pas téméraire;
C'était Newton. L'autre, semblable à Mars
Armé comme ce dieu quand il vole aux hasards,
D'une main terrassait un ennemi sauvage,
Orgueilleux encore en tombant,
Et relevait de l'autre un guerrier suppliant,
Forcé d'admirer son courage [1].
Il foulait sous ses pieds les armes, le carnage.
L'oiseau, protecteur des Romains,
Ce formidable oiseau qui porte la tempête,
Suspendait la couronne au-dessus de sa tête.
Son front était celui du maître des humains.

[1] *Parcere subjectis, et debellare superbos.*

Je reconnus César... Je m'avance, et j'admire
De la foule des arts un mortel entouré :
Ils semblaient le servir, l'inspirer à son gré,
Et reconnaître son empire.
Melpomène en pleurant s'appuyait sur son sein ;
La fière et sublime Uranie
Offrait un compas à sa main ;
Homère, sa trompette ; et Clio, son burin ;
Il jetait sur les arts le coup-d'œil du Génie.

J'achevais d'observer tant d'objets étonnans ;
Tout-à-coup sorti de la terre,
Un monstre audacieux, de sa dent meurtrière,
Vient ronger et flétrir ces sacrés monumens.
Soudain une vapeur impure
Se répand dans l'air infecté :
Déja mon œil épouvanté
Cherche en vain dans la nuit obscure,
Ce spectacle pompeux qui l'avait enchanté.
Je demeurai long-tems perdu dans les ténèbres ;
Des cris aigus, et de longs sifflemens,
Dans ces obscurités funèbres,
Formaient un bruit affreux qui glaçait tous mes sens.
A cette nuit succède un éclat de lumière :
Je vois un tranquille vieillard,
Une faux dans la main, écrasant sous son char
Le monstre détesté, roulant sur la poussière.
Vainement de son sein brisé
Il vomissait encor ses flammes impuissantes,
Ses poisons, son fiel épuisé,
Et ses couleuvres expirantes.
La joie en ce moment remplaça ma terreur.
A sa coupable audace, à sa noire furie,
Je reconnus l'affreuse Envie ;
Je reconnus le Tems qui seul est son vainqueur.

VERS

RÉCITÉS SUR LE THÉATRE DE FERNEY, AVANT LA REPRÉSENTATION D'*ALZIRE*, LE 9 JUILLET 1765.

Les créateurs des arts, les maîtres du Génie,
Précepteurs et sujets de l'antique Ausonie,
Les Grecs, dans l'appareil de leurs solemnités,
Dans ces jeux immortels qu'on n'a point imités,
Ouvrant la lice de la gloire,
Appelaient les talens jaloux de la victoire.
Là se réunissaient aux yeux des nations,
Le masque de Thalie, et la lyre hautaine,
Les touchantes illusions
De la plaintive Melpomène;
Vénus offrant encor de plus brillans appas,
Sous le ciseau de Praxitèle;
Jupiter de la foudre armé par Phidias,
Et les héros plus grands sous le pinceau d'Apelle.
Là, tout prêt d'achever un siècle de travaux,
Sophocle ranimant sa tragique éloquence,
Triomphait à cent ans de ses jeunes rivaux;
C'est-là que ce vieillard aux yeux d'un peuple immense,
Vainqueur à son dernier moment,
Baissant sous les lauriers sa tête appesantie,
Exhalait dans la joie et le ravissement
Les restes brillans de sa vie.
Si le Sophocle des Français,
Voulait briguer encor les prix de Melpomène,
Qui jadis l'adopta dès ses premiers essais,
Cet athlète indompté retrouverait sans peine,
Et son génie, et ses succès.
Mais dans l'art de penser sa vieillesse affermie,
Semble se consacrer à des emplois plus grands;
Entre la bienfaisance, et la philosophie,
Il partage tous ses instans.
Il orne, il enrichit ces paisibles rivages;

Tout se ressent ici de ses soins généreux.
Son sort est de donner, et des leçons aux sages,
Et des secours aux malheureux.
Nous, à ses vers touchans où la vertu respire,
Où de l'humanité dont il soutient les droits
On éprouve le doux empire,
Nous prêtons notre faible voix.
Mais sans l'art des acteurs, il est bien sûr de plaire,
Lui-même il embellit nos jeux et nos loisirs;
Il nous attendrit, nous éclaire,
Et nous instruit dans nos plaisirs.

REPONSE

DE M. DE VOLTAIRE AUX VERS PRÉCÉDENS [1].

Des plaisirs et des arts vous honorez l'asyle.
Il s'embellit de vos talens.
C'est Sophocle dans son printems,
Qui couronne de fleurs la vieillesse d'Eschyle.

---

[1] On est tellement accoutumé à défigurer tout dans ces recueils d'esprit, faits par des gens qui n'en ont guères, que dans l'Almanach des Muses on imprima les deux derniers vers de ce quatrain de cette ridicule manière,

C'est Sophocle *dont* le printems,
Vient couronner de fleurs la vieillesse d'Eschyle.

Dans le même Almanach, au lieu de ces deux vers du même auteur,

Croyez qu'un vieillard cacochime,
Chargé de soixante et douze ans,

on ne manqua pas de mettre,

Agé de soixante et douze ans.

Agé ! âgé ! répétait M. de Voltaire dans sa colère poétique, *je ne croyais pas avoir envoyé mon baptistaire*, et il jeta le livre au feu.

VERS

ADRESSÉS AUX OFFICIERS FRANÇAIS, ASSISTANT A UNE REPRÉSENTATION D'*ADÉLAIDE*, SUR LE THÉATRE DE FERNEY.

Sous les belles couleurs du pinceau d'un grand homme,
Guerriers, vos propres traits vont s'offrir à vos yeux.
Vous verrez votre image ; et Nemours et Vendôme
Parleront de bien près à vos cœurs généreux.
L'ivresse de l'amour, l'ivresse de la gloire,
Le cri des passions, le cri de la victoire,
Voilà vos guides, ô Français !
Les monumens de vos succès,
Sont au temple de Gnide, au temple de Mémoire.
Les plaisirs ont pour vous embelli les grandeurs ;
Ils charment vos instans : vous ornez leur empire ;
L'honneur seul vous arrache à ces douces erreurs ;
L'honneur est votre Dieu : cet ouvrage l'inspire,
Et ce que l'auteur sut écrire,
Est écrit déja dans vos cœurs.

VERS

A LA FONTAINE DE MEUDON.

1769.

AIMABLE fille des montagnes,
Qui d'un tertre isolé qu'ombragent trois ormeaux,
Sur un lit de gravier laissant tomber tes eaux,
Viens désaltérer nos campagnes;
Dans quelle grotte obscure, ou bien sous quels berceaux
Rassembles-tu l'essaim de tes jeunes compagnes,
Et les nymphes de ces côteaux?
Souffre-moi pour témoin de leurs danses légères,
Et de leurs plaisirs innocens.
Horace a vu jadis de semblables mystères;
Horace a célébré dans ses divins accens,
La fontaine de Blandusie,
Objet de son hommage, honneur de l'Italie,
Et le rendez-vous des amans.
O nymphe! tu serais plus digne de ses chants.
Fontaine de Meudon, source pure et limpide,
Accueille sur tes bords un habitant nouveau.
Aux sons qu'il va former que toi seule préside.
Dans les antiques mœurs, on entendrait Ovide,
Te promettre le sang d'un agile chevreau,
Ou d'une génisse timide.
Mait faut-il présenter cette offrande homicide
A la déesse d'un ruisseau,
Et souiller son crystal liquide?
Tu verras par mes mains ton rivage jonché
De branches de lilas, d'épine printanière.
Je renoûrai le tout d'un ruban détaché
Du corset de quelque bergère,
Et voilà mon bouquet: il est fait pour nous deux.
Les dons de la campagne ici bornent mes vœux,

Ici je me sens plus tranquille.
Les folles passions, dont au sein de la ville,
Je portais sur mon cœur le pénible fardeau,
Se calment dans ce libre asyle,
Et sous un horizon plus beau.
L'ambition s'endort, les préjugés se taisent;
Des desirs effrénés les tumultes s'appaisent.
Je suis plus à moi-même, et dépends moins d'autrui:
Mes penchans sont plus doux, mes plaisirs plus faciles;
Il n'en faut de bruyans qu'à ces ames stériles,
Que l'agitation défend contre l'ennui.
Le repos est un bien lorsque notre ame est pure,
Et lorsqu'elle est sensible, un champ peut l'attendrir;
D'un œil indifférent qui peut voir la verdure,
N'était pas né pour le plaisir.
Je respire avec l'air le calme et l'allégresse,
Ce gazon, ce côteau, cet arbre m'intéresse;
L'oiseau chante, et l'amour anime ses accens;
La nature m'entoure, et parle à tous mes sens.

Nature! que sert-il que dans leur fausse ivresse,
D'ambitieux rimeurs te nomment leur maîtresse?
Tu n'es pas à leurs yeux des objets le plus beau;
Non, tu n'as point touché leur vanité futile.
Pour être applaudis à la ville,
Ils nous parlent de leur hameau.
Leur vain amour pour toi n'est rien que la manie
D'étaler à nos yeux ce qu'ils n'ont point goûté;
Ils peignent une fleur, et ne l'ont pas cueillie;
Tu n'es point leur divinité.
Ils n'ont pas sous tes yeux composé leur cantique.
Qu'ils viennent sur ces bords: fortunés comme moi,
Renonçant pour t'aimer à l'orgueil poëtique,
Tous leurs vers couleront purs et doux comme toi.
Eh! qui se défendrait d'un riant paysage?
Au spectacle des champs qui pourrait résister?
Ah! c'est sur un charmant rivage
Que Saint-Lambert a dû chanter.

Là-bas sur ce côteau, théâtre de verdure,
Regardez l'homme heureux: il contemple, il jouit.
Son visage est serein, et sa bouche sourit...

Son front est rayonnant d'une volupté pure.
Vous lui parlez, à peine il entend vos discours,
A peine il vous répond. L'onde est là qui murmure;
Il compte les cailloux qu'elle effleure en son cours.
Il est l'amant de la nature,
Il est seul avec elle, il est entre ses bras. . . .
Cruels! n'approchez point, ne l'interrompez pas.
Il dérobe cette heure aux chagrins homicides.
Ces momens sont bien chers, puisqu'ils sont si rapides;
Il ne peut les goûter toujours.
Bientôt les passions reprendront leur empire;
Peut-être est-il, hélas! sous celui des amours,
Ou peut-être la gloire a trop su le séduire;
La gloire! ah! s'il est vrai, ces momens seront courts.
O souveraine de mes jours!
Gloire, tu me poursuis jusqu'au sein des campagnes,
Sous l'abri des rochers, au faîte des montagnes.
Ton séduisant fantôme est toujours devant moi,
Eh bien! je t'obéis, je suis encore à toi.
Ne me reproche point une oisiveté sage.
Mon vaisseau se radoube, et va braver l'orage [1].
Dans les trésors cachés de la réflexion,
Solitaire, appliqué, j'ai puisé des richesses.
Gloire, voici le tems de tenir tes promesses;
Sur moi de tes splendeurs fais briller un rayon.
La plus belle retraite en peut être embellie;
Et si tu m'exauçais, du sein de mes foyers,
Je reviens en ces lieux semer sur la prairie,
Tes couronnes et tes lauriers.

[1] L'auteur travaillait alors à Mélanie qui parut l'année suivante.

L'OMBRE DE DUCLOS.

1773.

Dans l'Élysée il est un lieu charmant,
Séjour divin de ces esprits célèbres,
Qui de leur siècle ont été l'ornement;
Qui du faux goût dissipant les ténèbres,
Ont de l'erreur combattu le poison,
En vers heureux fait parler la raison,
Et parcouru la brillante carrière
Des arts créés pour enchanter la terre.
Après leur mort, c'est-là qu'ils sont admis;
Tous dans leurs mains apportant leurs écrits,
Sont éprouvés sur le Léthé tranquille,
Qui de ses eaux entoure cet asyle.
De l'onde à peine ils ont touché les bords,
O vérité puissante chez les morts!
Tout froid ouvrage, ou prose ou poésie,
Qui soutint mal l'honneur de leur génie,
Et trompa leurs stériles efforts,
Cédant alors à la dernière épreuve,
S'abyme au fond du véridique fleuve.
Entre les mains il ne leur reste plus
Que les écrits qui seront toujours lus.
Dans la demeure éternelle et sacrée,
On ne reçoit qu'une gloire épurée.
Chacun compris dans l'arrêt général,
Perd plus ou moins au passage fatal;
Et peu d'auteurs, par grace singulière,
Viennent à bord avec leur charge entière.
Tous du déchet sont fort surpris, dit-on.
Ces jours derniers, le caustique Piron,
Un peu confus, sauva de la disgrace
Le Métromane et même sans préface;
Et tel auteur qui ne s'en doute pas,
Léger de poids, doit arriver là-bas.

Tous rassemblés dans ce riant asyle,
Ceux dont la gloire a consacré le nom,
Tels que jadis les a dépeints Virgile,
Ceints du bandeau des prêtres d'Apollon ;
Sans passions, sans haine et sans envie,
Heureux vainqueurs du tems et du tombeau,
Goûtent en paix, sous le ciel le plus beau,
Les doux loisirs d'une immortelle vie ;
Rivaux unis, mais non d'accord sur tout,
Gardant toujours leur esprit et leur goût ;
Chacun s'amuse et pense à sa manière.
Houdart encor dispute contre Homère,
Et va frondant ses dieux et ses héros ;
Le d'Olivet y fait la guerre aux mots.
Boileau soutient, quoi qu'on puisse lui dire,
Qu'un opéra ne peut jamais se lire.
On lui répond par des vers de Roland.
L'éternité s'abrège en disputant.
Sans la dispute, où l'ame est aiguisée,
On s'ennuierait même dans l'Élysée.

Duclos sur-tout était de cet avis.
Naguère il vint dans le sacré Pourpris,
Et rapporta du fleuve hypercritique,
Un bon roman [1], un bon livre classique [2],
Avec finesse écrit par la raison,
Tableau des mœurs et l'honneur de son nom.
A sa rencontre arriva maint confrère.
Ceux qu'autrefois on voyait sur la terre
Au Louvre assis dans le fauteuil à bras,
Vinrent d'abord autour du secrétaire,
Et Marivaux [3] lui demanda tout bas,
Si les Français lisaient encor Voltaire.

[1] Les Confessions, roman très-ingénieux, et remarquable par les caractères.

[2] Les Considérations sur les Mœurs, ouvrage qui n'a ni la tournure piquante, ni le style pittoresque de la Bruyère, mais qui est très-sagement pensé, écrit avec une précision toujours élégante, et très-utile aux jeunes gens.

[3] Marivaux était un des beaux-esprits qui ne sentaient point le génie de M. de Voltaire. Il l'appelait *la perfection des idées communes*, *bel-esprit fieffé*, etc.

G..

En parcourant la troupe littéraire,
Duclos avise auprès de Vaugelas
Certain Normand qu'il ne connaissait pas,
A l'accent niais, à la mine plaisante :
Quel est ton nom ? dit-il, qu'as-tu fait ? — Moi !
Oh ! rien de bon. — Cet aveu-là m'enchante,
Dit le Breton ; j'aime la bonne-foi.
Chez les vivans, quel était ton emploi ?
Lors le Normand dit avec assurance :
Connaîtrais-tu cette altière éminence [1],
Ce cardinal si redouté jadis,
Qui fit trembler et l'Autriche et la France,
Et son roi même et tous ses ennemis ;
Ce fier prélat si cher aux beaux-esprits ? —
Qui ! Richelieu ! La demande est fort bonne.
Il fut connu chez nous comme en Sorbonne.
Depuis vingt ans je l'entendais louer ;
J'en étais las ; il le faut avouer.
Tu vivais donc auprès de sa personne ? —
Je l'amusais. Souvent ma bonne humeur
Le délassait de sa triste grandeur.
Des noirs soucis chassant l'amas sinistre,
Je déridais le cardinal-ministre.
Le faire rire était mon seul métier.
Il me payait pour le désennuyer.
Car en régnant quelquefois on s'ennuie ;
Et la vengeance attriste un peu la vie.
Quand son esprit à trop de soins ouvert,
S'obscurcissait par la mélancolie,
On lui disait : *Prenez du Bois-Robert.*

Ah ! c'est donc toi, dit le chef des Quarante,
Abbé folâtre, heureux bénéficier !
Tu fis là-haut un assez doux métier,
Et t'a gaîté t'a tenu lieu de rente.

---

[1] On sait que l'abbé de Bois-Robert, qui avait du crédit auprès du cardinal de Richelieu, contribua plus que personne à l'établissement de l'académie Française. Il en inspira le projet à ce ministre, et détermina les gens de lettres à se prêter à ses vues, malgré la répugnance qu'ils y apportèrent d'abord. Il rendit des services à plusieurs d'entre eux, et ne nuisit jamais à aucun.

Mais de quel droit entras-tu dans ce lieu ?
Je sais fort bien que tu fus sur la terre
L'un des élus [1] dotés d'un honoraire,
Pour composer l'esprit de Richelieu ;
Que Colletet, compagnon de tes veilles,
Rotrou, l'étoile et l'aîné des Corneilles,
De cet honneur partageaient l'embarras ;
Mais tu n'as fait Cinna, ni Venceslas.
Non. Je l'avoue. — Et quel est donc ton titre ? —
Il en est un qui peut être prisé.
De mon crédit je n'ai point abusé,
Du bien, du mal, je fus souvent l'arbitre ;
Je fis le bien, et de mon protecteur
Sur les talens j'attirai la faveur.
Je n'avilis ni son nom, ni ses graces ;
Je ne vendis privilèges, ni places,
Et je servis, j'aimai de bonne-foi,
Tous mes rivaux qui valaient mieux que moi. —

Oh ! j'en conviens, ce mérite est unique ;
Reste avec nous, va, tu nous fais honneur.
Tu fus donc gai ? moi, je fus véridique,
Peu courtisan, mais excellent buveur,
Très-bon convive, un peu brusque et parleur,
Et dans le vin sur-tout plein d'éloquence.
Que dis-je, hélas ! ô regrets ! ô douleurs !
Tout est perdu ; j'ai vu passer en France
Du cabaret le règne et les honneurs,
Ces jours marqués par une ivresse aimable,
Où les neuf Sœurs ne chantaient plus qu'à table,
Où du caveau [2] par Phœbus habité,
Tout respirait la brillante gaîté ;
Lorsque Bacchus enflammant le génie
Des feux sacrés de la joyeuse orgie,
Réunissait dans ses heureux festins,
Et de Piron la verve étincelante,

---

[1] Les cinq auteurs qui travaillaient aux pièces du cardinal de Richelieu.

[2] Lieu où se rassemblaient plusieurs gens de lettres, MM. Piron, Saurin, Crébillon fils, Collé, etc.

Et de Saurin la finesse piquante,
Et de Collé les folâtres refrains,
Ce train de vie était assez commode,
Assez plaisant : j'en vis passer la mode.
On devint sobre, on n'eut plus de chanteurs.
Piron et moi de la vieille méthode,
Nous fûmes seuls fidèles sectateurs,
Et les derniers des beaux-esprits buveurs.

J'avais vu naître une autre épidémie
Moins agréable, une triste manie,
Qui par degrés gagna tous les esprits,
Et qui domine en province, à Paris,
Même à la cour; l'ambitieuse envie
De s'endormir dans notre Académie.
La passion des honneurs du fauteuil
N'avait jamais exercé tant d'empire,
Pris tant de soins, tant irrité l'orgueil.
C'est un vertige, une rage, un délire,
Chacun cabale, écrit ou fait écrire ;
Prêtre, avocat et philosophe et grand,
On s'entre-pousse, on se heurte en courant.
Mon cher abbé, qui te plais tant à rire,
Pour te servir un plat de ton métier,
Il te faudrait faire voir l'audience
Que je donnais dans les jours de vacance.
C'est un tableau qui pourrait t'égayer. —
Eh ! crois-tu donc l'entreprise impossible?
Reprit l'abbé : sais-tu que sous nos yeux
Tu peux placer cette scène risible ?
L'illusion habite dans ces lieux ;
Non, cette vieille et hideuse sorcière,
Monstre imposteur qui séduit le vulgaire,
Qui va semant les préjugés affreux,
Et les erreurs qui désolent la terre,
Protée impur et lutin ténébreux ;
Mais cette fée, heureuse enchanteresse,
Reine des arts, mère des fictions,
Qu'en ses beaux jours a vu naître la Grèce,
Et qui d'Orphée anima les chansons,
Fille du ciel et sœur de l'harmonie,
Qui consacrait tous les jeux du génie,

Peuplait de dieux les forêts et les eaux,
Attendrissait les sensibles échos,
Et sur une urne appuyait les Nayades,
Et sous l'écorce enfermait les Dryades;
Qui sur un char plaça le Dieu du jour,
Sut aiguiser les flèches de l'amour,
Et qui berçait de ses songes aimables,
Le genre humain toujours épris des fables.
Elle tourna vers de plus grands objets,
De ses leçons l'utile allégorie,
Mit ses crayons dans les mains de Thalie,
De Melpomène éleva le palais.
Elle enseigna dans Athène et dans Rome,
Cet art charmant qu'on n'ose plus blâmer;
Cet art divin de montrer l'homme à l'homme,
Pour l'attendrir et pour le réformer.
Elle est toujours à nos ordres fidèle,
Elle peut tout. Il dit, et l'immortelle
Parut soudain sur un trône d'azur,
Baguette en main, et d'abord autour d'elle
Tout s'éclipsa sous un nuage obscur.
Puis par degrés une douce lumière
De ses rayons pénètre l'atmosphère.
On voit Duclos sur son grand fauteuil noir,
Dans l'entresol, sombre et triste manoir,
Où doit loger monsieur le secrétaire.
Là, fourmillait tout l'essaim littéraire.
L'un apportait sa nouvelle grammaire,
L'autre, un roman, l'autre, des almanachs,
L'un, ses sermons, l'autre, ses opéras,
Et celui-ci, son recueil d'héroïdes,
Et celui-là, ses drames insipides,
Drames en prose, et traduits et vendus
En Allemagne, et des Français peu lus;
Mais enrichis de fleurons et d'estampes,
Malgré Voltaire, appelés *culs-de-lampes;*
Couverts de points de l'un à l'autre bout,
Points merveilleux qui tiennent lieu de tout,
Points éloquens qui font si bien entendre
Ce que l'auteur n'a pas l'esprit de rendre.
C'est dans les points qu'il faut s'évertuer,
Et le génie est l'art de ponctuer.

Ainsi courait cette troupe empressée
Confusément vers le Louvre poussée.
Les candidats tour-à-tour introduits,
Se retiraient tour-à-tour éconduits;
Et cependant Duclos, peu formaliste,
Disait : Allez, vous serez sur ma liste.
Dans cette foule, on remarquait Lingus,
Le successeur du grand Voëtius [1],
De Scriblérus et de Scioppius,
Lequel criait : « Vive la métaphore!
Je viens flétrir tout ce que l'on adore.
J'ai réformé l'absurde antiquité;
J'ai de Titus anéanti la gloire,
Et de Néron rétabli la mémoire;
Car, comme on sait, j'aime la vérité.
Pour la venger seul je me sacrifie;
J'ai frondé tout et j'ai tout contredit,
Et j'ai cité devant ma *théorie*,
L'esprit des lois qui n'est pas mon esprit,
Et d'Alembert et sa géométrie [2],
La politique et la philosophie,
Et Cicéron dont je fais peu de cas :
Place, messieurs, pour Simon Nicolas. »

A ce discours s'élève une huée.
Maître Lingus est fait à cet accueil,
Et sa grande ame en est fort peu troublée.
D'un regard fier il narguait l'assemblée.
Plus fier encor, plus rengorgé d'orgueil,
Parut Curlon [3], fameux chez les libraires,

---

[1] Pédans qui écrivaient de grosses injures contre leurs adversaires, mais du moins en latin.

[2] Dans une brochure intitulée : *Lettres sur la Théorie des Lois*, on prétend *que M. d'Alembert a commis des fautes en Géométrie qu'un écolier ne commettrait pas.*

[3] On croit que c'est un M. Q** qui a fait des affiches pour la province, dans lesquelles il *affiche* un grand mépris pour beaucoup de gens de mérite. Il écrit d'ailleurs avec une noblesse de style remarquable. Il disait à propos d'un fragment sur la poésie lyrique, *que l'Auteur se dressait sur ses pieds pour paraître plus grand, et qu'il ne croissait pas d'une demi-ligne.* Il prétend que l'auteur de

Curlon, doyen de cent folliculaires,
Un peu pédant, un peu lourd, un peu sec,
Plat en français, mais citant force grec,
Vieil aristarque et subalterne apôtre,
Qui des talens a médit comme un autre;
Qui du bon goût pour apprendre les lois,
Depuis vingt ans étudia par choix
D'Aliboron *la Littéraire année*,
En prit le suc et quatre fois par mois
En composa sa feuille enluminée
Des quolibets du bel esprit bourgeois.

En arrivant, il dit au secrétaire :
« Je ne viens point me mettre sur les rangs;
Ce n'est point-là, comme on sait, mon affaire.
Je viens savoir celui des aspirans
Que l'on destine à l'honneur assez mince
D'avoir sa part à l'immortel jeton.
J'en veux d'avance avertir la province;
Sur mon affiche il faut coucher son nom,
Et décider si votre choix est bon. »

Duclos allait répondre au journaliste,
Quand un autre homme à l'œil dur, au front triste,
Ne voyant rien et ne saluant pas,
Tira Duclos à part et dit tout bas :
« Écoutez-moi : j'aurai toute ma vie
Un grand mépris pour votre académie.
Mais Despréaux en était, et je doi
En être aussi : je me fais une loi
De ressembler en tout à mon modèle.
Pour le bon goût vous connaissez mon zèle,
Je veux venger sa cause et ma querelle,
Former le siècle, il n'est pas mûr pour moi,
Avec le tems j'en ferai quelque chose,
Et je tiens bon : si j'en crois ce qu'on dit,

---

l'Eloge de Racine *met le mot de création à toute sauce.* On a voulu savoir quel était cet homme qui jugeait si finement et si poliment tous les écrivains. On a trouvé dans la France Littéraire une liste de tous ses écrits, qui tient une page. Il n'y en a pas un dont le titre soit connu. Et ce sont-là les hommes qui jugent ! *Nam Romæ quis non?*

Mes vers sont plats, et plus plate est ma prose ;
On s'y fera : j'obtiendrai du crédit.
Il est bien vrai que j'abhorre l'esprit,
Mais cet esprit ne peut pas toujours plaire,
On reviendra d'une telle chimère.
Peut-être un jour son règne finira ;
J'aurai beau jeu quand on s'en passera. »

Comme il parlait, Boileau le considère,
Le reconnaît à son air, à son ton,
« Oh ! oh ! dit-il, c'est *le plat secrétaire*,
Qui n'a de moi su prendre que mon nom,
Qui sans esprit insulte le génie,
Ecrivain dur qui parle d'harmonie,
Juge ignorant qui parle de bon goût,
Censeur bavard qui se trompe sur tout,
Qui barbouilla cette longue satyre,
Ces trois cents vers que l'on n'a pas pu lire.
Ami Bardus, grave dans ton cerveau,
Si tu m'en crois, cet avis salutaire.
Quand tu voudras injurier Voltaire,
Signe Gâcon, et laisse-là Boileau.
On rirait trop du délire nouveau
D'un barbouilleur à la touche grossière
Qui placerait sur une enseigne à bière
Le nom d'Apelle ou celui de Vanloo [1].

Cl**. partit méditant sa réplique.
On vit alors venir sous le portique
Un petit homme à l'air humble, au ton doux.
C'était Au** [2] qui d'une faible haleine

---

[1] Cela rappelle le vers de M. de Voltaire sur cette prétendue *Epître de Boileau* :

Toujours ami des vers, et du diable poussé,
Au rigoureux Boileau j'écrivis l'an passé :
Je ne sais si ma lettre aurait pu lui déplaire ;
Mais il m'a répondu par *un plat secrétaire*.

[2] M. l'abbé A**., autre écrivain d'affiches où il annonce les livres nouveaux, ne manquant jamais d'ajouter, *Voyez sur tous ces ouvrages le Journal des Sciences et des Beaux-Arts qui se vend chez Moutard*, et ce Journal était aussi de la composition de M. l'abbé

Réchauffe en vain les cendres de Trévoux.
Il arrivait se traînant avec peine ;
Car il portait, outre tous ses écrits,
Un lourd paquet d'*affiches* de Paris,
Où tous les jours il parle de sa gloire,
Et qu'il consacre aux filles de mémoire.
Il présenta des feuilles de Fréron,
Et son recueil, et puis son médaillon,
Et des écrans : puis inclinant sa nuque,
« Voici des vers, dit-il, sur ma perruque,
Et mon Journal : on souscrit chez Moutard,
Et ma Psyché qui reste chez Moutard,
Et tous mes vers on les lit chez Moutard.
Voici sur-tout mes cent cinquante Fables
D'invention : car je n'emprunte rien.
Dans ses écrits qu'on dit inimitables,
Jean la Fontaine a mis trop peu du sien.
Tout est à moi : le Louvre me réclame.
Je suis connu sur le pont Notre-Dame [1],
Et chez Fréron : je viens peut être tard.
La modestie est vertu de grande ame.
Quant à mes mœurs, nul soupçon, nul écart,
Et l'on se peut informer chez Moutard.

Quand il eut dit, Duclos se prit à rire,
Et d'un coup-d'œil toisant le pauvre sire,
D'un ton railleur, le malin Bois-Robert
Dit : Écoutez, il faut attendre, Au **.
« Vous êtes trois qu'on ne peut satisfaire
Qu'en même tems, et ce Fréron flatteur
Doit vous charmer : du sénat littéraire
Monsieur Fréron deviendra secrétaire,

A**. Il y a dit vingt fois tout ce qu'on lui fait dire ici, *que la Fontaine n'avait rien inventé ; que pour lui*, M. A**., *il avait fait cent cinquante fables de son invention*, etc. Il a fait graver son portrait et ses fables à côté, et cette inscription : *De telles fables sont du sublime écrit avec naïveté.* Il est d'ailleurs prodigieusement loué dans l'Année Littéraire.

[1] Lieu où l'on vend beaucoup d'écrans, et l'on sait que les Fables de M. l'abbé A**., un peu perdues dans la mémoire des hommes, se retrouvent sur des écrans.

Vous chancelier, et Ling** directeur.
En attendant cette brillante époque,
Qui doit sans doute arriver tôt ou tard,
Mon cher Au**, restez dans votre coque,
Dormez en paix, et soupez chez Moutard.

Fort peu content d'une telle semonce,
Au** restait sans trouver de réponse;
Et contemplant d'un regard plein d'ennui
Son médaillon aussi triste que lui,
Il se taisait : mais un spectacle unique
Frappe les yeux. Un grouppe fort comique
S'avance alors. D'aimables *libertins*,
Frippons charmans, petits auteurs badins,
Venaient chantant : comme une serinette,
Incessamment leur voix siffle et répète
Les mêmes sons : *Ismène, Iris, Doris,*
Philis, Rosis, et Zulmis et Cloris,
Thémire, Elmire, et Rosette et Lisette,
Et tous les noms que leur fécondité,
Heureusement créa pour la beauté.
Ils précédaient leur modèle et leur maître.
C'était lui-même; on l'allait voir paraître.
A ses côtés marchait Aliboron,
Qui sur sa tête arrangeait en couronne
Un beau bouquet des feuilles de l'automne,
Beau diadème, et digne du patron
Et du héros. Conduisant son école,
En pompe ainsi venait monsieur *Frivole*,
Froid, sec et have, et tout rempli de vent,
Faisant tinter des grelots tristement.
Il croit au Louvre avoir déja sa place,
Et sur son front il est écrit *Préface*.
Avec effort sa bouche travaillant,
S'ouvre pour rire, et se ferme en bâillant.
Il amenait son cortège ordinaire.
De *jeux*, d'*amours*, non pas ceux de Cythère,
Non, ces enfans si gracieux, si beaux,
Qui de Boucher font aimer les pinceaux.
Tout est changé : les *graces* sont maussades,
Les *ris* chagrins, et les *amours* malades.
Autour de lui dix graveurs attitrés

Avec orgueil portaient l'amas énorme
De ses écrits élégans par la forme,
Par le burin richement décorés.
« Si ces vers là, disaient-ils l'un à l'autre,
N'ont fait sa gloire, ils ont bien fait la nôtre.
Graces à lui, s'ils n'ont pas été lus,
Graces à nous, ils ont été vendus. »
Frivole approche, il pérore, il harangue :
Mais par malheur nul n'entendait sa langue.
Le seul Cotin qui se trouvait tout près,
Crut deviner qu'il parlait en français.
En écoutant ce bizarre langage,
Babil confus, monotone ramage ;
Le Bois-Robert crut aussi démêler
Que l'aspirant prétendait *persiffler*.
Il regardait la frêle créature,
Et sans respect pour sa maigre figure ;
Par passe-tems il vint souffler dessus.
Las ! pour *Frivole* il n'en fallait pas plus.
Au même instant petits vers ; petits drames ;
Petits pamphlets, petits épithalames,
Froid apologue en style précieux,
Plate héroïde, et romans ennuyeux,
Couplets badins, et tristes facéties,
Contes rimés, lyriques inepties,
Flore, *Zéphyr*, et jargon d'opéra ;
Roses, *Baisers*, *Boudoirs*, et cætera,
Tout ce qui dut composer un grand homme ;
Au jugement des *Arcades de Rome* ;
Tout disparut : un lamentable cri
En retentit jusques chez Monory.

A peine on vit cette chûte burlesque
Du candidat dissous si plaisamment,
Qu'on se tourna vers un autre grotesque :
Nouvel objet, nouvel étonnement.
Cimmer venait traîné dans sa *brouette* [1].
Un étendard en forme de girouette
Flotte au-devant : on y lisait ces mots :
Le faux Ami, *l'Indigent*, *Natalie*,

[1] *La Brouette du Vinaigrier.*

Le Déserteur, le Juge, Sophronie,
Tous noms fameux, drames provinciaux,
Grands monumens dont la France s'honore
Sans le savoir, et que Paris ignore
Pour son malheur. Cimmer en ce moment
Sous le parvis voit dans l'éloignement
Les écrivains, honneur du dernier âge,
Et qui du nôtre ont mérité l'hommage.
A cet aspect il change de couleur,
Et soupirant de rage et de douleur,
Tout boursoufflé d'un courroux emphatique,
Branlant la tête, et d'un ton prophétique :
« Malheur, malheur à ce siècle déçu!
Il vous admire, et vous l'avez perdu.
Fléaux des arts, auteurs de leur ruine,
O plat Boileau! froid bel-esprit Racine!
Et toi timide et faible Poquelin,
Toi qui du drame ignoras l'art divin,
Vous écriviez pour ceux qui savent lire,
Vous vouliez plaire aux esprits cultivés.
Ce joug honteux nous a trop captivés.
C'est pour *le peuple* enfin qu'il faut écrire.
Le peuple seul; *le peuple* a le vrai goût;
Le peuple sent, *le peuple* seul est tout [1];
Le reste, rien. *Humanité! morale!*
Jurons par vous d'écrire pour la halle.
O vaniteux! qui *vaniteusement*
Nous retraciez Auguste et Cornélie,
Néron, Burrhus, Mithridate, Athalie,
Où pensiez-vous trouver le sentiment,
Le naturel et les traits pathétiques?
Où? dans Sophocle? Il est dans les boutiques,
A cette table où de gros vignerons
Vont s'enivrer du vin des Porcherons,

[1] On voit que ce déplorable fou qui a véritablement parlé du *peuple* comme on le fait parler ici, et qui depuis n'a cessé de débiter une incroyable multitude de pareilles folies, était ce qu'on peut appeler un *révolutionnaire* né. Mais il faut être juste : s'il avait la révolution dans la tête, il ne l'avait pas dans le cœur; car il n'y a guères figuré que par le ridicule, et ce n'est pas encore un avantage commun.

Au cabaret où va danser Toinette,
Aux carrefours.... enfin dans ma *Brouette*.
Oui, sans doute, oui : c'est-là qu'il faut saisir
Les seuls objets qu'on voit avec plaisir.
Ainsi pensait cet Anglais, ce grand homme,
Qui fit parler les savetiers de Rome,
Le *Caliban* [1], les Fossoyeurs Danois.
De cet oracle on méconnaît la voix.
La mienne enfin va réformer la scène.
Sur ces tréteaux où votre Melpomène
Depuis cent ans ne fait rien qu'assoupir,
Je placerai *le monstre* de *Schekspir* [2].
Ce *monstre-là*, c'est l'enfant du génie.
Fuyez, héros de Grèce et d'Ausonie,
Le tems n'est plus de voir comme autrefois
Le capitole, et les palais des rois
Sur le théâtre, et si j'en suis le maître,
On y verra l'*hôpital et bicêtre* [3];
Oui, l'*hôpital*. Français, prosternez-vous.
Je l'ai juré. Profanes, à genoux.

Chantre d'Hector; ô toi! qui sus décrire,
Des immortels l'inexprimable rire,
Peins-nous le rire éclatant, redoublé,
Dont retentit le parvis ébranlé,
Les longs éclats, la bruyante huée,
Et la gaîté librement déployée.
En se pâmant Molière s'écriait,
Sur Despréaux Racine s'appuyait
N'en pouvant plus. Pour le bon la Fontaine,
Il contemplait ce rare énergumène
D'un regard fixe, immobile, enchanté;
Il jouissait avec tranquillité,
La bouche ouverte, et la mine ébahie,

[1] Personnage monstrueux et incompréhensible d'une pièce de Shakespeare, intitulée, *la Tempête*.

[2] On écrit ce mot comme on le prononce.

[3] *Un hôpital, dira-t-on. Oui; et si l'on me fâche, je transporterai la scène à Bicêtre.* Essai sur l'art dramatique, pag. 136. Tout ce que dit ici l'homme à la *Brouette*, est tiré très-fidèlement de ses écrits. On sent bien qu'il y a un genre de ridicule qu'il serait mal-adroit d'imaginer. On a besoin ici de la vérité, au défaut de vraisemblance.

N'ayant rien vu de semblable en sa vie.
Cimmer jugea qu'on se moquait de lui.
Il en frémit, il étouffe de bile,
Et révolté contre un siècle indocile,
Qui lui résiste, et court après l'ennui,
Il désespère enfin de la patrie,
Brise en pleurant sa *Brouette* chérie;
Foule à ses pieds son superbe drapeau,
Prend une robe, et s'enfuit au barreau.

On approuva ce dessein salutaire.
Mais tout-à-coup on entend un grand bruit;
La scène change, et l'illusion fuit.
« Est-il bien vrai? Nous allons voir Voltaire.
On dit qu'il touche au bout de sa carrière,
La goutte aux pieds, la fièvre dans le sang [1].
Il va bientôt venir prendre son rang. »
On s'empressait déja pour l'introduire
Avec éclat: chacun se disposait
A le fêter, et Racine disait:
« Je le verrai celui qui fit Zaïre. »
Soudain Mercure entre le front serein,
On fait silence à son aspect divin:
« On vous trompait, et je viens vous apprendre
Leur dit ce dieu, les arrêts du destin.
Voltaire ici n'est pas prêt à se rendre,
Et de ses jours on recule la fin.
De sa carrière aux talens consacrée
Nul n'égala l'immortelle splendeur;
Le destin veut pour dernière faveur,
Que nul aussi ne l'égale en durée.
Quand sur ses jours étendant son pouvoir,
La Parque enfin fermera sa paupière,
Apollon veut que pour le recevoir
Vous choisissiez Sophocle et Saint-Aulaire [2].

Ainsi parla Mercure; à ce discours
On applaudit, comme on fait tous les jours,
Quand sur la scène en pleurant on admire
Les vers touchans de Mérope et d'Alzire.

[1] M. de Voltaire venait d'être attaqué d'une maladie dangereuse au commencement de l'année 1773.

[2] Deux centenaires.

ÉTRENNES A UNE SOCIÉTÉ.

A CHACUNE de vous on doit le même hommage.
Tous les moyens de plaire entre vous réunis ;
Tous les tons différens l'un à l'autre assortis,
Charment par leur contraste, et frappent davantage.
Vous gagnez à vous rassembler,
Et de tous les esprits vous avez le suffrage,
Sans vous disputer rien ; et sans vous ressembler.

La douceur sans ennui, la gaîté sans folie ;
Les goûts les plus sentis et les plus délicats,
Cette douce coquetterie
Qui flatte et qui n'alarme pas ;
De ce qu'on voit ici c'est l'esquisse fidèle ;
Tous les traits en sont vrais, quoiqu'ils soient mal tracés.
Mais chacune de vous, modeste autant que belle,
Peut-être trouvera que j'en dis trop pour elle,
Et pour les autres pas assez.

Vous aimez les beaux arts ; les vers ; la poésie ;
Alimens les plus purs du banquet de la vie.
Celui qui d'un ton sûr, avec simplicité,
Fait parler la raison, l'esprit, la vérité,
Reçoit de vous le prix où le talent aspire,
En voyant le bon goût sourire
Sur les lèvres de la beauté.
A votre sensibilité
Celui qui peut causer d'agréables alarmes ;
Plus heureux et plus fier, est payé par vos larmes.

Puissiez-vous présider toujours
Aux travaux de ma muse, aux destins de mes jours !
Que mes souhaits pour vous n'éprouvant point d'obstacles ;
Toujours renouvellés et toujours satisfaits,
Soient semblables à ces oracles
De l'antique Apollon qui ne trompait jamais.

Que Doris de qui l'ame agissante, exercée

Dans chaque mot, dans chaque mouvement,
Sait exprimer un sentiment,
N'ait jamais l'oreille offensée,
Ni de vers raboteux, ni de prose insensée,
Qu'elle abhorre si franchement.

Que Chloé, dont le front qu'embellit la jeunesse,
Semble un trône de lys où siége la candeur,
Si plein de délicatesse
Et dans ses traits et dans son cœur;
Puisse pour son bonheur qui tous nous intéresse,
Voir par-tout régner quelque jour
Le système du pur amour,
Et le roman de la tendresse !

Que Daphné fertile en bons mots,
Daphné que doit chercher la bonne compagnie,
Et que doivent craindre les sots,
Qui du feu de ses yeux, du feu de la saillie,
Anime les esprits et tourne les cerveaux,
Et qui riant toujours, et toujours à propos,
Semble de la gaîté posséder le génie,
Et rire du plaisir de se voir si jolie;
Que Daphné, dis-je, à ses genoux
Ait mille adorateurs et me préfère à tous.

VERS

ADRESSÉS A M. LE KAIN, REPRÉSENTANT *CICÉRON* DANS LA TRAGÉDIE DE *ROME SAUVÉE*.

1762.

Ainsi dans le conseil des maîtres de la terre
Tonnait cet étonnant Romain
Contre son coupable adversaire;
Tel il bravait jadis ce farouche assassin;
Tel contre sa rage insolente,
Il signalait ce zèle illustre et vertueux,
Ce courroux noble, impétueux,
Et la vérité foudroyante.

Les talens peuvent tout : tu sais être à-la-fois
Ce sublime imposteur armé contre Zopire,
L'implacable Gengis, ce fier tyran des rois,
Ou l'amant forcené qui brûle pour Zaïre,
Qui soupire en sa rage et menace en pleurant,
Immole son amante, et meurt en l'adorant.

Préside aux destins du théâtre;
Poursuis, et de Clairon secondant les succès,
Triomphe des dégoûts d'un public idolâtre
Et de chansons et de ballets.
Tu ne le sais que trop : oui, la scène divine
Où l'on entend gémir *Racine*
Dans ses éloquentes douleurs;
Où s'élève Corneille en sa grandeur altière,
Où leur brillant rival, l'harmonieux Voltaire,
Sous des traits plus frappans, plus forts, plus séducteurs,
Déploya le tableau des tragiques horreurs;
Ce théâtre aujourd'hui voit sa gloire avilie
Par un aveuglement fatal.

H..

Je vois de jolis rien éclipser le génie ;
Le Français pour Lindor abandonne Athalie ;
Et Brutus pour le Maréchal.
Faut-il rougir de ma patrie ?
C'est à toi d'opposer à ces prestiges vains,
Ce talent admiré dont l'attrait nous enchaîne ;
Et le sceptre de Melpomène,
Pour ne pas chanceler, a besoin de tes mains.

A UNE JEUNE ACTRICE.

1763.

Tu nous fais aimer les alarmes
Que ta voix porte dans nos cœurs.
Melpomène dans ses douleurs,
Devient plus belle par tes charmes,
Et plus touchante par tes pleurs.
La foule autour de toi s'empresse ;
Et l'opulence et la jeunesse
T'offrent des présens et des vœux.
Tu reçois les tributs stériles
Des élégans, des inutiles,
Et beaucoup de vers ennuyeux.
L'amour demande la victoire ;
Il est bien fait pour l'obtenir :
Il peut amuser ton loisir ;
Mais tes jours sont dûs à la gloire ;
Elle embellit jusqu'au plaisir.

A M.lle CLAIRON,

JOUANT UN RÔLE DE SOUBRETTE DANS LES *PRÉCIEUSES*.

On aime à voir un roi sous l'habit d'un berger ;
Plus volontiers encor on vous verrait bergère.
Vous seule à la noblesse altière
Savez unir le ton léger.
Les Graces près de vous s'empressent à se rendre,
Vous prêtent leurs attraits, leur aimable gaîté :
Elles valent la majesté.
Vous ne perdez rien à descendre.

A MADAME LA COMTESSE DE C***.

Vos traits sont beaux, et votre esprit est sage ;
L'amour le raconte en tous lieux.
Ce que l'amour publie est quelquefois douteux ;
Mais l'amitié joint son suffrage :
Quand ils s'accordent tous les deux,
Il faut croire leur témoignage.
D'un jeune amant des arts, éloigné de vos yeux,
Ce tribut hasardé vous surprendra peut-être.
Vous ressemblez en tout aux dieux,
Qu'on adore sans les connaître.

A MADAME LA COMTESSE DE P***,

SUR UNE PARURE DE DIAMANS QUI REPRÉSENTAIT LES GLOBES CÉLESTES.

La terre est à vos pieds, les cieux vous embellissent :
Tous les êtres se réunissent
Pour vous servir et pour vous couronner.
Ils épuisent en vain leur puissance féconde.
Le monde ne peut vous orner
Autant que vous ornez le monde.

A MONSIEUR DE V***.

Vivons unis, vivons contens,
Sans art, sans ennui, sans nuage,
Et mettons à profit le tems ;
C'est le patrimoine du sage.
Sachons le perdre et l'employer,
Deux talens rares à tout âge.
Possédons sur-tout le dernier ;
De la gaîté sans verbiage,
Un sommeil doux, un cœur serein,
De bons convives, de bon vin,
Le tout sans aucun alliage.
Que puis-je encor vous souhaiter ?
Un grain de folie et d'ivresse,
Assez pour aimer sa maîtresse,
Et trop peu pour la regretter.
Voilà tous les biens nécessaires ;
Ami, voilà quels sont mes vœux.
Vous croirez bien qu'ils sont sincères ;
Car je les ai faits pour nous deux.

A MONSIEUR ***,

EN LUI ENVOYANT LES OEUVRES DE *GESSNER*.

1763.

Tout change, et le tems notre maître,
Cet arbitre des nations,
Fait fleurir et fait disparaître
Leurs talens, leurs mœurs et leurs noms.
Dans les bois de la Germanie,
Ces Grecs, autrefois si vantés,
Trouvent des rivaux respectés.
Les chantres d'Abel, du *Messie*[1],
Vont s'élever à leurs côtés.
Où va se placer le Génie?
Dans ces climats long-tems grossiers,
Qui semblaient ne devoir produire
Que des ronces et des guerriers,
Apollon semant des lauriers,
Établit son nouvel empire.
Les derniers seront les premiers.
L'Évangile a su le prédire.
A Berlin, au palais des Czars,
Les muses semblent se complaire,
Et le nord de cet hémisphère
Devient l'orient des beaux-arts.
Tout se succède sur la terre.
Nommés barbares autrefois,
Ces peuples hardis et sauvages

[1] Le poëme du *Messie*, par M. Klopstok, n'est guères connu qu'en Allemagne, et passe pour être plein de beautés sublimes. A l'égard du poëme d'*Abel*, de M. Gessner, on sait quel succès a eu, dans toute l'Europe, la traduction française qu'en a faite M. Huber. Cet ouvrage remarquable par l'intérêt et la simplicité, respire la manière antique. Rien ne ressemble plus à Homère.

N'ont régné que par leurs exploits ;
Ils vont régner par leurs ouvrages.
Ils s'élèvent et nous baissons.
A cet éclat nous n'opposons
Que la vieillesse de *Voltaire*.
Quand il finira sa carrière ,
Nous serons réduits aux chansons.

VERS A M.lle DUMESNIL,

1763.

Eh bien ! de tes talens le triomphe est durable,
Et le tems n'a point effacé
Ce caractère inaltérable
Qu'en toi la nature a placé.
L'art ne t'a point prêté son secours et ses charmes.
A ses heureux efforts souvent on applaudit ;
Souvent il satisfait l'esprit ;
Mais avec toi l'on pleure, avec toi l'on frémit.
Ton désordre effrayant, tes fureurs, tes alarmes,
Et tes yeux répandant de véritables larmes,
Ces yeux qui de ton ame expriment les combats,
L'involontaire oubli de l'art et de toi-même,
Voilà ta science suprême.
Que tu n'as point acquise, et qu'on n'imite pas.

D'un organe imposant la noblesse orgueilleuse,
Avec précision des gestes mesurés,
D'un débit cadencé la pompe harmonieuse,
Des silences frappans, des repos préparés,
Sans doute avec raison peuvent être admirés.
J'estime une adroite imposture ;
J'en vois avec plaisir le charme ingénieux,
Et j'admets après la nature,
L'art qui la remplace le mieux.
Mais je ne vois qu'en toi disparaître l'actrice.
Je te vois Clytemnestre, et je déteste Ulysse.
Tu me fais partager ta profonde douleur ;
Tu fais gémir mon ame et palpiter mon cœur.

Poursuis, et règne encor sur la scène ennoblie.
Elle assure à ton nom un éclat éternel.
Il n'est rien de sublime, il n'est rien d'immortel
Que la nature et le génie.

A MES AMIS.

Je vous retrouve enfin, je vous vois réunie,
Douce société que mon cœur a choisie,
O mes guides ! ô mes amis !
Dans le tourbillon de Paris,
Où l'on porte au milieu de la foule étrangère,
Et l'ennui d'être solitaire,
Et le besoin de s'attacher,
Qu'il est doux de se rapprocher
De ceux qu'on aime, et qu'on préfère !

L'été nous avait tous dispersés dans les champs,
La nature alors est si belle !
Pour des plaisirs nouveaux elle éveille nos sens ;
Son règne est commencé ; l'on est heureux par elle ;
Pour elle l'on peut tout quitter,
Et tranquille on se livre au plaisir d'exister.

Croyez-moi cependant, quelque ivresse qu'inspire
Le spectacle enchanteur des beaux jours renaissans,
Quand je trouvais l'air pur, les ombrages charmans,
Il manquait à mon cœur de pouvoir vous le dire.

Que je suis heureux avec vous !
N'en vaut-on pas bien mieux lorsque l'on est ensemble ?
N'a-t-on pas, quand on se rassemble,
Plus d'esprit, de gaîté, des sentimens plus doux ?
Le travail a son prix : j'en estime l'usage.
Je veux bien de mes jours lui laisser la moitié.
S'il les occupe tous, il devient esclavage ;
Il ôte trop à l'amitié.
Je vois qu'il nourrit l'ame, et qu'il la fortifie.
Mais si l'on n'entremêle aux travaux de l'esprit
Ces nœuds intéressans qui font chérir la vie,
L'ame se sèche et s'endurcit.

Le cœur ne peut pas se suffire.
Il faut qu'un autre cœur vienne le ranimer.
On se lasse souvent de penser et d'écrire ;
Se lasse-t-on jamais de sentir et d'aimer ?

RÉPONSE

A DES VERS DE M. D. P., ADRESSÉS A L'AUTEUR, SUR UN CONCOURS ACADÉMIQUE.

Vous êtes trop modeste, et savez trop séduire.
En vain sur mes rivaux vous m'accordez l'empire ;
Vos vers m'ont défendu d'une si douce erreur.
Je conçois aisément, quand je viens à les lire,
Que je puis avoir un vainqueur.
Je suis loin d'imiter un plaideur intraitable,
Qui, content de Thémis dans un jour de succès,
Ne la trouve plus équitable,
Lorsqu'il a perdu son procès.
Nous sommes cent amans de la même maîtresse :
C'est la gloire que nous servons.
Il n'en est point de plus traîtresse.
Un sourire flatteur, un mot, une caresse,
Nous fait oublier vingt affronts.
De tant de courtisans cette belle entourée,
Prodigue d'espérance, avare de faveurs,
Toujours capricieuse, et toujours adorée,
Trompe ses plus chers serviteurs.
Elle a des favoris qui portent ses couleurs,
Et laisse aux autres sa livrée.
Malheur à qui sent trop ses dangereux attraits ;
Il n'échappera plus à son charme funeste.
Souvent on la maudit, souvent on la déteste ;
Mais on ne la quitte jamais.

RÉPONSE

A DES VERS D'UN JEUNE HOMME DE DIX-HUIT ANS.

Ton style est séduisant ; ton ame est noble et tendre ;
Ta jeunesse naïve adore les talens.
De leur attrait flatteur tu n'as pu te défendre ;
Je vois qu'ils te suivront dans le cours de tes ans.
Ah ! puisses-tu du moins, jeune amant de la gloire,
Ne jamais déplorer tes premières amours !
Puissent les filles de mémoire,
T'inspirant de beaux vers, t'accorder de beaux jours !
Saches et mériter et désarmer l'envie,
A la célébrité réunir le bonheur.
Que toujours tes destins soient purs comme ton cœur.
Que ce cœur si sensible aux vertus, au génie,
Leur offre les accens que tu sauras former.
Sur-tout que jamais il n'oublie
Que dans tes premiers vers tu promis de m'aimer.

VERS A M.me S**,

EN LUI ENVOYANT L'ÉLOGE DE HENRI IV.

Je n'ai point au bon roi reproché ses faiblesses.
Pouvais-je de l'amour condamner les tendresses ?
En regardant vos yeux, il m'a semblé si doux !
Si du tems de Henri le ciel vous eût fait naître,
Ce volage vainqueur se fût fixé pour vous ;
Rosni lui-même alors eût approuvé son maître,
Ou bien Rosni lui-même en eût été jaloux.

VERS A LA MÊME,

EN LUI ENVOYANT L'ÉLOGE DE FÉNÉLON.

J'ai loué Fénélon ; vous l'eussiez loué mieux ;
Vous parlez comme il sut écrire.
La douceur de son style est celle de vos yeux ;
On veut toujours vous voir ; on veut toujours le lire.
Vous nous représentez les vertus qu'il inspire.
Son génie et votre sourire
Sont les plus beaux présens des cieux.
Que tous les deux ont de puissance !
Combien il faudrait envier
L'auteur qui pour partage obtiendrait le premier,
Et le second pour récompense !

VERS A MADAME DE**,

EN LUI ENVOYANT LA PIÈCE INTITULÉE *LE PHILOSOPHE*.

Mon art est peu de chose, et j'en sens la faiblesse.
Le vôtre est enchanteur, le vôtre est le premier.
Peut-être que mes vers font aimer la sagesse ;
Mais vos yeux la font oublier.

HERO ET LEANDRE,

ROMANCE.

Sur l'Air de la Romance de Gabrielle de Vergi.

Je vais vous conter l'aventure
D'un jeune amant né dans Sestos,
Dont la mer fut la sépulture,
Comme il nageait vers Abidos.
Long-tems il eut le sort prospère
Dans ce trajet si dangereux.
Las ! il devint trop téméraire,
Pour avoir été trop heureux.

Trompant une injuste contrainte,
Et les parens et les rivaux,
Léandre incapable de crainte,
Chaque nuit traverse les flots.
Héro l'attend : Héro timide
Fait briller du haut d'une tour
Un flambeau qui lui sert de guide,
Allumé des mains de l'amour.

Dieux ! quel moment, quand cette belle
Entre ses bras pourra presser
L'amant qui s'exposa pour elle,
Et qu'il faudra récompenser !
Il vient... son amante l'embrasse,
Ce jeune dieu vainqueur des flots ;
Et le premier baiser efface
Le souvenir de ses travaux.

Il n'est point de bonheur durable,
Telle est la loi de l'univers.

Héro ! tu parus trop aimable
Aux yeux du souverain des mers.
Caressant une Néréïde,
Il avait vu d'un œil jaloux
L'amant qui d'un cœur intrépide
Va chercher des plaisirs plus doux.

« Effrayons, dit-il, son audace. »
Déja les flots sont soulevés.
Le bruit de leur courroux menace
Celui qui les a tant bravés.
Léandre un moment s'intimide...
De l'œil il mesure les eaux.
Héro l'attend : l'amour décide.
Héro est déja dans les flots.

Il va luttant contre l'orage.
« O dieu ! dit-il, qui me poursuis !
Faut-il que mon bonheur t'outrage ?
Je sens trop que tu m'en punis.
Ah ! s'il faut que l'onde engloutisse
Le mortel dont Héro fit choix,
Que Léandre avant qu'il périsse,
Soit heureux encore une fois. »

Hélas ! sa dernière espérance,
Le fatal flambeau s'éteignit.
Il va flottant sans assistance,
Dans la tempête et dans la nuit,
Et cependant d'horreur saisie,
Héro, dans sa funeste tour,
Tremble que la mer en furie
N'ait pas épouvanté l'amour.

Le jour renaît : pâle et craintive,
Elle s'avance en frémissant.
Les flots avaient jusqu'à la rive
Porté le corps de son amant.
Héro le voit ! ames sensibles,
Que l'amour blessa de ses traits,
Peignez-vous ces momens horribles,
Et ne les éprouvez jamais.

A sa douleur elle succombe.
Dans l'onde elle s'ensevelit.
L'amour dans une même tombe,
A Léandre la rejoignit ;
Et chaque jour sur ce rivage,
En se reprochant ses fureurs,
Neptune à ce tombeau sauvage,
Porte le tribut de ses pleurs.

*Envoi a Madame d***.*

Il ne faut point braver l'orage ;
C'est un parti trop dangereux ;
Il vaut bien mieux sur le rivage,
Attendre un instant plus heureux.
Mais si pour vous par imprudence,
J'affrontais l'humide séjour,
Je voudrais du moins l'assurance
De n'être noyé qu'au retour.

AUTRE ROMANCE.

*Sur l'*AIR : *Que ne suis-je la fougère !*

D'UNE amante abandonnée
Pourquoi crains-tu la fureur ?
Maître de ma destinée,
Tu prononces mon malheur.
A cette nouvelle affreuse,
Je fus prête d'expirer ;
Mais je suis moins malheureuse ;
A présent je puis pleurer.

Je t'ai fait trop voir peut-être
Ton pouvoir et mon ardeur.
En me laissant moins connaître,
J'aurais mieux fixé ton cœur.
Mais j'ai cru, loin de rien taire,
N'en pas assez exprimer ;
D'autres ont l'orgueil de plaire.
Je n'ai que celui d'aimer.

Eh bien ! ce monde volage
T'offre-t-il de vrais plaisirs ?
Et l'objet de ton hommage
Va-t-il fixer tes desirs ?
Que ta maîtresse nouvelle
Doit être chère à tes vœux !
Serais-tu donc infidèle,
Sans devenir plus heureux ?

Tu t'es mal connu toi-même,
Tu sentiras ton erreur.
Tu mets ta gloire suprême
A conquérir plus d'un cœur ;
Mais la nature invincible
Te prescrit une autre loi :
Elle t'a formé sensible ;
Elle t'a formé pour moi.

Lorsqu'à des beautés trompeuses
Tu seras las d'obéir,
De tes victoires honteuses
Lorsque tu sauras rougir,
Viens retrouver ton amante,
Viens lui confier ton sort;
Tu la reverras constante :
Elle n'attend qu'un remord.

Ne crains point que ma vengeance
Abuse d'un tel moment;
Je mettrai ma jouissance
A consoler mon Amant.
Va, ma tendresse est si pure,
Que je croirai malgré toi,
En oubliant ton parjure,
Ne rien faire que pour moi.

AUTRE ROMANCE,

SUR UNE ANCIENNE MUSETTE.

O ma tendre Musette !
Musette mes amours !
Toi qui chantais Lisette,
Lisette et les beaux jours !
D'une vaine espérance
Tu m'avais trop flatté;
Chante son inconstance,
Et ma fidélité.

C'est l'amour, c'est sa flamme,
Qui brille dans ses yeux.
Je croyais que son ame
Brûlait des mêmes feux.
Lisette, à son aurore,
Respirait le plaisir.
Hélas ! si jeune encore,
Sait-on déja trahir ?

Sa voix pour me séduire
Avait plus de douceur.
Jusques à son sourire,
Tout en elle est trompeur.
Tout en elle intéresse,
Et je voudrais, hélas !
Qu'elle eût plus de tendresse,
Ou qu'elle eût moins d'appas.

O ma chère Musette !
Console ma douleur ;
Parle-moi de Lisette,
Ce nom fait mon bonheur.
Je la revois plus belle,
Plus belle tous les jours :
Je me plains toujours d'elle,
Et je l'aime toujours.

COUPLETS

A M.me P**, QUI DANSAIT AU BAL.

Oui, la Muse pleine d'appas,
Qui préside à la danse,
A dû former les premiers pas
Qu'essaya ton enfance.
Oui, la déesse du printems
Te donnant sa parure,
T'apprit à courir dans nos champs,
Sans fouler la verdure.

Telle Flore au soir d'un beau jour,
Fuit devant le zéphyre,
S'arrête, et d'un œil plein d'amour,
Vient encor lui sourire.
Mais si de tes regards charmans
Flore avait le langage,
Zéphyr des volages Amans
Ne serait plus l'image.

Ah ! Dieu ! que de légèreté ,
De grace et de souplesse !
C'est l'abandon , c'est la gaîté
De l'amour qui caresse.
Amis , répandons sur ses pas
Les fleurs de nos prairies.
Les fleurs sous ses pieds délicats ,
Ne seront point flétries.

Le cœur le moins fait pour aimer
Te serait-il rebelle ?
De tant d'attraits faits pour charmer,
Le moindre est d'être belle.
Ta fille seule avec le tems
Peut être ton égale.
Jusqu'au jour qu'elle aura quinze ans ,
Ne crains point de rivale.

LE RUISSEAU.

COUPLETS

Sur l'ancien Refrain [1] : *Félicité passée , etc.*

L'AMOUR charmait ma vie ,
L'amour fait mon malheur.
Je plaisais à Silvie ,
Et j'ai perdu son cœur.
Félicité passée ,
Qui ne peux revenir ,
Tourment de ma pensée ,
Que n'ai-je en te perdant perdu le souvenir !

[1] Ce refrain est heureux ; mais les anciennes paroles qui l'accompagnaient, n'en sont pas dignes. On a tâché d'y suppléer dans celles-ci, qui ont été demandées à l'Auteur.

Voyez cette eau si belle
Couler sous ce berceau.
Autrefois l'infidèle
Venait à ce ruisseau.
Félicité passée, etc.

C'était dans ce lieu sombre,
Le soir des jours d'été,
Qu'Amour allait dans l'ombre
Attendre la beauté.
Félicité passée, etc.

Ses pas dans le bocage
Quand le vent se taisait,
Agitaient le feuillage,
Et mon cœur palpitait.
Félicité passée, etc.

Quelle douce harmonie
Formaient les flots légers,
La voix de ma Silvie,
Et le bruit des baisers !
Félicité passée, etc.

Vers ce lieu que j'adore,
Portant toujours mes pas,
J'y viens l'attendre encore,
Mais elle n'y vient pas.
Félicité passée, etc.

Ruisseau, si dans ta course
Tu peux la rencontrer,
Dis que près de ta source,
Tu m'as vu la pleurer.
Félicité passée, etc.

DAPHNÉ.

COUPLETS A MADAME B**.

Vous retracez tous les appas
De cette Nymphe agile,
Dont Apollon suivit les pas,
Sans la rendre docile.
Vous avez les traits aussi doux,
Et la taille aussi belle.
Mais qu'il faudra nous plaindre tous,
Si vous courez comme elle !

De la même légèreté
Dussiez-vous être sûre,
Que le prix me soit présenté,
Je tente l'aventure.
L'amour me rendra plus léger,
J'en attends la victoire;
Et si vous devenez laurier,
Je reviens à la gloire.

Ah ! quand vous auriez le secours
, Des antiques prestiges,
Croyez-moi, n'ayez point recours
A de pareils prodiges.
Connaissez mieux tout le danger
D'une métamorphose :
Vous ne pouvez jamais changer,
Sans perdre quelque chose.

STANCES A MADAME DE C**.

1772.

L'éclat de ta naissante aurore
Brilla sur mon heureux printems.
J'essayais mes faibles talens,
Quand tes appas venaient d'éclore.

Cet instinct de nos jeunes ans
Qui nous éclaire et nous enflamme,
Grava tes attraits dans mon ame,
Et plaça ton nom dans mes chants.

Dirigeant mes premières veilles,
Ton goût me prescrivit des lois.
Les premiers accens de ma voix
Ont voulu flatter tes oreilles.

Nous étions dans l'âge brillant,
Et des projets et des conquêtes.
Tes yeux tournaient toutes les têtes;
Ma muse en voulait faire autant.

Je l'avoûrai sans jalousie,
Tu fus plus heureuse que moi.
Tes charmes pour donner la loi
En savaient plus que mon génie.

Le bonheur qui suit la beauté
Ne se fixe point sur nos traces;
Et les Muses en vérité
Ont plus d'ennemis que les Graces.

Les mortels, les héros, les dieux,
Sont tous aux pieds de Cythérée;
Elle est triomphante, adorée;
Apollon est chassé des cieux.

L'ignorance nous persécute,
La haine veut nous avilir.
Un lecteur chagrin nous dispute
Et nos talens et son plaisir.

Mais l'amour veille à votre gloire.
Deux beaux yeux n'ont point de censeur;
Et nous chantons notre bonheur,
Quand nous chantons votre victoire.

Amis, s'il faut être rivaux,
Soyons-le aux genoux de Glycère.
Sur le Pinde on trouve la guerre,
Et les fêtes sont à Paphos.

Deux jeunes hôtes des bocages,
Brouillés assez mal-à-propos,
Se querellaient dans leurs ramages;
Leurs chants affligeaient les échos.

Flore parut, fraîche et brillante.
Pour elle ils unirent leur voix.
Leur voix alors fut plus touchante,
Et la paix revint dans nos bois.

Qu'à jamais elle nous enchaîne,
Puisqu'elle a su nous désarmer.
A-t-on des momens pour la haine?
On en a si peu pour aimer!

A M. DE VOLTAIRE,

SUR LA RÉHABILITATION DE LA FAMILLE CALAS.

1765.

Tu n'as pas vainement défendu l'innocence ;
Ta voix s'est fait entendre aux ministres des lois ;
Leur justice et ton éloquence
D'une famille en pleurs ont su venger les droits.
Tu chantes la vertu, ton exemple l'inspire,
Et dans toi l'on révère en dépit des ingrats,
Et le créateur de Zaïre,
Et le défenseur des Calas.

Lorsque de ta brillante sphère
Tu baisses tes regards sur l'insecte éphémère,
Qui tourne contre toi son aiguillon brisé,
Sur ce faible ennemi des arts et du génie [1],
Qui voudrait secouer le poids d'ignominie,
Dont il est sans cesse écrasé ;
Sans doute en ce moment tu te dis à toi-même,
Que la nature ici, par une loi suprême,
Plaça dans un même tableau
Et l'être le plus vil, et l'objet le plus beau ;
Que par un ordre nécessaire,
Ordre mystérieux émané des destins,
Il faut que des tyrans tourmentent les humains,
Tandis qu'un sage les éclaire ;
Que l'abeille ait son miel, le serpent son poison :
Tout est comme il doit être, et Pangloss a raison.

Quand l'astre qui des tems nous décrit la carrière,
Élevé sur notre hémisphère,

[1] L'auteur de l'*Année Littéraire* avait attaqué M. de Voltaire au sujet de ses Mémoires en faveur de cette famille infortunée.

Fera briller sur nous ses rayons bienfaisans ;
J'irai, n'en doute pas, dans tes fertiles champs,
Dans la retraite où tu m'appelles,
Sur les bords de ton lac, sur ces rives si belles,
Qu'embellissent encor ta gloire et tes bienfaits,
Et dont ta voix touchante a vanté les attraits.
C'est dans ce lieu tranquille, où tu braves l'envie,
Où tu sais et sentir et donner le bonheur,
Que j'irai m'embraser d'une nouvelle ardeur
Sous les ailes de ton génie.
Quelquefois de la poésie
Quittant pour un moment l'étude et les secrets,
J'entendrai les leçons de ta philosophie,
En te suivant dans tes bosquets.
Quand nous verrons dans tes campagnes
Un aigle à l'œil superbe, élancé des montagnes,
Planer vers le soleil, et fuir loin de nos yeux,
Nous croirons voir Corneille en son vol orgueilleux ;
Et lorsqu'en un bocage, où les roses fleurissent,
Nous verrons la chenille errer dans un buisson,
Et flétrir en rampant les fleurs qui la nourrissent,
Il faudra malgré nous reconnaître Griffon.

Ah ! puissé-je long-tems, sur ce charmant rivage,
Où s'écoulent tes jours dans un calme envié,
Trouver auprès de toi ces premiers biens du sage,
Ces trésors des humains, la paix et l'amitié.

A UNE MÈRE.

1765.

TANDIS que cette foule inconstante, aveuglée,
Va fatiguer ses jours dans de frivoles jeux,
Pour retomber bientôt languissante, accablée,
Dans les bras d'un loisir aussi pénible qu'eux,
Ton ame incessamment et s'élève et s'éclaire.
Une étude agréable, un travail volontaire,
Savent multiplier le prix de tes instans;
Les tendresses de tes enfans
Font sentir à ton cœur le plaisir d'être mère.
Combien ils te sont chers ces êtres précieux,
Ces objets de tes soins, ces soutiens de ta vie!
Comme ils savent parler à ton ame attendrie,
Et comme tes regards répondent à leurs yeux!
Leurs caresses délicieuses
Redoublent ton amour en peignant leurs transports;
C'est pour les ames vertueuses
Que la nature a des trésors.

Ce sexe que le nôtre encense,
D'un nuage de préjugés
Voit obscurcir par nous les jours de son enfance,
Et tous ses devoirs partagés
Entre la feinte et l'ignorance.
Il tremble de penser, il tremble de sentir;
Sa raison est muette, et son ame est captive.
On s'efforce d'anéantir
L'aimable expression de sa candeur naïve.
Pour le mieux asservir, on cherche à l'aveugler;
Et l'on n'instruit enfin sa jeunesse craintive,
Que dans l'art de rougir et de dissimuler.
Ah! ce n'est pas du moins dans ce triste esclavage
Que tes heureux enfans croissent auprès de toi.
Sans effaroucher leur jeune âge,
Tu sais de la vertu leur faire aimer la loi.
Des biens que le ciel nous dispense,

Tu leur montres avec prudence
L'usage nécessaire, et l'abus séducteur;
Et tu présentes à leur cœur
Les plaisirs avec l'innocence,
La sagesse avec le bonheur.

Le don le plus brillant, hélas! le moins durable,
La beauté s'efface et périt.
D'un souffle dévorant la volupté flétrit,
Et l'ame qu'elle enivre, et les sens qu'elle accable;
Elle éteint par degrés les clartés de l'esprit.
Malheur à la coupable mère,
Qui pour son propre sang insensible, étrangère,
De ses égaremens ne bornant point le cours,
Use dans les plaisirs le tissu de ses jours!
Bientôt dans l'abandon, malheureuse, avilie,
Des ennuis et de l'infamie,
Seule, elle traînera le douloureux fardeau;
Le long opprobre de sa vie,
Sera gravé sur son tombeau.
Mais celle qui toujours à son devoir fidèle,
Aura de l'amour maternelle
Sur ses heureux enfans répandu les bienfaits,
Les verra, de ses jours consolateurs aimables,
Par leurs empressemens prévenir ses souhaits,
Et baiser de son front les rides respectables;
Et ses derniers momens couleront dans la paix.

LES REGRETS.

STANCES.

1771.

Le sombre hiver va disparaître;
Le printems sourit à nos vœux;
Mais le printems ne semble naître
Que pour les cœurs qui sont heureux;

Le mien que la douleur accable,
Voit tous les objets s'obscurcir,
Et quand la nature est aimable,
Je perds le pouvoir d'en jouir.

Je ne vois plus ce que j'adore;
Je n'ai plus de droits au plaisir.
Pour les autres tout semble éclorre,
Et pour moi tout semble finir.

Les souvenirs errent en foule
Autour de mon cœur abattu,
Et chaque moment qui s'écoule,
Me rappelle un plaisir perdu.

Que m'importe que le tems fuie?
Heures, dont je crains la lenteur,
Vous pouvez emporter ma vie;
Vous n'annoncez plus mon bonheur.

Je n'ai plus la douce pensée
Qui s'offrait à moi le matin,
Et qui vers le soir retracée
M'entretenait du lendemain.

Mon œil voit reverdir la cîme
Des arbres de ce beau vallon,
Et de l'oiseau qui se ranime,
J'entends la première chanson.

Ah! c'est vers ce tems que Thémire
A mes yeux parut autrefois.
C'est-là que je la vis sourire;
C'est-là que j'entendis sa voix;

Sa voix, qui sous le frais ombrage
Où je l'écoutais à genoux,
Rassemblait autour du bocage
Les oiseaux charmés et jaloux.

Les témoins, la crainte et l'envie,
Combattaient souvent nos desirs.
Mais sous l'œil de la jalousie
L'amour sent croître ses plaisirs.

Beaux soirs d'été, charmante veille,
Où je saisissais au hasard
Un baiser, un mot à l'oreille,
Un soupir, un geste, un regard!

Que de fois dans cet art instruite,
Thémire au milieu des jaloux,
Jeta dans des discours sans suite
Le mot, signal du rendez-vous!

O comment remplacer l'ivresse
Que l'amour répand dans ses jeux?
Non, la gloire, autre enchanteresse,
N'a point d'instans si précieux.

Du soin d'une vaine mémoire
Pourquoi voudrais-je me remplir?
Pourquoi voudrais-je de la gloire,
Quand je n'ai plus à qui l'offrir?

Les arts, dont la pompe éclatante
A mes yeux vient se déployer,
Me rappellent à mon amante,
Loin de me la faire oublier.

A ce spectacle où l'harmonie
A tous nos sens donne la loi,
Je dis : celle qui m'est ravie,
Chantait mieux, et chantait pour moi.

Dans le temple de Melpomène,
Je songe qu'en nos jours heureux,
Nos cœurs retrouvaient sur la scène
Tout ce qu'ils sentaient encor mieux.

Souvent un trouble involontaire
Me dit que je ne suis pas loin
De cette retraite si chère,
Qui nous recevait sans témoin.

Souvent elle ne put se rendre
Au lieu qui dut nous réunir.
Que ne puis-je encore l'attendre,
Dût-elle encor ne pas venir !

Mon ame aujourd'hui solitaire,
Sans objet comme sans desir,
S'égare et cherche à se distraire
Dans les songes de l'avenir.

Tel quand la neige est sur la plaine,
L'oiseau n'osant plus la raser,
Voltige d'un aile incertaine,
Sans savoir où se reposer.

Je m'apperçois que sans contrainte,
Mon cœur, pour tromper son ennui,
Se permet une longue plainte
Qui ne peut occuper que lui.

Mais qu'importe qu'on s'intéresse
Aux maux qu'on ne peut soulager ?
Je veux épancher ma tristesse,
Et non la faire partager.

Que dis-je ? hélas ! je me repose
Sur ces désolans souvenirs.
Ce sentiment est quelque chose ;
C'est le dernier de mes plaisirs.

Un jour quand la froide vieillesse
Viendra retrancher mes erreurs,
Peut-être que de la tendresse
Je regretterai les douleurs.

Alors à cet âge où s'efface
L'illusion de nos beaux jours,
Je veux dans ces vers que je trace,
Retrouver encor mes amours.

A M. LE COMTE DE SCHOWALOW,

CHAMBELLAN DE L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE, QUI AVAIT ADRESSÉ DES VERS A L'AUTEUR.

Vous avez, sur un noble ton,
Chanté l'astre de notre Europe [1],
Et jusqu'à mon humble horizon
Vous baissez votre télescope.
Vous êtes comme Salomon;
Vous allez du cèdre à l'hysope.
Ainsi le peintre des héros,
Apelle, au vainqueur de l'Asie,
Consacrait ses premiers travaux,
Et dessinait de fantaisie
Un page à la mine étourdie,
Qu'immortalisaient ses pinceaux.
Quand Pierre vint dans cet empire
Du fond de vos climats glacés,
A peine en saviez-vous assez
Pour nous connaître et pour nous lire,
Et déja vous nous surpassez.
Chantez. Vous êtes à la source
Des grands exploits, du grand talent.
La gloire au plus haut de sa course,

---

[1] M. de Voltaire, à qui le même Auteur avait adressé une Épître.

Roule son char étincelant
Autour des sept astres de l'Ourse.
Vous voyez l'Ottoman cruel
Trembler devant votre génie ;
Le pavillon de la Russie
Commande aux mers de l'Archipel.
L'amour qu'à Byzance on enchaîne
Sous le plus lugubre attirail,
Croyant sa vengeance prochaine,
Entend le canon d'une reine
Tonner sous les murs du serrail.
Célébrez tout ce que vous faites ;
Chantez la gloire et vos grandeurs.
Avec les lyres des neuf Sœurs
Mars peut accorder ses trompettes ;
Et ces exploits des souverains,
Qui troublent un peu les humains,
Font les héros et les poëtes.
Pour moi, si je savais toucher
Le luth de Tibulle et d'Horace ;
Si comme l'Albane ou Boucher,
J'étais né pour peindre une grâce ;
De ces artistes excellens,
Si par une faveur divine,
Je réunissais les talens,
Je vous peindrais notre Dauphine [1].
Je voudrais chanter dignement
Ces traits, cet éclat de jeunesse,
Cet air de nymphe ou de déesse,
Ce port et ce maintien charmant,
Ce front où la candeur tracée
S'unit à l'aimable enjoûment ;
Ces yeux où brille également
La finesse de la pensée
Et la douceur du sentiment.
Je peindrais la publique ivresse,
Et ces cris, ces transports si doux,
Autour de l'auguste princesse,
Et les larmes de son époux,
Larmes de joie et de tendresse,

[1] Aujourd'hui reine.

Larmes qui du bonheur de tous
Sont la plus touchante promesse ;
Et si vous pouviez comme nous
Voir ce spectacle d'allégresse,
Quoique le sort ait fait pour vous
Sur le Danube et dans la Grèce,
Vous pourriez être encor jaloux.

A MADAME LA MARQUISE DE F**.

Vous n'êtes plus dans l'esclavage,
Vous avez abjuré les lois
De ce vieil époux genevois,
Qui tourmenta votre jeune âge.
Vous n'entendrez donc plus parler
Des représentans de Genève.
Que la discorde aille siffler
Au pied des rochers de Salève [1] ;
De ces combats tant célébrés
Vous ne serez plus étourdie,
Et dans Ferney vous n'entendrez
Que les doux accens du génie.
Goûtez bien le repos du cœur
Dans cette retraite chérie.
Ferney devient votre patrie,
Si vous y trouvez le bonheur.
La république calculante
Doit vous coûter peu de regrets.
Le ciel qui vous fit si charmante,
Vous fit pour un mari français.
Et comment pourriez-vous prétendre
Un sort plus brillant et plus doux ?
Voltaire chante auprès de vous,
Et vous méritez de l'entendre.

---

[1] Montagne voisine de Genève.

A M. LE COMTE DE B**.

Relevez moins nos avantages.
Croyez que la beauté, sans le secours des vers,
Reçoit l'encens de l'univers,
Et les tributs de tous les âges.
Elle embellit nos chants, elle anime les arts.
Le premier qui toucha la lyre
Fut inspiré par ses regards,
Et fut payé par son sourire.
Ses titres sont sacrés, son pouvoir éternel.
Qui la voit est heureux; qui la chante, immortel.

A UN AMANT

QUI PLEURAIT BEAUCOUP.

Connaissez mieux le prix des larmes;
C'est en les ménageant que l'on sent leur douceur.
A la volupté même elles prêtent des charmes;
Elles soulagent le malheur.
Le malheur et l'amour, souvent c'est même chose;
Qu'il en soit autrement pour vous.
Recueillez ce nectar si doux,
Que l'amour a placé sur des lèvres de rose,
Et laissez pleurer les jaloux.

A UNE CÉLÈBRE CANTATRICE ITALIENNE.

A la voix du chantre de l'Hèbre,
Les bois marchaient obéissans.
On vante d'Amphion la lyre encor célèbre;
Thèbes naquit à ses accens.
Arion se plaignant à la mer attentive,
Par un chœur de dauphins fut porté sur la rive.
La Sirène, de loin, chantant sur un rocher,
Malgré lui vers l'écueil entraînait le nocher.
Ainsi l'ont raconté les maîtres du mensonge,
Pères des belles fictions;
Mais malgré mon respect pour leurs inventions,
Je n'y vois pourtant qu'un beau songe.
Je crois à l'harmonie, à son charme touchant;
J'en admire dans toi les plus puissans prestiges;
Mais rejetant les faux prodiges,
J'en connais deux bien vrais, ton organe et ton chant.

A UNE PENSIONNAIRE DE COUVENT.

Céleste est le nom que je chante,
Que je voudrais chanter le mieux.
Nulle beauté n'est plus touchante;
Nulle beauté n'est plus piquante;
Jamais ame plus éloquente
N'embellira de plus beaux yeux.
Que pour les cœurs ils sont à craindre,
Ces yeux bleus sous un sourcil noir!
Et que j'ai senti leur pouvoir,
Bien mieux que je ne puis les peindre!
Que j'admire avec volupté

Ce regard où brille sans cesse
Et le jour doux de la tendresse,
Et le rayon de la gaîté!
Son teint! ah! c'est celui de Flore,
Qui rêvant encore au plaisir,
S'éveille et sourit à l'aurore,
En sortant des bras de Zéphyr.
Que sa voix est enchanteresse!
L'amour en a formé les sons.
Elle répète ses leçons.
Hélas! quelquefois la tristesse
Interrompt ses douces chansons.
Alors un nuage de larmes
Offusque ses yeux si brillans.
Il semble en obscurcir les charmes;
Mais il rend leurs traits plus puissans.
Ah! par quelle loi trop funeste,
Des destins le suprême auteur,
En prodiguant tout à Céleste,
Lui refusa-t-il le bonheur?
D'une félicité tardive
La verrons-nous enfin jouir?
De la plus aimable captive
L'esclavage doit-il finir?
Mais dans l'éclat dont elle brille,
Rendue au monde qui l'attend,
Songera-t-elle en cet instant
Au consolateur de la grille?
N'importe. O ciel! entends mes vœux.
S'il faut que Céleste m'oublie,
Je ne l'oublîrai de ma vie;
N'est-ce pas encor être heureux?

VERS

POUR LE PORTRAIT DE PASCAL.

Par la nature instruit, prodige dès l'enfance,
Son esprit créateur devina la science
Des calculs et des mouvemens ;
De l'homme et de Dieu même interrogea l'essence,
Connut l'art des bons mots et l'art de l'éloquence.
Admirez et pleurez : il mourut à trente ans.

VERS

POUR LE PORTRAIT DE LA REINE.

Le ciel mit dans ses traits cet éclat qu'on admire.
France, il la couronna pour ta félicité.
Un sceptre est inutile avec tant de beauté ;
Mais à tant de vertus il fallait un Empire.

VERS

POUR LE PORTRAIT DE M. TURGOT, CONTRÔLEUR GÉNÉRAL DES FINANCES.

Ses talens, son courage et sa raison profonde,
Sont dignes de sa place et du choix de Louis.
Le pauvre et l'opprimé sont ses premiers amis ;
Et le vœu de son cœur serait de faire au monde
Le bien qu'il fait à son pays.

ÉPITRE AU TASSE.

Lugentes campi : sic illos nomine dicunt.
Hic quos dirus amor crudeli tabe peredit...
... curæ non ipsâ in morte relinquunt.
Énéïde, liv. VI.

O toi que le destin, complice de l'envie,
Accabla d'un malheur égal à ton génie,
Toi qu'attendit la gloire au moment de la mort,
Victime des tyrans, de l'amour et du sort
Aimable Torquato! si ton ombre appaisée
A bu l'heureux oubli, trésor de l'Élysée,
De tes longues douleurs le tableau retracé,
Ne t'offrira qu'un songe à jamais effacé.
Mais si près du bocage où toujours indignée,
Didon en soupirant se détourna d'Énée,
Les Parques t'ont rejoint aux mânes amoureux,
Dont les eaux du Léthé n'ont pas éteint les feux;
Ah! permets que ma voix perçant la sombre rive,
Entretienne un moment ton ombre encor plaintive;
Heureux, si de ta muse empruntant les attraits,
Du récit de tes maux je charme tes regrets!

Le ciel te réservait une infortune illustre;
Un an manquait encore à ton deuxième lustre,
Hélas! et tu fuyais un pouvoir oppresseur.
Tes talens ont brillé dans la nuit du malheur.
La vengeance et la mort sont déja sur tes traces,
Et proscrit à neuf ans [1], tu chantes tes disgraces.
Ton partage honorable autant que rigoureux,
Fut d'être avant le tems et grand et malheureux.

[1] Le Tasse, né à Sorrento, le 11 mars 1544, fut obligé de quitter à neuf ans le royaume de Naples, et de fuir avec son père, qui était attaché, en qualité de secrétaire, au prince de Salerne, Sansévérino, alors proscrit par Charles-Quint avec tous les siens. Il fit des vers sur sa disgrace, dans lesquels il se compare au jeune Ascagne, fuyant avec Énée.

Ta voix se fait entendre, et soudain l'Ausonie
S'éveille à tes accords, à ta douce harmonie.
On s'empresse à t'offrir cet accueil caressant,
Qu'on aime à prodiguer au mérite naissant.
Son aurore est brillante, et l'envie en silence
Attend en se cachant le jour de la vengeance.
Dans Ferrare, ô trop cher et trop fatal séjour!
Tu chantais, inspiré par la gloire et l'amour.
Ce double enthousiasme enflammait ton génie.
De l'Épopée alors la muse enorgueillie,
Du tombeau de Virgile, objet de ses douleurs,
Aux bords [1] où Phaëton fut pleuré par ses sœurs,
Vola pour écouter tes chansons immortelles.
Sur ta tête sacrée elle étendit ses ailes,
Sa main te couronna; tout l'Olympe applaudit;
Sur son double sommet le Pinde en retentit.
De ses chantres fameux les mânes se troublèrent;
Pour juger tes accords en foule ils s'assemblèrent.
Le vieillard qui d'Achille a chanté le courroux,
S'il eût été moins grand, allait être jaloux.
Combien il admira ces traits, ces caractères,
Ces ames de héros si tendres et si fières,
Ces tableaux tour-à-tour et touchans et pompeux,
Leur accord, leur contraste également heureux;
Du féroce Aladin la sombre tyrannie,
Et la rage d'Argant dans le sang assouvie;
Ce superbe Sultan qui seul et détrôné,
Vers le ciel ennemi lève un front indigné;
Et Renaud, si brillant dans sa fougue indocile,
Le foudre de la guerre, et le rival d'Achille?

Tu conduis ces guerriers au milieu des hasards;
La lyre est dans tes mains la trompette de Mars.
A ce signal, Bellone aux combats appelée,
Jette un cri formidable, et court dans la mêlée;
Elle court, sous ses pieds foulant les étendards;
Elle traîne à travers les cadavres épars,
Les lambeaux déchirés de sa robe sanglante [2].
J'entends les sons plaintifs d'une foule expirante.
Je marche dans le sang, j'erre parmi les morts.

[1] Le Pô.

[2] *Et scissâ gaudens vadit discordia pallâ.* VIRG.

Le Dieu qui t'inspira ces belliqueux transports,
Mars ouvre devant moi des scènes de carnage,
Me souffle tous ses feux, m'enivre de sa rage,
Et j'habite avec toi dans l'horreur des combats.

Mais quoi ! ce bruit de fer, ce sinistre fracas,
Fuit loin de mon oreille et meurt par intervalle.
La guerre est loin de moi : la flûte pastorale,
De l'épaisseur des bois qui répètent ses sons,
Vint rassurer mes sens au doux bruit des chansons.
La discorde tonnait ; c'est l'amour qui soupire.
Je vois ses tendres jeux et son fatal délire.
Il s'endort sur les fleurs, il sourit, et soudain
Le glaive à son réveil étincelle en sa main.
Près de toi, quel génie avec lui se présente,
Et semble s'applaudir de sa beauté changeante !
Quel docile Protée ! il varie à ton choix
Ses traits, ses mouvemens, sa parure, sa voix.
Il porte tour-à-tour le sceptre et le tonnerre,
Les roses de Vénus, les torches de Mégère,
Ou rayonnant de joie ou de larmes baigné,
Tantôt noirci de deuil, tantôt de fleurs orné,
Quels changemens, quels jeux, quel pouvoir, il rassemble !
Il pleure ; je gémis : il menace ; je tremble.
Il vole, et je le suis au bout de l'Univers,
Au palais de l'Olympe, aux cachots des enfers.
Tel le chantre d'Hector a peint le Dieu de l'onde,
Atteignant en deux pas jusqu'aux bornes du monde.
Tel et plus prompt encor, son vol illimité,
Sans m'échapper jamais, parcourt l'immensité.
Ah ! je la reconnais, cette puissante Fée ;
Sa baguette en tes mains se joint au luth d'Orphée.
La reine des beaux-arts, guide de tes travaux,
L'imagination t'a remis ses pinceaux.
D'Armide dans les pleurs, d'Armide suppliante,
Le portrait épuisa sa palette brillante.
Non, jamais tant d'appas n'ont été mieux tracés.
Ses modestes regards vers la terre fixés,
Les larmes dont ses yeux gardent encor les traces,
Ce voile des douleurs soulevé par les Graces,
Le sourire enchanteur sur ses lèvres naissant,
Cet œil qui tour-à-tour ou fier, ou languissant,
En impose au desir et permet l'espérance,

Le charme de sa voix et l'art de son silence !
Grand peintre ! . . . Tels aux yeux de l'Olympe surpris,
Homère et Praxitèle embellissaient Cypris.

Eh bien ! quel fut le prix de ces efforts sublimes ? . . .
Aurons-nous donc toujours à raconter tes crimes,
Inexorable envie ! . . . et que sert-il, hélas !
De retracer encor des maux qu'on ne plaint pas ?
Quand l'a-t-on vu, ce monde indifférent, frivole,
S'intéresser au sort du talent qu'on immole ?
Ce talent méconnu dans ses nobles travaux,
Jusques dans ses succès flétri par ses rivaux,
Détourné malgré lui dans une indigne arène,
Reste en proie à l'outrage, en spectacle à la haine.
Que sert de rappeler les cris de tes censeurs,
Tes juges ignorans et tes vils détracteurs ?
Quelle oreille est ouverte à ces plaintes usées ?
Artistes, renfermez vos douleurs méprisées.
Elles sont pour vous seuls ; on ne les connaît pas.
Génie, astre du monde, éclaire des ingrats.

Mais la nature, hélas ! pour des maux plus terribles
Arrache un même cri de tous les cœurs sensibles ;
Tous ont pitié des pleurs que l'amour a versés ;
Des mêmes traits que toi tous ont été blessés ;
Tous ont aimé, sans doute : ah ! ton ame enivrée
De ce fatal poison fut long-tems dévorée.
Du vase envenimé, source de tes malheurs,
Tu savouras d'abord les trompeuses douceurs.
La grandeur, la beauté te cédaient la victoire.
Oui, ce sexe, toujours amoureux de la gloire,
S'il ne peut l'obtenir, veut au moins la payer,
Fier de placer son myrte à côté du laurier.
Le mystère qui rend la passion plus tendre,
Ce serment mutuel qu'on ne peut trop entendre,
De porter au tombeau sa chaîne et ses amours ;
Serment qui toujours trompe et que l'on croit toujours ;
Tels étaient tes plaisirs : qu'ils furent peu durables !
On déchira trop tôt les voiles favorables
Qui couvraient de ton sort le secret enchanteur.
Tes pas sont arrêtés aux pièges du malheur.
Quel ascendant sinistre à tes destins s'attache !
Tu pleures dans les fers le bonheur qu'on t'arrache.

Que dis-je ? Le chagrin, ce morne destructeur,
Altère, égare enfin cet esprit créateur.
Du sort injurieux la longue tyrannie
Osa-t-elle à ce point attenter au génie ?
Esprit, raison, talens, flambeaux si lumineux,
Amour de l'univers, et chefs-d'œuvre des cieux,
Quelle nuit vient couvrir vos clartés éclipsées ?
Où sont ces traits brillans, et ces hautes pensées ?
Ce feu, qui si rapide avant d'être amorti,
S'élançait vers le ciel dont il était sorti ;
Ce feu s'est-il éteint ? et qui pourra décrire
Ce passage effrayant du génie au délire ? . . .
Et vous dont le courroux contre lui s'est armé,
Approchez : le voilà, ce chantre renommé,
Qui conta les exploits des vainqueurs de Solyme,
Et qui sut aux héros prêter sa voix sublime.
De funestes vapeurs ses sens sont offusqués.
Par les plus noirs accès ses instans sont marqués.
Si quelquefois encor sa raison peut renaître,
Le plus grand de ses maux est de se reconnaître ;
Il gémit de se voir, et sur lui retombé,
Dans un affreux silence il demeure absorbé.
Sous ce tourment nouveau ses organes s'affaissent ;
Dans son esprit troublé les fantômes renaissent.
O ciel ! . . . la haine encor lançait des traits perdus
Sur ce génie, hélas ! qui déja n'était plus ;
Et toi dans les lueurs de ta raison éteinte,
Tu repoussais encor leur méprisable atteinte.

Cet état que ma main retrace avec effort,
L'affront de la nature et le crime du sort,
Ce long cours d'infortune a-t-il enfin son terme ?
Avant que de tes jours la carrière se ferme,
Un moment doit venir qui va les illustrer.
La fortune déjà te laisse respirer.
On brise tes liens ; ton ame consolée
Semble après un long trouble à la paix rappelée.
Cette ame se ranime en un corps affaibli ;
Tes écrits, tes talens qu'on laissait dans l'oubli,
Sont enfin regardés d'un coup-d'œil plus propice,
Et tu verras du moins le jour de la justice.
Rome t'appelle, Rome ! . . . On la vit autrefois
Sous l'orgueil des faisceaux fouler l'orgueil des rois ;

Le char de ses consuls et leur pompe guerrière
Du haut du Capitole insultait à la terre.
Ce même Capitole où montaient ses héros,
T'offre un plus doux triomphe et des lauriers plus beaux.
Il verra sur ta tête avant le tems blanchie,
La couronne des arts, la palme du génie.
Des mains d'un souverain les festons et les fleurs
Descendront sur ton front vieilli par les douleurs.
Ils auraient dû toujours embellir ta carrière.
Viens, triomphe . . . que dis-je ? ô pompe mensongère !
O destin qui t'entraîne à ton dernier écueil !
Il montrait la couronne, il ouvre le cercueil.
Un si beau jour se change en d'affreuses ténèbres,
L'étendard de la gloire en des linceuils funèbres.
Tu meurs ! et l'univers que tu viens de quitter,
Au char qui t'attendait ne t'a point vu monter.
Les peuples que dans Rome assembla cette fête,
N'ont point vu les lauriers ceindre et parer ta tête.
Tu meurs ! et des destins il faut subir la loi . . .
Une autre apothéose est digne encor de toi.
O grande ombre ! descends, parais dans ce Lycée [1] ;
Viens, la gloire l'habite et s'y voit encensée.
Ici des morts fameux l'auguste majesté
A reçu les tributs de la postérité.
Ici, plus d'une fois, la voix de l'éloquence
Aux mânes du grand homme offrit leur récompense.
C'est ici qu'elle est pure, et qu'après deux mille ans,
L'ombre de Marc-Aurèle obtint un digne encens.
Viens t'asseoir en ces lieux : de cet Aréopage
Le chantre de Henri t'apportera l'hommage.
Les favoris, du goût, oracles de sa loi,
Par l'heureux don de plaire immortels comme toi,
Te couvriront des fleurs qu'on offre à leur image,
Et Boileau même enfin te rendra son suffrage.

---

[1] L'Académie française, pour laquelle cette pièce fut composée. Elle obtint le premier *accessit*, lorsque les *Conseils à un jeune Poëte* remportèrent le prix.

RÉPONSE D'HORACE

A M. DE V.

1773.

Au plus gai des vieillards, au plus grand des poëtes,
A l'Orphée attendu dans nos belles retraites,
Des champs Elysiens, salut, paix et longs jours.

Tous nos morts beaux-esprits, hier en grand concours,
Sont venus m'annoncer ton Épître charmante,
Du feu de ton printems encore étincelante;
Car nous aimons tes vers, et toujours tes écrits
Ont charmé l'Élysée aussi bien que Paris.
Nous avons admiré ta muse octogénaire,
Son humeur enjouée et sa marche légère.
Il n'est donné qu'à toi de croître à son déclin,
D'être au soir de ses ans ce qu'on est au matin,
D'être un prodige en tout : Lachésis étonnée,
Composant de tes jours la trame fortunée,
Voit leur brillant tissu, dont l'or devrait pâlir,
Rajeuni sous ses doigts, s'étendre et s'embellir.
Et comment, dans cet âge où la froide vieillesse
Ote à tous nos ressorts leur flexible souplesse,
Où les organes durs et les sens engourdis,
Par un sentiment prompt ne sont plus avertis,
As-tu donc conservé ce goût, cette harmonie,
Cette facilité, la grace du génie,
Ces mouvemens, ces traits, ce naturel heureux,
Et des tons différens l'accord ingénieux?
Nous avions grand besoin de cet écrit aimable,
Que nous daigne envoyer ta muse inépuisable.
Vos modernes esprits, vantés dans vos Journaux,
Avec peu de respect ont traité nos héros.

Des soupers du Sophi [1] l'admirateur grotesque ;
Hérissant de grands mots son cynisme burlesque,
Insulte Montesquieu, dénigre Cicéron.
On écrit à Racine en style de Pradon.
Des dogmes de Quesnel un triste prosélyte,
En bourgeois du Marais a fait parler Tacite.
La Fontaine se plaint, que rêvant un beau jour
Au** près de Psyché crut remplacer l'Amour.
Despréaux, plus fâché qu'il ne put jamais l'être,
A su qu'Aliboron l'osait nommer son maître [2].
Il ne s'attendait pas à ce ton familier :
Il ne veut point, dit-il, d'un si sot écolier.
Il ne veut point sur-tout de ce *plat secrétaire* [3],
Sous un nom qu'il dément très-mal-adroit faussaire.
Il ose t'assurer, sans trop de vanité,
Que son style à ce point n'est pas encor gâté.

Mais moi, quoique ta main légère et délicate
Ait brûlé sur ma tombe un encens qui me flatte,
Je pourrais cependant me plaindre un peu de toi.
Pourquoi me reprocher d'être flatteur d'un roi [4] ?
D'un roi ! de ce nom seul mon ombre est offensée !
L'oreille d'un Romain en est toujours blessée.
Ce nom seul fit jadis sous cent coups de poignard,
Au milieu du sénat, tomber le grand César.
Octave triumvir fut un tyran coupable ;
Mais il fut quarante ans magistrat équitable.
J'ai loué ses vertus, et non pas ses forfaits.
Il fut mon bienfaiteur, je chantai ses bienfaits ;

---

[1] M. L**, fameux par ses métaphores, s'écrie quelque part avec un enthousiasme très-plaisant : *Vive le sophi ! vive le grand homme qui mange avec ses amis ! qui satisfait par le plus délicieux de tous les mélanges, son appétit et son cœur !*

[2] M. F**, qui aime beaucoup les figures de rhétorique, quoiqu'il n'ait été que régent de sixième, répète souvent dans ses feuilles, *Mânes de Despréaux ! ô mon maître !* etc.

[3] L'auteur d'une prétendue Épître de Boileau à M. de Voltaire, laquelle n'était digne ni de son titre, ni de son adresse.

[4] Le gouvernement d'Auguste fondé sur les lois, partagé avec le sénat, conservant toutes les formes républicaines, pouvait s'appeler *une magistrature suprême*, bien plutôt qu'*une royauté*. Ses successeurs en firent un despotisme abominable.

J'applaudis à ses lois, je louai sa police;
Je célébrai, peut-être avec quelque justice,
Cet esprit qui joignait tant de talens divers,
Qui commandait au monde, et se connut en vers.
Que dis-je? Il posséda cet art si difficile.
Que ses vers sont touchans, quand il pleure Virgile!
C'est un dieu qui l'inspire, ou bien c'est l'amitié:
Quel tribut par les grands plus rarement payé!
Trop heureux les mortels, quand leur maître est sensible,
Quand son orgueil est noble et n'est pas inflexible,
Qu'il aime les neuf Sœurs, leurs jeux et leurs concerts,
Le son de la louange et celui des beaux vers!
Qui veut être loué, mérite un jour de l'être.

Qui l'a mieux su que toi? qui l'a mieux fait connaître?
Quel homme vers la gloire et l'immortalité,
D'un plus rapide élan fut jamais emporté!
Ton génie a voulu, dans ses vastes ouvrages,
Embrasser tous les arts, dominer tous les âges.
Par-tout il jette au loin des rayons éclatans,
Que n'éteindra jamais le long oubli des tems.
Les morts, tu le sais bien, parlent sans flatterie;
Ils sont sans préjugés, comme sans jalousie;
Et Voltaire vivant est jugé dans ces lieux,
Comme il doit l'être un jour par nos derniers neveux.
Français, Grec ou Romain, ici chacun t'admire:
A l'Élysée en pleurs Racine a lu Zaïre;
Corneille a cru revivre en écoutant Brutus.
Sophocle et Cicéron, embellis et vaincus,
Se retrouvent plus grands sous ton pinceau tragique,
Et ta Jeanne a charmé le chantre d'Angélique.
Plutarque revoyant la liste de ses rois,
Cherche à qui comparer ton héros Suédois.
Que tes vers ont flatté le bon goût de Virgile!
Souvent avec Homère il parle de ton style.
Ils disent qu'en effet, pour les vaincre tous deux,
Il ne t'a rien manqué que leur langue et leurs dieux.

J'ai moins écrit que toi, j'ai voulu moins de gloire.
J'arrivai moins brillant au temple de mémoire.
J'aimai les voluptés, les jeux et le loisir:
J'eus des momens d'étude, et des jours de plaisir.
Né sous un ciel heureux, j'en sentis l'influence:

J'abandonnai ma vie à la molle indolence ;
Et mon goût pour les arts, mes faciles talens,
Variaient mon bonheur et servaient mes penchans.
Je reçus Apollon comme on reçoit à table
Un ami qui nous plaît, un convive agréable,
Non comme un maître dur qui se fait obéir ;
Il vint charmer ma vie, et non pas l'asservir.
Souvent à Tivoli, dans mon champêtre asyle,
Où sous le frais abri des bois de Lucrétile,
Quand j'attendais Glycère au déclin d'un beau jour,
Couché sur des carreaux disposés pour l'amour ;
Tandis que la vapeur des parfums d'Arabie
Pénétrait et mes sens et mon ame amollie ;
Qu'au loin, des instrumens l'accord mélodieux
Portait à mon oreille un bruit voluptueux ;
Alors dans les transports d'un aimable délire,
Inspiré tout-à-coup, je demandais ma lyre.
Je chantais l'espérance et les doux souvenirs,
Le doux refus qui trompe et nourrit les desirs,
La piquante gaîté, la naïve tendresse.
Je vis dans l'art des vers que nous apprit la Grèce,
Un langage enchanteur dans l'Olympe inventé,
Fait pour parler aux dieux ou bien à la beauté.

Quelquefois élevant ma voix et ma pensée,
Émule audacieux de Pindare et d'Alcée,
Je montai dans l'Olympe ouvert à mes accens ;
Ou, choqué des travers et des vices du tems,
J'exerçai sur les sots ma gaîté satyrique :
J'esquissai même un jour un code poëtique.
Mais la gloire et les arts ne bornaient point mes vœux ;
Le plaisir fut toujours le premier de mes dieux.

Octave, qui goûta mon heureux caractère,
M'offrit auprès de lui le rang de secrétaire.
Je refusai son offre ; il n'en fut point blessé.
Accueilli dans sa cour, à sa table placé,
Je ne lui voulus point assujettir ma vie :
Il aurait dérobé mes momens à Lydie,
A Philis, à Chloé, qui valaient mieux que lui :
L'esclavage bientôt eût amené l'ennui.
J'aimais beaucoup Octave, et plus l'indépendance.

Voltaire, je le sais, eut plus de complaisance;
A la cour autrefois il attacha son sort.
Nous connaissons ici ton *Salomon du Nord*,
Et sa prose éloquente, et ses rimes hardies.
D'Argens, qu'il désolait par ses plaisanteries,
Ne nous vanta pas moins son ton, ses agrémens,
Sa chère un peu guerrière, et ses soupers charmans;
Où cessant d'être roi, pour être plus aimable,
Laissant la liberté présider à sa table,
Frédéric n'avait plus d'ennemis que les sots,
Et même contre lui permettait les bons mots.
Il avait bien raison; dans le rang qu'il occupe,
Faut-il de sa grandeur être toujours la dupe?
De la société perdre tous les appas?
L'étiquette est l'esprit de ceux qui n'en ont pas.
La dignité souvent masque l'insuffisance;
On s'enferme avec art dans un noble silence;
Mais qui sait bien répondre, encourage à parler.

Vos jours étaient si beaux! qui pouvait les troubler?
C'est donc ce Maupertuis, ce bizarre génie,
Géomètre chagrin que tourmentait l'envie;
Qui, des biens et des maux sombre calculateur,
Jadis si tristement nous parla du bonheur?
Il fut jaloux et vain : mais pardonne à ses mânes.
Pardonne à ce ramas de détracteurs profanes,
Dont le nom, par toi seul, jusqu'à nous est venu.
Quant à monsieur F..., il nous est plus connu :
Au *Bedlam*[1] de Pluton, fustigés par Mégère,
Visé, Gâcon, Zoïle, attendent leur confrère.
Quel siècle n'a pas vu de ces obscurs pédans,
Condamnés au malheur de haïr les talens,
Qui flattent tour-à-tour l'envie et la sottise?
Quelquefois on les lit; toujours on les méprise.
Laisse ces vils serpens qui sifflent sur tes pas :
Alors que Linus chante, on ne les entend pas.
Et qui n'adore point ta muse enchanteresse?
Tu crains d'être au-dessous de Rome et de la Grèce,
De vivre moins que moi dans la prospérité :
C'est bien-là d'un Français l'aimable urbanité.

[1] Nom de *l'hôpital des Fous* de Londres.

Jadis, je l'avoûrai, j'eus moins de modestie,
Je promis à mes vers une éternelle vie;
Et si j'en crois les tiens, je me suis peu mépris;
Mon nom est sûr de vivre, alors que tu m'écris.
Tu m'as cité souvent : c'est mon plus bel éloge.

Mais toi, qui des confins du pays Allobroge,
Sais occuper l'Europe attentive à tes chants,
Est-ce à toi de douter, dans tes succès brillans,
Du pouvoir d'une langue à jamais consacrée,
Dont tu pourrais toi seul garantir la durée?
Ah! trop heureux Français! vous faites plus que nous.
Quand la terre asservie était à nos genoux,
La langue des vainqueurs devint celle du monde :
En chefs-d'œuvre des arts la France plus féconde,
Par l'attrait des talens, par le charme des vers,
Sans l'avoir subjugué, règne sur l'univers.
Vos drames éloquens, honneur de Melpomène,
Monumens qui manquaient à la grandeur romaine,
Charment vingt nations avides d'en jouir;
Et vos voisins jaloux vous doivent leur plaisir.
Faut-il à votre gloire encore un nouveau titre?
Des intérêts des rois votre langue est l'arbitre :
Disputant contre Orlof, l'orateur du divan,
Osman plaide en français les droits de son sultan;
Et dans Fokiani, le Turc et la Russie
Décident en français des destins de l'Asie.

A tant de gloire encor que peut-on ajouter?
Qu'on la maintienne au moins, en sachant t'imiter,
Qu'on se garde à jamais de bannir de la scène
Ce langage des dieux qu'adopta Melpomène.
Pour la première fois je t'écris dans le tien;
Daigne d'un étranger excuser l'entretien :
Et si j'ai bégayé la langue de Voltaire,
Je vais le lire encor pour apprendre à mieux faire.

FIN DES POÉSIES LÉGÈRES.

DISCOURS ACADEMIQUES.

ÉLOGE DE CHARLES V, ROI DE FRANCE,

QUI A REMPORTÉ LE PRIX DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, EN 1767.

Vim temperatam Di quoque provehunt
In majus. HOR.

ÉLOGE

DE CHARLES V,

ROI DE FRANCE.

On a prostitué la louange : c'est une des usurpations du vice et de la médiocrité sur le talent et la vertu. La louange, pour avoir été prodiguée, est devenue suspecte : elle cesse de l'être, quand elle est le tribut de la postérité reconnaissante ; il lui faut le sceau des âges pour la consacrer. Les mauvais princes ne sont loués après leur mort que dans le moment des cérémonies funèbres. C'est à la vaine dignité de leurs cendres que s'adressent les derniers mensonges de la flatterie, qui s'éloigne ensuite de leur tombeau pour aller tromper leur successeur ; et si les hommages qu'ils ont reçus s'étaient jamais étendus plus loin, je n'aurais pas la force de commencer l'éloge d'un grand roi.

Un corps respectable, qui a rappelé l'éloquence à l'une de ses plus nobles fonctions, celle de célébrer les hommes supérieurs, après avoir honoré la mémoire de deux guerriers illustres dans un genre différent, d'un vrai magistrat, d'un grand ministre, d'un philosophe, propose enfin l'éloge d'un monarque. C'est peut-être nous faire entendre que le mo-

narque doit réunir, du moins en partie, tous ces talens divers dont dépend le sort des nations; qu'il doit rassembler sous ses regards la guerre et les lois, l'administration intérieure et étrangère, et qu'il doit avoir sur-tout ces vues générales et bienfaisantes, qui sont la philosophie du trône. C'est à ces titres que Charles V a mérité l'hommage public qu'on lui décerne aujourd'hui.

Cet honneur ne peut pas sans doute émouvoir une cendre insensible; la faible voix de l'orateur ne pénétrera pas dans la tombe où repose depuis tant d'années ce roi toujours cher à la France; mais ne peut-on louer le mérite que pour lui-même? il en a si peu besoin! Ah! c'est pour ceux qui savent le chérir ou l'imiter; et quelle est l'ame froide qui entend sans émotion l'éloge du grand homme? Quel est le cœur dur qui n'écoute pas avec avidité l'histoire des bienfaits? Quel est le prince dont l'orgueil dédaignerait la reconnaissance des peuples, et ne desirerait pas d'en recevoir de pareils témoignages plusieurs siècles après sa mort?

Charles V se présente à nous sous le double aspect de restaurateur de la France, et de législateur: il soutint et remplit également ces deux titres. Son nom seul suffit pour intéresser quiconque est né Français; mais j'ajouterai qu'il n'est aucun citoyen d'un état policé dont je n'attirasse l'attention, si je lui disais: je vais vous parler d'un homme qui fut nommé sage, et ce sage était roi.

PREMIÈRE PARTIE.

Les premiers regards qu'il nous faut jeter sur la France, avant de parler du prince qui sut la rétablir, sont des regards de douleur. La naissance et la jeunesse de Charles furent placées dans les orages, entre deux époques fatales à la nation, les journées de Crécy et de Poitiers. Il fut témoin de la seconde, qui rouvrit les plaies sanglantes qu'avait laissées la première, et parut les rendre mortelles. L'infortuné Jean II, qui n'eut que l'héroïsme d'un chevalier, au lieu des qualités d'un roi, est emmené captif à Londres, où ses ennemis admirent sa constance, en profitant de ses fautes. La moitié du royaume est envahie par cet heureux Édouard, pour qui le prince de Galles avait vaincu. La France démembrée a dans son sein un ennemi puissant et implacable, tout prêt d'en dévorer les restes, et les fléaux domestiques se joignent à tant de désastres. Les habitans des campagnes, accablés par la guerre et par les exactions qu'elle entraîne, enhardis par les malheurs publics, qui leur font espérer l'impunité, se soulèvent contre la noblesse avec toute l'insolence des esclaves et toute la férocité de ces siècles.

Les provinces déja désolées par l'étranger, sont livrées à de nouveaux ravages et à une destruction plus affreuse. La terre, qui n'a plus ni moissons, ni cultivateurs, est part-tout arrosée de sang et couverte de cadavres. Par-tout on repousse la force par la force, et le meurtre par le meurtre, et l'on ne peut lire qu'avec des larmes l'histoire de ces temps malheureux,

où ce royaume, devenu depuis si florissant, n'offrait dans toute son étendue qu'un vaste théâtre de brigandages, où l'on ne voit aucune borne ni aux calamités du plus faible, ni aux barbaries du plus fort.

C'est dans de telles conjonctures, que Charles en l'absence de son père, est déclaré régent à vingt et un ans. C'est au plus fort de la tempête qu'il est appelé à conduire le vaisseau de l'état. Entouré d'ennemis au dehors, il en rencontre un dans sa famille, plus dangereux peut-être que tous les autres. C'était un de ces hommes qui nés sans aucune vertu, sans amour pour la gloire et sans titres pour l'obtenir, sont d'autant plus à craindre qu'ils peuvent hasarder tout sans rougir de rien; un caractère vil et faux, qui dépourvu du talent de s'agrandir, se servait de ses vices pour nuire et pour tromper; un esprit fécond en expédiens, parce que les plus affreux lui étaient familiers; moins adroit qu'audacieux dans ses artifices; entreprenant tout sans rien combiner; prodigue de sermens, de parjures, de bassesses et de trahisons; abhorré plutôt que craint de ses ennemis, et méprisé de ses complices. Tel était ce fameux Navarrois, nommé si justement *le Mauvais*, qui sera toujours en horreur à ceux qui ne déshonorent point la politique jusqu'à la confondre avec l'art des forfaits.

Il haïssait d'autant plus le dauphin, qu'il n'avait pu ni le tromper, ni le séduire. Il avait essayé vainement de le détacher de son père, et s'était vu enveloppé dans ses propres pièges. Ses vues chimériques se portaient jusqu'au trône; il fomentait les troubles de la capitale, livrée à des magistrats pervers, et à des citoyens

factieux, qui paraissaient ne sentir les disgraces publiques que pour en augmenter l'amertume et en éloigner les remèdes.

C'est une chose remarquable, que la ressemblance qui se trouve, du moins dans les premières années de leur gouvernement, entre Charles V, qui arracha la France aux Anglais, Henri IV qui la sauva des Espagnols et des Ligueurs, et Louis XIV qui la porta au plus haut point de splendeur et de gloire. Tous trois nés dans des temps d'égarement et de discorde, forcés d'abandonner leur capitale et de l'assiéger, pour y rentrer ensuite en triomphe, ne reçurent d'abord que des outrages de ce même peuple dont ils furent adorés depuis, et se virent obligés de le combattre avant de faire son bonheur.

Je me hâte de parcourir rapidement cette régence orageuse, où Charles revêtu d'un pouvoir précaire, lutte pendant quatre ans contre la fortune des Anglais, contre les perfidies du roi de Navarre, contre un scélérat nommé Marcel, dont on connaît l'audace et la punition. Je ne m'arrête point à cette irruption d'Édouard, que Charles rendit inutile, et qui prépara le traité de Bretigny. Je ne rappelle même qu'à regret ce traité honteux et funeste dont il fallut racheter la liberté du roi de France, que Charles rejeta d'abord par amour pour son pays, et qu'ensuite il accepta par amour pour son père. La rançon du roi Jean, qui ne fut pas payée toute entière, achève d'épuiser le royaume. Observateur trop scrupuleux peut-être d'un traité que l'Anglais n'exécutait pas, le monarque Français alla mourir à Londres, avec la réputation que l'infortune ne peut ôter

à la vertu, et la sagesse se plaça sur un trône qu'avait ébranlé l'imprudence.

L'école du malheur est faite pour les ames fortes ; c'est une éducation pénible et violente qui accable un tempérament faible, et qui affermit un corps robuste. La France, au moment où Charles en devint le maître, n'avait plus de ressources que celles que le génie sait découvrir ou créer. Mais son roi, nourri dans l'adversité et dans le péril, avait acquis cette fermeté tranquille qui laisse à l'ame toute sa force, et à l'esprit toutes ses lumières. Combattu sans cesse par les hommes et par les évènemens, il avait appris à les mettre également à profit. L'habitude d'une réflexion profonde lui avait fait appercevoir l'origine des fautes et des malheurs du gouvernement, et les moyens de les réparer. Enfin l'amour de la patrie, et cette commisération si naturelle pour un peuple accablé et indigent, (car pourquoi ne croirions-nous pas que les sentimens vertueux entrent dans les projets du génie, et encouragent ses efforts?) l'amour, dis-je, de son peuple et de sa patrie se fit sentir à cette ame courageuse, autant que l'intérêt de sa propre grandeur. Il vit toute l'étendue de ses devoirs, et il en accepta le fardeau ; et avec une santé faible et altérée, qui ne lui laissait pas entrevoir une longue carrière, il entreprit le grand ouvrage du rétablissement de la France, qu'à peine pouvait-il espérer d'accomplir.

Son premier soin est d'ordonner une diminution de subsides, sans laquelle le peuple ne met point de différence entre la guerre et la paix. Le commerce et l'agriculture également abandonnés, se raniment sous une administration

sage et bienfaisante. Il sentit que le royaume pourrait bientôt réparer ses pertes, si l'on mettait en œuvre les mains qui savent le rendre fertile; qu'il fallait sur-tout prévenir ce découragement que produit la misère et qui la perpétue; et qu'il importait, après de si terribles disgraces, de rassurer une nation abattue et intimidée, en lui persuadant qu'elle pouvait encore retrouver la gloire, puisqu'elle retrouvait le bonheur.

Mais comment amener ce changement si heureux et si difficile? Comment repousser loin de la France désolée et languissante, un ennemi si puissant et si long-temps victorieux? Comment soulever ce poids d'infortunes accumulées pendant deux règnes? Tout moyen violent, tout effort extraordinaire aurait porté les derniers coups au royaume, et aurait achevé sa ruine. Il fallait pour son salut que Charles eût précisément le caractère et les talens qu'exigeait une situation si périlleuse, et dont aucun de ses prédécesseurs ne lui avait donné l'exemple. Il fallait cette politique tranquille et circonspecte qui sait attendre du temps ce que la force ne peut donner; qui ne pouvant heurter de front son ennemi, amasse et multiplie autour de lui les piéges où il pourra tomber; qui observe toutes les fautes et n'en commet point; qui emploie à reprendre ses forces le temps que l'ennemi perd en négligeant les siennes. Tel fut l'art de Charles V: art qui le mit fort au-dessus des deux Édouards, plus habiles à vaincre qu'à gouverner.

Le monarque Anglais comptait trop sur la faiblesse de la France, et n'en voyait pas assez les ressources. Il méprisait un ennemi qu'il fal-

lait connaître, et qu'il ne sut pas prévenir; il s'endormait dans la mollesse, tandis que Charles veillait en épiant la vengeance. D'un autre côté, le vainqueur de Poitiers accablait la Guienne du poids des impôts, aliénait des cœurs qu'il aurait dû ménager, et violait les priviléges de ses barons qu'il était dangereux d'irriter, dans un temps où ils étaient la force ou la terreur du souverain. Il rejetait leurs plaintes en maître dur et superbe; Charles les reçut en roi et en politique; il exerça avec grandeur les droits de la suzeraineté, tandis qu'il s'assurait les moyens de la soutenir.

Enfin l'instant arrive où il doit recueillir le fruit de quatre ans de soins et de prudence. Le prince de Galles est cité au tribunal du roi de France, la guerre est déclarée dans Londres à l'orgueilleux Édouard; et pendant qu'il s'étonne de cette audace qu'il croit téméraire et impuissante, le comté de Ponthieu est saisi par le brave Châtillon, et réuni à la couronne; la Guienne, confisquée par un arrêt, est envahie par les armes; soixante places sont forcées ou rendues. Les princes du sang de France, soutenant l'honneur de ce grand nom, s'emparent du Limosin et de l'Angoumois. Le prince noir ne se croit pas en sûreté dans Angoulême, et fuit pour la première fois devant les drapeaux français. Jamais révolution ne fut plus prompte et plus imprévue. Tous les ressorts de la politique de Charles étaient prêts depuis long-temps, et ne furent apperçus qu'au moment de leur effet; et Édouard, qui ne les concevait pas encore, ne se consola de tant de pertes qu'en affectant le vain titre de roi de France, lorsqu'il y perdait ses conquêtes.

On devait s'attendre que l'Anglais, d'autant plus humilié de ses disgraces qu'il les avait moins prévues, allait faire les plus grands efforts pour ressaisir sa gloire et ses avantages, qui lui échappaient à-la-fois. Une armée nombreuse avait traversé la mer, et se répandait dans la France: il est vrai qu'elle n'avait pas pour chef le héros de l'Angleterre. Londres voyait alors expirer à la fleur de son âge cet illustre fils d'Édouard, dont Charles V admira les vertus aimables qu'il savait égaler, et les talens rares qu'il combattit avec succès; qui vit détruire à ses derniers momens l'ouvrage de ses victoires; qui avait effacé la gloire de son père, et parut emporter au tombeau la fortune de son pays.

Charles voit sans s'alarmer le terrible appareil de la vengeance des Anglais. Accablé de maladies continuelles, il ne pouvait être à-la-fois l'ame et le bras de la France; il fallait que l'œil du monarque rencontrât l'homme qui pouvait la défendre. C'est ici que Charles apprend à tous les souverains avec quelle circonspection, j'oserais dire avec quelle frayeur religieuse, ils doivent user du droit de donner ces grandes places, émanations si importantes de la souveraineté. Qu'ils sont heureux quand ils ont souscrit au choix de la patrie et de la renommée! qu'ils sont à plaindre quand ils l'ont trompé! Ne doivent-ils arrêter leurs yeux que sur ce qui les environne? Le mérite est-il toujours si près d'eux? ne peut-il habiter que dans l'enceinte de leurs palais? S'il n'a pour lui ni les avantages du hasard, ni les ressources de l'intrigue, ô rois! il n'attend que vos regards, et vos regards ne le chercheraient pas! Vous avez dans vos mains le grand ressort des ames, l'émula-

tion, et vous négligeriez de vous en servir! Est-ce donc à ceux qui commandent aux hommes, d'ignorer l'art de les employer! Quel est le prince dont le règne sera glorieux? C'est celui qui, comme Charles V, aura dit à l'homme supérieur : viens, achevons l'ouvrage de la nature ; elle t'a donné des talens, je vais te donner ta place.

Il avait reconnu le général dans celui qui, pour le vulgaire, n'eût été qu'un guerrier courageux. Il l'avait d'abord opposé au roi de Navarre. Affermi dans son choix par le succès, il l'oppose à toutes les forces de l'Angleterre ; il le préfère même aux princes de son sang, quoique distingués par leurs exploits, et ce n'est qu'à du Guesclin qu'il veut confier la patrie.

Un choix si glorieux pour ce guerrier ne fut pas contredit par ceux mêmes qui pouvaient être ses concurrens. Le temps des dangers et des malheurs est vraiment le règne du génie ; à force d'être nécessaire, il cesse d'être méconnu ; l'intérêt d'être juste est alors le seul qu'on écoute ; et l'envie qui n'est point consultée, attend en silence le jour de l'ingratitude. Mais le roi que nous louons n'avait pas besoin, pour être équitable, d'être averti par le péril. Les grands talens et les grands rois se recherchent et s'attirent. Il aimait du Guesclin ; il lui destinait la première dignité militaire. C'est dans ces mains victorieuses qui venaient de couronner en Castille Henri de Transtamare, qu'il voulait remettre l'épée de connétable. Un simple gentilhomme fut élevé à ce rang, qu'avaient illustré les Châtillons, les de Nesles, les Briennes et les Montmorencis. Il le refusa d'abord en

guerrier modeste, il le reçut en sujet soumis, et l'exerça en héros.

Nous sera-t-il permis d'observer que la science d'évaluer les hommes est peut-être plus rare dans les grandes monarchies, que dans cet ancien gouvernement féodal qui joignait quelques avantages à beaucoup d'inconvéniens? Les puissances plus multipliées, plus faibles et moins riches, payaient moins de troupes, et recherchaient plus avidement le mérite qui peut y suppléer. L'adresse d'attirer dans son parti les talens connus, faisait une grande partie de la politique de ces siècles. Des dangers plus fréquens et des mœurs plus simples, rendaient les princes plus attentifs et plus sensibles aux services, et la majesté fastueuse des cours n'avait pas mis tant d'intervalle entre le souverain qu'on trompe, et le mérite qu'on éloigne. Aujourd'hui que la constitution des états est plus affermie et plus robuste, il semble qu'on sente moins les fautes de la médiocrité et le besoin du génie; il est confondu dans l'immensité d'un vaste empire, étouffé par la foule, avili par le luxe; il s'arrête las et abattu dans une route semée d'obstacles et de dégoûts; et ce ne sont pas le plus souvent les talens et les hommes qui manquent au choix du maître; c'est le choix du maître qui manque aux hommes et aux talens.

Le connétable attendu par la nation, et redouté de l'Angleterre, ne trompa ni les craintes de l'une, ni les espérances de l'autre. Idole des Français, chéri de ceux même de ses ennemis qui avaient assez de mérite pour sentir le sien; né pour commander une armée, comme Charles pour gouverner un empire, il joignait à la valeur, à la franchise, vertus chevaleresques de

son temps, des talens qui n'en étaient pas. Il sut le premier en France assujettir à des combinaisons savantes et à des principes certains, les opérations militaires, livrées jusqu'alors à une audace aveugle et ignorante. Il donna peu de batailles, et il connut la science d'une campagne ; illustre en ce que la gloire de ses actions fut au-dessus de ses dignités ; heureux en ce qu'il vécut sous un prince qui sut le connaître et le récompenser ; remarquable en ce qu'il mit un roi sur le trône, et qu'il servit le sien, sans que l'un ni l'autre fût ingrat.

Charles instruit par l'expérience et les réflexions, lui avait recommandé sur-tout d'éviter une action générale et décisive, qui pouvait exposer l'état. Crécy et Poitiers lui avaient appris à ne pas confier le sort du royaume à la seule valeur de cette gendarmerie brillante et indisciplinée, qui savait mieux combattre qu'elle ne savait vaincre. La bravoure impétueuse du connétable se soumit aux grandes vues de Charles. Le génie du général fut d'accord avec la sagesse du roi, et c'est l'éloge de ce dernier.

Nous ne suivrons point le cours des exploits de du Guesclin, qui, dans un siècle d'ignorance, et dans l'enfance de l'art, donne le modèle de cette campagne savante et célèbre, le chef-d'œuvre du plus grand de nos généraux dans un siècle de lumières. L'ascendant des Français ne se dément plus; le soldat qui se fie à son général et à lui-même, est bien près d'être vainqueur. Les nouveaux efforts des Anglais ne font que leur préparer de nouveaux affronts, et par-tout ils sont dissipés ou détruits. Le Poitou, la Saintonge et l'Aunis, qui portaient à regret le joug de la domination étrangère, reçoi-

vent avec transport l'heureux guerrier qui les rend à la France. Charles désarme cet infatigable Navarrois qu'il avait trop épargné, saisit ses places et ses trésors en Normandie, et reçoit son hommage et son serment en méprisant l'un et l'autre.

Mais il méditait contre l'Anglais une vengeance plus éclatante, et qu'il ne dut qu'à son génie. Ses regards s'étendaient sur tout; il vit la marine languissante et négligée depuis Saint Louis, et il se proposa de la tirer de ses ruines. L'empire de la mer n'avait pas alors sans doute cette influence si puissante qu'il dut avoir ensuite, depuis que le nouveau monde est devenu l'ambition et la richesse de l'ancien; que la balance du commerce est en quelque sorte celle des états; que l'on calcule la possibilité des succès par les dépenses qu'ils doivent coûter, et qu'il faut des amas d'or pour renverser avec le fer les murailles et les bataillons. Mais Charles s'indignait avec justice que les Anglais entassent de continuelles invasions dans la France, et que la France ne reportât pas à son tour la terreur et les ravages chez ses implacables ennemis. Il voulut régner sur les deux élémens, il voulut avoir une flotte puissante qui garantît nos côtes en menaçant celles de l'étranger, et il l'eut. Les obstacles et les dépenses n'effrayèrent point son activité; et son économie habile et prévoyante lui avait préparé des ressources. Bientôt les ports de la Normandie retentissent des apprêts de cet armement. Les bienfaits et les récompenses du prince encouragent les travaux et l'émulation, et ses lumières président à la construction des vaisseaux. L'Angleterre voit ces préparatifs effrayans, et n'a pas le

temps de les prévenir. La flotte française se porte successivement dans le comté de Kent, à l'île de Wigth, à Plimouth, semblable à ces orages qui parcourent rapidement un horizon immense, et multiplient de tous côtés les traces de la dévastation et de la terreur. Les Français exercent ces tristes vengeances que le droit de la victoire semblait autoriser contre des ennemis qui avaient tant de fois abusé de leurs avantages. Les Anglais s'arment en foule pour arrêter la destruction et défendre leurs foyers. Mais malheureux par-tout, ils tombent sous le glaive et dans les chaînes, et l'Angleterre épouvantée croit voir dans ses désastres un présage sinistre pour le règne de son nouveau monarque. C'est dans ce moment qu'elle venait de perdre cet Édouard III qu'elle a compté parmi ses plus grands rois, qui connut les faveurs de la fortune et ses retours, qui avait commencé par accabler la France et fini par la redouter; qui, après avoir vécu dans la gloire, vieillit dans l'avilissement et les faiblesses, et mourut dans l'abandon.

A quel point Charles V avait changé la face du royaume! Il l'avait vu épuisé de défenseurs et de trésors, et cinq corps d'armée répandus dans les provinces poursuivaient de tous côtés nos ennemis, leur enlevaient leurs possessions, et assuraient les nôtres. Les richesses qui suffisaient à l'entretien de tant de troupes et à celui des forces navales, n'étaient dues qu'à ce talent si rare et si nécessaire dans un prince, d'éclairer l'administration des finances, et non pas à des exactions odieuses. Son épargne était le fruit de ses soins, et non la dépouille de l'indigence. Le traité de Bretigny avait livré le tiers de la

France aux Anglais ; et douze ans après ils n'y possédaient plus que Calais et Bordeaux. Ils avaient même perdu cette belle province d'Aquitaine, l'héritage de leurs rois. La réputation qui suit les succès et qui les fait naître, avait relevé le nom Français dans l'Europe, et le rendait formidable à ses ennemis. Une flotte victorieuse dominait sur les mers, protégeait notre commerce, et défendait nos ports; et depuis les extrémités de la Navarre jusqu'aux îles qui bordent l'Angleterre, tout avait plié devant les Français qui avaient un général et un roi. Si quelques hommes trop frappés de la gloire militaire regrettaient que Charles n'eût pas joint ce titre brillant à tant de titres qui l'honorent, qu'ils se souviennent que deux rois guerriers avaient perdu le royaume, et qu'un roi sage l'a sauvé. Que serait-il arrivé, si ce prince s'était aveuglément soumis aux préjugés de son temps, qui ne distinguant point assez les rois des anciens chefs de Barbares, faisaient consister leur principal mérite à s'exposer comme un soldat à la tête d'une armée? Que devenait la France, si son souverain avait eu le caractère de Jean II, et la destinée qui en fut la suite? Les braves de son siècle l'auraient loué sans doute, mais la postérité aurait-elle honoré en lui le restaurateur d'une nation?

Quand il n'aurait fait que tirer la France de l'état d'abaissement où elle était ; quand au milieu de tant de dangers et du tumulte de la guerre, il n'eût pas trouvé les moyens et les momens d'extirper les abus destructeurs, qui, comme un poison secret, dévorent la substance des états, il aurait encore des droits à notre reconnaissance et un rang distingué parmi les

rois ; mais nous n'avons vu que la moitié de son ouvrage. Son caractère distinctif (et c'est celui des hommes rares) était cette intelligence vaste et rapide qui voit par-tout ce qui manque ; et ce qui pourrait être suppléé, et qui suffit à-la-fois au travail de produire et à celui de perfectionner. Parmi les fonctions royales, il en est dont la gloire doit être nécessairement partagée ; il en est dont l'honneur appartient tout entier au prince qui sait penser et vouloir. C'est dans cette belle partie des devoirs du trône que nous allons suivre Charles V, et il s'offre à nous un grand spectacle, l'ame d'un monarque méditant le bonheur des hommes.

SECONDE PARTIE.

Si les peuples ne prononcent pas le nom de leurs rois sans être frappés de respect, le sage ne peut contempler leurs devoirs sans être frappé de terreur. Quand cette grande pensée a saisi son ame, elle le remplit et l'agite longtemps, et l'humanité entière paraît devant lui. Il voit une foule immense d'hommes qui vivent sous le regard d'un seul, et qui attendent de lui le bonheur qu'ils méritent en échange de leurs droits qu'ils ont abandonnés. Ils se sont tous soumis à lui, il s'est donné tout entier à eux, et s'il a bien connu cette espèce d'échange, c'est sans doute de son côté qu'est le plus grand fardeau. C'est à lui que s'adressent tous les hommages, mais c'est à lui que s'adressent toutes les plaintes publiques et secrètes. L'honneur de ce qui s'est fait de glorieux sous ses ordres lui appartient, mais le blâme du mal qu'il n'a pas empêché tombe sur lui. Aucune de ses

actions, aucune de ses paroles n'est indifférente. Il ne peut être injuste sans être parjure, car il a promis la justice; et s'il lui arrive, comme à tous les hommes de se tromper, son erreur s'étend et se multiplie dans les siècles.

Le temps où a vécu Charles, est tel qu'on doit lui savoir gré des fautes qu'il n'a pas commises, autant que du bien qu'il a fait. Des coutumes grossières, établies jadis par des conquérans barbares, et non encore rédigées, mêlées de quelques notions du droit romain mal interprété, formaient une jurisprudence bizarre, où rien n'était clair et décidé que la tyrannie des nobles et l'oppression du peuple. L'ignorance générale, qui s'étendait jusqu'aux ministres des lois, jetait encore des ténèbres sur leur administration. Les droits de l'humanité étaient partout méconnus, les droits de la guerre étaient affreux. Tout ce qui distinguait une certaine classe d'hommes, c'est cet esprit de chevalerie qui élevait l'ame, et mettait du moins dans les mœurs une sorte de noblesse, au lieu de cette douceur qui est le fruit des arts et des lumières. Cet héroïsme des chevaliers faisait une loi de la clémence et de la générosité envers l'ennemi, et un crime de la mauvaise foi; et c'est être voisin de la vertu que d'avoir senti la honte de tromper, et l'honneur d'être humain et bienfaisant.

Les passions sont ingénieuses même dans les temps d'ignorance, et l'intérêt est le trait de ressemblance où se reconnaît l'esprit humain dans tous les siècles. Quelqu'informe que fût la justice que l'on rendait alors au peuple, l'avidité avait pourtant trouvé les moyens de la rendre dispendieuse, et l'art de faire payer la

chicane était déja fort avancé. Un des premiers actes d'autorité de Charles V fut de réprimer ces vexations aussi injurieuses à la dignité des tribunaux, qu'odieuses aux citoyens. Nous avons encore l'ordonnance où il met des bornes à la longueur et aux frais des procédures, et restraint cette multitude dont tout l'emploi est de les prolonger et de les embarrasser. Il veut sur-tout que la justice soit prompte et gratuite pour l'indigent qu'elle doit protéger, et qu'elle achève d'accabler, si elle est lente et coûteuse. Il fixe le salaire des gens de lois; car il a toujours manqué à l'humanité l'établissement qui lui ferait le plus d'honneur; celui d'un certain nombre d'hommes, qui, avec une fortune médiocre et un grand courage, consacreraient leur étude et leur travail à défendre la fortune, l'honneur et la vie de leurs concitoyens pauvres, sans autre salaire que la reconnaissance publique, et des regrets après leur mort.

Les soins de Charles se portaient en même temps sur un autre abus non moins funeste, je veux dire l'altération de ces signes arbitraires qui représentant tous les biens et portant le nom du prince, doivent être aussi invariables que sa parole est sacrée. Il les rapprocha de leur première valeur, qu'on avait rabaissée beaucoup dans les besoins de l'état. Il sentit combien il était dangereux d'employer un pareil remède, qui détruit cette confiance, le fondement nécessaire de toute société. Il fut d'autant plus empressé à guérir ce mal toujours contagieux, que le commerce était un des objets sur lesquels il exerça le plus l'esprit réformateur qui caractérise son gouvernement. Ce n'est pas que cet échange des denrées et des productions de

tous les climats, si utile et si fructueux pour tous, lorsqu'il est bien entendu, eût alors des moyens aussi vastes et aussi multipliés qu'il les eut depuis, lorsqu'on eut acquis un nouveau monde. Ce grand arbre du commerce, qui ombrage aujourd'hui et enrichit tant de peuples, n'avait pas étendu ses rameaux aussi loin, et ne portait pas d'aussi beaux fruits; mais le sage monarque ne l'en cultiva pas avec moins d'attention. Il pensait que l'encouragement le plus solide qu'on pût donner aux commerçans, c'était une sage liberté. Persuadé qu'il fallait mettre sous les yeux de ses sujets les exemples et les avantages de l'industrie, il appelait les étrangers dans ses ports par toute sorte de franchises et d'exemptions. Il crut, avec raison, que la circulation plus abondante, et l'émulation qu'ils produisaient, étaient pour le prince d'un prix plus réel que les impositions qui les gênaient auparavant, et dont le royaume souffrait, sans que le trésor public en fût accru. C'est dans le même principe qu'il augmenta les privilèges de tous les négocians français; l'estime qu'il témoigna pour leurs travaux les leur rendait plus doux et plus chers, et ses bienfaits les rendaient plus faciles.

Mais s'il eut jamais besoin de toute la pénétration d'un législateur et de toute la vigilance d'un roi, ce fut sur-tout lorsqu'il entreprit de réformer la perception des deniers publics. Rien ne fait mieux voir les inconvéniens presque inévitables attachés à un grand empire, que ce cri de douleur et de reproche que les peuples ont élevé dans tous les temps contre les abus cruels qui leur rendent la levée des tributs insupportable. On peut croire ces plaintes exagérées;

mais en les réduisant beaucoup, il en reste assez pour gémir. Et comment, en jetant les yeux sur tant de millions d'hommes contribuables, ne pas croire que l'exacteur peut impunément trouver une proie quand le prince demande un subside? Combien de fois la voix de l'opprimé doit se perdre et être repoussée avant d'arriver jusqu'au trône? Par combien de moyens que la fraude invente, et que la sagesse du maître ne peut deviner, l'or qui doit être porté au dépôt de l'Etat, s'arrête-t-il souvent dans les canaux par où il passe? L'intérêt d'éclairer tant d'abus peut-il être égal à l'intérêt d'en profiter? Et l'art de la finance compliqué pendant des siècles, n'est-il pas comparable à la langue hiéroglyphique qui cachait au peuple les mystères des prêtres Egyptiens? Sully, le grand Sully avouait qu'il ne le connaissait pas tout entier, et l'histoire nous le représente déja comme une science inextricable dès le règne de Charles V. Les calamités publiques avaient encore augmenté le désordre; car c'est toujours lorsque la misère est au comble, que les déprédations ont plus de prétextes et de moyens. Le monarque eut le courage de contenir et de réprimer les administrateurs des finances au moment où il avait besoin d'eux. Dans les extrémités les plus pressantes, où tant d'autres princes auraient vendu leurs peuples à l'avidité des traitans, pour avoir de quoi repousser l'ennemi, il dédaigna ces honteuses ressources, et en chercha dans son génie qui s'accordassent avec son amour pour ses sujets. Il porta le flambeau dans ce dédale d'iniquités; il en punit plusieurs, en prévint d'autres, et coupa une des racines du mal, en écartant de ce ministère des hommes à qui leur

rang et leurs fonctions semblaient en interdire l'approche, et qui par un traité infâme s'étaient rendus protecteurs des coupables, en partageant le profit de leurs crimes. Il se fit rendre un compte exact de ceux qui devaient être chargés de la collection des impôts ; il observa leur conduite, et la régla par les plus sages ordonnances. Il ne détruisit pas tous les maux sans doute ; et qui l'aurait pu? Mais c'était beaucoup de les adoucir, et la reconnaissance de son peuple fut à-la-fois la preuve et le prix de ses soins. Il ne trouva pas ce système aujourd'hui tant cherché, qui, en réduisant à des opérations simples et lumineuses la perception des revenus du prince, augmenterait les richesses publiques, et diminuerait les charges des particuliers. Ce serait là le chef-d'œuvre de l'administration ; mais si Charles V n'a pas été jusques-là, avons-nous le droit de le lui reprocher ?

Il luttait contre les obstacles en tout genre, et son règne n'est qu'un combat perpétuel contre l'étranger qui menaçait ses États, et contre les fléaux qui les désolaient. La barbarie de ces siècles avait trouvé le secret funeste de rendre la paix plus affreuse que la guerre. La discipline sévère de ces nombreuses armées toujours subsistantes, qui défendent un royaume sans le troubler, n'avait pas encore été établie pour ces troupes passagères levées dans le besoin, et congédiées dès qu'elles devenaient inutiles. Ces soldats devenus brigands, accoutumés à la licence et au pillage, rassemblés sous les ordres des plus hardis d'entre eux, se déclarèrent les ennemis de toutes les nations au moment où elles n'en avaient plus. Nourris de rapines et de sang, payés par les peuples qui achetaient à

prix d'argent une sûreté précaire, quelquefois exterminés, ils avaient toujours des successeurs moins effrayés de leur punition qu'avides de dépouilles et de brigandage. Nous rougissons en voyant ce qu'ont été nos ancêtres, en voyant ces mœurs féroces, dignes des hordes les plus sauvages, et des Arabes du désert. Souvenons-nous que c'est à quelques hommes tels que Charles V, que nous devons ce que nous sommes aujourd'hui, et apprenons à respecter l'ouvrage du génie.

Charles apperçut la source de ces horribles désordres qui empoisonnaient les douceurs de la paix, dans ceux que l'on tolérait pendant la guerre pour flatter l'humeur avide et indépendante de la soldatesque, et sur-tout dans le privilège que s'arrogeait le premier aventurier courageux de se faire chef d'une compagnie de soldats, qu'il cherchait ensuite à enrichir par des crimes. Il jugeait qu'on ne pouvait trop assujettir aux lois ces hommes armés du glaive qui peut en rompre le joug; et la police militaire fut le fruit de ses réflexions. Il défendit qu'on levât des compagnies sans une permission expresse du prince, et cette permission devait être le prix des services. Il voulut que les chefs nommés par lui fussent responsables de la conduite de leurs soldats, et il contint les uns et les autres par des réglemens sévères, qui mirent le peuple à l'abri des violences. Cet ordre introduit pour la première fois dans nos armées, et l'une des principales causes des prospérités de son règne, fut perfectionné dans la suite sur le modèle qu'il en avait tracé. Toute législation demande à être affermie et achevée par le temps, et c'est sur-tout en ce genre

que le grand homme travaille pour les siècles.

Nous ne devons pas oublier une coutume constante dont Charles ne s'écarta jamais, et qui peint son caractère. Voulait-il statuer quelque chose sur la jurisprudence? il assemblait les magistrats. S'agissait-il de commerce? il appelait les négocians. Était-il question d'ordonnances militaires? il consultait les guerriers. Il s'éclairait toujours des lumières des autres, et décidait par les siennes. Il n'est peut-être point de marque plus sûre de supériorité; car l'homme faible craint toujours de paraître gouverné par autrui, et les pensées d'autrui sont stériles pour l'homme médiocre qui ne pense point.

Mais sa propre expérience lui tint lieu de tous les conseils, lorsqu'il porta cette fameuse loi devenue fondamentale, qui avançait de sept années la majorité des rois, fixée auparavant à vingt-un ans; et c'est un des monumens de sa prudence encore subsistant. Il connaissait le danger de laisser trop long-temps dans un royaume une autorité passagère qui n'a pas toujours les intérêts de l'autorité permanente; et il savait que le mal que peuvent faire les rois, est toujours moindre que celui qu'on peut faire en leur nom.

En préparant à ses successeurs une puissance plus assurée et plus tranquille, il sut défendre la sienne propre et celle des lois, contre des usurpations d'autant plus dangereuses qu'elles avaient un prétexte sacré. Des ministres de l'église, poussés par un esprit d'intérêt et d'ambition qu'elle condamne, évoquaient souvent à leur tribunal des causes qui, n'intéressant que la fortune ou la vie des citoyens, et non pas leur conscience, appartenaient aux magistrats

séculiers. Ces appels éternisaient les procès, et faisaient naître des exactions et des injustices. Charles, plein de zèle pour une religion sainte, ne voulut pas qu'elle devînt un objet de plainte et de scandale pour le peuple qui ne doit que la bénir et la respecter. Il resserra dans de justes bornes la juridiction du sacerdoce, toujours si digne de vénération, puisqu'il n'exerce que le règne de Dieu sur les ames; mais qui trahit Dieu et sa loi, lorsqu'il affecte un autre empire.

Toute oppression était odieuse à ce roi qui aimait son peuple. Il étendit les effets de sa bonté jusques sur cette nation qui paraît, en détestant toutes les autres, leur avoir donné le droit de la rejeter de leur sein; qui a été cruelle, et a souffert des cruautés; qui a puisé dans la proscription et dans la misère les leçons de l'industrie, et qui a fini par s'enrichir au milieu des peuples qui la maudissent. Quelques Juifs, qui semblaient n'avoir embrassé notre religion que pour la déshonorer, croyaient se rendre agréables à leurs nouveaux frères, en devenant les persécuteurs de leurs compatriotes. Ils élevaient tous les jours contre ces malheureux de nouvelles accusations, toujours reçues avec avidité par le peuple qui ne juge point, et adoptées légèrement par des juges qui étaient peuple. Le monarque qui doit la justice à tous, la rendit à des infortunés; il ordonna, et cette loi suffirait pour faire connaître l'esprit qui régnait alors, que les Juifs ne fussent pas condamnés sans preuve. Ce n'est pas sans demander pardon à l'humanité, que je loue un roi d'avoir défendu qu'on fût injuste, et d'avoir rempli le premier de ses devoirs; mais les de-

voirs changent de forme et d'espèce avec les temps. La raison voit le grand homme placé dans son siècle entre les lumières et les ténèbres, et il le juge sur ce qu'il a ôté aux unes et ajouté aux autres. Si nous étions portés à nous enorgueillir de nos progrès; si nous félicitant du chemin que nous avons fait, nous ne regardions pas avec assez de respect les hommes courageux qui nous en ont ouvert l'entrée, en arrachant les ronces qui la fermaient; c'est alors qu'on aurait droit de nous dire : « Eh! » d'où naît donc votre orgueil? Pourquoi vous » regardez-vous avec tant de complaisance » dans la route que l'on vous a tracée, au lieu » de songer à la poursuivre? Pensez-vous donc » avoir tout fait? Charles avançait son siècle, » et vous retardez le vôtre. Charles, dans un » règne trop court, et dans des temps trop » grossiers, a donné des lois sages, lorsqu'à » peine on connaissait des lois. Et vous, quatre » cents ans après lui, entourés de lumières et » de secours, avez-vous perfectionné votre lé- » gislation? C'est en vain que la raison vous » crie, qu'en empruntant une jurisprudence » étrangère, il fallait, pour vous la rendre pro- » pre, ou la concilier avec vos traditions loca- » les et vos coutumes antiques, ou les lui sacri- » fier; que le code d'un peuple éclairé doit » former un tout aussi parfait que peut l'être » l'ouvrage des hommes; que l'on ne doit y » trouver ni interprétations arbitraires, ni con- » tradictions absurdes : voilà le vœu général de » vos meilleurs citoyens. L'avez-vous rempli? » Songez-vous à le remplir? Et que vous sert » que votre langue soit la langue de l'Europe, » et que vos chefs-d'œuvre fassent ses plaisirs?

» Que vous servent tant de connaissances, si » ce n'est pas à porter au plus haut degré de » perfection ce qui rend une nation heureuse » et respectable, les lois? »

Il est doux pour ces esprits paisibles, occupés dans la retraite des arts qui élèvent l'ame et embellissent la vie, de trouver dans l'histoire leur goût justifié par l'exemple des hommes célèbres. Charles aimait les lettres; il encouragea le petit nombre de ceux que l'on appelait alors savans, c'est-à-dire qui avaient l'amour de la science, et n'en avaient pas encore une juste idée, et qui, dans des temps plus heureux, auraient su la connaître et l'acquérir. Les prospérités de son règne permirent à la nation de développer dans quelques poësies encore informes, la gaieté qui fait son caractère, et qui dicta les ouvrages de nos premiers écrivains. Il rassembla plus de livres qu'aucun de ses prédécesseurs n'en avait eu; et on le regarde comme le fondateur de cet immense dépôt des productions de l'esprit humain, que le travail augmentera d'un côté, tandis que la raison en retranchera de l'autre, et dans lequel on peut se représenter l'erreur et le mauvais goût, entourés de monumens innombrables, et la vérité et le génie appuyés sur quelques chefs-d'œuvre. On doit rappeler ici, pour l'honneur des lettres, ce mot si connu de Charles V, que la France doit être heureuse et florissante tant que la science y sera en honneur. On oppose avec plaisir ce sentiment d'un monarque illustre aux déclamateurs chagrins, qui pensent ou feignent de penser que les lettres ont corrompu les peuples, parce qu'elles n'ont pu guérir tous leurs maux. On l'oppose encore aux

hommes orgueilleux et jaloux, qui blessés en secret d'une gloire qu'on ne peut acheter et dont on n'hérite pas, voudraient anéantir le règne de l'éloquence et de la raison.

La vie d'un grand roi appartient toute entière au genre humain. S'il a commis une faute, si cette faute a été éclatante, sur-tout si elle a été réparée, c'est une instruction pour la postérité, et qui, à ce titre, doit entrer dans son éloge. L'adulation la dissimulerait; mais ce n'est pas à elle à sentir ni à louer ce qui est grand. Oui, ne craignons pas de le dire, Charles fut injuste une fois; mais il reconnut et corrigea son injustice, et ce trait est digne d'achever le tableau de sa gloire.

Du Guesclin, au moment où il fut nommé connétable, avait demandé pour toute grace, que, quelques discours qu'on pût tenir contre lui, le prince, avant de rien décider, daignât du moins l'entendre lui-même. Cette prière est un pressentiment remarquable; elle montre que le grand homme apperçoit l'envie d'aussi loin qu'il en est apperçu. Charles, sur la fin de son régne, irrité contre le duc de Bretagne, dont le penchant pour les Anglais n'était que trop manifeste, avait résolu de confisquer son duché: et nous n'entreprendrons point de juger cette démarche, condamnée par plusieurs historiens, et justifiée par d'autres. Toutes ces discussions de la politique et de la juridiction féodale, le plus souvent obscurcies à dessein par les apologistes des deux partis, trompent notre curiosité et nos jugemens. Quoi qu'il en soit, le connétable, chargé de cette guerre entreprise contre son souverain, ne l'approuva pas en effet; mais dans le conseil où le roi demanda les avis,

il ne s'expliqua que par un silence respectueux. La calomnie qui ne pouvait lui reprocher ses paroles, interpréta son silence. On feignit de craindre que du Guesclin ne fût d'intelligence avec le duc de Bretagne, et ne sacrifiât le roi de France. La malignité qui sait si bien ressembler au zèle, fit voir le royaume en danger, et la trahison prête à éclater. Le roi fut ému, entraîné, et la disgrace de du Guesclin décidée. Elle ne fut pas longue; l'impulsion étrangère que Charles avait suivie, céda aux réflexions de sa sagesse et aux mouvemens de sa générosité. Le guerrier vertueux, outragé par un reproche de perfidie qu'il avait si peu mérité, avait renvoyé sur-le-champ les marques de sa dignité au maître dont il était méconnu. Deux princes du sang royal vont de la part du monarque les reporter à du Guesclin. Ils lui rendent cette épée de connétable, ennoblie dans ses mains, et si terrible aux ennemis. Ils avouent que le roi a été trompé et qu'il lui rend justice. Le héros se défend quelque temps, il craint un second effort de la calomnie. Les princes insistent, et l'intérêt de l'État l'emporte; le monarque a fléchi son sujet. Qui des deux était le plus grand? O majesté des rois! combien tu t'élèves en t'abaissant devant la vertu!

Pourquoi faut-il que nous mêlions des regrets et des larmes au plaisir de l'admiration? Pourquoi faut-il que la mort d'un bon roi ait encore des droits à nos louanges, et qu'elles sont tristes et amères! La carrière de Charles fut trop tôt bornée; le ciel, qui lui prodigua ses dons, ne lui assigna que peu de jours pour en jouir. Une langueur secrète, attribuée à un poison lent, et qui du moins en eut les effets funestes, l'aver-

tissait à chaque instant d'une fin prochaine, et marqua le terme de ses années dans l'âge où les hommes ont toute la force de la maturité. Les germes du trépas qui se développaient dans son sein, n'ôtèrent rien à son courage. Plus il sentait défaillir sa vie, plus il se hâtait de la remplir de grandes actions, et d'en consacrer les restes à son peuple.

Lorsqu'il vit approcher la mort, il avait déja recueilli toute sa prudence pour rassurer le royaume, qui allait être abandonné à un enfant. La régence était réglée et restreinte, et la forme du gouvernement fixée. Prêt à se séparer de ses sujets, qui lui avaient toujours été si chers, il voulut leur laisser une dernière marque de son amour, en abolissant une partie des tributs qu'il n'avait jamais imposés qu'à regret, et qu'ils avaient toujours payés sans murmure. Il signa cet édit quelques heures avant d'expirer. Ses dernières paroles furent des vœux pour son peuple, et son dernier instant fut un bienfait.

Une idée accablante et terrible s'offre à moi, et doit s'offrir sans doute à tous les esprits. Nous avons vu Charles V travailler vingt ans au bonheur de la France : hélas ! quel en fut le fruit ? O inévitable révolution des choses humaines ! ô destinées des hommes, déposées dans les mains d'un homme ! Charles meurt, et tout est changé. Il meurt ; et ce que la sagesse, la constance et la modération avaient fait, la démence, l'ambition, la férocité l'ont détruit. Ah ! s'il eût été donné à ce prince de lire dans l'avenir ; si dans l'instant de sa mort, où il se consolait sans doute d'être sitôt enlevé à son peuple, par la pensée du bien qu'il avait fait,

il eût pu prévoir les malheurs affreux qui allaient accabler la France ! si cette scène effrayante de désastres et d'horreurs s'était ouverte devant ses yeux prêts à se fermer !..... Mais détournons les nôtres du tableau de ces infortunes, qu'un autre Charles sut réparer. La machine des grands états ne s'affermit et ne se fixe dans un sûr équilibre qu'après de violentes secousses, et sous les coups de l'adversité. O mes concitoyens ! quelques disgraces passagères n'ébranleront point votre courage. Vous ne perdrez jamais cette fierté nationale, le principe de l'héroïsme et du succès; vous entendrez l'ombre de Charles V qui vous crie : « Français, » si vous n'avez pas été invincibles[1], vos ennemis le sont-ils? Quelle nation doit avoir » plus de fermeté dans les revers que celle qui » se connaît tant de ressources? Quel peuple » doit être moins effrayé de ses défaites que » celui qui fut tant de fois vainqueur? Avez-» vous éprouvé plus de maux que ceux qui » m'ont précédé et qui m'ont suivi? Venez, » descendez dans ces tombes augustes où mon » brave connétable est placé à côté du roi qui » fut son ami, où j'ai vu descendre Turenne, » où j'attendais Villars. Venez jurer à tous ces » héros, à moi, de ne jamais vous défier de » votre courage ni de votre fortune; et que » ces grands noms et le mien, répétés sans » cesse parmi vous, soient l'aiguillon de votre » valeur, le présage de vos prospérités, et le » signal de vos victoires. »

---

[1] On sortait alors d'une guerre désastreuse, celle de 1756, terminée par la paix de 1763.

ÉLOGE

DE

FRANÇOIS DE SALIGNAC

DE LA MOTTE-FÉNÉLON,

ARCHEVÊQUE DE CAMBRAY, PRÉCEPTEUR DES ENFANS DE FRANCE.

Discours qui a remporté le prix de l'Académie Française, en 1771.

Non illum Pallas, non illum carpere livor
Possit. Ovid.

ÉLOGE

DE

FRANÇOIS DE SALIGNAC

DE LA MOTTE-FÉNÉLON.

PARMI les noms célèbres qui ont des droits aux éloges publics et aux hommages des peuples, il en est que l'admiration a consacrés, qu'il faut honorer sous peine d'être injustes, et qui se présentent devant la postérité, environnés d'une pompe imposante et des attributs de la grandeur. Il en est de plus heureux, qui réveillent dans les cœurs un sentiment plus flatteur et plus cher, celui de l'amour; qu'on ne prononce point sans attendrissement, qu'on n'oublierait pas sans ingratitude; que l'on exalte à l'envi, non pas tant pour remplir le devoir de l'équité, que pour se livrer au plaisir de la reconnaissance; et qui, loin de rien perdre en passant à travers les âges, recueillent sur leur route de nouveaux honneurs, et arriveront à la dernière postérité, précédés des acclamations de tous les peuples et chargés des tributs de tous les siècles.

Tels sont les caractères de gloire qui appartiennent aux vertus aimables et bienfaisantes, et aux talens qui les inspirent. Tels sont ceux

du grand homme que la nation célèbre aujourd'hui par la voix de ses orateurs, et sous les auspices de sa première académie. Fénélon est parmi les gens de lettres ce qu'Henri IV est parmi les rois. Sa réputation est un dépôt conservé par notre amour, et son panégyriste, quel qu'il soit, est surpassé d'avance par la sensibilité de ceux qui l'écoutent. Il n'est peut-être aucune classe d'hommes à qui l'on ne puisse offrir son éloge, et qui ne doive s'y intéresser. Je dirai aux littérateurs, il eut l'éloquence de l'ame et le naturel des anciens; aux ministres de l'église, il fut le père et le modèle de son peuple; aux controversistes, il soumit son opinion à l'autorité; aux courtisans, il ne rechercha point la faveur, et fut heureux dans la disgrace; aux instituteurs des rois, la nation attendait son bonheur du prince qu'il avait élevé; à tous les hommes, il fut vertueux, il fut aimé. Ses ouvrages furent des leçons données par un génie ami de l'humanité à l'héritier d'un grand empire. Ainsi je rapprocherai l'histoire de ses écrits de l'auguste éducation qui en fut l'objet; je le suivrai de la gloire à la disgrace, de la cour à Cambray, sur le théâre de ses vertus épiscopales et domestiques; et je puis remarquer d'avance comme un trait rare et peut-être unique, que l'honneur d'être compté parmi nos premiers écrivains, qui suffit à l'ambition des plus beaux génies, est le moindre de Fénélon.

PREMIÈRE PARTIE.

Entre les avantages que Fénélon dut à la nature ou à la fortune, à peine faut-il compter celui de la naissance. Un homme tel que lui devait répandre sur ses ancêtres plus d'illustration qu'il n'en pouvait recevoir. Un hasard plus heureux peut-être, c'était d'être né dans un siècle où il pût prendre sa place. Cette ame douce et tendre, toute remplie de l'idée du bonheur que peuvent procurer aux nations policées les vertus sociales et les sacrifices de l'intérêt et des passions, se serait trouvée trop étrangère dans ces temps d'ignorance et de barbarie, où l'on ne connaissait de prééminence que la force qui opprime, ou la politique qui trompe. Sa voix se fût perdue parmi les clameurs d'une multitude grossière et dans le tumulte d'une cour orageuse. Ses talens eussent été méconnus ou ensevelis; mais la nature le plaça dans un temps de lumière et de splendeur. Lorsqu'après des études distinguées qui annonçaient déja tout ce qu'il serait un jour, après les épreuves nécessaires pour être admis aux honneurs du sacerdoce, il parut à la cour de Louis XIV, la France était à son époque la plus brillante; le trône s'élevait sur des trophées et ne foulait point les peuples. Le monarque, entouré de tous les arts, était digne de leurs hommages, et leur offrait son règne pour objet de leurs travaux. L'activité inquiète et bouillante du caractère français, long-temps nourrie de troubles et de discordes, semblait n'avoir plus pour aliment que le desir de plaire au héros couronné qui daignait encore être

aimable. L'ivresse de ses succès et les agrémens de sa cour avaient subjugué cette nation sensible qui ne résiste ni aux graces ni à la gloire. Les sentimens qu'il inspirait étaient portés jusqu'à un excès d'idolâtrie dont l'Europe même donnait l'excuse et l'exemple. Tout était soumis et se glorifiait de l'être; il n'y avait plus de grandeur qu'aux pieds du trône, et l'adulation même avait pris l'air de la vérité et le langage du génie.

Fénélon apportant au milieu de la cour la plus polie de l'univers des talens supérieurs, des mœurs douces, des vertus indulgentes, devait être accueilli par tout ce qui avait assez de mérite pour sentir le sien, et attirer les regards d'un maître à qui nulle espèce de mérite n'échappait. Dès l'âge de dix-neuf ans, il s'était essayé dans le ministère de la parole évangélique, et avait réussi après Bossuet et Bourdaloue. Ses succès même avaient été si brillans, que son oncle, le marquis de Fénélon, homme de mœurs sévères et d'une probité respectée, craignit que le jeune apôtre ne se livrât trop aux impressions d'une gloire mondaine, et l'obligea de se renfermer dans les fonctions les plus obscures d'un état dont tous les devoirs sont également sacrés. Il fallut, dans l'âge où l'on est avide de succès et plein du sentiment de ses forces, que ce génie naissant ralentît son essor et descendît de sa hauteur. Cette première épreuve qui était pénible, parut cependant ne pas coûter beaucoup à sa docilité naturelle. Il étudia tous les exercices de la religion et de la piété sous la conduite du supérieur de Saint-Sulpice; mais ceux qui le voyaient obéir, le jugèrent bientôt digne de commander. On crut

pouvoir confier à sa jeunesse une place qui semblait demander de la maturité, celle de supérieur des *Nouvelles Catholiques*. C'étaient pour la plupart de jeunes personnes arrachées à l'hérésie, et qu'il fallait affermir dans une croyance qui n'était pas celle de leurs pères. Pour cet emploi sans doute on ne pouvait mieux choisir. Personne n'était plus capable que lui de tempérer l'austérité de sa mission en faveur d'un sexe délicat et sensible, près de qui le don de persuader ne peut guère être séparé de celui de plaire, et à qui le législateur de l'Evangile n'a jamais adressé que des paroles de grace, de clémence et de paix. Là commencèrent à se développer les qualités apostoliques de Fénélon; c'est alors qu'il composa le *Traité de l'Education des Filles*, et celui du *Ministère des Pasteurs*, premières productions de sa plume. Le bruit de ses travaux vint jusqu'aux oreilles de Louis XIV, d'autant plus flatté de ce genre de succès, qu'il croyait sa gloire intéressée à effacer jusqu'aux derniers vestiges du calvinisme. C'est à regret, c'est en gémissant, que pour ne pas trahir la mémoire de Fénélon, je rappelle ici des violences odieuses [1] exercées contre des sujets égarés, mais depuis longtemps paisibles, et qu'une autorité vigilante et ferme pouvait contenir sans les tourmenter. Je ne recherche point le triste plaisir d'accuser les mânes d'un monarque illustre, dont la mémoire est à jamais révérée. En déplorant ces abus dont je suis forcé de parler, je ne les impute ni au prince à qui on les cacha toujours,

[1] Les dragonades ordonnées par Louvois, et que Louis XIV ignora.

ni à la religion qui les désavoue, ni à la nation qui les condamne. Mais je ne dois pas omettre l'un des plus beaux traits de la vie de Fénélon, celui qui décela le premier toute la bonté de son ame et la supériorité de ses lumières. Le roi le charge d'une mission dans la Saintonge et dans l'Aunis; mission, il faut bien le dire, qui devait comme les autres être soutenue par les armes et escortée de soldats. Hélas ! il est si commun d'être humain par caractère et cruel par politique. D'autres que Fénélon connaissaient les droits de l'humanité; mais lui seul la défendit. Cette pitié stérile qui plaint les malheureux qu'elle abandonne, n'était pas la sienne. Une sensibilité profonde et éclairée, qui, lorsqu'il s'agit de morale, devient une raison sublime, l'élevait alors au-dessus de la politique du moment, et lui faisait voir les suites funestes de ce systême d'oppression. Il déclare qu'il ne se chargera point de porter la parole divine, si on lui donne d'autres soutiens que ceux de la charité qui en est le principe, et qu'il ne parlera au nom de Dieu et du roi, que pour faire aimer l'un et l'autre. Ce courage de la vérité imposa aux préjugés et au pouvoir. Deux provinces, graces à ses soins, furent préservées du fléau de la persécution qui en accablait tant d'autres. Lui seul offrit à la religion des conquêtes dignes d'elle et de lui. D'autres se contentèrent de gémir en exécutant des ordres rigoureux; d'autres peut-être eurent des remords; lui seul eut de la vertu.

S'il est pour l'homme vertueux une récompense qui puisse le toucher après le témoignage de son propre cœur, c'est l'amitié de ceux qui lui ressemblent, et c'est le tribut que recueillit

Fénélon en reparaissant à Versailles. Les Beauvilliers, les Chevreuse, les Langeron, parurent s'honorer du titre de ses amis. Les belles ames se jugent, s'entendent et se recherchent. Ces hommes rares se faisaient respecter par une conduite irréprochable et des connaissances étendues, dans une cour où les principes de l'honneur et l'élévation du caractère entraient pour beaucoup dans les talens de plaire et les moyens de s'agrandir. Content de leurs suffrages, heureux dans leur société, Fénélon négligeait d'ailleurs tout ce qui pouvait l'avancer dans la carrière des dignités ecclésiastiques ; il les méritait trop pour les briguer. Il est bien rare que les distributeurs des graces, même en reconnaissant le mérite, aillent au-devant de lui. La vanité veut des clients, et l'intérêt veut des créatures. Fénélon, recommandé par la voix publique, allait pourtant être nommé à l'évêché de Poitiers : il était même inscrit sur la feuille ; mais ses concurrens mirent plus d'art à le traverser qu'il n'en mit à se maintenir. Il fut rayé, et déja s'ouvrait devant lui un autre champ de gloire et de travaux. L'éducation du petit-fils de Louis XIV devenait un objet de rivalité entre tout ce que la cour avait de plus éminent en mérite. Beauvilliers, gouverneur du jeune prince, devait desirer un associé tel que Fénélon. Louis XIV cru Beauvilliers et la renommée, et Fénélon fut chargé de former un roi.

L'orgueil peut être flatté d'un pareil choix ; l'ambition peut s'en applaudir. Combien les sentimens qu'éprouve Fénélon sont plus nobles et plus purs ! Cette ame enflammée de l'amour du bien va donc travailler pour le bonheur des hommes. Elle pourra faire passer dans l'ame

d'un prince ce feu sacré qui l'anime elle-même, et qu'elle a puisé à la source la plus pure, dans cette religion toute d'amour et de bonté que Fénélon était si digne de chérir. Combien il se croit heureux ! Ses pensées ne seront point vaines, et ses vœux ne seront point stériles. Tout ce qu'il a conçu et desiré en faveur de sa patrie, va germer dans le sein de son auguste élève, pour porter un jour des fruits de gloire et de prospérité. Il va se faire entendre à cette ame neuve et flexible; il la nourrir a de vérités et de vertus ; il y imprimera les traits de sa ressemblance. Voilà le bonheur dont il jouit. Telle était, s'il est permis de s'exprimer ainsi, telle était la pensée du Créateur, quand il dit : *faisons l'homme à notre image.*

Plein de ces grandes espérances, il embrasse avec transport les laborieuses fonctions qui vont occuper sa vie. Cesser d'être à soi, et n'être plus qu'à son élève; ne plus se permettre une parole qui ne soit une leçon, une démarche qui ne soit un exemple; concilier le respect dû à l'enfant qui sera roi, avec le joug qu'il doit porter pour apprendre à l'être; l'avertir de sa grandeur pour lui en tracer les devoirs et pour en détruire l'orgueil; combattre des penchans que la flatterie encourage, des vices que la séduction fortifie; en imposer par la fermeté et par les mœurs au sentiment de l'indépendance si naturel dans un prince; diriger sa sensibilité et l'éloigner de la faiblesse; le blâmer souvent sans perdre sa confiance; le punir quelquefois sans perdre son amitié; ajouter sans cesse à l'idée de ce qu'il doit, et restreindre l'idée de ce qu'il peut; enfin, ne tromper jamais ni son disciple, ni l'état, ni sa conscience, tels sont les devoirs que s'impose

un homme à qui le monarque a dit, je vous donne mon fils; et à qui les peuples disent, donnez-nous un père.

A ces difficultés générales se joignaient des obstacles particuliers qui appartenaient au caractère du jeune prince. Avec des qualités heureuses, il avait tous les défauts qui résistent le plus au frein de la discipline; un naturel hautain, qui s'offensait des remontrances et s'indignait des contradictions; une humeur violente et inégale, qui se manifestait tantôt par l'emportement, tantôt par le caprice; une disposition secrette à mépriser les hommes, qui perçait à tout moment : voilà ce que l'instituteur eut à combattre, ce que lui seul peut-être pouvait surmonter. Il y avait deux écueils également à craindre pour lui, et où viennent échouer presque tous ceux qui se dévouent à élever la jeunesse; c'était ou de céder par lassitude et par faiblesse à des penchans si difficiles à rompre, ou d'aigrir et de révolter sans retour une ame si prompte et si fière, en la heurtant avec trop peu de ménagement. Mais Fénélon ne pouvait pas être dur, et il sut n'être pas faible. Il n'ignorait pas que dans tous les caractères il y a une impulsion irrésistible dont on ne peut briser le ressort, mais que l'on peut tromper et détourner par degrés en la dirigeant vers un but. Le duc de Bourgogne avait l'ame impérieuse et pleine de tous les desirs de la domination. Son maître sut tourner cette disposition dangereuse au profit de l'humanité et de la vertu. Sans trop blâmer son élève de se croire fait pour commander aux hommes, il lui fit sentir combien son amour-propre se proposait peu de chose en ne voulant d'autre empire que celui dont il recueil-

lerait l'héritage, comme on hérite du patrimoine de ses pères, au lieu d'ambitionner cet autre empire fait pour les ames vraiment privilégiées, et fondé sur les talens qu'on admire et sur les vertus qu'on adore. Il s'emparait ainsi de cette ame dont la sensibilité impétueuse ne demandait qu'un aliment. Il l'enivrait du plaisir si touchant que l'on goûte à être aimé, du pouvoir si noble que l'on exerce en faisant du bien, de la gloire si rare que l'on obtient en se commandant à soi-même. Lorsque le prince tombait dans ces emportemens dont il n'était que trop susceptible, on laissait passer ce moment d'orage où la raison n'aurait pas été entendue. Mais dès ce moment tout ce qui l'approchait avait ordre de le servir en silence et de lui montrer un visage morne. Ses exercices même étaient suspendus; il semblait que personne n'osât plus communiquer avec lui, et qu'on ne le crût plus digne d'aucune occupation raisonnable. Bientôt le jeune homme épouvanté de sa solitude, troublé de l'effroi qu'il inspirait, ne pouvant plus vivre avec lui ni avec les autres, venait demander grace et prier qu'on le réconciliât avec lui-même. C'est alors que l'habile maître, profitant de ses avantages, faisait sentir au prince toute la honte de ses fureurs, lui montrait combien il est triste de se faire craindre et de s'entourer de la consternation. Sa voix paternelle pénétrait dans un cœur ouvert à la vérité et au repentir, et les larmes de son élève arrosaient ses mains. Ainsi c'était toujours dans l'ame du prince qu'il prenait les armes dont il combattait ses défauts: il ne l'éclairait que par le témoignage de sa conscience et ne le punissait qu'en le faisant rougir de lui-même. Cette espèce de châtiment

est sans doute la plus salutaire ; car l'humiliation qui nous vient d'autrui est un outrage ; celle qui vient de nous est une leçon.

Il n'opposait pas un art moins heureux à la légèreté de l'esprit et aux inégalités de l'humeur. La jeunesse est avide d'apprendre, mais se lasse aisément de l'étude : un travail suivi lui coûte, il coûte même à la maturité. Fénélon, pour fixer l'inconstance naturelle de son disciple, semblait toujours consulter ses goûts, que pourtant il faisait naître. Une conversation qui paraissait amenée sans dessein, mais qui toujours en avait un, réveillait la curiosité ordinaire à cet âge, et donnait à une étude nécessaire l'air d'une découverte agréable. Ainsi passaient successivement sous ses yeux toutes les connaissances qu'il devait acquérir, et qu'on faisait ressembler à des graces qu'on lui accordait, dont le refus même devenait une punition. L'adresse du maître mettait de l'ordre et de la suite dans ce travail, en paraissant n'y mettre que de la variété. Le prince s'accoutumait à l'application et sentait le prix du savoir. Un des secrets de l'instituteur était de paraître toujours le traiter en homme et jamais en enfant. On gagne beaucoup à donner à la jeunesse une haute opinion de ce qu'elle peut faire ; elle vous croit aisément quand vous lui montrez de l'estime ; cet âge n'a que la candeur de l'amour-propre, et n'en a pas les défiances.

A des soins si sagement ménagés et si constamment suivis, que l'on joigne la douceur attirante et affectueuse de Fénélon, sa patience inaltérable, la flexibilité de son zèle et ses inépuisables ressources quand il s'agissait d'être utile, et l'on ne sera pas surpris du prodigieux

changement qu'on remarqua dans le jeune prince, devenu depuis l'idole de la cour et de la nation. Oh! si nous pouvions réveiller du sommeil de la tombe les générations ensevelies, ce serait à elles de prendre la parole, de tracer le portrait de ce prince, qui serait vraiment l'éloge de Fénélon. « C'est lui, diraient-elles, » dont l'enfance nous avait donné des alarmes, » dont la jeunesse nous rendit l'espérance, dont » la maturité nous transporta d'admiration, » dont la mort trop prompte nous a coûté tant » de larmes. C'est lui que nous avons vu si af- » fable et si accessible dans sa cour, si compa- » tissant pour les malheureux, adoré dans l'in- » térieur de sa maison, ami de l'ordre, de la » paix et des lois. C'est lui qui, lorsqu'il com- » manda les armées, était le père des soldats, » les consolait dans leurs fatigues, les visitait » dans leurs maladies; c'est lui dont l'ame » était ouverte à l'attrait des beaux-arts, aux » lumières de la science, lui qui fut le bien- » faiteur de Lafontaine; c'est lui que nous » avons vu verser sur les misères publiques » des pleurs qui nous promettaient de les ré- » parer un jour. Hélas! les nôtres ont coulé » trop tôt sur ses cendres; et quand le grand » Louis fut frappé dans sa postérité de tant de » coups à-la-fois, nous avons vu descendre dans » le cercueil l'espoir de la France et l'ouvrage » de Fénélon. »

Ce qui peut achever l'éloge du maître et du disciple, c'est le tendre attachement qui les liait l'un à l'autre, et qui ne finit qu'avec leur vie. Le duc de Bourgogne voulut toujours avoir pour ami et pour père son respectable instituteur. On ne lit point sans attendrissement

les lettres qu'ils s'écrivaient. Plus capable de réflexion, à mesure qu'il avançait en âge, le prince se pénétrait des principes du gouvernement que son éducation lui avait inspirés, et l'on croit que s'il eût régné, la morale de Fénélon eût été la politique du trône. Ce prince pensait (du moins il est permis de le croire en lisant les écrits faits pour l'instruire), il pensait que les hommes, depuis qu'une religion sainte leur a fait secouer le joug de l'ignorance et de la superstition, ont dû apprendre à porter volontiers celui de l'autorité légitime, qui est la loi vivante consacrée par Dieu même; que les monarques ayant dans leurs mains les deux grands mobiles de tout pouvoir, l'or et le fer, et redevables au progrès des lumières du progrès de l'obéissance, en doivent d'autant plus respecter les droits naturels des peuples qui ont mis sous la protection du trône tout ce qu'ils ne peuvent plus défendre; que l'autorité qui n'a plus rien à faire pour elle-même, est comptable de tout ce qu'elle ne fait pas pour l'état; qu'on ne peut alléguer aucune excuse à des peuples qui souffrent et qui obéissent; que les plaintes de la soumission sont sacrées, et que les cris du malheur, s'ils sont repoussés par le prince, montent au trône de Dieu; qu'il n'est jamais permis de tromper ni ses sujets, ni ses ennemis, et qu'il faut, autant qu'il est possible, ne faire sentir aux uns et aux autres ni trop de faiblesse, ni trop de puissance; que toutes les nations étant fixées dans leurs limites, et ne pouvant plus craindre ni méditer ces grandes émigrations qui jadis ont changé la face de l'univers, la fureur de la guerre est trop souvent une maladie des rois et des ministres,

dont les peuples ne devraient ressentir ni les accès, ni les fléaux; qu'enfin, excepté ces momens de calamité où l'air est infecté de vapeurs mortelles, et où la terre refuse le tribut de ses moissons, excepté ces jours de désastres marqués par les rigueurs de la nature, dans tout autre temps, lorsque les hommes sont malheureux, ceux qui les gouvernent sont coupables.

Telles sont les maximes répandues en substance dans les *Dialogues des Morts*, ouvrage rempli des notions les plus saines sur l'histoire, et des vues les plus pures sur l'administration; dans *les directions pour la conscience d'un roi*, que l'on peut appeler l'abrégé de la sagesse et le catéchisme des princes; mais surtout dans le Télémaque, chef-d'œuvre de son génie, l'un des ouvrages originaux du dernier siècle, l'un de ceux qui ont le plus honoré et embelli notre langue, et celui qui plaça Fénélon parmi nos plus grands écrivains.

Son succès fut prodigieux, et la célébrité qu'il eut n'avoit pas besoin de ces applications malignes qui le firent rechercher encore avec plus d'avidité, et laissèrent dans l'ame de Louis XIV des impressions qui ne s'effacèrent point. La France le reçut avec enthousiasme, et les étrangers s'empressèrent de le traduire. Quoiqu'il semble écrit pour la jeunesse, et particulièrement pour un prince, c'est pourtant le livre de tous les âges et de tous les esprits. Jamais on n'a fait un plus bel usage des richesses de l'antiquité et des trésors de l'imagination. Jamais la vertu n'emprunta pour parler aux hommes un langage plus enchanteur, et n'eut plus de droits à notre amour. Là se fait sentir davantage ce genre d'éloquence

qui est propre à Fénélon; cette onction pénétrante, cette élocution persuasive, cette abondance de sentiment qui se répand de l'ame de l'auteur, et qui passe dans la nôtre; cette aménité de style qui flatte toujours l'oreille et ne la fatigue jamais; ces tournures nombreuses où se développent tous les secrets de l'harmonie, et qui pourtant ne semblent être que les mouvemens naturels de sa phrase et les accens de sa pensée; cette diction toujours élégante et pure qui s'élève sans effort, et se passionne sans affectation et sans recherche; ces formes antiques qui sembleraient ne pas appartenir à notre langue, et l'enrichissent sans la dénaturer; enfin, cette facilité charmante, l'un des plus beaux caractères du génie, qui produit de grandes choses sans travail, et s'épanche sans s'épuiser.

Quel genre de beautés ne se trouve pas dans le Télémaque? L'intérêt de la fable, l'art de la distribution, le choix des épisodes, la vérité des caractères, les scènes dramatiques et attendrissantes, les descriptions riches et pittoresques, et ces traits sublimes qui toujours placés à propos et jamais appelés de loin, transportent l'ame et ne l'étonnent pas.

Il avait formé son goût sur celui des anciens, c'est-à-dire que la trempe de son esprit se trouvait analogue à celle des meilleurs écrivains de la Grèce et de Rome; car l'étude et la méthode ne servent qu'à mettre nos sentimens en principes; et c'est toujours notre caractère qui anime notre style, et qui lui donne son empreinte. En observant de près quel est ce caractère dans l'auteur de Télémaque et dans ses illustres modèles, on trouvera que c'est une

sensibilité exquise du cœur et des organes. Il ne faut pas se méprendre à ce mot : ce n'est point cette chaleur apprêtée qui couvre d'expressions vives et de figures violentes des idées communes ou fausses, comme un acteur médiocre gesticule avec force et pousse de grands cris sans être ému et sans émouvoir. La sensibilité dont je parle résulte à-la-fois d'une ame prompte à s'affecter et d'un esprit prompt à appercevoir; c'est celle qui ne résistant point à l'impression des objets, les rend comme elle les a reçus, sans songer à leur ajouter rien, mais aussi sans leur rien ôter; qui gardant des traces fidèles de ce qu'elle a éprouvé, se trouve toujours d'accord avec ce qu'ont éprouvé les autres, et leur raconte leurs sensations; c'est elle qui laisse tomber une larme au moindre cri, au moindre accent de la nature, mais qui demeure l'œil sec à toutes les contorsions de l'art; qui dans ce qu'elle compose donne aux lecteurs plus de plaisir qu'ils ne lui supposent de mérite, leur inspire plus d'intérêt que d'admiration, et se rapprochant toujours d'eux, les attache toujours davantage; c'est elle qui faisait les vers de Racine, qui prête tant de charmes aux tendresses de Tibulle, et même à la négligence de Chaulieu; c'est elle enfin qui répandit sur les écrits de Fénélon des couleurs si douces et si aimables, et qui nous y rappelle sans cesse, comme nous sommes rappelés vers une société qui nous charme, ou vers l'ami qui nous console.

Le discours qu'il prononça dans l'académie lorsqu'elle le reçut parmi ses membres, la lettre qu'il lui adressa sur la Poësie, *les Dialogues sur l'Éloquence*, sont autant de monu-

mens de la plus belle littérature et de la critique la plus lumineuse. Il est impossible en les lisant de ne pas aimer les anciens, la poësie, les arts, et sur-tout de ne pas l'aimer lui-même. Mais cet amour qu'il inspire à ses lecteurs n'a-t-il pas un peu égaré ceux qui ont voulu regarder le Télémaque comme un poëme épique? C'est dans l'éloge même de Fénélon, c'est en invoquant ce nom cher et vénérable qui rappelle les principes de la vérité et du goût, qu'il faut repousser une erreur que sans doute il condamnerait lui-même. Ne confondons point les limites des arts, et ressouvenons-nous que la prose n'est jamais la langue du poëte. Il suffit pour la gloire de Fénélon qu'elle puisse être celle du génie.

Le Télémaque dérobé à la modestie de l'auteur, comme tous ses autres écrits, lui donnait une renommée qu'il ne cherchait pas; l'archevêché de Cambray qu'il n'avait pas demandé, le mettait au rang des princes de l'église, et l'éducation du duc de Bourgogne achevée, au rang des bienfaiteurs de l'état, lorsqu'une déplorable guerre, que son nom devait rendre fameuse, vint troubler son heureuse et brillante carrière, et versa les chagrins dans son cœur et l'amertume sur ses jours.

Arrêtons-nous un moment avant d'entrer dans ces tristes détails, et considérons le sort de l'humanité. Comment cet homme si aimé et si digne de l'être trouva-t-il des persécuteurs? Oh! que désormais nul mortel ne se flatte d'échapper à la haine et à l'envie; la haine et l'envie n'ont pas épargné Fénélon. Mais quoi! oublions-nous que la disgrace est le moment du grand homme? Ne nous hâtons pas de le plain-

dre ; quand nous le verrons aux prises avec le malheur, nous ne pourrons que l'admirer.

SECONDE PARTIE.

Une religion à la fois sublime et tendre, la seule qui nous apprenne à connaître et à aimer Dieu, ce qui suffirait pour attester qu'elle seule est émanée de lui, produit naturellement un saint enthousiasme dans les ames ardentes et les imaginations vives, et delà ces innombrables prodiges de zèle, de constance, de courage dans ces solitaires, ces martyrs, ces missionnaires, tous également animés de ce desir généreux de procurer aux autres un bonheur dont eux seuls sentaient tout le prix. Mais l'homme n'a rien reçu de si excellent qu'il ne soit malheureusement capable d'en abuser. Tant de novateurs se sont égarés par orgueil! Fénélon du moins ne pouvait s'égarer qu'à force de sensibilité. C'était chez lui la qualité la plus précieuse, celle qui embrasait son ame de l'amour de l'ordre, de la vérité et de la paix, biens éternels réunis dans l'idée d'un Dieu ; et si Dieu permit que ce même amour l'emportât un moment hors des bornes, c'était pour nous rappeler celles qu'il nous a marquées lui-même en tout, même dans le bien qui ne peut être infini qu'en lui seul. Fénélon eût voulu que les hommes aimassent Dieu comme il est aimé des anges, et il oublia que ce qui nous est promis comme une récompense dans le monde de l'éternité, ne nous est pas donné dans le monde du temps. Il se trompa donc, comme il le reconnut lui-même d'après la sentence de l'église ; mais son erreur, si bien réparée par sa soumis-

sion, ne pouvait être qu'un excès d'amour. C'était l'essence de Fénélon : sa religion n'était qu'amour ; et l'amitié même, toute belle qu'elle est, quand elle est jointe à la vertu, ne pouvant suffire à cette intarissable sensibilité, il lui fallait un objet immortel. Ses pensées toutes célestes le faisaient anticiper sur cet état à venir, où il pourrait aimer Dieu *sans intérêt et sans crainte ;* et ce fut là toute son erreur, qui porte son excuse avec elle, et dont sa docilité si édifiante fit un nouveau triomphe pour lui.

Lisez dans le Télémaque la description de l'Elysée, et vous verrez combien il se transportait facilement dans un autre ordre de choses. Ce morceau est le chef-d'œuvre d'une imagination passionnée : toutes les expressions semblent au-dessus de l'humain. C'est la peinture d'un bonheur qui n'appartient pas à l'homme terrestre, et qui ne peut être conçu et senti que par une substance immortelle. En le lisant, on est enlevé dans les cieux, et l'on respire en quelque sorte l'air de l'immortalité. Ceux qui ont observé que l'on a toujours réussi à peindre l'enfer et jamais le paradis, n'ont qu'à jeter les yeux sur l'Elysée du Télémaque, et ils feront du moins une exception.

Ce qui intéresse encore sa mémoire et notre admiration, c'est le contraste de sa conduite avec celle de plusieurs de ses adversaires. A Dieu ne plaise que je veuille obscurcir du moindre nuage la victoire décernée à leur doctrine ; mais peut-on se dissimuler tout ce que mêlèrent les intérêts humains à la cause de la vérité, qui n'en demeure pas moins respectable ? En parcourant les mémoires du siècle, on voit les athlètes de Port-Royal fatigués de cette longue

et pénible lutte où ils se vengeaient par la célébrité de leurs écrits des anathêmes du Saint-Siège et de l'animadversion du gouvernement, se retirer de la lice avec adresse, et alarmer la religion et la cour sur une hérésie naissante qui était loin de ressembler à la leur. On arme la jalousie secrète de tous ceux qu'avait blessés l'élévation de l'archevêque de Cambray; on entraîne M.de de Maintenon qui ne devait pas entrer dans des discussions de théologie. Cette adroite favorite née avec un esprit délicat et un caractère faible, qui avait plus de vanité que d'ambition, et plus d'ambition que de sensibilité, qui ne pouvait ni être heureuse à la cour, ni la quitter; plus jalouse de gouverner le roi que l'état, et sur-tout plus savante à gouverner l'un que l'autre; cette femme qui eut une destinée singulière, sans laisser une réputation éclatante, avait aimé Fénélon comme elle aima Racine, et les abandonna tous les deux. Elle fit plus, elle se joignit à ceux qui sollicitaient à Rome la condamnation de l'archevêque, soit qu'elle fût blessée, comme on l'a dit, de n'avoir pas obtenu sur son esprit et sur ses opinions tout l'ascendant qu'elle prétendait et qu'elle ne devait pas avoir, soit qu'elle n'eût jamais la force de résister à Louis XIV, alors conduit par Bossuet. A ce nom justement respecté, à ce nom qu'on ne peut pas confondre dans la foule des ennemis de Fénélon, rejetons d'abord les idées injurieuses qui n'ont pu naître dans nos jours que de la haine de la religion, et qu'on a voulu faire passer pour violence dans ses écrits et dans ses démarches, ne fut jamais que le zèle inflexible d'un théologien qui craint pour la saine doctrine. Est-il

permis de fouiller dans le cœur d'un grand homme, pour y chercher des sentimens qui ternniraient sa mémoire en démentant sa vie et ses principes? Non, ce n'est pas dans un Bossuet que le génie peut devenir le persécuteur de la vertu : il ne pouvait être que l'ennemi de l'erreur. Non, Bossuet qui avait vu s'élever la jeunesse de Fénélon et naître sa fortune et sa gloire, qui même avait voulu lui imprimer de ses mains le caractère de la dignité épiscopale, ne le vit pas avec les yeux d'un concurrent, après l'avoir vu si long-temps avec les yeux d'un père. S'il était et dut être vraiment effrayé des dangereuses illusions d'un ministre de l'église et d'un Fénélon, pouvait-il l'être de ses succès et de sa renommée? Souvenons-nous au moins qu'il était placé trop haut comme orateur et comme écrivain, pour descendre jusqu'à la jalousie. S'il poursuivit la condamnation de son frère égaré, ce fut avec la vivacité d'un apôtre, et non pas avec l'animosité d'un rival, et en demandant pardon à Louis XIV de ne lui avoir pas révélé plutôt une hérésie plus dangereuse encore que le calvinisme, il n'était agité que des saintes terreurs d'un chrétien, d'un évêque, et non pas animé de l'ambition d'un courtisan qui ne fut jamais la sienne; et ce n'est pas à lui qu'il faut s'en prendre des dispositions secrètes du monarque, qui n'étant pas juge en ces matières, était peut-être en effet moins blessé des *Maximes des Saints* [1], que des maximes du Télémaque, dont plusieurs pouvaient lui paraître des reproches,

[1] Ouvrage théologique de Fénélon.

mais dont lui-même en mourant confessa la vérité.

Mais si l'on est forcé d'estimer dans Bossuet cette ardeur dévorante, ce *zèle de la maison du Seigneur*, qui chez lui l'emportait sur tout, on chérit dans Fénélon la modération de sa défense, la sincérité de sa soumission et l'humilité de sa défaite. En même temps qu'il persévère à désavouer les conséquences que l'on tire de ses principes, en même temps qu'il persiste dans le refus d'une rétractation qui pouvait prévenir sa disgrace, il déclare que s'il ne croit pas devoir céder à ses adversaires qui lui paraissent mal interpréter ses pensées, il ne résistera jamais à l'autorité du Saint Siège qui a le droit de les juger. Il attend ce jugement avec une résignation profonde; il ne se plaint ni des invectives que l'on mêle aux réfutations, ni des manœuvres qu'on emploie pour le perdre; car ses antagonistes n'étaient pas tous aussi purs que Bossuet, et ne se servaient pas tous d'armes aussi légitimes. Lui-même il couvre d'un voile tous ces ressorts que font jouer les passions humaines; il défend à son agent à la cour de Rome de se prévaloir des découvertes qu'il a pu faire sur les intrigues de ses ennemis, et sur-tout de se servir des mêmes moyens. Il écrit à Bauvilliers : *si le Pape me condamne, je serai détrompé; s'il ne me condamne pas, je tâcherai par mon silence et mon respect d'appaiser ceux de mes confrères qui sont animés contre moi.* Enfin Louis XIV laisse éclater sa colère. Les services de Fénélon sont oubliés. Il reçoit l'ordre de quitter la cour et de se retirer à Cambray. Ses amis sont exilés, ses parens privés de leurs emplois. On presse

à Rome l'arrêt de sa condamnation, que l'on arrache avec peine, et que les juges donnent à regret, et même avec des réserves assez obligeantes, pour que l'inexorable évêque de Meaux se plaigne que Rome n'en a pas fait assez. Ses ennemis semblent ne pas trouver leur triomphe assez complet. Ils ne savaient pas alors qu'ils lui en préparaient un bien plus digne d'envie, et auquel rien n'a manqué que des imitateurs. Dans le temps même où l'esprit de discorde et de résistance semblait répandu dans l'église, où l'on voyait de tous côtés l'exemple de la révolte, et nulle part celui de l'obéissance, Fénélon monte en chaire, annonce qu'il est condamné et qu'il se soumet, invite tous les peuples de son diocèse et tous les chrétiens à se soumettre comme lui; s'oppose au zèle des écrivains de Port-Royal, qui ne voient plus alors que la gloire de le défendre et le plaisir d'attaquer Rome; enfin il publie ce mandement qui nous a été conservé comme un modèle de l'éloquence la plus touchante et de la simplicité évangélique. *A Dieu ne plaise*, dit-il, *qu'il soit jamais parlé de nous, que pour se souvenir qu'un pasteur a cru devoir être aussi soumis que le dernier de son troupeau!* Cet acte de résignation écrit en peu de mots et contenu dans une page, a mérité d'échapper à l'oubli où sont plongés ces innombrables volumes, monumens de dispute et de démence, qui ont fait à la religion tout le mal qu'ils pouvaient lui faire, sans produire jamais aucun bien; au lieu qu'il est vrai de dire que si Dieu voulait faire un miracle pour amener à la foi tout le reste de la terre, il n'en pourrait choisir un plus grand et plus efficace, que de

renouveler souvent l'exemple et les vertus de Fénélon.

Qui croirait que cet effort de docilité et de patience ne désarma pas ses ennemis ? La haine alla plus loin que Rome, et voulut joindre les humiliations de l'auteur à la proscription de l'ouvrage. Ses propres suffragans assemblés pour recevoir le bref qui le condamne, osent lui reprocher que son mandement ne marque pas un *acquiescement total*, et laisse encore un prétexte à la *résistance intérieure*. Ils décident contre l'avis du Saint-Siège, et malgré les réclamations de Fénélon, que tous ses écrits apologétiques sont proscrits avec son livre; et cet avis passe en sa présence à la pluralité. Ainsi l'on accumulait outrage sur outrage; ainsi au moment même de son abaissement, on se vengeait de sa faveur passée, de sa dignité même qui joignait les honneurs de la principauté à ceux de la prélature; on se vengeait de la gloire qu'il avait acquise en se soumettant; on se vengeait de sa renommée et du Télémaque. Qu'on ne dise point qu'il est des moyens d'adoucir l'envie. On peut quelquefois terrasser ce monstre, mais on ne l'apprivoise jamais. Il s'indigne également et qu'on lui résiste, et qu'on lui cède. Il vous poursuit sans relâche, si vous le combattez; et si vous lui demandez grâce, il vous déchire et vous foule aux pieds.

Bossuet après sa victoire, passa pour le plus savant et le plus orthodoxe des évêques; Fénélon après sa défaite, pour le plus modeste et le plus aimable des hommes. Bossuet continua de se faire admirer à la cour; Fénélon se fit adorer à Cambray et dans l'Europe. Peut-être serait-ce ici le lieu de comparer les talens

et la réputation de ces deux hommes également célèbres, également immortels. On pourrait dire que tous deux eurent un génie supérieur ; mais que l'un avait plus de cette grandeur qui nous élève, de cette force qui nous terrasse ; l'autre, plus de douceur qui nous pénètre et de ce charme qui nous attache. L'un fut l'oracle du dogme, l'autre celui de la morale ; mais il paraît que Bossuet, en faisant des conquêtes pour la foi, en foudroyant l'hérésie, n'était pas moins occupé de ses propres triomphes que de ceux du christianisme ; il semble au contraire que Fénélon parlait de la vertu comme on parle de ce qu'on aime, en l'embellissant sans le vouloir, et s'oubliant toujours sans croire même faire un sacrifice. Leurs travaux furent aussi différens que leurs caractères. Bossuet né pour les luttes de l'esprit et les victoires du raisonnement, garda même dans les écrits étrangers à ce genre cette tournure mâle et nerveuse, cette vigueur de raison, cette rapidité d'idées, ces figures hardies et pressantes, qui sont les armes de la parole. Fénélon fait pour aimer la paix et pour l'inspirer, conserva sa douceur même dans la dispute, mit de l'onction jusques dans la controverse, et parut avoir rassemblé dans son style tous les secrets de la persuasion. Les titres de Bossuet dans la postérité sont sur-tout ses Oraisons funèbres et son Discours sur l'histoire ; mais Bossuet, historien et orateur, peut rencontrer des rivaux [1]. Le Télémaque est un ouvrage unique, dont nous ne pouvons rien rapprocher. Au livre des *Varia-*

[1] Les Discours de Fleury sur l'Histoire de l'Eglise, les ouvrages de Massillon, etc.

tions, aux combats contre les hérétiques, on peut opposer le livre sur l'*Existence de Dieu*, et les combats contre l'athéisme, doctrine funeste et destructive, qui dessèche l'ame et l'endurcit, qui tarit une des sources de la sensibilité, et brise le plus grand appui de la morale, arrache au malheur sa consolation, à la vertu son immortalité, glace le cœur du juste en lui ôtant un témoin et un ami, et ne rend justice qu'au méchant qu'elle anéantit.

Cet ouvrage sur l'*Existence de Dieu*, en réunit toutes les preuves; mais la meilleure, c'était l'auteur lui-même. Une ame telle que la sienne, prouve qu'il est quelque chose digne d'exister éternellement. C'est sur-tout lorsqu'il se vit fixé dans son diocèse, c'est pendant son séjour à Cambray, (que par habitude on appelait son exil, comme si l'on pouvait jamais être exilé là où notre devoir nous a placés) c'est dans ce temps qu'il signala davantage toutes ses qualités personnelles, qui le rendaient vraiment digne de ce nom de pasteur des peuples qu'autrefois on donnait aux rois. On a prétendu qu'il regrettait la cour. N'est-ce point vouloir trop lire dans le cœur des hommes? Il se peut qu'attaché tendrement à la personne du jeune prince, peut-être même à celle de Louis XIV, qu'il était difficile de ne pas aimer, attaché sur-tout à des amis tels qu'il savait les choisir et les mériter, il regrettât quelquefois et les charmes de leur commerce, et la vue de l'enfant auguste et chéri qu'il avait élevé pour la France, et qu'il portait toujours dans son cœur. Mais quel censeur assez sévère, quel homme assez dur pourrait lui reprocher ces sentimens si justes et si naturels? Qu'ils sont loin de cette

dégradation trop honteuse et trop ordinaire aux courtisans dépouillés, qui du moment où ils n'ont plus ni théâtre, ni spectateurs, tombent aussitôt accablés du poids d'eux-mêmes, et ne se relèvent plus ! Fénélon avait perdu quelque chose sans doute ; on tient à ses premières affections, à ses liens habituels ; on tient à ses travaux et à ses espérances. On peut même croire que les vertus qui lui restaient à pratiquer, seules consolations d'un homme tel que lui, pouvaient être d'un plus difficile usage que celles qui l'avaient distingué jusqu'alors. Les grands objets appellent les grands efforts, et les épreuves violentes avertissent l'ame de rassembler ses forces. Il est des sacrifices plus pénibles, parce qu'ils sont plus durables, qui demandent un courage de tous les momens et un dévoûment continuel. On pouvait, occupant une place à la cour, s'être montré vigilant et irréprochable, et s'endormir dans la mollesse et l'oisiveté sur le siège épiscopal. Pour se refuser à cette facilité encouragée par l'exemple, de remettre ses fonctions à des mains subalternes, pour échapper aux séductions inséparables de l'autorité, pour résister aux douceurs d'un repos qui semble permis après des occupations laborieuses et des succès brillans, pour se dérober même à l'attrait si noble des arts et de l'étude, enfin pour s'oublier soi-même et appartenir tout entier aux autres, il fallait avoir un trésor inépuisable d'amour pour l'humanité, et ne plus rien voir dans la nature que le plaisir de faire du bien. Il y a peu d'hommes assez corrompus pour n'avoir pas connu quelquefois cette espèce de plaisir ; mais il est au moins aussi rare de n'en

pas connaître d'autre. Ce fut le seul de Fénélon, dès qu'il fut rendu à ses diocésains; et il ne paraît pas en lisant les historiens de sa vie, qu'il pût y avoir dans sa journée des momens dérobés aux fonctions de son ministère. Veiller lui-même sur les exercices d'un séminaire qu'il rapprocha de sa résidence pour s'en occuper de plus près; instruire et former toute cette jeunesse qui doit fournir des soutiens à l'église, et aux fidèles des pasteurs; parcourir sans cesse les villes et les campagnes pour y présider au maintien de la discipline et au soulagement des peuples; ne croire aucune fonction du sacerdoce indigne de l'épiscopat : un tel plan de conduite ne laisse aucun accès à la dissipation, et permet à peine le délassement. Je ne trace point ici un modèle imaginaire; je n'use point du droit des panégyristes d'écrire quelquefois ce qu'on a dû faire, plutôt que ce qu'on a fait : l'éloge doit être fidèle comme l'histoire; et l'éloquence, soit qu'elle loue, soit qu'elle raconte, a toujours à perdre en se séparant de la vérité. C'est cette vérité même, c'est Fénélon, c'est la foule des monumens historiques, c'est cet amas d'autorités que j'atteste ici; je croirais affaiblir leur témoignage, si j'avais eu la vaine prétention d'y ajouter. Oui, c'est lui, c'est cet écrivain si riche et si sublime, cet esprit si brillant et si délicat qui descendait jusqu'aux moindres détails de l'administration ecclésiastique, si pourtant on peut descendre en remplissant ses devoirs. Il prêchait dans une église de village aussi volontiers que dans la chapelle de Versailles. Cette voix qui avait charmé la cour de Louis XIV, ce génie qui avait éclairé l'Europe, se faisait entendre à des pâtres et à des artisans,

et nul langage ne lui était étranger, dès qu'il s'agissait d'instruire les hommes et de les rendre meilleurs. Il se mettait sans peine à la portée de ces esprits simples et grossiers. Il ne préparait point ses discours; c'était un père qui parlait à ses enfans, et qui leur parlait d'eux-mêmes. Il était sûr d'être inspiré par son cœur; et il sentait que lorsqu'il n'aurait rien à leur dire, c'est qu'il cesserait de les aimer. Il ne combattait point les incrédules en parlant à des laboureurs. Il savait que s'il est des esprits infortunés et superbes qui ne connaissent la religion que par des abus, le peuple ne doit la connaître que par des bienfaits.

Les siens se répandaient autour de lui avec abondance et avec choix. Son bien était vraiment le bien des pauvres. Le désintéressement lui était naturel, et quand le roi lui donna l'archevêché de Cambray, il résigna l'abbaye de Saint-Valery, disant qu'il avait assez et même trop d'un seul bénéfice. Il eût été à souhaiter qu'il pût en administrer plusieurs. La bienfaisance n'a jamais trop à donner. Ses revenus étaient distribués entre des ecclésiastiques, qui s'acquittant des devoirs de leur état, n'en recevaient pas assez de secours, et ces maisons de retraite où le sexe en se mettant à l'abri de la séduction, n'est pas toujours à l'abri de la pauvreté, et ces asyles consacrés au soulagement de l'humanité où quelquefois elle manque du nécessaire, et ces malheureux qui souffrent en secret plutôt que de s'exposer à rougir, et qui souvent périraient dans l'obscurité, s'il n'y avait pas quelques ames divines qui cherchent les besoins qui se cachent. Mais que dis-je? Il ne s'agit plus d'infortunes secrètes ou particulières.

Une plus vaste scène de malheur s'offre à la sensibilité de Fénélon. Elle n'est point effacée de notre mémoire cette époque désastreuse et terrible, cette année, la plus funeste des dernières années de Louis XIV, où il semblait que le ciel voulût faire expier à la France ses prospérités orgueilleuses, et obscurcir l'éclat du plus beau règne qui eût encore illustré ses annales. La terre stérile sous les flots de sang qui l'inondent, devient cruelle et barbare comme les hommes qui la ravagent ; et l'on s'égorge en mourant de faim. Les peuples accablés à la fois par une guerre malheureuse, par les impôts et par le besoin, sont livrés au découragement et au désespoir. Le peu de vivres qu'on a pu conserver ou recueillir, est porté à un prix qui effraie l'indigence, et qui pèse même à la richesse. Une armée, alors la seule défense de l'état, attend en vain sa subsistance des magasins qu'un hiver destructeur n'a pas permis de remplir. Fénélon donne l'exemple de la générosité ; il envoie le premier toutes les récoltes de ses terres, et l'émulation gagnant de proche en proche, les pays d'alentour font les mêmes efforts, et l'on devient libéral même dans la disette. Les maladies, suite inévitable de la misère, désolent bientôt et l'armée et les provinces. L'invasion de l'ennemi ajoute encore la terreur et la consternation à tant de fléaux accumulés. Les campagnes sont désertes, et leurs habitans épouvantés fuient dans les villes. Les asyles manquent à la foule des malheureux. C'est alors que Fénélon fit voir que les cœurs sensibles à qui l'on reproche d'étendre leurs affections sur le genre humain, n'en aiment pas moins leur patrie. Son palais est ouvert aux malades, aux

blessés, aux pauvres, sans exception. Il engage ses revenus pour faire ouvrir des demeures à ceux qu'il ne saurait recevoir. Il leur rend les soins les plus charitables, il veille sur ceux qu'on doit leur rendre. Il n'est effrayé ni de la contagion, ni du spectacle de toutes les infirmités humaines rassemblées sous ses yeux. Il ne voit en eux que l'humanité souffrante. Il les assiste, leur parle, les encourage. Oh! comment se défendre de quelque attendrissement, en voyant cet homme vénérable par son âge, par son rang, par ses lumières, tel qu'un génie bienfaisant, au milieu de tous ces malheureux qui le bénissent, distribuer les consolations et les secours, et donner les plus touchans exemples de ces mêmes vertus dont il avait donné les plus touchantes leçons?

Hélas! la classe la plus nombreuse des humains est dans presque tous les états réduite à un tel degré d'impuissance et de misère, tellement dévouée à l'oppression et à la pauvreté, que plus d'un pays serait devenu peut-être une solitude, si des vertus souvent ignorées ne combattaient sans cesse les crimes ou les erreurs de la politique. Plus d'un homme public, plus d'un particulier même a renouvelé ces traits d'une bonté compatissante et généreuse. Mais leurs belles actions ont obtenu moins d'éloges, parce que leur nom avait moins d'éclat. Celui de Fénélon était en vénération dans l'Europe; et sa personne était chère aux étrangers, et même à nos ennemis. Eugène et Marlborough qui accablaient alors la France, lui prodiguèrent toujours ces déférences et ces hommages que la victoire et l'héroïsme accordent volontiers aux talens paisibles et aux vertus désar-

mées. Des détachemens étaient commandés pour garder ses terres, et l'on escortait ses grains jusqu'aux portes de sa Métropole. Tout ce qui lui appartenait était sacré. Le respect et l'amour que l'on avait pour son nom avaient subjugué même cette espèce de soldats qui semblent devoir être plus féroces que les autres, puisqu'ils se sont réservé ce que la guerre a de plus cruel, la dévastation et le pillage. Leurs chefs lui écrivaient qu'il était libre de voyager dans son diocèse sans danger et sans crainte, qu'il pouvait se dispenser de demander des escortes françaises, et qu'ils le priaient de permettre qu'eux-mêmes lui servissent de gardes. Ils lui tenaient parole, et l'on vit plus d'une fois l'archevêque Fénélon conduit par des hussards autrichiens. Il doit être bien doux d'obtenir un pareil empire; il l'est même de le raconter.

S'il avait cet ascendant sur ceux qui ne le connaissaient que par la renommée, combien devait-il être adoré de ceux qui l'approchaient! On croit aisément, en lisant ses écrits et ses lettres, tout ce que ses contemporains rapportent des charmes de sa société. Son humeur était égale, sa politesse affectueuse et simple, sa conversation féconde et animée. Une gaîté douce tempérait en lui la dignité de son ministère, et le zèle de la religion n'eut jamais chez lui ni sécheresse ni amertume. Sa table était ouverte pendant la guerre à tous les officiers ennemis ou nationaux que sa réputation attirait en foule à Cambray. Il trouvait encore des momens à leur donner au milieu des devoirs et des fatigues de l'épiscopat. Son sommeil était court, ses repas d'une extrême frugalité, ses mœurs

d'une pureté irréprochable. Il ne connoissait ni le jeu, ni l'ennui. Son seul délassement était la promenade, encore trouvait-il le secret de la faire rentrer dans ses exercices de bienfaisance. S'il rencontrait des paysans, il se plaisait à les entretenir. On le voyait assis sur l'herbe au milieu d'eux, comme autrefois saint Louis sous le chêne de Vincennes. Il entrait même dans leurs cabanes, et recevait avec plaisir tout ce que lui offrait leur simplicité hospitalière. Sans doute ceux qu'il honora de semblables visites racontèrent plus d'une fois à la génération qu'ils virent naître, que leur toît rustique avait reçu Fénélon.

Vers ses dernières années, il se trouva engagé dans une sorte de correspondance philosophique avec le duc d'Orléans depuis régent de France, sur ces grandes questions qui tourmentent la curiosité humaine, et auxquelles la révélation seule peut répondre. C'est ce commerce qui produisit les *Lettres sur la Religion*. C'est vers ce temps que l'on crut qu'il desirait de revenir à la cour. On prétendait qu'il ne s'était déclaré contre le jansénisme que pour flatter les opinions de Louis XIV, et pour se venger du cardinal de Noailles qui avait condamné le quiétisme. Mais Fénélon connaissait-il la vengeance? N'était-il pas fait pour aimer le pieux Noailles, quoiqu'il ne pensât pas comme lui? N'avait-il pas été toujours opposé à la doctrine de Port-Royal? Enfin est-ce dans la retraite et dans la vieillesse que cet homme incorruptible qui n'avait jamais flatté, même à la cour, aurait appris l'art des souplesses et de la dissimulation? Nous avons des lettres originales où il proteste de la pureté de ses inten-

tions, et ne parle du cardinal de Noailles que pour le plaindre et pour l'estimer. Gardons-nous de récuser ce témoignage. Quelle ame mérita mieux que la sienne de n'être pas légèrement soupçonnée? Il me semble que dans tous les cas, le parti qui coûte le plus à prendre, c'est de croire que Fénélon a pu tromper.

Sa vie qui n'excéda pas le terme le plus ordinaire des jours de l'homme, puisqu'elle ne s'étendit guère au-delà de soixante ans, éprouva cependant l'amertume qui semble réservée aux longues carrières. Il vit mourir tout ce qu'il aimait. Il pleura Beauvilliers et Chevreuse; il pleura le duc de Bourgogne, cet objet de ses affections paternelles, qui naturellement devait lui survivre. C'est alors qu'il s'écria: *tous mes liens sont rompus*. Il suivit de près son élève. Une maladie violente et douloureuse l'emporta en six jours. Il souffrit avec constance, et mourut avec la tranquillité d'un cœur pur, qui ne voit dans la mort que l'instant où la vertu se rapproche de l'Être suprême dont elle est l'ouvrage. Ses dernières paroles furent des expressions de respect et d'amour pour le roi qui l'avait disgracié, et pour l'église qui le condamna. Il ne s'était jamais plaint ni de l'un, ni de l'autre.

Sa mémoire doit avoir le même avantage que sa vie, celui de faire aimer la religion. Ah! si elle eût toujours été annoncée par des ministres tels que lui, quelle gloire pour elle, et quel bonheur pour les humains! Quel honnête homme refusera d'être de la religion de Fénélon?

Grand Dieu! car il semble que l'hommage que je viens de rendre à l'un de tes plus dignes

adorateurs soit un titre pour t'implorer; confirme nos vœux et nos espérances. Fais que les vertus de tes ministres imposent silence aux détracteurs de leur foi ; que les maximes de Fénélon qu'un grand roi trouva *chimériques*, soient réalisées par de bons princes qui seront plus grands que lui; qu'au lieu de ces prétendus secrets de la politique, qui ne sont que l'art facile et méprisable de l'intrigue et du mensonge, on apprenne de Fénélon qu'il n'est qu'un seul secret vraiment rare, vraiment beau, celui de rendre les peuples heureux ; que tous les hommes soient convaincus que leur vraie gloire est d'être bons, parce que leur nature est d'être faibles ; que cette gloire soit la seule qu'ambitionnent les souverains, la seule dont leurs sujets leur tiennent compte; que l'on songe que dix années du règne d'Henri IV font disparaître devant lui comme la poussière toute cette foule de héros imaginaires, qui n'ont su que détruire ou tromper; qu'enfin toutes les puissances de la terre qui se glorifient d'être émanées de toi, ne s'en ressouviennent que pour songer à te ressembler.

ÉLOGE

DE

NICOLAS DE CATINAT,

MARÉCHAL DE FRANCE.

Discours qui a remporté le prix de l'Académie française, en 1775.

Justum et tenacem propositi virum. Hor.

ÉLOGE

DU

MARÉCHAL DE CATINAT.

Dans cette foule de génies célèbres en tout genre, que la nature semblait avoir de loin préparés et mûris, pour en faire l'ornement d'un seul règne, l'orgueil de nos annales et l'admiration du monde; dans ce siècle resplendissant de gloire, dont tous les rayons viennent se confondre et se réunir au trône de Louis XIV, j'observe avec étonnement un homme qui prenant sa place au milieu de tous ces grands hommes, sans avoir rien qui leur ressemble, et sans être effacé par aucun d'eux, forme seul avec tout son siècle un contraste frappant, digne de l'attention des sages et des regards de la postérité. Placé dans une époque et chez une nation où tout est entraîné par l'enthousiasme, lui seul, dans sa marche tranquille, est constamment guidé par la raison. Sur un théâtre où l'on se dispute les regards, où l'on brigue à l'envi la place la plus brillante, il attend qu'on l'appelle à la sienne, et la remplit en silence, sans songer à être regardé. Quand l'idolâtrie vraie ou affectée qu'inspire le monarque, est le principe de tous les efforts, est dans tous les cœurs ou dans toutes les bouches, il ne s'oc-

cupe que de la patrie, n'agit que pour elle, et n'en parle pas. Autour de lui tout sacrifie plus ou moins à l'opinion, à la mode, à la cour; il ne connaît que le devoir, le bien public et sa propre estime. Autour de lui le bruit, l'ostentation, l'esprit de rivalité semblent inséparables de la gloire qu'on obtient ou qu'on prétend, et se mêlent à toute espèce d'héroïsme; seul il semble pour ainsi dire éteindre sa gloire, étouffer sa renommée, et ne dissimule rien tant que ses succès et ses avantages, si ce n'est les fautes d'autrui. Tous les hommes illustres de son temps sont marqués par la nature d'un signe particulier et caractéristique qui annonce d'abord le talent dont elle les a dotés; il semble indifféremment né pour tous, et suivant le témoignage remarquable qu'un de ses ennemis [1] lui rendait devant leur maître commun, *on peut également faire de lui un général, un ministre, un ambassadeur, un chancelier:* et en effet il paraît en réunir les qualités, sans en exercer les fonctions. Enfin (et c'est ce qui le distingue plus que tout le reste) parmi tant d'hommes rares qui offraient à la grandeur de leur monarque le tribut de leurs talens, aucun n'est exempt de préjugé ni de faiblesse; ces grandes ames sont égarées par de grandes passions, ou dominées par les erreurs du vulgaire; seul il possède cette raison supérieure; cette

[1] Louis XIV voulait faire M. de Catinat major des gardes. Le duc de la Feuillade, colonel de ce régiment, n'aimait pas Catinat; il dit au roi : *Sire, vous pouvez faire de lui un chancelier, un ministre, un ambassadeur, un général d'armée, mais non pas un major des gardes.* V. la Vie de Catinat.

inaltérable égalité d'ame, cette philosophie de caractère, la plus rare de toutes, et qui marqua toutes les actions, tous les momens de sa vie. Ces traits singuliers et vraiment admirables, dont aucun n'est exagéré, et que l'on peut recueillir dans nos histoires, me frappent et m'attirent comme malgré moi vers le grand homme dont les interprètes de la nation et de la renommée inscrivent aujourd'hui le nom dans leurs fastes. J'entre autant que je le puis, Messieurs, dans vos vues patriotiques, et je présente à mes concitoyens l'éloge de Nicolas de Catinat, maréchal de France, et général des armées de Louis XIV.

Sa noblesse était ancienne dans la robe. Ses aïeux, distingués dans la magistrature, avaient transmis jusqu'à lui une suite non interrompue de vertus et de talens héréditaires; espèce de succession la plus honorable de toutes, et qu'il était digne de recueillir. Le nom des Catinat, dans la province dont ils étaient originaires, n'était prononcé qu'avec respect. Héritier d'un nom révéré, il préféra d'abord à toute autre profession celle qui avait illustré ses pères. Mais bien différent de ces hommes médiocres et vains, qui fiers d'avoir reçu de la fortune la faculté d'acheter une charge de juge, dédaignent ceux qui n'ont reçu de la nature que les talens de l'orateur, il commença par exercer la fonction la plus brillante et la plus pénible du barreau, celle de servir d'organe à la vérité, et de soutien à l'innocence; car ces titres ne devraient jamais être séparés de celui d'avocat. On sait qu'il ne plaida qu'une seule cause. Il la croyait bonne, et la perdit. Il renonça dès-lors au barreau, non par ressentiment ou par

orgueil ; il ne montra jamais ni l'un ni l'autre dans aucun moment de sa vie. Mais sans doute cet esprit éminemment juste ne crut pas pouvoir s'accorder avec une jurisprudence encore trop arbitraire, et ne voulut être ni juge, ni combattant dans cette lice tortueuse, où les lois et l'équité luttent si souvent dans les ténèbres.

La fortune de la France appelait Catinat dans nos armées : il y fut remarqué dès ses premiers pas. Au siège de Lille, il attira les regards de Louis XIV, qui ne les arrêta jamais que sur le mérite, du moins jusqu'au moment où l'habitude des succès lui persuada dans sa vieillesse que son choix créait les talens. Ceux de Catinat lui parurent mériter l'encouragement le plus flatteur. Il le plaça dans un corps dont il avait fait l'objet de son affection particulière. C'était le régiment des Gardes ; et si l'on fait réflexion que ce corps était composé de ce qu'avaient de plus brillant la cour, la noblesse et les armées, on comprendra tout ce que le monarque croyait dès-lors devoir faire pour Catinat, né d'une famille de robe, et simple lieutenant de cavalerie. Il dut à son nouveau grade le bonheur de servir dans la plus illustre école de la guerre, dans l'armée du grand Condé. C'était sans doute un précieux avantage, et quoique les maîtres de l'art aient observé peu de rapports entre les principes militaires de Condé qui osait tout, et ceux de Catinat qui ne hasardait rien, cependant il est des points où les grands talens doivent se rapprocher, et la maturité de Condé devait sans doute instruire la jeunesse de Catinat. Il combattait à cette sanglante journée de Sénef, où le génie, après avoir peut-être risqué trop, eut

l'honneur de tout réparer. Il y fut blessé. Fait pour être apperçu par le général, comme il l'avait été par le maître, il reçut des témoignages de l'intérêt qu'il avait inspiré à tout ce qui savait l'apprécier. *Il y a si peu de gens faits comme vous*, lui écrivit le prince, *qu'on perd trop quand on les perd.* Pour peu que l'on connaisse le grand Condé, on sent qu'une pareille lettre ne pouvait pas être écrite à un homme médiocre.

Jugé propre à tous les genres de service, on le voit tour-à-tour major-général dans une campagne, commandant de cavalerie dans une autre, négociateur à Pignerol, où il s'agit de faire accepter au duc de Mantoue l'alliance impérieuse de Louis XIV, et une garnison française dans ses états : gouverneur à Casal, dans le Montferrat, où placé au milieu d'une domination étrangère, il rétablit la discipline parmi nos troupes, que ce séjour avait corrompues ; ailleurs dirigeant les fortifications ou les sièges avec Vauban, ne se refusant à rien, et réussissant à tout. Nous pourrons dans la suite lui rendre grace au nom de la patrie de tous ces différens travaux entrepris pour elle, et qui nous le montrant sous différens points de vue, nous apprendront tout ce qu'il pouvait être. Voyons d'abord ce qu'il a été. Cette science militaire, dont on fait la première qualité des héros, et qu'il posséda dans un degré éminent, est aussi la première qui s'offre à considérer en lui. C'est sur le théâtre du commandement général, où Catinat monta de bonne heure, que je me hâte de le suivre. Mon sujet me presse et m'entraîne, et le tableau de l'Europe entière se présente d'abord à nos regards.

La France était alors à cette époque également brillante et dangereuse, où le comble de la sagesse serait de tempérer sa propre force, et de résister à sa fortune. Vingt ans d'un règne dont rien n'avait égalé l'éclat, élevaient Louis XIV à ce degré de pouvoir auquel on n'ajoute pas sans en abuser. C'est dans ces momens, où la modération même aurait peine à faire pardonner tant de supériorité, qu'on affectait cette hauteur inflexible qui avertit les faibles de se réunir pour contre-balancer la puissance. Ombre royale! ombre auguste! ce n'est pas dans ce lycée où tu as été invoqué tant de fois, que j'oserais t'adresser un reproche; c'est toi-même au contraire que j'atteste ici, toi dont la voix doit se faire entendre, et répéter un aveu qui honora tes derniers momens en instruisant la postérité. Les leçons d'un grand prince appartiennent à tous les siècles, et celles que tu as données en te condamnant toi-même, sont bien loin d'être une injure à ta mémoire.

Sans doute, Messieurs, quand Louis XIV en mourant se reprochait trop de penchant pour la guerre, ses regards se reportaient surtout vers le temps où nous nous arrêtons, vers les beaux jours qui suivirent la paix de Nimègue. En effet, que pouvait-il encore prétendre, et que manquait-il à sa gloire? La vieille renommée des armes espagnoles s'était éclipsée devant celle de ses généraux; le génie à peine naissant de la marine française avait balancé dès ses premiers efforts, et enfin terrassé le génie de Ruyter. Il avait porté la foudre sur les rives d'Afrique. Alger et Tripoli fumaient encore, et le corsaire insolent s'était mis à

genoux devant ses vainqueurs, sur ces mêmes rochers où il avait coutume d'apporter des fers pour enchaîner ses esclaves. Les possessions de l'Autriche et de l'Espagne, ajoutées à nos provinces, étendaient nos frontières en reculant celles de nos ennemis. L'aigle de l'Empire, si terrible sous Charles-Quint, expiait ses anciens ravages; il avait perdu la fierté de son vol, et n'étendait plus ses ailes que pour fuir devant nos étendards. La France n'avait pas un ennemi qu'elle n'eût vaincu, pas un allié qu'elle n'eût servi, pas un rival qu'elle ne fît trembler. L'orgueil Castillan et la politique romaine avaient fléchi sous l'ascendant de Louis XIV, et ce monarque enfin avait paru à Nimègue comme le Dieu qui dispense les destinées des rois. Que manquait-il à tant d'avantages, que de préférer à l'ambition de les accroître le talent de les conserver?

Mais déja se prépare dans Augsbourg cette ligue si laborieusement tramée entre tant de princes, et qui réunit tant d'intérêts différens dans le seul intérêt d'abaisser un vainqueur. Là se sont rassemblés tous les ennemis humiliés de sa gloire, fatigués de son joug, ou aspirant à sa dépouille; c'est-là qu'ils sont venus tous mettre en commun leurs affronts et leur vengeance; le Palatin racontant l'embrasement de ses villes; le Batave, l'inondation de ses campagnes, l'empereur réclamant Strasbourg et la Flandre; l'Espagnol revendiquant la Franche-Comté; le Savoyard mettant à prix son alliance, et marchandant quelques cantons d'Italie; l'électeur de Brandebourg, irrité de ses défaites, et dévouant au service de la maison d'Autriche une puissance devenue depuis si formidable à cette

même maison, sous le plus grand de ses successeurs. C'est dans Augsbourg qu'après avoir fermenté long-temps, s'embrasent enfin par leur mélange tant de rivalités, de haine et de fureurs; c'est de ce foyer que part l'incendie dont les flammes menacent d'envelopper la France. Une main infatigable en alluma les feux, et les nourrit sans relâche : c'est celle de Nassau, ce dangereux ennemi, ce rival constant de Louis XIV, compté parmi les guerriers célèbres, malgré ses fréquentes défaites, et parmi les grands princes, malgré son usurpation; dont l'ambition sourde et dissimulée se servit avec tant d'art des alarmes qu'inspirait l'ambition éclatante du roi de France, qui parut rechercher la gloire d'être le vengeur de l'Europe, comme Louis XIV celle d'en être l'arbitre, et qui par l'activité de ses négociations et de sa haine, fut peut-être aussi funeste à ce monarque, qu'Eugène et Marlborough par leurs talens et leurs victoires.

Tranquille au milieu de tant d'ennemis, Louis XIV distribue ses ordres à cette foule de grands hommes qui semblaient se multiplier avec ses dangers, et se succéder les uns aux autres pour le défendre et le servir. Condé, Turenne, Créqui n'étaient plus : Luxembourg, Boufflers, Catinat se présentaient pour les remplacer. Tandis que Luxembourg triomphe sur les bords de la Moselle, tandis que les pavillons réunis d'Angleterre et de Hollande, long-temps dominateurs des mers, en abandonnent l'empire au pavillon français, et fuient, à la vue de Dieppe, devant Tourville et Châteaurenaud, Catinat déja digne de mêler son nom à tous ces noms fameux, va porter les drapeaux de

Louis XIV dans les vallées du Piémont, et la même année déja mémorable par les trophées de Fleurus et par nos victoires sur l'Océan, devait l'être encore par la journée de Stafarde. Le vulgaire ne se rappelle ces noms, si souvent répétés, que comme des titres de la vanité nationale; le moraliste n'y voit que des jours de destruction; le militaire y cherche les leçons détaillées et approfondies de son art; l'orateur citoyen, chargé d'y retracer le génie de son héros, ne peut qu'en saisir les principaux traits, et les offrir dans tout leur jour à la patrie reconnaissante et à l'admiration des hommes.

Le duc de Savoie, déja lié depuis long-temps par un traité secret avec l'Espagne et l'Empire, prétendait dérober à la France ses fraudes politiques, du moins jusqu'au moment où les secours de ses nouveaux alliés pourraient repousser la vengeance toujours prompte et jusqu'alors inévitable de Louis XIV. Mais Catinat était chargé de cette vengeance, et si le duc la suspendit quelque temps par des paroles trompeuses, il ne l'arrêta point par les armes. Tout ce qu'il obtint à force d'artifices, c'est qu'Eugène eut le temps de le joindre à la tête d'un corps d'Allemands et d'Espagnols, Eugène qui commençait alors, ainsi que Catinat, la carrière de la gloire dans le commandement des armées. Il semblait que la fortune voulût opposer dès leurs premiers pas ces deux hommes qui devaient immortaliser leur nom, l'un en combattant la France, et l'autre en la servant: et c'était sur les rives du Pô que ces deux concurrens illustres allaient faire l'un contre l'autre le premier essai de leurs forces et de leurs talens.

Les deux armées, remarquables par leurs

chefs, ne l'étaient point par leur nombre. Eugène et le duc de Savoie, en réunissant leurs troupes, n'avaient pas vingt mille hommes. Catinat en avait beaucoup moins. Mais Turenne n'en commandait pas plus, quand il étonna l'Europe des prodiges de la campagne d'Alsace, et la renommée qui était accoutumée dans ce siècle à voir exécuter de grandes choses avec de petites armées, pouvait arrêter ses yeux sur celle de Catinat. L'ennemi retranché près de Villefranche, dans un camp à l'abri de toute insulte, semblait vouloir se borner à couvrir ses possessions. Catinat était chargé de soutenir en Italie l'honneur des armes françaises, par-tout ailleurs triomphantes, et de faire sentir à un allié infidèle la colère et la puissance de Louis XIV. Pour remplir ces deux objets, ce n'était pas assez des ordres que réitérait Louvois de porter par-tout la flamme et le ravage. Dans ces dévastations qui ajoutent aux horreurs de la guerre, Catinat ne pouvait trouver que fort peu de gloire et beaucoup d'inhumanité ; et cette vengeance ne pouvait lui paraître digne ni d'un roi, ni d'un général. Il voulait signaler cette première campagne de Piémont par une action d'éclat, persuadé d'ailleurs que s'il faut éviter les batailles dans son propre pays, où l'on perd tout par une défaite, il faut les chercher dans le pays ennemi, où l'on n'a rien que par la victoire. Mais comment tirer de son poste un ennemi habile qui en sentait tout l'avantage ? Comment hasarder devant lui des mouvemens dont il pouvait profiter avec des forces supérieures ? Dans ces circonstances, les manœuvres feintes et les menaces simulées sont des pièges dangereux, où

peut être pris celui qui les a tendus; en un mot, tromper Eugène, le forcer à se battre, et le vaincre, était un coup d'essai qui pouvait faire honneur aux plus grands capitaines, et ce fut celui de Catinat.

Il fait passer le Pô à son avant-garde, qui se porte sur Saluces, dont les faubourgs sont aussitôt forcés. La cavalerie couvre le reste de l'armée, qui dans sa marche est obligée de prêter le flanc à l'ennemi. Le duc de Savoie croit avoir trouvé le moment favorable qu'il faut saisir. Il s'ébranle, et ses troupes sortent du camp qui les renfermait. Catinat instruit de tout, observait les mouvemens des alliés. Les derniers rayons du soleil, qui tombant sur leurs armes semblent dénombrer leurs bataillons; les tourbillons de poussière élevés entre leurs colonnes qui se rapprochent et se resserrent de momens en momens, tout lui annonce qu'enfin l'ennemi médite une action générale que la nuit seule va suspendre, et que le jour naissant verra commencer. Catinat est au comble de ses vœux; il ordonne aussitôt que son avant-garde repasse le fleuve à la faveur des ténèbres. Mais la victoire devait lui coûter à obtenir, autant qu'elle avait coûté à préparer. Les premières clartés de l'aurore lui montrent l'armée des alliés couverte de droite et de gauche par des marais qu'on juge impraticables, et formant un front d'une effrayante profondeur. Pressé entr'eux et le Pô, il fallait, avec des forces inégales, les renverser ou périr. A tant de dangers Catinat oppose des troupes que la victoire n'a jamais encore abandonnées, le coup-d'œil observateur qu'il porte sur tout, et qui ne l'a jamais trompé, enfin les sentimens

d'un général de Louis XIV, donnant bataille pour la première fois.

Ce général qui montra le caractère d'un sage à la tête des armées, qui soumit tous les objets à ses études et à ses réflexions, nous pardonnera sans doute de suspendre un moment le récit de ses triomphes pour observer le spectacle de nos guerres opposées à celle de l'antiquité. Dans la manière de s'armer et de combattre, dans l'attaque et la défense des places, dans la discipline et dans la tactique, quels changemens prodigieux a dû produire la découverte des explosions du salpêtre, ce pas que l'homme semble avoir fait vers le ciel pour en dérober le tonnerre, et qui n'a fait que lui ouvrir un chemin plus prompt vers la mort! Transportons sur nos champs de bataille les généraux de la Grèce et de Rome; qu'ils regardent nos soldats, ces machines héroïques dont on a exalté la tête et discipliné le bras, également admirables dans leurs mouvemens et dans leur immobilité; qu'ils les voient au milieu du péril, du carnage, et du fracas des foudres qui grondent, et tombent, et frappent autour d'eux, exécuter des manœuvres dont la précision et la vîtesse seraient encore étonnantes même dans le calme de la sécurité; qu'ils les contemplent dans ces momens d'épreuve, si fréquens dans nos guerres, où le courage humain est poussé jusqu'à son dernier effort, celui d'attendre la mort sans la repousser, de la voir sans la fuir, de la recevoir sans se venger; et si la prééminence du génie militaire, contestée entre nos héros et ceux des anciens, reste encore indécise, au moins faudra-t-il avouer que dans nos guerres modernes l'homme

paraît plus grand; que la mort s'y présente sous des formes plus multipliées et plus terribles; qu'on y signale un héroïsme plus rare, une valeur plus réfléchie, plus sublime; qu'enfin l'on doit reconnaître dans nos siéges et dans nos batailles des chefs-d'œuvre d'une industrie meurtrière, où tous les arts réunis ont perfectionné l'art de détruire.

Si ces grandes leçons ont dû jamais être développées dans toute leur étendue, c'est sans doute entre Eugène et Catinat. Le général Français voyait redoubler les obstacles et les dangers à chaque pas qu'il faisait vers les ennemis. Des haies profondes bordées d'artillerie, de larges fossés défendent l'accès de ces marais qui sont eux-mêmes une défense, et qui pourtant sont le seul chemin qui puisse mener à la victoire. L'impétuosité française devenue proverbe [1] en Italie depuis les guerres de Charles VIII, fait sentir d'abord son ascendant ordinaire. Les premiers retranchemens, défendus par l'élite des troupes de Savoie et d'Allemagne, défendus par Eugène lui-même, sont emportés, repris et emportés de nouveau. Nos escadrons se précipitent l'épée à la main, et percent les bataillons Allemands et Espagnols. La victoire est disputée plus long-temps au centre, où des lignes plus profondes opposent une résistance plus opiniâtre et plus sanglante. Là, combat le jeune duc de Savoie avec la valeur bouillante de son âge et la résolution d'un souverain qui défend ses états. Mais l'ame ardente du guerrier Français semble alors s'irriter par l'obstacle, et la tête tranquille du général semble s'éclairer

[1] *La furia francese.*

par le péril. La seconde ligne de notre armée s'ébranle, et comme déja sûre de décider le sort de cette journée, fait retentir par avance le cri de la victoire et le nom de Catinat, qui désormais seront toujours réunis. Ce double signal n'est pas un présage trompeur : les alliés plient de tous côtés. Le vainqueur les poursuit loin du champ de bataille ; l'épaisseur des bois et celle de la nuit favorise la fuite des vaincus, et Louis XIV, parmi les titres de son règne, peut compter une victoire de plus.

La prise de Saluces, celle de Suze, place importante et la clef du Piémont, sont les fruits de cette journée, et assurent au vainqueur ses solides avantages sans lesquels une bataille gagnée n'est qu'un carnage inutile. Déja le superbe et impatient Louvois se croit maître de Turin, et accuse la lenteur et la timidité de Catinat. L'un de son cabinet de Versailles ne voyait que des triomphes, des conquêtes et des vengeances ; il envoyait des ordres absolus, et semblait croire que ses ordres devaient applanir les montagnes, ouvrir le passage des rivières, créer des communications et des magasins. L'autre, placé dans le centre des difficultés, les comparait à ses moyens, jugeait ce qu'on pouvait faire et ce qu'on devait craindre, calculait les hasards d'une entreprise et les suites d'un mauvais succès. Ici commence ce combat du général et du ministre, si souvent renouvelé, cette espèce de guerre la plus pénible de toutes, parce que le génie armé contre les lumières de l'ennemi, n'est pas contre les erreurs du pouvoir ; parce que le plus grand effort de la raison qui juge, est de se soumettre à l'autorité qui se trompe ; enfin, parce que s'il est

pour un grand cœur une plaie douloureuse et cruelle, c'est sur-tout l'injustice du maître qu'il sert, et le mal fait à la patrie qu'il défend. C'est dans cette lutte continuelle dont nul général n'eut à souffrir plus que Catinat, et dont nul ne se tira avec plus de gloire, c'est dans cette suite de contrariétés que son ame toute entière va se déployer à nos yeux. D'autres orages vont l'assiéger encore, d'autres épreuves lui sont réservées. La réputation de ses talens militaires est établie. A mesure que de nouveaux succès vont l'accroître, que de nouvelles récompenses vont l'honorer, la jalousie, l'intrigue, la calomnie, l'injustice, tout ce cortège du mérite éclatant va s'attacher à ses pas. Il ne marchera plus que dans le sentier des contradictions : et c'est là, messieurs, que dans chaque moment de sa vie vont se développer les traits frappans de ce grand caractère annoncé à votre admiration. Dans un seul et même tableau vont se réunir et briller ensemble ses exploits guerriers et ses vertus patriotiques, qui ne peuvent pas être séparés. Avec les uns il combattra la Savoie, l'Espagne, l'Empire et Eugène ; avec les autres, Louis XIV, Louvois, la cour et l'envie. Cette égalité d'ame, de principes et de conduite, cette singulière modération qui ne s'est jamais démentie, est en morale une espèce de prodige, qui de tous les spectacles que nous offre le règne de Louis XIV, est peut-être le plus digne de fixer les yeux du sage, et d'être proposé en exemple à tous les hommes d'état.

C'est après la campagne de Stafarde, la prise de Saluces et de Suze que Louvois écrivait à Catinat ces propres paroles : *Quoique vous*

ayez fort mal servi le roi cette campagne, sa majesté veut bien vous continuer votre gratification ordinaire. Nous verrons ailleurs quelle était cette grace qu'on lui faisait valoir, et nous aurons lieu d'admirer plus d'une fois son extrême désintéressement. Mais est-ce bien à lui qu'on écrit cette étrange lettre? Et quel en était le prétexte? Il faut le dire; c'est faire connaître à-la-fois Louvois et Catinat. D'abord trompé par la parole royale du duc de Savoie, Catinat n'avait pu se résoudre à ravager son pays avant d'être au moins certain de sa défection: et par ce délai, il avait donné le temps aux alliés de ce prince de le joindre, et d'être battus avec lui à Stafarde. Après cette victoire, la saison déja avancée, il avait mieux aimé accorder les honneurs de la guerre à trois cents braves gens qui défendaient la citadelle de Suze, que de les réduire au désespoir en s'obstinant à les prendre à discrétion. Tels étaient les griefs qui effaçaient aux yeux du ministre une bataille gagnée et deux villes prises. On conçoit pourtant que Catinat ait pu se mettre au-dessus de cette injure: la renommée parlait assez pour lui; et d'ailleurs cet homme modeste, qui ne croyait jamais avoir fait plus que son devoir, jouissait du moins, quand il l'avait rempli, d'une satisfaction intérieure qu'il devait être difficile de lui arracher. Il pouvait se consoler sans doute des duretés despotiques de Louvois; mais quand l'impétueuse fierté de ce ministre ordonnera des opérations impossibles, faites pour exposer l'armée et les provinces, c'est alors qu'il faudra plaindre Catinat. Des circonstances qui lui étaient particulières ajouteront encore à ses perplexités. Il devait à Lou-

vois son avancement, et ce qu'il appelait sa fortune, c'est-à-dire le bonheur de servir l'état; car c'est la seule que lui valut le commandement des armées, et c'est à ce titre qu'il regardait Louvois comme son bienfaiteur. Qu'on ne s'étonne point, malgré la différence de leur caractère, de voir Catinat avancé par Louvois. Ce ministre aimait le mérite, du moins jusqu'au moment où il pouvait en devenir jaloux, et les ames altières et impérieuses n'ont point d'éloignement pour les esprits doux et modérés; elles en attendent de la dépendance. Louvois avait pu haïr dans Turenne un grand seigneur qui se souvenait de sa naissance, un grand homme qui sentait sa force, quoiqu'il ne la fît pas sentir, et qui plutôt que de plier sous le crédit et la fierté d'un ministre, consentait à faire souvent la guerre sans argent et sans secours. Il avait pu au contraire accueillir Catinat, qui n'apportant au service d'autres titres que ceux du talent et du zèle, pouvait paroître sa créature. L'ambition des hommes en place est de dominer sur toute espèce de mérite par le pouvoir ou par les bienfaits, et rarement ils pardonnent à quiconque veut échapper à l'un ou à l'autre.

Catinat, nous l'avons dit, n'avait d'autre ambition que celle d'être utile. Placé dans tous les emplois qui l'avaient conduit rapidement de grade en grade, trouvant toujours ses récompenses au-dessus de ses services, il joignait à tous les liens qui l'attachaient à Louis XIV et à son ministre, ceux de la reconnaissance. En travaillant pour l'état, il songeait avec plaisir qu'il travaillait pour leur gloire, et ne croyait jamais s'acquitter envers eux. Mais dans le com-

mandement qu'ils lui avaient confié, il ne partageait point leur mépris pour les ennemis de la France. Ce mépris était alors parmi nous un préjugé dominant, qui n'est peut-être pas sans excuse. C'était un des effets de nos prospérités, et ce fut une des causes de nos disgraces. Le nom du roi, l'étoile du roi, les troupes du roi, ces mots répétés sans cesse dans Versailles et dans la capitale, firent plusieurs fois commettre des fautes dans nos armées. Par un orgueil mal entendu, on se croyait obligé de mépriser les ennemis de Louis XIV, et ce dédain, dans le temps de nos succès, égara même quelquefois de grands hommes; car les grands hommes sont aussi entraînés par leur siècle; il fit battre Créqui à Consarbruck, Créqui dont tant d'exploits réparèrent d'ailleurs et couvrirent la faute, et qui mourut digne de tant de regrets. C'est avec la même infériorité de forces, avec cette même confiance méprisante que Condé lui-même engagea contre le prince d'Orange l'affaire de Sénef, où il paya de tant de sang le vain honneur du champ de bataille, et la gloire d'un danger dont lui seul pouvait sortir.

Tels n'étaient point les principes de Catinat. Portant dans le métier des armes la raison d'un vrai philosophe et les sentimens d'un vrai citoyen, il ne voyait dans la guerre qu'un crime public, une calamité des peuples, dont on ne se délivrait que par la victoire, et ce n'est qu'à ce titre qu'il estimait l'art de vaincre. Il se voyait, en qualité de général, chargé de dispenser trois choses, dont l'usage décide du sort de la guerre, le temps, l'argent, et ce qui est infiniment plus précieux, et qu'on prodigue

avec la même légèreté, le sang des hommes. Le temps que l'on perd également par trop de précipitation ou de lenteur, il l'employait à méditer mûrement ses projets, persuadé que l'on regagne par la célérité de l'exécution le temps que l'on met à s'assurer des moyens. L'argent qui s'échappait par tant de routes des trésors de l'état, l'argent lui manqua souvent. Nul ne sut mieux y suppléer par l'ordre qu'un esprit sage porte dans tous les objets, par l'économie dont il donnait l'exemple, par la patience dont il rendait le soldat capable, par la réserve qu'il mettait dans les graces pécuniaires de la cour, qui multipliées avec trop de profusion, ameneraient l'esprit de finance jusques dans le champ de l'honneur. Enfin de tous les généraux de Louis XIV, il était celui qui demandait le moins pour lui-même, qui distribuait le mieux les graces dans son armée, et qui coûtait le moins à l'état. Si économe des biens de la patrie, combien devait-il l'être davantage du sang de ses enfans ! Il est vrai que cette qualité ne tient pas seulement aux dispositions de l'ame; elle dépend aussi de la science du commandement : et l'art d'épargner les hommes à la guerre est celui de les conduire. Mais cependant n'est-il pas trop commun dans l'histoire du génie de voir l'humanité sacrifiée à la gloire? Une entreprise douteuse et brillante, une victoire inutile n'a-t-elle pas plus d'une fois fait couler des flots de sang ? Si j'étais forcé de louer un de ces héros destructeurs, je croirais, je l'avoue, au milieu de mes louanges, m'entendre appeler par des mânes plaintifs, et environné de spectres menaçans, transporté sur un champ couvert d'ossemens et de tombes,

m'entendre dire par cette foule de victimes : c'est ici que nous avons été immolés à l'orgueil d'un homme, et enlevés à la patrie. Ame de Catinat ! ame pure et éclairée ! des idées justes du devoir et de la gloire t'avaient donné des sentimens plus humains ! O Catinat ! pour un sage tel que toi, toute victoire qui n'était pas nécessaire était un crime.

Hélas ! quand elle est nécessaire, elle est encore déplorable, et Catinat mettait l'honneur de son art à la rendre moins sanglante. Nul capitaine ne parut plus jaloux que lui de réduire toutes ses opérations en calculs, et ses calculs en démonstrations. Il ne donnait rien à la vaine gloire, tout à l'utilité, et ne laissait à la fortune que ce qu'il était impossible de lui ôter. On peut, en lisant ses campagnes, lui rendre ce témoignage, qu'il ne resta jamais au-dessous de ce qu'il pouvait, et qu'il ne tenta jamais au-delà. Quand malgré lui on entreprit davantage, le succès justifia toujours le plan qu'il avait préféré, et les craintes qu'il opposait au plan qu'on avait suivi. Cette justesse de vues, cette sûreté de démarches, cette maturité de réflexions lui avaient fait donner par les soldats un nom qui le peint bien : ils l'appelaient *le père la pensée*, mot qui comme toutes les dénominations militaires est le cri de la vérité : un général n'a jamais de meilleur juge que son armée.

C'est dans les lettres de Louvois et de Catinat, c'est dans cette correspondance du général et du ministre qu'il faut observer ce choc continuel de deux esprits si différens, dont l'un voulait toujours ce qui pouvait flatter le roi, l'autre ce qui importait à l'état. En pressant le

siège de Turin, Louvois n'avait consulté que l'impatience orgueilleuse de Louis XIV, ébloui de l'idée d'assiéger son ennemi dans sa capitale. Catinat n'avait pu l'en détourner qu'en lui proposant une autre conquête, celle du comté de Nice; conquête que la facilité de faire passer par mer des secours et des munitions rendait aussi sûre que l'autre était impossible. Mais quand on eut vu Villefranche prise aussitôt qu'attaquée, quand on vit le château de Nice, ce fameux boulevard, cet écueil où l'on s'était brisé tant de fois, défendu par des troupes d'élite, et approvisionné pour un long siège, ne coûter à Catinat que cinq jours de tranchée, des succès si rapides ne permirent plus à Louvois de regarder comme difficile aucune entreprise que Louis XIV et lui auraient ordonnée. Ses avides regards se tournèrent de nouveau sur Turin. Veillane, Carmagnole, Coni, qu'il fallait prendre, et qu'on laissait derrière soi, la dangereuse nécessité de tirer de loin des subsistances dans un pays coupé de montagnes et de rivières, couvert de gorges et de défilés, le danger certain de voir les communications interceptées, la situation avantageuse de Turin, qui rend si difficile à attaquer toute armée qui saura s'y appuyer, tant de périls qui frappaient Catinat faisant la guerre en Piémont, n'effrayaient point Louvois qui la dirigeait dans Versailles. Et que d'adresse encore, que de circonspection il fallait avec ce ministre pour combattre ses idées sans effaroucher son amour-propre, et pour le convaincre sans l'humilier! Si quelqu'un pouvait manier avec dextérité cet esprit violent et superbe, c'était sans doute Catinat. Jamais la raison ne fut plus douce, ni

la supériorité plus modeste. D'ailleurs il se souvenait toujours de ce qu'il devait à Louvois ; il respectait ses talens réels et ses grands travaux, et avait pour lui le ménagement le plus délicat de la reconnaissance et de l'amitié, celui de ne pas trop heurter des défauts qu'on n'espère pas de corriger. Cependant tout fut inutile ; la discussion finit par un ordre, et ce fut celui de marcher sur Ivrée et sur Turin. Toute l'armée est dans l'étonnement et l'inquiétude. *Messieurs*, dit tranquillement Catinat, *je sais ce que c'est qu'un ordre : marchons ;* et il ne songe plus dès ce moment qu'à faire disparaître par ses efforts les obstacles qu'a montrés sa prudence. Mais pour cette fois pourtant ses épreuves devaient se borner à l'obéissance : la réflexion ramena Louvois, et l'ordre fut révoqué. Il est vrai que le dépit du ministre, forcé de revenir sur ses pas, eut besoin de se consoler encore par quelques lignes un peu dures. Il reprochait à Catinat dans sa lettre *de se faire des monstres pour les combattre*. Mais Catinat venait de sauver l'armée et la gloire de l'état : quelle injure n'aurait-il pas oubliée à ce prix ?

Libre enfin de suivre une marche régulière, il prend Veillane et Carmagnole. Coni seul reste entre nous et Turin ; il fallait assiéger Coni. Catinat qui devait étendre sa vue sur tout le théâtre de la guerre, se réserve le soin de protéger le siége ; mais malheureusement Feuquières y est employé ; Feuquières qui a déposé dans ses Mémoires des monumens de ses connaissances, de ses passions et de ses inimitiés ; Feuquières, ennemi de son général, et dont la haine ne servira qu'à développer dans Catinat des vertus et des ressources nouvelles : Feu-

quières cependant, doué d'un mérite militaire très-distingué, et d'autant moins excusable d'avoir senti l'envie. Envie, partage éternel de la médiocrité, ennemie naturelle du talent, comment peux-tu donc habiter avec lui? Ah! cette alliance monstrueuse est le plus grand outrage que tu puisses lui faire : qu'il soit plutôt l'objet continuel de tes fureurs, que d'être un seul moment le complice de tes bassesses.

Catinat n'ignorait pas les sentimens de Feuquières à son égard; ils étoient publics et prouvés. Cet officier jaloux du commandement, ne songeait qu'à perdre un général qu'il desirait de remplacer, ou qu'au moins il eût voulu conduire. Dans une correspondance secrète avec le ministre, il décriait les démarches prudentes de Catinat, et flattait les erreurs audacieuses de Louvois : enfin, il avait fait échouer une entreprise sur Veillane, par l'ambition coupable de ravir pour lui seul une gloire qu'il aurait pu partager. Ah! quand l'ambition n'est pas la plus noble des passions, elle en devient la plus vile. Devoir, honneur, patrie, y aurait-il donc de la gloire sans vous? Les verrons-nous subsister encore ces principes meurtriers, qui plus d'une fois, de nos jours?.... Je m'arrête. Les anciens défendaient de prononcer des paroles sinistres dans des jours favorables; et sous un monarque qui ne chérit et n'appelle que la vertu, qui osera compter sur les succès du vice, et sur l'impunité du crime?

Catinat, capable de pardonner à son ennemi sans le mépriser, et de rendre justice à ses talens en excusant ses torts et ses défauts, n'avait pris de lui qu'une vengeance bien généreuse : il le mettait à portée de réparer sa faute;

mais ce ne fut pour Feuquières que l'occasion d'en commettre d'autres. Il ne se sert de l'ascendant de ses lumières que pour égarer Bulonde qui commande au siège. Une attaque risquée contre toutes les règles, nous coûte nos plus braves soldats, qui toujours les premiers au péril, sont les premières victimes de l'imprudence. Le désordre et le découragement se mettent dans nos troupes, et s'augmentent encore à l'approche du prince Eugène. Le siège est levé avec la plus honteuse précipitation, le fruit de nos conquêtes est perdu. La route de Turin, cette route que Louis XIV desiroit tant de voir ouvrir, et que Catinat avait frayée par tant de soins, se ferme devant nous. Quelle perte pour un général ! que de sujets de ressentiment et de vengeance ! Catinat ne se permet pas même la plainte. Dans le blâme universel qui éclate de toutes parts, sa voix est la seule qui ne s'élève pas contre Feuquières ; on le presse en vain de déférer le coupable à la cour : *Je ne veux point*, dit-il, *me rendre dénonciateur*. Il ne répond pas même à la calomnie, qui profitant de son absence, essaie de rejeter sur lui la faute qu'il dédaignait de faire punir. Immobile au milieu des passions humaines qui frémissent autour de lui, seul il semble n'en pas entendre le fracas, n'en point ressentir les secousses. L'emploi le plus ordinaire du génie, celui de réparer le mal qu'il n'a pas été le maître d'empêcher, est le seul dont il s'occupe. Il voit Eugène et le duc de Savoie, enhardis par notre dernier revers et par la jonction des troupes de Bavière, s'avancer avec des forces très-supérieures, et menacer à-la-fois Pignerol et Suze. Une marche forcée les porte sur cette dernière

place : il s'y jette lui-même avec l'élite de ses troupes; il voit celles des ennemis se séparer en colonnes éloignées les unes des autres, pour occuper les diverses hauteurs qui entourent la ville. Sa promptitude à saisir le moment décisif égale sa patience à l'attendre. Il part de Suze, fond avec l'impétuosité de la foudre sur tous ces corps séparés qui ne peuvent se secourir, les replie l'un après l'autre, les disperse, dissipe en un moment cette nombreuse armée des alliés, leurs desseins et leurs espérances. Eugène et le duc de Savoie, qui du faîte de l'église de Méane voient cette déroute imprévue, ont à peine le temps d'en descendre, et vont se cacher au fond du Piémont. Nos conquêtes sont assurées, la réputation de nos armées est rétablie. Montmélian, devant qui l'on avait une fois échoué, ne nous résiste plus : sa prise nous rend la supériorité d'une campagne qui semblait perdue; et Catinat se montre par ses talens au-dessus des revers, et par l'élévation de son ame, au-dessus des offenses et des trahisons.

C'est au milieu de tant de gloire qu'il pleura la mort de Louvois. Si l'on ne pense qu'aux contradictions mortifiantes qu'il en essuyait, on sera surpris peut-être qu'il ait mis tant de sensibilité dans ses regrets; mais les belles ames trouvent la reconnaissance trop douce, pour permettre qu'on les en dispense. Catinat regrettait la perte que faisait la France, et la sienne propre; il regrettait un ministre qui au travers de ses hauteurs et de ses caprices, avait pourtant su l'apprécier et même l'aimer : il regrettait sur-tout l'homme que remplaçait Barbésieux; Barbésieux, dont le despotisme était le plus insupportable de tous, celui de l'incapa-

cité présomptueuse. La modération de Catinat fut éprouvée par des chagrins plus amers, et des dégoûts plus rebutans. Il ne songea pas à la retraite : quel citoyen y songe, tant qu'il peut être utile ? mais il la desira. Si les grands hommes n'étaient soutenus dans leurs travaux, les uns par l'amour de la gloire, les autres par l'amour du devoir, le monde serait abandonné au méchant, et à l'homme médiocre.

Tant d'amertumes devaient cependant être compensées par de grands dédommagemens, et Catinat devait trouver un consolateur auguste. Ce roi qui avait tant appris à mésestimer les hommes, et qui sur la fin de ses jours se plaignait de l'avoir appris, avait conçu pour Catinat une estime profonde, qu'il lui conserva toujours, même lorsque dans la suite il parut lui retirer sa faveur. La sagesse si rare et si heureuse de ses opérations militaires, celle de son caractère, plus rare et plus heureuse encore, avaient frappé ce monarque, sur-tout lorsqu'après avoir couvert la Savoie et le Dauphiné, que le partage de nos forces contre des alliés nombreux nous réduisaient à défendre, Catinat vint à Versailles concerter avec le roi le plan d'une campagne que la journée de la Marsaille devait rendre si mémorable. Cette époque est la plus belle de sa vie : le roi l'honore de l'accueil le plus flatteur, goûte tous ses principes, adopte tous ses avis, et à peine revenu dans son camp, Catinat reçoit ce sceptre des guerriers, que la renommée lui donnait depuis si long-temps, et qu'il n'a brigué que par des victoires. Il apprend qu'en lisant son nom parmi ceux des maréchaux de France, le

roi s'est écrié : *C'est bien la vertu couronnée*[1]. Alors cette ame sortant pour la première fois de ce calme où elle avait coutume de reposer, paraît transportée d'une joie pure et naïve, qu'elle a peine à contenir, et qu'elle a besoin d'épancher; elle s'y livre toute entière. Ce digne citoyen qui a tout fait pour l'état et pour son roi, reçoit enfin de l'un et de l'autre la plus brillante des récompenses, qu'il ne peut devoir qu'à ses services, puisqu'il ne la doit ni à la naissance, ni au crédit. Il a une raison de plus de chérir la patrie et son prince, si pourtant il est possible d'ajouter aux sentimens qu'il a pour eux. *Je suis agité*, disait-il, *d'une joie que je ne connaissais pas encore.* Ah! les rois sont grands, puisqu'ils peuvent donner cette joie à la vertu.

Catinat était parvenu à ce dernier terme des dignités militaires qui peut être celui de l'ambition; mais il n'en est aucun pour la gloire. La sienne devenait tous les jours plus éclatante : il n'y en a guère en France dans laquelle il n'entre de la mode, et il fallait qu'il eût à son tour cette espèce de succès qu'il ne cherchait pas. Jusques-là le nom du duc de Savoie, qui n'était pas le plus imposant de nos ennemis, celui d'Eugène même, qui n'avait pas encore acquis ce lustre qu'il obtint depuis par nos disgraces, la nature du pays, et le petit nombre des troupes, qui ne permettaient guère les grandes batailles, peut-être même le peu d'empressement des courtisans à servir sous un général qui n'était pas né grand seigneur, l'éclat que la présence de Louis XIV répandait sur d'autres expé-

[1] C'est M. de Fénélon qui le lui apprit.

ditions, la rivalité célèbre de Luxembourg et du prince d'Orange attirant les regards de l'Europe, toutes ces causes réunies n'avaient pas permis que les exploits qui établissaient chaque jour la réputation de Catinat, fussent le principal entretien de la cour et de la renommée. Mais quand la beauté de ses manœuvres, d'autant plus reconnue qu'elle fut plus examinée, eut réuni les suffrages des meilleurs juges; quand, de son propre mouvement, Louis XIV qui mettait le sceau à toute espèce de gloire, l'eut élevé au faîte des honneurs; quand M.me de Maintenon qui ne l'aima jamais, lui eut écrit une lettre de félicitation, alors il fallut être de l'armée de Catinat, il fallut apprendre la guerre sous lui. Vendôme qui depuis en donna de si belles leçons, voulut, ainsi que son frère, étudier sous ce grand maître l'art qu'il avait déja étudié sous Luxembourg. Cette fameuse gendarmerie qui venait de se couvrir de tant de lauriers dans les plaines de Leuze, alla partager ceux de Catinat. Il est vrai que le roi qui lui envoyait des princes, le bâton de maréchal et la gendarmerie, ne pouvait pas lui envoyer d'argent. Le soldat manquait de tout, de vivres, d'habits, de chaussures, de munitions et de paie. Depuis long-temps on ne subsistait que d'emprunt, et une armée dans cet état n'est pas facile à mouvoir. Les ennemis bloquaient Cazal et assiégeaient Pignerol : il fallait vaincre mille obstacles avant d'aller vaincre à Marsaille; c'était pourtant là que Catinat, après que Louis XIV se fut acquitté envers lui, allait s'acquitter envers Louis XIV.

Quel moment, messieurs, qu'une bataille pour un homme tel que Catinat, déja familia-

risé avec l'art de vaincre, et capable de la considérer en philosophe, en même temps qu'il la dirigeait en guerrier ! Quel spectacle que cette foule d'hommes rassemblés de toute part, qui tous semblent n'avoir alors d'autre ame que celle que leur donne le général ; qui agrandis les uns par les autres, élevés au-dessus d'eux-mêmes, vont exécuter des prodiges dont peut-être chacun d'eux, abandonné à ses propres forces, n'eût jamais conçu l'idée ! Ah ! la multitude est dans la main du grand homme ; on n'en fait rien qu'en la transformant, pour ainsi dire, qu'en faisant passer en elle un instinct qui la domine, et qu'elle n'est pas maîtresse de repousser. Alors le péril, la mort, la crainte, les petits intérêts, les passions viles s'éloignent et disparaissent ; le cri de l'honneur, plus fort, plus imposant, plus retentissant que le bruit des instrumens militaires, et que le fracas des foudres, fait naître dans tous les esprits un même enthousiasme ; le général le meut, le dirige, l'anime et ne le ressent pas ; seul, il n'en a pas besoin. La pensée du salut de tous le remplit sans l'agiter ; elle occupe toutes les forces de sa raison recueillie. Tout ce qui se fait de grand lui appartient, et lui-même est au-dessus de cette grandeur. Son œil toujours attaché sur la victoire, la suit dans tous les mouvemens qui semblent l'éloigner ou la rapprocher ; il la fixe, l'enchaîne enfin, et voyant alors tout le sang qu'elle a coûté, il se détourne du carnage, et se console en regardant la patrie.

Après les dispositions savantes qui assurèrent le succès des journées de Stafarde et de Marsaille, rien ne fait plus d'honneur à Catinat, que le récit de ces deux batailles, qui nous a

été conservé tel qu'il l'écrivait au roi. Jamais la modestie n'a raconté plus simplement. La valeur des troupes, la conduite des officiers semblent avoir tout fait, et le génie de leur chef se cache avec autant de gloire qu'il s'était montré dans l'action. Tout ce qui est digne d'éloge ou de récompense, est soigneusement relevé; il n'oublie rien que lui-même. S'il a couru des dangers, il ne s'en souvient pas plus dans sa narration qu'il n'y a songé dans le combat; et si l'on n'avait pas appris d'ailleurs qu'il avait eu son cheval tué sous lui, ses habits percés de coups, une blessure au bras, il semble que tout le monde aurait pu faire cette question remarquable que l'on fit de très-bonne foi, après la lecture d'une de ses lettres, où il rendait compte de la bataille de Stafarde : *M. de Catinat y était-il?*

Le plus heureux fruit de la victoire, la paix que le traité de Risvick rendit à l'Europe, pouvait seul consoler Catinat de la nécessité de vaincre. La paix est l'écueil le plus commun pour les généraux qui ne sont que guerriers. Leur gloire semble alors s'éloigner d'eux, comme si elle ne pouvait habiter qu'avec la discorde, et ils sont condamnés à être inutiles aux hommes, dès qu'il ne faut plus détruire. De-là ces vœux homicides qu'on les accuse quelquefois de former en secret, pour que la patrie ait le malheur d'avoir besoin de leurs talens. Ah! loin d'une ame comme celle de Catinat, ces vœux abominables, que d'ailleurs il n'eut jamais intérêt de former! il avait porté dans la guerre toutes les vertus de la paix, sur-tout ce respect pour l'humanité dont il donna tant de preuves, et qui n'est guère le caractère domi-

nant d'une époque de puissance et de grandeur. Alors tout ce qui subjugue les hommes par l'admiration, est porté à les tyranniser par la force. Les intérêts de l'espèce humaine disparaissent devant la gloire de ses maîtres, et la raison se tait devant la renommée. Mais Catinat que rien ne pouvait enivrer ni éblouir, portait dans son cœur ces principes d'ordre, d'équité, de bienveillance universelle, dont il avait donné des exemples éclatans dans les premiers commandemens qui lui furent confiés avant celui d'Italie. Si l'on conserve le souvenir des bienfaits autant que celui des fléaux, les peuples de Juliers et Limbourg doivent bénir la mémoire de Catinat, comme ceux du Palatinat et de Hollande doivent frémir à la seule idée de l'invasion des armes françaises. Louvois, toujours implacable et sanguinaire, l'avait chargé de mettre à contribution la province de Juliers, et de brûler tout le pays. Catinat exigea, quoiqu'à regret, les contributions, droit que semble autoriser la guerre, qui par-tout met la dépouille du plus faible dans les mains du plus fort; mais d'ailleurs il se crut, comme général, en droit de juger mieux que le ministre, si l'incendie et la dévastation étaient nécessaires ou inutiles. Il osa désobéir à Louvois, pour obéir à l'humanité. Les nations applaudirent à cette conduite courageuse; les auteurs de ces papiers politiques dont la Hollande inondait l'Europe, et qui n'étaient le plus souvent que des satyres de la France, rendirent au général ce témoignage, que *si c'eût été tout autre que lui, tout le pays aurait été brûlé* : paroles qui semblaient rappeler combien il était beau que Catinat, au commencement de sa carrière, osât ce

qu'au milieu de sa fortune et de sa gloire n'avait pas osé Turenne. On peut excuser Turenne, puisqu'il obéissait; mais il faut admirer Catinat qui n'a pas obéi.

Et quel sujet pourtant connut mieux les devoirs de l'obéissance? Combien de fois il sacrifia ses répugnances à ces devoirs souvent aussi tristes qu'ils sont sacrés ! Mais du moins il regardait comme le premier, d'éclairer l'autorité avant de la servir, dût-il en l'avertissant s'exposer à lui déplaire. Aucun intérêt ne pouvait balancer près de lui la vérité et la justice. Lorsqu'on l'avait envoyé soumettre les hérétiques connus sous le nom de Vaudois, qui vivaient indépendans et tranquilles dans les vallées du Piémont; l'honneur d'être chargé pour la première fois d'un commandement, ce moment toujours si flatteur pour un militaire, ne put lui faire oublier ses principes de modération, ni l'intérêt de l'état. Il représentait au roi que tourmenter les peuples de cette frontière, c'était donner des soldats au duc de Savoie, se faire des ennemis que leur situation et le désespoir pouvaient rendre dangereux; qu'enfin les poursuivre dans leurs cavernes et dans leurs rochers, c'était joindre beaucoup de travail à peu de gloire. Ces raisons qui ne parurent dans la suite que trop bien fondées, quand il fallut traiter avec ces peuples, et traiter inutilement, ces raisons ne furent pas alors entendues. Catinat chargé de l'expédition, ne s'occupa plus que d'y mettre toute la promptitude qui convenait à la puissance qu'il servait, et toute la douceur que lui ordonnaient ses principes. Il prit les mesures les plus justes pour épargner le sang des peuples, et hâter leur soumission : elle fut

achevée et entière au jour qu'il avait marqué.

Cet esprit de modération qui prend sa source dans ce grand sentiment d'humanité dont nous l'avons vu pénétré, le distinguait chez l'étranger de la plupart de ses compatriotes, trop sujets aux défauts opposés, à cette légèreté offensante, tant reprochée aux Français, à cet attachement exclusif pour leurs usages et leurs manières, qui ressemble trop au mépris des mœurs d'autrui. Quand il commandait dans Casal, chez des alliés qui n'avaient cédé qu'à regret aux menaces de la France, et qu'il était utile de s'attacher par les déférences et les égards, il commença par réprimer avec sévérité la licence injurieuse où s'emporte si aisément le soldat, jaloux de faire sentir aux faibles toute la puissance dont il est le ministre. Pour en imposer à ses troupes, il eut recours à la plus efficace de toutes les leçons, l'exemple. On le vit à la tête de ses officiers, aller demander à l'évêque de Casal la permission d'être dispensé des abstinences légales, dont l'observation est si difficile pour les hommes qui n'ont pas le choix des alimens. Cet acte de soumission qui en était un de sagesse, et toute sa conduite dans ce pays, qui n'en avait point vu de modèle, furent admirés des peuples d'Italie. *Voilà un Français d'une rare prudence*, dit un pontife de Rome, c'est-à-dire un des meilleurs juges d'une vertu la plus familière à cette cour, où elle fut toujours la plus nécessaire.

La bienveillance que le sage étend sur ses semblables, est en proportion de ses lumières. Il faut voir de haut pour embrasser beaucoup d'objets. La bienfaisance de Catinat ne se bornait pas au soin d'assurer des secours aux bles-

sés, d'attirer les graces de la cour sur la pauvreté noble de l'officier, sur le mérite obscur du soldat; elle ne se bornait pas à l'inspection sévère et vigilante de ces asyles destinés aux maladies et aux infirmités qui naissent des fatigues de la guerre, asyles dans lesquels l'avarice qui calcule se compose trop souvent un revenu coupable des besoins trompés du malheureux qui souffre. Ce n'était pas assez pour lui d'éclairer le dédale obscur où marche l'avide concussionnaire, emportant dans la capitale, au fond d'un palais scandaleux, la subsistance des armées qui remportent dans nos temples les drapeaux des ennemis; de suppléer même de ses propres biens pour le soulagement des soldats, aux opérations lentes et pénibles d'une finance épuisée. Tous ces soins sont les devoirs du commandement : ceux de Catinat s'élevaient plus haut. Remontant à la source des abus qu'il avait observés dans la guerre, il s'occupait, dans le loisir que lui laissait la paix, des moyens de les détruire. Une réforme dans toutes les parties de l'administration militaire, dans le traitement de l'officier et du soldat, des instructions pour tous les emplois supérieurs et subalternes, pour la facilité de l'approvisionnement et la tenue des magasins, pour les enrôlemens dont il voulait bannir la violence, pour les recrues dont il voulait écarter la fraude et les gains illicites; tels étaient les objets de ses spéculations et de ses travaux; tel était le genre de graces que ses mémoires sollicitaient auprès du gouvernement. La conformité des vues et l'amour de la patrie l'avaient uni étroitement avec Vauban. Ces deux illustres citoyens avaient mis en commun leur plus grand intérêt, celui du bien général. C'est

de la correspondance de ces deux hommes rares, qui des différens pays où les appelaient leurs emplois, s'envoyaient leurs réflexions et leurs idées, que naquit le fameux ouvrage de Vauban [1] sur la régie des deniers publics et la perception des impôts; et si jamais ce plan, célébré par tant de bons citoyens, pouvait s'accorder avec la constitution d'un grand état; si ce ressort unique, admirable par sa simplicité, était substitué parmi nous au jeu pénible et coûteux de cette immense machine de la finance, Catinat partagerait avec Vauban la reconnaissance des peuples. Catinat dont nous avons loué l'imperturbable égalité de caractère, n'avait, comme on le voit, que cette inquiétude des grandes ames, pour qui tout désordre à réformer est un tourment, et tout bien possible une étude et une espérance.

Faut-il s'étonner si cette activité d'esprit qui embrassait tant de connaissances, l'avait fait regarder dès ses commencemens comme un homme capable de tout? Dès qu'on l'eut connu, il n'y eut rien qu'on en attendît. Il était jeune encore, lorsque la cour crut pouvoir confier à sa maturité précoce des négociations délicates avec les princes d'Italie, et des commandemens dans les villes alliées de ce même pays, qui demandait cette circonspection, cette souplesse, qualités qui sur-tout alors ne semblaient guère celles d'un jeune homme, d'un militaire et d'un Français. Quand le fils de Louis XIV, Monseigneur, suivi de toute la jeune noblesse du royaume, alla faire ses pre-

[1] Ouvrage rédigé par Boisguilbert, mais qui est regardé comme étant de Vauban, dont il développe les principes.

mières armes devant Philisbourg, Catinat eut le singulier honneur d'être associé à Vauban pour la conduite de ce siége, et cette réunion parut le seul moyen d'assurer un succès auquel on attachait la gloire de l'héritier de la couronne. C'est à ce siége que commencèrent à se manifester avec éclat l'estime et l'amour que Catinat avait déja inspirés. Il fut renversé d'un coup de feu ; toute l'armée fut dans la consternation ; et lorsqu'on apprit qu'il était sans danger, la joie fut aussi vive que l'avait été la terreur. A Marsaille, la gendarmerie française entoura sa tente, pendant son sommeil, de trente drapeaux enlevés à l'ennemi. Son réveil fut celui d'un héros. Ses yeux, en s'ouvrant, ne rencontrèrent que des trophées. Cet amour que lui portaient les soldats ne fut jamais affaibli, même par la sévérité de son commandement ; sévérité qui n'était en lui que le maintien de l'ordre. Enfin, dans cette malheureuse guerre de la succession, la dernière qu'il ait faite, lorsque réparant les fautes de Villeroy, il fut blessé au passage de l'Oglio, en couvrant la retraite de l'armée ; cette armée, qui peut-être sentait d'autant plus ce qu'il valait, qu'alors il ne la commandait plus, parut faire dépendre son salut de celui de Catinat. On entendait les soldats se demander sans cesse les uns aux autres, avec cette sollicitude empressée qui naît de l'affection, et que le péril augmentait : *comment se porte notre père la pensée ?*

Cette époque nous ramène au moment de la plus amère injustice qu'ait essuyée Catinat. Hélas ! cette épreuve était réservée aux jours de sa vieillesse. Oh ! que la fin d'un grand homme est respectable ! mais qu'elle est rarement heu-

reuse ! Le bonheur s'éloigne-t-il de nous avec la vigueur des années et l'âge des efforts et des espérances ? La gloire vieillissante n'est-elle qu'une ruine illustre, dont l'indifférence détourne les yeux, et que l'ingratitude et l'envie insultent en passant ? Appelé par la patrie, Catinat avait quitté sa chère solitude pour présider encore à la fortune de nos armes dans ce même pays, tant de fois le théâtre de ses triomphes ; mais alors tout s'unissait contre lui. Les nouvelles levées, le défaut d'argent, l'ordre de respecter la neutralité apparente des Vénitiens, ordre qui livrait à des ennemis moins scrupuleux des chemins et des avantages qui nous étaient interdits ; le commandement suprême déféré à la dignité du duc de Savoie, et dont Catinat n'eut plus que l'ombre près de cet allié dangereux, dont les infidélités secrètes furent d'autant plus justement soupçonnées qu'elles finirent par une défection ouverte ; les ennemis de Catinat secondant par de mauvais conseils les mauvaises manœuvres de ce prince, pour en faire retomber le blâme sur le général Français, dans leurs lettres à la cour ; enfin, le génie d'Eugène, libre dans son essor, opposé au génie de Catinat enchaîné et trahi : c'est au milieu de tant d'obstacles, contre lesquels le talent n'a point de défense, qu'on voulait que les armes françaises conservassent leur supériorité ordinaire. C'était beaucoup de balancer celle que devait prendre dans de pareilles circonstances un ennemi tel qu'Eugène. Tous les mouvemens de ce général, qui paraissant toujours instruit des nôtres, resserrait sans cesse notre armée, et menaçait le Mantouan et le Milanais, le passage de l'Adige et du Mincio,

à la vue de nos troupes; l'affaire de Carpi, où malgré leur valeur elles combattirent avec désavantage; les ordres réitérés de Louis XIV, qui voulait ressaisir par une bataille l'honneur de cette campagne, tandis que Catinat se bornait à empêcher l'ennemi d'hiverner en Italie, et à le forcer de se retirer en Piémont; tout sert à grossir l'orage que la cabale de Versailles amassait depuis long-temps contre lui. La fille du duc de Savoie ne pouvait lui pardonner les soupçons élevés contre son père. Elle joint ses ressentimens à ceux d'une favorite puissante, dont Catinat n'avait jamais été le courtisan. On répand à la cour, que la douleur qu'il a sentie de la mort d'un frère [1] qu'il avait tendrement aimé, a dérangé ses organes, et altéré son esprit; et la malignité de la haine, en le calomniant, rendait encore cet hommage à sa sensibilité. La dernière arme qu'on emploie pour le perdre, est cette accusation, la plus cruelle de toutes, celle d'irréligion, si difficile à repousser, puisqu'elle attaque le secret de la conscience, qu'elle rend toutes les défenses suspectes, et autorise tous les soupçons; et contre qui osait-on l'intenter? Catinat était trop sage sans doute pour ne pas respecter le culte public; et s'il s'agissait des sentimens intérieurs, si toutes les actions de la vie en sont l'expression fidèle, si la modestie, le désintéressement, l'empire sur les passions, les sacrifices continuels de l'intérêt et de l'orgueil, la décence des mœurs, l'obéissance aux lois, sont les vertus que la morale du christianisme porte à leur perfection, quel homme méritait plus que Catinat

[1] M. de Croisille.

d'être compté parmi les disciples de l'Évangile? Quelle plus belle réponse à ses accusateurs que la conduite qu'il va tenir dans sa disgrace! car elle est enfin résolue; et Villeroy, dont le nom est devenu depuis si malheureusement célèbre par la défaite de Ramillies, vint remplacer le vainqueur de Stafarde et de la Marsaille.

Le sentiment de l'équité, l'enthousiasme de la gloire nous rangent volontiers au parti du grand homme opprimé; son injure qu'il dédaigne devient la nôtre; nos regrets le vengent quand il se tait; sa disgrace le relève à nos yeux quand on veut l'abaisser. Que Catinat sans se plaindre de ses ennemis, sans murmurer contre son maître, laissant commander Villeroy, eût repris tranquillement le chemin de sa retraite, notre admiration et nos hommages l'y suivraient encore, comme les applaudissemens des Romains suivaient Scipion montant au Capitole; mais ce triomphe vulgaire n'est pas celui de Catinat. L'amour de son pays et du devoir lui inspirent une autre grandeur que celle qui se borne à pardonner à la patrie; il veut la servir au moment où elle l'outrage, et la servir sous le chef qu'elle lui préfère. Il ne connaît ni les prétentions du grade, ni même la fierté légitime du talent. Créqui, maréchal de France, avait refusé de marcher sous un autre maréchal [1], et ce maréchal était Turenne; ici c'est Catinat dépossédé par Villeroy, et qui marche

[1] Ce refus de Créqui n'était fondé que sur les droits du grade. Rien n'est plus noble d'ailleurs que ce qu'il dit à Louis XIV. *Laissez-moi servir marquis de Créqui, ôtez-moi le bâton; peut-être saurai-je mériter qu'on me le rende.* Il n'y a rien au-dessus de ces sentimens que la conduite de Catinat.

sous ses ordres. Il borne désormais tous ses travaux, tous ses efforts à seconder le général qui le remplace ; et cet emploi secondaire est, aux yeux de la raison, plus glorieux pour lui que tous les commandemens. *Les méchans seraient outrés*, écrivait-il, *s'ils savaient jusqu'où va mon intérieur sur ce sujet.* Et comment les méchans l'auraient-ils pu savoir ? comment auraient-ils pu croire à une vertu, faite pour étonner même les hommes vertueux ? Elle était alors exposée à toutes les épreuves ; l'impétueuse fierté de Villeroy insultait à la prudence modeste de Catinat. Il repoussait avec une ironie méprisante des conseils dont il méconnaissait à la fois la sagesse et la générosité. *Le temps de la prudence est passé*, disait-il, *je ne me pique pas d'être circonspect.* Il ne tarda pas à le prouver ; pressé de combattre, parce que le roi voulait que l'on combattît ; trompé par Eugène qui cache dans les retranchemens de Chiari l'élite de ses troupes que l'on croit sur une autre route, Villeroy, sourd aux avis réitérés de Catinat, attaque ce poste sans le reconnaître, et se flatte de l'emporter sans peine. Un premier avantage sur quelques corps avancés qui se replient devant lui, l'engage de plus en plus dans cette funeste attaque. C'est-là que l'attendait l'ennemi ; c'est dans ce piège que la bravoure française vient se précipiter aveuglément. Toute l'armée d'Eugène est rangée derrière un rempart qui vomit la foudre et la mort. A ce fracas meurtrier, les Français reconnaissent, mais trop tard, leur fatale méprise. *Ce n'est pas ma faute*, dit tranquillement Catinat qui les conduit ; et marchant avant tous, il brave seul un péril que seul

il avait prévu. Son exemple les ranime ; mais alors le courage ne peut apprendre qu'à mourir. Des milliers de nos plus braves soldats tombent aux pieds de ce retranchement formidable et tombent sans pouvoir atteindre l'ennemi ; Catinat lui-même est frappé. Villeroy qui voit sa faute, et le carnage de ses troupes, ordonne enfin la retraite. Interrogeons ici le cœur humain et celui de Catinat ; ne craignons ni de rougir de l'un ni d'admirer l'autre ; perçons d'un côté la profondeur des passions et des vices, et de l'autre élevons nos regards jusqu'à la sublime vertu. O hommes ! ô mes semblables ! je n'ai pas la triste manie de vous calomnier ; mais prenez la place de Catinat dépouillé du commandement pour prix de ses services et de ses victoires ; supposez-vous comme lui sous les ordres d'un concurrent qui vous déplace et vous insulte ; supposez-vous dans la chaleur du combat, dans ce moment où l'humanité est trop peu écoutée pour étouffer les ressentimens de l'amour-propre ; vous allez tous frémir peut-être, si je sonde les plis de votre cœur. Mais qui de vous oserait assurer qu'à la vue de cette défaite qui le venge, à la vue de ce sang qui crie contre l'imprudence, on ne lui surprendrait pas la joie secrète d'un triomphe ? Ouvre-toi maintenant, cœur magnanime, toi qui n'as point de regards à craindre, et qui n'as que des exemples à donner, ouvre-toi devant tes concitoyens, devant les générations futures ; ne cache rien à nos yeux ; et que verrons-nous en toi, qu'une douleur auguste et les blessures de la patrie.

Si l'on pouvait douter que cette magnanimité fût si entière et si parfaite, que l'on observe la

conduite qu'il tint, lorsqu'après cette campagne il revint à la cour; s'il y eût porté des ressentimens, il y portait de grands avantages. Il avait combattu seul une entreprise malheureuse; on était revenu à ce plan de défensive qui avait causé sa disgrace; Villeroy lui-même avait fait entendre les mêmes plaintes que lui sur la difficulté de commander une armée française sous les ordres d'un duc de Savoie. Que de facilités pour la vengeance, si Catinat avait pu la chercher ! On lui en présentait de plus grandes; on offrait de mettre entre ses mains les preuves des intrigues secrètes qu'on avait tramées contre lui. Le secrétaire d'un homme qui avait été dans le parti de ses ennemis, et qui venait de mourir, lui promit, s'il voulait le prendre à son service, de lui révéler les secrets les plus importans pour lui : il rejeta ses offres et ses délations. Arrivé à Versailles, il eut avec le roi un de ces entretiens secrets, dont les courtisans comptent les instans avec impatience et inquiétude; et l'accueil que lui fit Louis XIV en se séparant de lui, n'était pas propre à les rassurer. On sut bientôt qu'il ne s'était plaint de personne, quoique le roi l'eût pressé de s'expliquer. *Ceux qui ont cherché à me nuire*, avait-il dit, *peuvent être fort utiles à votre majesté. J'étais pour eux un objet d'envie; quand je n'y serai plus, ils serviront mieux.* Sans doute qu'instruits de cette conversation, les courtisans pensèrent que cet homme qui avait tant de connaissances, n'avait pas celle de la cour.

Retiré dans sa maison de Saint-Gratien [1], dont

[1] Dans la vallée de Montmorency.

il avait toujours aimé le séjour, c'est dans cette demeure champêtre, que son nom a rendue célèbre, et qui n'avait d'éclat que celui que lui prêtait un tel hôte, c'est-là qu'il se reposait de ce tumulte des grandes affaires, qui n'avait jamais troublé son ame, mais qui l'avait fatiguée. Il y porta ses goûts dominans, la réflexion et la simplicité. Il se promenait souvent seul [1], et ses amis s'abstenaient par égard d'interrompre ses pensées solitaires. Ils avaient pour la méditation d'un sage ce respect louable qu'un jour avait témoigné pour lui Fontenelle, lorsque l'appercevant tête à tête avec Vauban, il referma aussitôt la porte qu'il avait ouverte, *confus*, disait-il, *d'avoir pu déranger un moment cet entretien si intéressant pour la France*. Les habitans de la campagne, témoins de ses promenades journalières, ne se lassaient point d'admirer l'extérieur modeste, et le vêtement simple de cet homme, dont le nom et les victoires avaient si souvent frappé leurs oreilles. Il les traitait avec cette bonté familière qui ne coûte rien à la vraie grandeur, et qui la rend si aimable. Il assistait à leurs divertissemens, et toujours occupé de vues utiles, il les encourageait aux exercices du corps, et leur distribuait lui-même des prix. Dans ce temps où les besoins de la guerre forçaient le gouvernement à des recrues continuelles, il songeait à former en eux des soldats. Il les rassurait contre la frayeur que répand dans les campagnes la levée des

[1] *Nous ne passons pas un jour sans le voir*, écrivait M.me de Coulanges, *je le trouve seul au bout d'une de nos allées : il est sans épée; il ne croit pas en avoir jamais porté.*

milices. Il les exhortait à servir l'état, et se donnait pour exemple de la fortune qu'on peut attendre du service. Elle était brillante sans doute, si l'on regarde ses honneurs; elle était bien médiocre, si l'on considère ses revenus. Quand il commandait les armées, le ministère ajoutait à ses appointemens une somme annuelle de douze mille francs, qu'il distribuait en libéralités et en récompenses militaires, et qui lui étaient quelquefois, comme il le dit lui-même, *de nécessité*. Ce traitement lui fut continué après sa retraite avec quelque augmentation. C'était environ le double de son patrimoine [1]. Telle était la fortune d'un homme qui avait commandé toute sa vie. Ce détail exact est l'éloge complet d'un désintéressement bien rare dans les grandes ames. Il refusa toujours dans ses gouvernemens les présens du pays; et à la guerre, il ne fit jamais payer les sauve-gardes. On sait que Villars, qui se vantait de n'avoir jamais rien pris qu'à l'ennemi, devint très-riche : Catinat faisait plus; il ne prenait rien à personne. Il resta pauvre : *je ne veux*, disait-il, *que subsister au service*. Cette humanité dont nous retrouvons toujours en lui les procédés et les principes, ne lui permettait pas de confondre jamais les ennemis que l'on doit combattre, avec les peuples innocens qu'on ne doit pas opprimer. En s'abstenant de ces exactions érigées en droits par l'usage, il punissait les violences et les rapines des subalternes. C'est par une suite de cette équité compatissante, qu'il

[1] Il était né avec six ou sept mille livres de rente, qui en valent quinze de ce temps-ci.

défendit toujours dans les sièges que l'artillerie, faite pour foudroyer les bastions et les remparts, écrasât les habitations des citoyens paisibles. Il alla plus d'une fois demander aux paysans s'ils n'étaient point foulés par les soldats. Contenant les uns et protégeant les autres, l'amour et la reconnaissance de tous étaient les seules richesses qu'il parût jaloux de remporter.

On a souvent cité cette réponse qu'il fit à Louis XIV dans le temps de sa plus grande faveur auprès de lui, lorsque ce monarque, après l'avoir entretenu sur les opérations de la guerre, lui dit avec cette grace qu'il savait mettre dans tous ses discours, et qui était un de ses dons particuliers : *C'est assez parler de mes affaires; en quel état sont les vôtres? Sire,* répondit Catinat, *graces aux bontés de votre majesté, j'ai tout ce qu'il me faut. Voilà,* dit le roi, *le seul homme de mon royaume qui me tienne ce langage.* En effet, M.me de Maintenon avouait qu'il était le seul qui n'eût jamais rien demandé. *Je ne veux pas,* disait-il, en se servant d'une expression heureuse et énergique, *ressembler à ces serviteurs qui salissent leur attachement pour leur maître, en demandant qu'on augmente leurs gages.* Les distinctions et les récompenses l'avaient toujours prévenu. Mais dès qu'il s'agissait des droits et des besoins de ceux qui lui étaient subordonnés, il était toujours prêt à faire pour eux ce que jamais il n'avait fait pour lui. Alors rien n'égalait l'activité de son zèle; au risque de déplaire au ministre, il adressait ses prières au roi lui-même, et c'est ainsi qu'en plus d'une occasion il obtint pour les officiers et les soldats qu'il aima toujours en

père, des traitemens plus avantageux qui depuis même ont passé en lois.

Quelqu'attachement qu'il eût pour la solitude de Saint-Gratien, cependant il passait à Paris quelques mois de l'hiver, du moins tant que sa fortune le lui permit; mais toujours fidèle à ses goûts et à son caractère, il avait choisi son logement dans un des quartiers de la capitale, le plus tranquille et le moins brillant. L'enclos des Chartreux qui n'était pas éloigné de sa demeure, était la promenade qu'il préférait d'ordinaire: tout ce qui inspirait le calme et le recueillement semblait lui plaire et l'appeler; et pour un homme qui avait tout fait et tout vu, des hommes qui ont renoncé à tout ne pouvaient pas être un spectacle indifférent. On fut surpris un jour de le voir dans cet enclos, comme autrefois le sage de Phrygie, jouer avec des enfans; mais n'est-ce pas ce que fait tous les jours le philosophe, quand il vit avec les passions des hommes? La demeure royale de ces guerriers qui ont donné leurs jours à la patrie, et dont elle nourrit la vieillesse, ce prytanée militaire, était aussi l'objet de ses fréquentes visites. Un enfant [1], (c'était le fils de son homme d'affaires) qui l'avait entendu parler avec éloge de ce vénérable édifice, vint un jour avec l'empressement naïf de son âge, prier le maréchal de Catinat de le mener à l'hôtel des Invalides; il y consent, prend l'enfant par la main, le mène avec lui, arrive aux portes. A la vue du maréchal, la garde se range sous les armes, les tambours se font entendre, les cours se remplissent, on répète de tout côté: *Voilà*

[1] *V.* la Vie de Catinat.

le père la pensée. Ce mouvement, ce bruit, causent à l'enfant quelque frayeur. Catinat le rassure : *Ce sont,* dit-il, *des marques de l'amitié qu'ont pour moi ces hommes respectables.* Il le conduit par-tout, lui fait tout voir. L'heure du repas sonne ; il entre dans la salle où les soldats s'assemblent, et avec cette noble simplicité, cette franchise des mœurs guerrières, qui rapprochent ceux que le même courage et les mêmes périls ont rendus égaux : *A la santé,* dit-il, *de mes anciens camarades.* Il boit et fait boire l'enfant avec lui : les soldats debout et découverts, répondent par des acclamations qui le suivent jusqu'aux portes ; et il sort emportant dans son cœur la douce émotion de cette scène trop au-dessus de l'ame d'un enfant, mais dont le récit conservé dans les mémoires de sa vie, a pour nous encore aujourd'hui quelque chose d'attendrissant et d'auguste.

Il avait vu, il avait partagé la gloire et les succès d'un beau règne ; il en vit les revers et les fautes ; il en partagea les amertumes en citoyen. Dans le désordre des finances, dans l'excès des misères publiques, ses pensions cessèrent d'être payées. C'est alors qu'il résolut d'abandonner entièrement la capitale, et de se fixer à Saint-Gratien ; il voulut même renvoyer ses principaux domestiques. Un pareil effort dans tout autre pouvait être un sacrifice pour la vanité ; c'en était un pour la bonté de son ame. Il les regardait (ce sont ses expressions) *plutôt comme des amis que comme des serviteurs ;* et du moins ils justifièrent ce titre, lorsque, se jetant à ses pieds, ils le conjurèrent de permettre qu'ils lui restassent attachés sans autre récompense que l'honneur de le servir,

quand il ne pourrait leur en donner une autre. Sa sensibilité ne résista pas à des prières aussi honorables pour lui que pour eux; et de tous les beaux momens de sa vie, celui-là sans doute ne fut pas le moins doux, ni le moins flatteur.

On assure qu'en quittant Paris il versa quelques larmes; et qui pouvait les faire répandre, que les regrets de l'amitié? Catinat avait peu d'amis; mais on disait qu'il n'y en avait pas comme les siens. Les sentimens qu'il inspirait étaient un culte, et il ne les inspirait qu'à des ames d'élite. Fénélon était du nombre, et c'est faire l'éloge des autres. Catinat eut d'ailleurs un bonheur plus rare qu'il ne devrait l'être: l'amitié la plus tendre rapprocha de son cœur ceux que la nature avait placés près de lui. L'union la plus étroite et la plus intime subsista toujours entre lui et son frère, M. de Croisille, et M.me Pucelle, sa sœur. On voit dans ses lettres un cœur plein d'affections profondes, qu'il aimait à concentrer dans un petit nombre d'ames aimantes, et qu'il craignait d'étendre trop loin. On voit avec quel plaisir il leur confie le depôt de ses secrets et de ses jouissances intérieures; dépôt si cher et si sacré, quand celui qui le donne et ceux qui le reçoivent, en sentent également le prix.

Louis XIV l'appelait de temps en temps à la cour, pour le consulter sur les besoins de l'état. Catinat ne lui parla jamais des siens; il était si loin de se plaindre: il ne sentait que les maux de la France; il n'y avait point de sacrifice qu'il ne fût prêt à lui faire. C'en était un sans doute, lorsque, malgré son grand âge et la faiblesse de sa santé, il céda aux instances de

Louis XIV, qui le pressait d'accepter encore le commandement de l'armée d'Alsace. *Votre présence suffira*, lui disait ce Prince, toujours plus rempli d'estime, et même de vénération pour ce grand homme, à mesure qu'il le connaissait davantage. Il ne voyait qu'en lui ce dévouement héroïque à tous les intérêts de la patrie. Catinat, dans le temps de son rappel d'Italie, avait eu beaucoup à se plaindre de Chamillart qui s'était tourné contre lui. Le roi parut desirer qu'il se rapprochât de ce ministre, et le lui fit entendre, mais avec réserve, et comme prévoyant des difficultés. *J'y vais*, lui dit le Maréchal, et ce fut toute sa réponse.

Ainsi, son zèle patriotique était loin de se ralentir ; mais ses forces n'y répondaient plus. Il remit le commandement entre les mains de Villars, que la victoire attendait à Fridelingue. En finissant sa carrière, il vit du moins commencer celle d'un héros qui pouvait le rassurer sur le sort de la France. Ses ennemis qui osaient l'accuser de jalousie, comme ils l'avaient accusé de démence, publièrent que les lauriers de Villars avaient affligé Catinat. La haine ne se lassait pas de méconnaître ses vertus, ou de les travestir en défauts. On attaquait en lui jusqu'à la modestie de son habillement ; on prétendoit y voir le dessein d'être remarqué, comme si un homme tel que lui eût pu mettre quelque orgueil dans l'éclat ou dans la simplicité de ses vêtemens. Y en avait-il même, comme on l'a prétendu, dans ce singulier refus dont Fabert seul avait donné l'exemple ? Catinat qui avait vu dans le grade de maréchal de France la récompense des services, pouvait ne regarder le collier des ordres que comme une marque de faveur ;

il le refusa. Sa famille lui représenta le tort qu'il allait lui faire, qu'on pourrait croire que ce refus n'était fondé que sur la difficulté de faire les preuves. On connaît sa réponse. *Si je vous fais tort*, dit-il, *rayez-moi de votre généalogie*. C'est peut-être le seul mot de Catinat où l'on puisse entrevoir le sentiment de la supériorité.

Vers la fin de sa vie, il cessa de paraître à la cour; il ne lui resta plus que Saint-Gratien, quelques amis et quelques livres. Plutarque et une bible en plusieurs langues étaient ceux qu'il lisait le plus souvent. Sentant défaillir ses forces, il pria le célèbre Helvétius de lui dire à peu près ce qui lui restait de temps à vivre. Le médecin mit ce terme à trois mois, et lui ordonna quelques breuvages. *Pourquoi ces remèdes*, dit Catinat? *Pour rendre l'agonie plus douce*, répondit le médecin. Le maréchal consentit à les prendre; mais ce qui sur-tout devait *rendre son agonie plus douce*, c'était le souvenir de sa vie. Cet homme accusé d'impiété, mourut en prononçant ces paroles: *Mon Dieu, j'ai confiance en vous*. Il avait demandé lui-même les secours que la religion apporte aux mourans. Son testament commence par des legs pieux et charitables à des églises et à des hôpitaux. Aucun de ses domestiques n'y est oublié; il n'avait ni augmenté ni diminué son patrimoine.

Pourrions-nous ne pas nous arrêter en finissant, sur une leçon frappante qui, comme un trait de lumière, perce et jaillit de tous côtés dans le récit des actions de Catinat? C'est que les plus heureux présens que le ciel puisse faire aux empires, ne sont pas les génies brillans et les ames naturellement prédominantes; ce sont

les esprits justes et les cœurs vertueux. Il n'y a peut-être point de vérité plus commune en morale; il n'y en a point de plus rarement sentie. Avouons-le; rien ne subjugue les hommes plus aisément que la grandeur; elle leur plaît, même en les accablant; elle s'empare d'eux par ce qu'ils ont de plus faible, je veux dire par l'imagination : delà ces louanges prodiguées dans tous les siècles à ces grands talens qui n'ont été que de grands fléaux. Il semble qu'en même temps qu'ils nous abattent par le sentiment de notre infériorité, ils relèvent notre orgueil en ajoutant à l'idée de notre espèce. Entraînés par l'admiration, nous leur pardonnons ce que nous coûte leur fatale supériorité. Quoi donc! ne sentirons-nous jamais la grandeur qu'en raison de notre faiblesse? l'humanité aveugle et rampante ne se prosternera-t-elle que devant ceux qui la foulent aux pieds? Voulez-vous comprendre combien le génie armé par les passions et conduit par les erreurs, est petit devant la vertu? Comparez Catinat que les duretés de Louvois ne peuvent rebuter du service de la patrie, qui continue à la défendre sous les ordres de Villeroy; comparez-le à Condé que son mépris pour Mazarin envoie chez les Espagnols; à Turenne que sa passion pour une femme qui le trompe, précipite dans la guerre civile. Jugez alors entre l'homme qui n'a que le sentiment de ses droits et de sa force, et celui qui n'a d'autre idée que celle de son devoir; entre celui qui se croit au-dessus d'une faute, et celui qui ne s'en permet aucune. Voyez d'un côté combien de jours perdus pour l'état, combien même employés contre lui; voyez de l'autre une vie entière dont chaque instant a

été pour la patrie un bienfait, ou un sacrifice. Dites alors, dites : ce que Dieu a donné à l'homme de plus sublime, c'est la raison, et la vertu qui n'est que la raison agissante. Raison, vertu, noms sacrés, trop long-temps effacés par les noms éblouissans de grandeur et de génie ! Trop long-temps l'art de la parole, l'art des vers ont été prostitués à l'éloge des crimes éclatans. L'imagination des écrivains a séduit la nôtre, et la science d'émouvoir les hommes a précédé celle de les éclairer. Ah ! du moins aujourd'hui que l'examen de leurs droits naturels et de leurs vrais intérêts est devenu la plus importante des études, qu'il ne soit plus permis de les tromper sur les objets de leur admiration. Que l'éloquence, faite pour instruire les peuples, ne célèbre plus que ceux qui les ont aimés; qu'elle leur apprenne à n'être plus éblouis par ceux qui les écrasent; qu'elle leur enseigne que le bien qu'on fait en silence est plus rare et plus difficile que le mal qu'on fait avec éclat. Quand les tourbillons passent en ravageant, quand les secousses intérieures de la terre ouvrent ses entrailles sous les pieds de ceux qui l'habitent, et roulent les mers soulevées sur les villes et les royaumes, la nature imposante dans ses menaces, frappe d'une admiration mêlée d'horreur le vulgaire épouvanté : le sauvage croit à ses dieux infernaux, et adore le génie du mal; l'homme éclairé lui-même ne sait dans son trouble, si la nature n'est pas livrée à un pouvoir destructeur, armé contre la puissance qui produit et qui conserve. Mais quand le sage contemple l'ordre et le mouvement de l'univers, quand il voit ce faible globe emporté dans l'espace infini, retrouver à l'instant marqué

l'astre qui lui rend la lumière et la fécondité, alors il admire; il reconnaît l'intelligence, et prononce le nom de Dieu au fond de son ame; il se retrouve sous la main d'un protecteur, et sous le regard d'un juge, et marche tranquille et rassuré dans la carrière de la vie.

ÉLOGE
DE RACINE.

Omne tulit punctum. Hor.

AVERTISSEMENT.

Cet Ouvrage fut composé en 1772. L'Académie de Marseille en avait proposé le sujet; mais le concours était fermé, lorsque cet Éloge fut présenté, et il ne fut pas même admis l'année suivante, quoique le prix eût été remis. L'Académie qui ne fut satisfaite d'aucun des ouvrages de concours, prit à la fin le parti de ne point donner le prix, plutôt que de déroger à ses statuts en couronnant un ouvrage imprimé.

ÉLOGE

DE RACINE.

Quand Sophocle produisait sur la scène ces chefs-d'œuvre qui ont survécu aux empires et résisté aux siècles, la Grèce entière assemblée dans Athènes applaudissait à sa gloire; la voix d'un héraut le proclamait vainqueur dans un immense amphithéâtre qui retentissait d'acclamations; sa tête était couronnée de lauriers à la vue de cette innombrable multitude; son nom et son triomphe, déposés dans les annales, se perpétuaient avec les destinées de l'état, et les Phidias et les Praxitèle reproduisaient ses traits sur l'airain et le marbre, de la même main dont ils élevaient les statues des dieux.

Quand cette même Athènes voulait témoigner sa reconnaissance à l'orateur qui avait servi l'état et charmé ses concitoyens, elle décernait à Démosthène une couronne d'or; et si quelque rival ou quelque ennemi, usant du privilège de la liberté, réclamait contre cet honneur, les nations accouraient de toutes les contrées de la Grèce pour assister à ce combat des talens contre l'envie, et proclamer la victoire d'un grand homme.

Sans doute dans l'ancienne Grèce la gloire avait plus d'appareil et les talens plus d'éclat; le citoyen qui ne voyait au-dessus de lui que

les lois, et qui pouvait porter son suffrage à la place publique, était libre de n'accorder d'hommages qu'au mérite qui les arrache, et alors l'admiration était toujours près. Dans nos gouvernemens modernes, il est de l'ordre politique que le pouvoir suprême qui maintient tout, soit la première des grandeurs, que l'ambition des hommes de talent soit d'attirer les regards des hommes d'état, que la gloire du génie soit d'être distingué par le souverain, et d'obtenir des récompenses de celui qui seul les distribue à tous les genres de mérite, et qui a le plus d'intérêt à les encourager. Cette espèce d'illustration est aussi d'un prix réel, quand elle est avouée par les suffrages publics, et la considération sociale qu'elle répand sur les écrivains et les artistes, émane de la même source que les honneurs accordés aux services rendus à l'état dans les places et les professions les plus éminentes. Racine, Boileau, Molière pouvaient se glorifier avec raison d'être protégés par Louis XIV, quand un mot de sa bouche était le prix le plus flatteur pour les Condés, les Luxembourgs et les Villars.

L'académie française qui honore les talens littéraires en les recevant dans son sein, a trouvé un moyen heureux et noble d'honorer aussi les talens d'un autre ordre, en leur décernant des éloges publics au nom de la postérité. Elle a chargé l'éloquence de s'en rendre l'organe, et nul genre de mérite supérieur n'a été exclus de ce tribut national. L'homme de lettres, placé entre un héros et un monarque, a reçu de la patrie les mêmes témoignages de reconnaissance; des plumes éloquentes en ont augmenté l'éclat et garanti la durée, et cet honneur n'a

rien qui doive alarmer l'envie; il n'existe que pour les morts.

Les compagnies littéraires des provinces ont imité celle de la capitale, et lui ont enlevé plus d'un éloge, que sans doute elle n'aurait pas oublié. Tel est celui du grand Racine, de l'écrivain le plus parfait qu'aient produit tous les siècles dans le plus difficile et le plus beau de tous les arts.

O Racine! il y a long-temps que ton éloge était dans mon cœur. C'est une admiration vraie et sentie qui m'amène après tant d'autres, non pas aux pieds de ta statue (car tu n'en as pas encore [1]), mais sur ta tombe, où j'ose apporter à tes cendres des hommages qu'une autre main peut-être devrait te présenter. Je ne me flatte pas d'avoir embrassé toute l'étendue de tes talens! l'homme de génie n'est bien jugé que par ses égaux. Ce serait à l'auteur de Zaïre à louer l'auteur de Phèdre: mais on pardoune à l'élève qui étudie les tableaux de Raphaël, de croire en sentir le mérite, et de céder à l'impression que font sur lui les chefs-d'œuvre qu'il ne saurait égaler.

L'éloge d'un grand homme est presque toujours un combat contre les préjugés; mais si jamais cette vérité fut incontestable, c'est surtout à l'égard de Racine. Il ne fut pas apprécié par son siècle, et il n'y a pas long-temps qu'il l'est par le nôtre. Il eut beaucoup d'ennemis pendant sa vie; il en a encore après sa mort. J'en développerai les raisons et les preuves: je les trouverai dans l'amour-propre et les intérêts de la médiocrité; dans cet esprit des sectes lit-

[1] Il en a eu une depuis par les ordres de Louis XVI.

téraires, qui, comme toutes les autres, ont leur politique et leur secret; enfin, dans le petit nombre des hommes doués de ce sens exquis qu'on appelle le goût. Quand il s'agit d'être juste envers le génie, je ne le serai pas à demi: je ne craindrai pas de heurter des erreurs qui ont acquis du crédit à force d'avoir été répétées. C'est bien assez que la vérité soit tardive; il ne faut pas du moins qu'elle soit timide.

La première de ces erreurs et la plus spécieuse, sur laquelle s'appuient d'abord ceux qui veulent déprécier Racine, c'est qu'il a été créé par Corneille.

Pour mieux dissiper cet injuste préjugé, remontons à l'origine de la tragédie, et voyons ce qu'elle était avant Racine, et ce qu'elle a été dans ses mains.

Ce serait sans doute un homme très-extraordinaire, un génie de la plus éminente supériorité, que celui qui aurait conçu tout l'art de la tragédie, telle qu'elle parut dans les beaux jours d'Athènes, et qui en aurait tracé à-la-fois le premier plan et le premier modèle. Mais de si beaux efforts ne sont point donnés à l'humanité: elle n'a pas des conceptions si vastes. Chacun des arts de l'esprit a été imaginé par degrés, et développé successivement. Un homme a ajouté aux travaux d'un homme; un siècle a ajouté aux lumières d'un siècle: et c'est ainsi qu'en joignant et perpétuant leurs efforts, les générations qui se reproduisent sans cesse, ont balancé la faiblesse de notre nature, et que l'homme qui n'a qu'un moment d'existence, a jeté dans l'étendue des âges la chaîne de ses connaissances et de ses travaux, qui doit atteindre aux bornes de la durée.

L'invention du dialogue a sans doute été le premier pas de l'art dramatique. Celui qui imagina d'y joindre une action, fit un second pas bien important. Cette action se modifia par degrés, devint plus ou moins attachante, plus ou moins vraisemblable. La musique et la danse vinrent embellir cette imitation. On connut l'illusion et la pompe théâtrales. Le premier qui de la combinaison de tous ces arts réunis, fit sortir de grands effets et des beautés pathétiques, mérita d'être appelé le père de la tragédie. Ce nom était dû à Eschyle; mais Eschyle apprit à Euripide et à Sophocle à le surpasser, et l'art fut porté à sa perfection dans la Grèce.

Cette perfection était pourtant relative, et en quelque sorte nationale. En effet, s'il y a dans les ouvrages des anciens dramatiques des beautés de tous les temps et de tous les lieux, il n'en est pas moins vrai qu'une bonne tragédie grecque, fidèlement transportée sur notre théâtre, ne serait pas une bonne tragédie française. Nous avons à fournir une tâche plus longue et plus pénible. Melpomène chez les Grecs paraissait sur la scène, entourée des attributs de Terpsichore et de Polymnie : chez nous elle est seule, et sans autre secours que son art, sans autres appuis que la terreur et la pitié. Les chants et la grande poésie des chœurs relevaient l'extrême simplicité des sujets grecs, et ne laissaient apercevoir aucun vide dans la représentation : ici, pour remplir la carrière de cinq actes, il nous faut mettre en œuvre les ressorts d'une intrigue toujours attachante, et les mouvemens d'une éloquence toujours passionnée. L'harmonie des vers grecs enchantait les oreilles avides et sensibles d'un peuple poëte : ici, le mérite de la

diction, si important à la lecture, si décisif pour la réputation, ne peut sur la scène ni excuser les fautes, ni remplir les vides, ni suppléer à l'intérêt, devant une assemblée d'hommes où il y a peu de juges du style. Enfin, chez les Athéniens, les spectacles donnés par les magistrats en certains temps de l'année, étaient des fêtes pompeuses et magnifiques où se signalait la brillante rivalité de tous les arts, et où les sens, séduits de toutes les manières, rendaient l'esprit des juges moins sévère et moins difficile : ici, la satiété, qui naît d'une jouissance de tous les jours, doit ajouter beaucoup à la sévérité du spectateur, lui donner un besoin plus impérieux d'émotions fortes et nouvelles : et de toutes ces considérations on peut conclure que l'art des Corneille et des Racine devait être plus étendu, plus varié et plus difficile que l'art des Euridipe et des Sophocle.

Ces derniers avaient encore un avantage que n'ont pas eu parmi nous leurs imitateurs et leurs rivaux. Ils offraient à leurs concitoyens les grands évènemens de leur histoire, les triomphes de leurs héros, les malheurs de leurs ennemis, les crimes de leurs dieux. Ils réveillaient des idées imposantes, ou des souvenirs chers et flatteurs, et parlaient à-la-fois à l'homme et au citoyen.

La tragédie, soumise comme tout le reste au caractère patriotique, fut donc chez les Grecs leur histoire en action. Corneille, dominé par son génie, et n'empruntant aux anciens que les préceptes de l'art sans prendre leur manière pour modèle, fit de la tragédie une école d'héroïsme et de vertu. Racine, plus profond dans la connaissance de l'art, s'ouvrit

une route nouvelle, et la tragédie fut alors l'histoire des passions et le tableau du cœur humain.

Je suis loin de vouloir affaiblir ce juste sentiment de reconnaissance et d'admiration qui consacre parmi nous le nom de Corneille. Si j'étais assez malheureux pour pouvoir jamais être le détracteur d'un grand homme, oserais-je louer Racine?

Corneille, s'élevant tout-à-coup au-dessus des déclamateurs barbares qui n'avaient encore pris aux Grecs que la règle des trois unités, jeta le premier de longs sillons de lumière dans la nuit qui couvrait la France. Le premier il mit de la noblesse dans notre versification; il éleva notre langue à la hauteur de ses idées; il l'enrichit des tournures mâles et vigoureuses qui n'étaient que l'expression de sa propre force. Le premier il connut le langage de la vraie grandeur, l'art de lier les scènes, l'art de l'exposition et du dialogue. Il purgea le théâtre des jeux de mots et des pointes ridicules, qui sont l'éloquence des temps de barbarie. C'est à lui que l'on dut la première tragédie intéressante qui commença la gloire du théâtre Français, et prépara sa supériorité. Il eut dans Cinna le mérite unique jusqu'alors de remplir l'étendue du drame avec une action majestueuse et simple. Il puisa dans son génie les beautés tragiques des Horaces, les détails imposans de Pompée et de Sertorius, le cinquième acte de Rodogune, l'un des plus grands tableaux qu'on ait jamais montrés sur la scène. Il traça des caractères énergiques, tels que Dom Diegue et le vieil Horace, Émilie et Cornélie; des caractères nobles et vertueux, tels que les deux Frères dans Rodogune, Sévère et

Pauline dans Polyeucte. Tous ces différens mérites étaient inconnus avant lui, et il y a joint des traits d'une éloquence frappante, et ces mots sublimes qui s'échappant d'une ame fortement émue, ébranlent fortement la nôtre, lui donnent une plus grande idée d'elle-même, et y laissent un profond souvenir de l'homme rare à qui elle a dû cette puissante émotion.

Voilà ce qu'avait fait Corneille. Mais combien il restait encore à faire ! combien l'art de la tragédie, qui doit être le résultat de tant de mérites différens, était loin de les réunir ! Combien y avait-il encore, je ne dis pas à perfectionner, mais à créer ! car l'assemblage de tant de beautés vraiment tragiques qui étincelèrent dans le premier chef-d'œuvre de Racine, dans Andromaque, n'est-il pas une véritable création ?

O Racine ! un homme tel que toi ne pouvait être formé que par la nature ; ton excellente organisation fut entièrement son ouvrage, et portait un caractère original, indépendant de toute imitation. C'est de la nature que tu reçus cette sensibilité prompte qui réfléchit tous les objets qui l'ont frappée, ce tact délicat, ces vues justes et fines, ce discernement si sûr, ce sentiment des convenances, ce goût enfin, cultivé par les leçons de Port-Royal, nourri par le commerce assidu des anciens, fortifié par les conseils de Boileau ; ce goût, qualité rare et précieuse, qui peut-être est au génie, ce que la raison est à l'instinct, s'il est vrai que l'instinct soit le mobile de nos actions et que la raison en soit le guide ; ce goût qui attache aux productions vraiment belles le sceau d'une admiration éclairée et durable ; qui sépare, par un

intervalle immense, les Virgile, les Cicéron, les Horace, des Lucain, des Stace et des Sénèque; qui seul enfin élève les ouvrages de l'homme à ce degré de perfection qui semblait au-dessus de sa faiblesse.

Peu content de ce qu'il avait produit jusqu'alors (car le talent sait juger ce qu'il a fait, parce qu'il sent ce qu'il peut faire), ne trouvant pas dans ses premiers ouvrages l'aliment que cherchait son ame, Racine s'interrogea dans le silence de la réflexion. Il vit que des conversations politiques n'étaient pas la tragédie. Averti par son propre cœur, il vit qu'il fallait la puiser dans le cœur humain, et dès ce moment il sentit que la tragédie lui appartenait. Il conçut que le plus grand besoin qu'apportent les spectateurs au théâtre, le plus grand plaisir qu'ils puissent y goûter, est de se trouver dans ce qu'ils voient; que si l'homme aime à être élevé, il aime encore mieux être attendri, peut-être parce qu'il est plus sûr de sa faiblesse que de sa vertu; que le sentiment de l'admiration s'émousse et s'affaiblit aisément; que les larmes douces qu'elle fait répandre quelquefois sont en un moment séchées, au lieu que la pitié pénètre plus avant dans le cœur, y porte une émotion qui croît sans cesse et que l'on aime à nourrir, fait couler des larmes délicieuses que l'on ne se lasse point de répandre, et dont l'auteur tragique peut sans cesse rouvrir la source, quand une fois il l'a trouvée. Ces idées furent des traits de lumière pour cette ame si sensible et si féconde, qui, en descendant en elle-même, y trouvait les mouvemens de toutes nos passions, les secrets de tous nos penchans. Combien un seul principe lumineux

embrassé par le génie avance en peu de temps sa marche vers la perfection !

Le Cid avait été la première époque de la gloire du théâtre Français, et cette époque était brillante. Andromaque fut la seconde, et n'eut pas moins d'éclat : ce fut une espèce de révolution. On s'apperçut que c'étaient là des beautés absolument neuves ; mais Corneille et Racine n'en avaient pas encore appris assez à la nation, pour qu'elle pût saisir tout ce qu'un pareil ouvrage avait d'étonnant. Racine était dès-lors trop au-dessus de son siècle et de ses juges. Il faut plus d'une génération pour que les connaissances, s'étendant de proche en proche, répandent un grand jour sur les monumens du génie. Il est bien plus prompt à créer, que nous ne le sommes à le connaître.

Instruits par cent ans d'expérience et de réflexions, nous sentons aujourd'hui quel homme ce serait que Racine, quand même il n'aurait fait qu'Andromaque. Cette marche si claire et si distincte dans une intrigue qui semblait double, cet art d'entrelacer et de conduire ensemble les deux branches principales de l'action, de manière qu'elles semblent n'en faire qu'une ; cette science profonde, ce mérite de la difficulté vaincue, où se trouvaient-ils avant Racine ?

Héraclius et Rodogune sont les pièces de Corneille où devait sur-tout se déployer le talent de l'intrigue. Avouons que ce ne sont pas là des modèles : avouons que Racine a donné ce modèle qui n'existait pas avant lui ; que dans Andromaque les grands crimes sont produits par les grandes passions, les intérêts clairement développés, habilement opposés l'un à l'autre sans se nuire et sans se confondre, expliqués

par les personnages et jamais par le poëte; que les moyens que l'auteur emploie ne sont jamais ni trop vils ni trop odieux; que les ressorts sont toujours naturels sans être prévus, les évènemens toujours fondés sur les caractères : et convenons que Racine est le premier qui ait su assembler avec tant d'art les ressorts d'une intrigue tragique.

Et cette autre partie du drame non moins importante, cet art des mœurs et des convenances, qui enseigne à faire parler chaque personnage selon son caractère et sa situation, et à mettre dans ses discours cette vérité soutenue qui fonde l'illusion du spectateur, qui l'avait appris à Racine? Est-ce Corneille, qui pèche à tout moment contre cet art, même dans ses scènes les plus heureuses; qui fait raisonner l'amour avec une subtilité sophistique, et déclamer la douleur avec emphase, qui mêle sans cesse la familiarité populaire au ton de l'héroïsme? Non sans doute, ce n'était pas dans les ouvrages de Corneille, que Racine avait étudié les convenances. Un esprit juste, et une imagination souple et flexible, naturellement disposée à repousser tout ce qui était faux et affecté, à se mettre à la place de chaque personnage, voilà ce qui lui apprit à prêter à Andromaque, à Hermione, à Pyrrhus, à Oreste un langage si vrai, si caractérisé, qu'il semble toujours appartenir à leurs passions, et jamais à l'esprit du poëte. Alors pour la première fois on entendit une tragédie où chacun des acteurs était continuellement ce qu'il devait être, et disait toujours ce qu'il devait dire. Quelle modestie noble et douce dans le caractère d'Andromaque! quelle tendresse de mère! quelle douleur à-la-

fois majestueuse et ingénue, et digne de la veuve d'Hector ! Comme ses regrets sont touchans et ne sont jamais fastueux ! comme dans ses reproches à Pyrrhus elle garde cette modération et cette retenue qui siéd si bien au sexe et au malheur ! Que tout ce rôle est plein de nuances délicates que personne n'avait connues jusqu'alors, plein d'un pathétique pénétrant dont il n'y avait aucun exemple ! Qui est-ce qui n'est pas délicieusement ému de ces vers si simples qui descendent si avant dans le cœur, et qu'il est impossible de ne pas retenir dès qu'on les a entendus ?

» Je ne l'ai point encore embrassé d'aujourd'hui.

. . . . . .

» Hélas ! il mourra donc, il n'a pour sa défense
» Que les pleurs de sa mère et que son innocence.

. . . . . .

» O mon fils ! que tes jours coûtent cher à ta mère !

. . . . . .

» Qu'il ait de ses aïeux un souvenir modeste,
» Il est du sang d'Hector ; mais il en est le reste.

. . . . . .

» Et quelquefois aussi parle-lui de sa mère.

Quelle magie ! quelle perfection !

Si nous passons aux autres personnages, quelle bouillante activité dans le fils d'Achille ! quelle alternative de soumission et de menaces ! quelle franchise jeune et confiante ! quel oubli de tous les intérêts et de tous les dangers !

Oreste pouvait-il être mieux peint ? Il semble être poursuivi par une fatalité terrible ; il paraît pressentir les crimes auxquels il est réservé ; sa passion sombre et forcenée ne voit et n'imagine rien qui ne soit funeste : il est tourmenté par son amour comme par une implacable Euménide.

Mais Hermione! Ah! c'est ici la plus étonnante création de Racine. C'est ici le triomphe d'un art sublime et nouveau. Parlez, vous qui refusez à l'auteur d'Andromaque le titre de créateur; dites, où est le modèle d'Hermione? Qu'y a-t-il dans Corneille ou dans aucun des auteurs anciens et modernes qui ressemble même de loin à cet admirable rôle? Où avait-on vu avant Racine ce développement vaste et profond des replis du cœur humain, ce flux et reflux si continuel et si orageux de toutes les passions qui peuvent bouleverser une ame, ces mouvemens rapides qui se croisent comme des éclairs, ce passage subit des imprécations de la haine à toutes les tendresses de l'amour, des effusions de la joie aux transports de la fureur, de l'indifférence et du mépris affectés au désespoir qui se répand en plaintes et en reproches; cette rage tantôt sourde et concentrée, et méditant tout bas toutes les horreurs des vengeances, tantôt forcenée et jetant des éclats terribles? Et ce fameux *Qui te l'a dit?* quelle création que ce mot, le plus beau peut-être que la passion ait jamais prononcé! Serait-il permis de le comparer au *Qu'il mourût?* Celui-ci est une saillie impétueuse d'une ame vivement frappée; l'autre, faisant partie de la catastrophe, commençant la punition d'Oreste et achevant le caractère d'Hermione, est nécessairement le résultat d'une connaissance approfondie des révolutions du cœur humain.

Où Racine avait-il pris tant de beautés si étonnantes et d'un si grand effet? Où existait ce genre de tragique? Les anciens avaient connu les grands tableaux, les situations, le naturel du dialogue. L'Andromaque d'Euripide a des

morceaux d'une simplicité touchante. Sophocle a déployé dans Philoctète l'éloquence du malheur et de la vengeance. Mais les combats du cœur et les orages des passions, où Racine les avait-il trouvés? dans la nature et dans lui-même.

Ne nous obstinons point à nous faire illusion; n'attribuons point tous les mérites à-la-fois au grand Corneille, qui a sans doute assez des siens. Ne cherchons point dans Corneille le germe de Racine : il n'y est point. Je m'attends à tout ce qu'on pourra dire. Je sais qu'on dira que l'éloge de Racine ne devait point être la satyre de Corneille. Non sans doute; mais la justice, la vérité est-elle une satyre? mais pour faire sentir tout ce que Racine n'a dû qu'à lui-même, et tout ce que nous ne devons qu'à Racine, ne suis-je pas forcé de rappeler tout ce qui a manqué à Corneille? Oui, je suis obligé de le dire, Corneille n'a presque jamais été le peintre des passions : il était né avec beaucoup plus de force dans l'esprit, que de sensibilité dans l'ame. C'est cette dernière qualité qui paraît prédominante dans Racine, et qui caractérise son talent. C'est chez lui que l'on trouve ce jugement sûr d'une ame éclairée par le sentiment. C'est lui qui sut marquer par des nuances sensibles cette différence de langage qui tient à la différence des sexes : il n'ôte jamais aux femmes cette décence, cette modestie, cette délicatesse, cette douceur touchante, qui distinguent et embellissent l'expression de tous leurs sentimens, qui donnent tant d'intérêt à leurs plaintes, tant de grace à leurs douleurs, tant de pouvoir à leurs reproches, et qui ne doivent jamais les abandonner, même dans les momens où elles sem-

blent le plus s'oublier. Chez lui, le courage d'une femme n'est jamais fastueux, sa colère n'est jamais indécemment emportée, sa grandeur n'est jamais trop mâle. Voyez Monime : combien elle garde de mesure avec Mithridate, lors même qu'elle refuse absolument de s'unir à lui, et qu'elle s'expose à la vengeance d'un homme qui n'a jamais su pardonner ! Voyez Iphigénie éclatant en reproches contre une rivale qu'elle croit préférée : comme elle est loin de profiter de tous les avantages qu'elle a d'ailleurs sur Eriphile ! comme elle se garde même de l'avilir en l'accusant ! et combien cette générosité, qui n'échappe pas au spectateur, la rend plus attendrissante !

Corneille paraît avoir ignoré ces nuances. Il a peu connu les femmes et la passion qu'elles connaissent le mieux, l'amour. Son caractère ne l'y portait pas. Le Cid, la seule de ses pièces où l'amour produise quelque effet, bien plus par la situation que par les détails, le Cid, qui fut le premier fondement de sa réputation, il l'avait pris aux Espagnols. Racine n'avait pris Andromaque à personne; et quand il étala sur la scène des peintures si savantes et si expressives de cette inépuisable passion de l'amour, il ouvrit une source nouvelle et abondante pour la tragédie française. Cet art que Corneille avait établi sur l'étonnement et l'admiration, et sur une nature souvent idéale, il le fonda sur une nature vraie et sur la connaissance du cœur humain. Il fut créateur à son tour, comme Corneille l'avait été, avec cette différence, que l'édifice qu'avait élevé l'un, frappait les yeux par des beautés irrégulières et une pompe informe, au lieu que l'autre attachait les regards

par ces belles proportions et ces formes gracieuses que le goût fait joindre à la majesté du génie.

Nous voici parvenus à la dernière espèce de création qui caractérise le talent original de Racine, et dont Andromaque fut encore l'époque; à celle qui lui est peut-être encore plus particulière que toutes les autres, celle au moins que ne lui disputent point ses plus aveugles détracteurs et les plus ardens enthousiastes de son rival. Il créa l'art du style tragique : il en fut parmi nous le premier modèle, et le porta au dernier degré de perfection. Il ouvrit la carrière, et posa la limite. C'est un genre de gloire bien rare.

Corneille ne paraît pas avoir eu une juste idée de tout le travail que demandent les vers. On voit que ses plus beaux ne lui ont pas coûté beaucoup de peine; mais on voit aussi qu'il n'en a pris aucune pour embellir par la tournure ce qui ne peut pas briller par la pensée. Il a de grands traits; mais il ne connaît pas les nuances, et c'est par les nuances qu'on excelle dans tous les arts d'imitation.

Racine eut le premier la science du mot propre, sans lequel il n'y a point d'écrivain. Son expression est toujours si heureuse et si naturelle, qu'il ne paraît pas qu'on ait pu en trouver une autre, et chaque mot de la phrase est placé de manière qu'il ne paraît pas qu'on ait pu le placer autrement.

Le tissu de sa diction est tel, qu'on n'y peut rien déplacer, rien ajouter, rien retrancher; c'est un tout qui semble éternel. Ses inexactitudes même, et il y en a bien peu, sont presque toujours, lorsqu'on les considère de près, des

sacrifices faits par le bon goût. Rien ne serait si difficile que de refaire un vers de Racine.

Nul n'a enrichi notre langue d'un plus grand nombre de tournures; nul n'est hardi avec plus de bonheur et de prudence, ni métaphorique avec plus de grace et de justesse. Nul n'a manié avec plus d'empire un idiôme souvent rebelle, ni avec plus de dextérité un instrument toujours difficile. Nul n'a mieux connu la mollesse du style, qui dérobe au lecteur la fatigue du travail et les ressorts de la composition. Nul n'a mieux entendu la période poétique, la variété des césures, les ressources du rhythme, l'enchaînement et la filiation des idées. Enfin, si l'on considère que sa perfection peut être opposée à la perfection de Virgile, et si l'on se souvient qu'il parlait une langue moins flexible, moins poétique et moins harmonieuse, on croira volontiers que Racine est celui de tous les hommes à qui la nature avait donné le plus grand talent pour les vers.

Soyons donc justes, et rendons gloire à la vérité et au génie. Andromaque est le premier chef-d'œuvre qui ait paru sur la scène française. On avait vu de belles scènes; on vit enfin une belle tragédie. Eh ! quel homme prodigieux que celui qui à vingt-sept ans a pu fixer une époque si glorieuse pour la France et pour lui !

Que le génie est brillant dans sa naissance ! Quel éclat jettent ses premiers rayons ! C'est l'astre du jour, qui, partant des bornes de l'horizon, inonde d'un jet de lumière toute l'étendue des cieux. Quel œil n'en est pas ébloui, et ne s'abaisse pas comme accablé de la clarté qui l'assaillit ! Quel homme, témoin de ce grand réveil de la nature, n'est pas saisi de respect et

d'enthousiasme? Tel est le premier effet du génie; mais cette impression si vive et si prompte s'affaiblit par degrés. L'homme, revenu de son premier étonnement, relève la vue, et ose fixer d'un regard attentif ce que d'abord il n'avait admiré qu'en se prosternant. Bientôt il s'accoutume et se familiarise avec l'objet de son respect : il en vient jusqu'à y chercher des défauts, jusqu'à en supposer même; il semble qu'il ait à se venger d'une surprise faite à son jugement, ou d'une injure faite à son amour-propre; et le génie a tout le temps d'expier par de longs outrages ce moment de gloire et de triomphe que ne peut lui refuser l'humanité qu'il subjugue en se montrant.

Ainsi fut traité l'auteur d'Andromaque. On l'opposa d'abord à Corneille; et c'était beaucoup, si l'on songe à cette admiration si juste et si profonde qu'avait dû inspirer l'auteur du Cid, des Horaces et de Cinna, demeuré jusqu'alors sans rival, maître de la carrière, et entouré de ses trophées.

Sans doute même les ennemis de ce grand homme virent avec plaisir s'élever un jeune poëte qui allait partager la France et la renommée. Mais aussi combien une supériorité si décidée et si éclatante dut jeter d'effroi parmi tous les aspirans à la palme tragique ! Combien un succès si rare à cet âge dut exciter de jalousie, et humilier tout ce qui prétendait à la gloire ! A ce parti si nombreux des écrivains médiocres qui, sans s'aimer d'ailleurs et sans être d'accord sur le reste, se réunissent toujours comme par instinct contre le talent qui les menace, se joignait cette espèce d'enthousiastes qui avaient déclaré qu'on n'égalerait pas Corneille, et qui

étaient bien résolus à ne pas souffrir que Racine osât les démentir. Ajoutez à tous ces intérêts qui lui étaient contraires, cette disposition secrète qui même au fond n'est pas tout-à-fait injuste, et qui nous porte à proportionner la sévérité de notre jugement au mérite de l'homme qu'il faut juger. Voilà quels étaient les obstacles qui attendaient Racine après Andromaque; et quand Britannicus parut, l'envie était sous les armes.

L'envie, cette passion si odieuse qu'on ne la plaint pas, toute malheureuse qu'elle est, ne se déchaîne nulle part avec plus de fureur que dans la lice du théâtre. C'est là qu'elle rencontre le talent dans tout l'éclat de sa gloire, et c'est là sur-tout qu'elle aime à le combattre; c'est là qu'elle attaque avec d'autant plus d'avantage, qu'elle peut cacher la main qui porte les coups. Confondue dans une foule tumultueuse, elle est dispensée de rougir : elle a d'ailleurs si peu de chose à faire; l'illusion théatrale est si frêle et si facile à troubler; les jugemens des hommes rassemblés sont dépendans de tant de circonstances, et tiennent quelquefois à des ressorts si faibles; l'impression exagérée d'un défaut se répand si aisément sur les beautés qui le suivent, que toutes les fois qu'il y a eu un parti contre un ouvrage de théâtre, le succès en a été troublé ou retardé. Les exemples ne me manqueraient pas sans doute; mais quand je n'aurais à citer que Britannicus, n'en serait-ce pas assez?

Un des caractères du vrai talent, et sur-tout du talent dramatique, est de passer d'un genre à un autre sans s'y trouver étranger, et d'être toujours le même sans se ressembler jamais.

Britannicus offrait un ordre de beautés qui n'était pas dans Andromaque. Boileau, et ce petit nombre d'hommes de goût qui juge et se tait, quand la multitude crie et se trompe, apperçurent un progrès dans ce nouvel ouvrage. En effet, dans Andromaque, quelque admirable qu'elle soit, il y avait encore quelques traces de jeunesse. Mais ici tout portait l'empreinte de la maturité, tout était mâle, tout était fini : c'était une conception forte et profonde, une exécution sûre et sans aucune tache. Les ennemis de Racine, pour se consoler du succès d'Andromaque, avaient dit que l'auteur savait en effet traiter l'amour, mais que c'était là tout son talent; que d'ailleurs il ne saurait jamais dessiner des caractères fiers et vigoureux, tels que ceux de Corneille, ni traiter comme lui la politique des cours. Car telle est la marche constante des préjugés : on se venge du talent qu'a signalé un écrivain, en lui refusant celui qu'il n'a pas encore essayé. Burrhus, Agrippine, Narcisse, et sur-tout Néron, étaient une terrible réponse à ces préventions injustes; mais cette réponse ne fut pas d'abord entendue. Britannicus, qui réunissait l'art de Tacite et celui de Virgile, était fait pour trop peu de spectateurs. Quel homme que Burrhus qui ne prononce pas une seule sentence sur la vertu, mais qui lui prête un langage assez touchant, pour en faire sentir tous les charmes même à Néron ! Et ce Néron ! quelle effrayante vérité dans la peinture de ce monstre naissant ! il n'y a pas un trait, pas un coup de pinceau, qui ne soit d'un maître; c'est une des productions les plus frappantes du génie de Racine, et une de celles qui prouvent que ce grand homme pouvait tout faire.

Esprits éclairés, connaisseurs sensibles, pardonnez si je m'étends un peu trop peut-être sur ces beautés que vous connaissez aussi bien que moi. Je n'ai sans doute rien à vous apprendre; mais mon admiration m'entraîne, et vous l'excuserez sans peine, parce qu'elle est égale à la vôtre. Mais comment des beautés si vraies furent-elles d'abord si peu senties ? Indépendamment des inimitiés personnelles qui avaient pu nuire à l'auteur, ne pourrait-on pas trouver dans la nature même de l'ouvrage les raisons de ce succès tardif que le temps seul a pu établir ? Cette recherche n'est point étrangère à la gloire de Racine, ni aux objets qui doivent nous occuper dans son éloge.

Il y a dans les ouvrages de l'esprit deux sortes de beautés. Les unes, tenant de plus près à la nature, et réveillant en nous ces premiers sentimens qu'elle nous a donnés, ont un effet aussi infaillible qu'universel, parce qu'il dépend ou de cette pitié naturelle placée dans le cœur humain pour l'adoucir et le rendre meilleur, ou bien de ce sentiment de grandeur qui l'élève à ses propres yeux, et le soumet par l'admiration au pouvoir de la vertu : telles sont les plus heureuses productions de l'art, celles qui par la force du sujet réussiraient même dans la main d'un homme médiocre ; et quand l'exécution en est digne, ce sont les chefs-d'œuvre de l'esprit humain. Telle est cette première espèce de beautés dont tous les ouvrages ne sont pas également susceptibles. Les autres sont moins aimables, d'un effet moins sûr et moins étendu, beaucoup plus dépendantes du mérite de l'exécution, des combinaisons de l'art, et de la sagacité des juges : tels sont les ouvrages dont l'objet

est plus éloigné de la classe la plus nombreuse des spectateurs, dont le but est plus détourné et plus réfléchi, dont l'intérêt nous est moins cher et nous attache sans nous transporter ; dont la morale développant de grandes et utiles vérités, et supposant des vues profondes, parle moins à la multitude, mais frappe les yeux des connaisseurs et les esprits distingués. Cette seconde espèce de beautés demande plus de temps pour être apperçue et sentie, et diffère sur-tout de la première, en ce que celle-ci est embrassée par le sentiment, au lieu que l'autre est admirée par la réflexion.

Britannicus était de ce dernier genre. Le crime et la vertu, représentés, l'un par Narcisse, l'autre par Burrhus, et se disputant l'ame de Néron, formaient un tableau sublime, mais qui devait d'abord échapper aux regards de la foule. Ce n'est qu'avec le temps qu'on a compris tout ce qu'il y avait d'admirable dans cette grande leçon dramatique donnée à tous les souverains. Les ames douces et tendres (et c'est le plus grand nombre, car la faiblesse est l'attribut le plus général de l'humanité), préféreront les peintures de l'amour. Les esprits sages, les ames élevées aiment mieux le quatrième acte de Britannicus que des tragédies passionnées, parce qu'elles préfèrent ce qui élève et agrandit l'homme, à ce qui le charme et l'amollit.

Mais si Britannicus était du nombre de ces ouvrages dont les beautés sévères ne sont appréciées qu'avec le temps, Bérénice qui le suivit, se recommandait d'elle-même par celui de tous les mérites dramatiques qui est le plus difficilement contesté, dont le triomphe est le plus prompt et le plus sûr, le don de faire verser

des larmes. Où sont ceux qui répètent, sans connaissance et sans réflexion, que le ton de Racine est toujours le même; que tous ses sujets ont les mêmes couleurs et les mêmes traits? Qu'ils nous disent ce qu'il y a de ressemblance entre Britannicus et Bérénice! Quelle distance de l'entretien de Néron avec Narcisse, aux adieux de Bérénice et de son amant! Et qui pourra décider dans laquelle de ces deux compositions si différentes, Racine est le plus admirable? Comment peut-on, sans injustice, méconnaître dans Andromaque, dans Britannicus, dans Bérénice, la variété de vues, de tons et de caractères? Dira-t-on que l'amour règne dans Bérénice comme il règne dans Andromaque? Ah! c'est ici qu'il faut reconnaître le grand art où excellait l'auteur de saisir toutes les nuances qui rendent la passion si différente d'elle-même. Hermione et Bérénice aiment toutes deux, toutes deux sont abandonnées. Mais que l'amour de Bérénice est loin de l'amour d'Hermione! Racine avait déployé dans celle-ci tout ce que la passion a de plus violent, de plus funeste, de plus terrible; il développe dans l'autre tout ce que cette même passion a de plus tendre, de plus délicat, de plus pénétrant. Dans Hermione il fait frémir, dans Bérénice il fait pleurer. Est-ce là se ressembler? Oui, sans doute, Racine a dans toutes ses tragédies un trait de ressemblance, une manière qui le caractérise; et cette manière, c'est la perfection.

Je ne considère pas ici la prodigieuse difficulté de tirer cinq actes d'un sujet qui n'offrait qu'une scène; de faire une tragédie de ce qui paraissait devoir n'être qu'une élégie. Mais comment parler de Bérénice, sans admirer

encore cette éloquence si touchante et si inépuisable, cette diction si flexible et si mélodieuse, qui exerce tant d'empire sur les cœurs et sur les sens? Combien la cour de Louis XIV, cette cour polie, brillante et voluptueuse, devait goûter ce langage enchanteur qu'on n'avait point encore entendu ! Beautés à jamais célèbres dont les noms sont placés dans notre mémoire à côté des héros de ce siècle fameux, combien vous deviez aimer Racine ! combien vous deviez chérir l'écrivain qui paraissait avoir étudié son art dans votre cœur, qui semblait être dans le secret de vos faiblesses; qui vous entretenait de vos pensées, de vos douleurs, de vos plaisirs, en vers aussi doux que la voix de la beauté quand elle prononce l'aveu de la tendresse ! Ames sensibles et presque toujours malheureuses, qui avez un besoin continuel d'émotion et d'attendrissement, c'est Racine qui est votre poëte, et qui le sera toujours : c'est lui qui reproduit en vous toutes les impressions dont vous aimez à vous nourrir; c'est lui dont l'imagination répond toujours à la vôtre, qui peut en suivre l'activité et les mouvemens, en remplir l'avidité insatiable; c'est avec lui que vous aimerez à pleurer : c'est à vous qu'il a confié le dépôt de sa gloire; et vous la défendrez sans doute, pour prix des larmes qu'il vous fait répandre.

Loin de moi cet odieux dessein d'établir le triomphe d'un grand homme sur l'abaissement de son rival, ni de faire souvenir qu'il existe une autre Bérénice que celle de l'inimitable Racine. Que ne puis-je le faire oublier ! Mettre ici les deux rivaux en concurrence, ce serait faire injure à tous les deux. Oublions que Cor-

neille ait pu méconnaître à ce point le caractère de son talent. Pourquoi faut-il que le génie transmette ses fautes aux générations futures ? Que ces fautes soient, si l'on veut, pendant qu'il existe parmi nous, l'aliment de la jalousie et le tribut de l'humanité. Mais que la mort en le frappant emporte avec lui tout ce qui doit mourir ; qu'elle ne lui laisse que ce qui doit vivre ; et que sortant de ces cendres, il paraisse devant la postérité, comme Hercule, s'élevant de son bûcher, parut dans l'Olympe ayant dépouillé tout ce qu'il avait de mortel.

Racine avait lutté dans Bérénice contre un sujet qu'il n'avait pas choisi, et il était sorti triomphant de cette épreuve si dangereuse pour le talent qui veut toujours être libre dans sa marche, et se tracer à lui-même la route qu'il doit tenir. Bajazet fut un ouvrage de son choix. Les mœurs, nouvelles pour nous, d'une nation avec qui nous avions eu long-temps aussi peu de commerce, que si la nature l'eût placée à l'extrémité du globe ; la politique sanglante du Serrail, la servile existence d'un peuple innombrable enfermé dans cette prison du despotisme ; les passions des sultanes qui s'expliquent le poignard à la main, et qui sont toujours près du crime et du meurtre, parce qu'elles sont toujours près du danger ; le caractère et les intérêts des visirs qui se hâtent d'être les instrumens d'une révolution, de peur d'en être les victimes ; l'inconstance ordinaire des Orientaux, et cette servitude menaçante qui rampe aux pieds d'un despote, et s'élève tout-à-coup des marches du trône pour le frapper et le renverser : voilà le tableau absolument neuf qui s'offrait au pinceau de Racine ; à ce même pin-

ceau qui avait si supérieurement crayonné la cour de Néron; qui dans Monime et Iphigénie traça depuis avec tant de vérité la modestie, la retenue, le respect filial que l'éducation inspirait aux filles Grecques; qui dans Athalie nous montra les effets de la théocratie sur ce peuple choisi de Dieu. C'est là sans doute posséder la science des couleurs locales, et l'art de marquer tous les sujets d'une teinte particulière qui avertit toujours le spectateur du lieu où le transporte l'illusion dramatique.

Qu'y a-t-il par exemple, dans le rôle d'Acomat, que ce visir n'ait pu dire dans le Serrail? Que l'empreinte de ce rôle est mâle et vigoureuse! qu'on y reconnaît le vieux guerrier, qui voudrait, s'il était possible, n'employer que les armes pour la révolution qu'il médite, mais qui, réduit à descendre jusqu'à l'intrigue, se sert habilement des passions mêmes qu'il méprise! Qu'il était beau d'oser introduire un pareil personnage, parlant de l'amour avec le plus grand dédain, à côté de cette Roxane qui en a toutes les fureurs! Acomat ne peut-il pas être opposé aux plus grands caractères de Corneille? Quel style! que d'énergie sans morgue et sans roideur! que d'élévation sans emphase! que de vraie politique sans affectation de politique! Et dans Mithridate, quel art d'ennoblir les faiblesses d'une grande ame, et de répandre de l'intérêt sur un vieillard malheureux, occupé de vengeance et de haine, allant malgré lui chercher des consolations dans l'amour qui met le comble à tous ses maux!

Osons cependant l'avouer (car la vérité, qui est toujours sacrée, doit l'être sur-tout dans l'éloge d'un grand homme; elle tient de si près

à sa gloire, qu'on ne peut altérer l'une sans blesser l'autre), avouons-le; soit que le succès des ouvrages de théâtre dépende essentiellement du choix des sujets, soit que le premier élan du génie soit quelquefois si rapide et si élevé, que lui-même ait ensuite beaucoup de peine, de la hauteur où il est parvenu d'abord, à prendre encore un vol plus haut et plus hardi; quoi qu'il en soit, depuis Andromaque, Racine offrant dans chacun de ses drames une création nouvelle et de nouvelles beautés, n'avait encore rien produit qui fût dans son ensemble supérieur à cet heureux coup d'essai. Il était dans cet âge où l'homme joint au feu de la jeunesse, qui n'est pas encore amorti, toute la force de la maturité, les avantages de la réflexion, et les richesses de l'expérience. Un ami sévère à contenter, des ennemis à confondre, des envieux à punir, étaient autant d'aiguillons qui animaient son courage et ses travaux. Le moment des grands efforts était venu, et l'on vit éclorre successivement deux chefs-d'œuvre, qui, en élevant Racine au-dessus de lui-même, devaient achever sa gloire, la défaite de l'envie, et le triomphe de la scène française. L'un était Iphigénie, le modèle de l'action dramatique la plus belle dans sa contexture et dans toutes ses parties; l'autre était Phèdre, le plus éloquent morceau de passion que les modernes puissent opposer à la Didon de l'inimitable Virgile.

Comment louer de pareils ouvrages, sans redire faiblement ce qui a été si bien senti par tous les esprits éclairés? Quel tribut stérile, quel faible retour, que les louanges pour toutes ces impressions si vives, si variées, ces frémis-

semens, ces transports qu'excitent en nous ces chefs-d'œuvre ! Pour en voir tous les effets, c'est au théâtre qu'il faut se transporter ; c'est là qu'il faut voir les tendres pleurs d'Iphigénie ; les larmes jalouses d'Eriphile, et les combats d'Agamemnon ; c'est là qu'il faut entendre les cris si douloureux et si déchirans des entrailles maternelles de Clytemnestre ; c'est là qu'il faut contempler d'un côté le roi des rois, de l'autre Achille, ces deux grandeurs en présence, prêtes à se heurter, le fer prêt à étinceler dans les mains du guerrier, et la majesté royale sur le front du souverain : et quand vous aurez vu la foule immobile et en silence, attentive à ce grand spectacle, suspendue à tous les ressorts que l'art fait mouvoir sur la scène ; quand vous aurez entendu de ce silence universel sortir tout-à-coup les sanglots de l'attendrissement, ou les cris de la terreur ; alors, si vous vous méfiez des surprises faites à vos sens et à votre ame par le prestige de l'optique théatrale, revenez à vous-même dans la solitude du cabinet ; interrogez votre raison et votre goût, demandez-leur s'ils peuvent appeler des impressions que vous avez éprouvées, si la réflexion condamne ce qui a ému votre imagination, si retournant au même spectacle vous y porteriez des objections et des scrupules, et vous verrez que tout ce que vous avez senti n'était pas de ces illusions passagères qu'un talent médiocre peut produire avec une situation heureuse et la pantomime des acteurs, mais un effet nécessaire et infaillible, fondé sur une étude réfléchie de la nature et du cœur humain ; effet qui doit être à jamais le même, et qui loin de s'affaiblir augmentera dans vous à mesure que vous le considérerez

de plus près. Vous vous écrierez alors dans votre juste admiration : Quel art que celui qui me domine si impérieusement que je ne puis y résister sans démentir mon propre cœur ; qui force ma raison même d'approuver des fictions qui m'arrachent à elle ; qui avec des douleurs feintes, exprimées dans un langage harmonieux et cadencé, m'émeut autant que les gémissemens d'un malheur réel ; qui fait couler, pour des infortunes imaginaires, ces larmes que la nature m'avait données pour des infortunes véritables, et me procure une si douce épreuve de cette sensibilité dont l'exercice est souvent si amer et si cruel !

Mais plus cet art a d'éclat et de supériorité, plus il doit avoir de jaloux et de détracteurs. L'envie ne hait que ce qui est aimable. Furieuse, sur-tout lorsqu'elle est impuissante, elle avait vu le grand succès de Bérénice sans pouvoir le troubler que par des sarcasmes méprisés et des satyres inutiles. Celui d'Iphigénie avait mis le comble à ses douleurs. Tant de fois vaincue, elle rassembla toutes ses forces pour écraser la tragédie de Phèdre.

On aurait honte de rappeler ici les ressorts odieux que l'on fit jouer, les manœuvres abjectes que l'on employa. L'histoire des bassesses est dégoûtante, elle répugne à la main qui trace l'histoire du génie. Et ne suffit-il pas qu'on se souvienne que pendant un moment Pradon parut triompher de Racine ? Ce moment fut court : mais qu'il dut être cruel pour le grand homme que l'on outrageait ! et qu'il était honteux pour la nation que l'on rendait complice de cet outrage ? Que la haine était habile d'appeler la mé-

diocrité pour l'opposer au talent ! qu'elle savait bien que de tous les affronts le plus sensible pour un homme supérieur, est de le faire rougir d'un indigne rival ! Triomphez, barbares, vous avez vaincu. Il est vrai que vous n'avez pas pu aveugler long-temps les hommes sur leurs plaisirs ; les deux Phèdres n'ont pu long-temps être en concurrence : toutes deux sont bientôt à leur place. Mais la blessure que vous avez faite au cœur de l'écrivain sensible, n'en est pas moins douloureuse ; la trace en est profonde et sanglante. Triomphez, vous dis-je, hommes lâches et cruels : votre victoire est plus grande que vous ne l'avez cru ; vous ne vouliez peut-être qu'humilier le talent, et vous l'avez découragé, vous l'avez abattu. Il sort vainqueur de la lice, mais il n'y rentrera plus ; il vous cède, vous n'entendrez plus sa voix. Sa voix qui enchantait la France, ne blessera plus vos oreilles par de nouveaux accens ; et peut-être allez-vous lui pardonner sa gloire, quand il cessera de l'augmenter.

Sa gloire ! est-il bien possible qu'il l'oublie ? Quoi ! ce sentiment si cher et si noble peut-il s'éteindre dans son ame ? Cet esprit agissant et créateur peut-il se commander le repos ? Hélas ! il est trop vrai, et cet exemple ne le prouve que trop. Oui, sans doute, dût cet aveu donner à la médiocrité jalouse des espérances consolantes, oui, le génie peut quelquefois s'arrêter au milieu de sa course. Il est des momens où l'ame la plus courageuse peut être fatiguée d'un combat qui ne laisse aucun espoir de paix que dans la poussière du tombeau : quoique sûre de ses forces, elle peut être lasse de les exercer : elle s'indigne de l'injustice ; elle est révoltée des

injures atroces de la calomnie, des menaces de la persécution, et de l'insolence de la haine. Alors, sans doute, elle peut se retourner vers le repos qui lui tend les bras : elle peut se laisser séduire par le bonheur qu'il promet..... Ne t'y livre pas, ô grand homme ! n'en crois pas un dépit qui te trompe et ne te venge pas. Ne laisse pas le champ libre à tes ennemis. Ne vois-tu pas qu'ils sont tourmentés du sentiment de ta force et de celui de leur faiblesse? qu'ils s'obstinent en vain à nier le talent qui les accable et les désespère, comme les Stoïciens niaient la douleur qui leur donnait des convulsions? Ne vois-tu pas que les serpens que l'envie jette sur ton passage, expirent à chaque pas que tu fais, tandis que ceux qu'elle porte dans son sein la rongent éternellement? Avance sans rien craindre; et si ta route est semée d'obstacles, songe qu'il n'en est point d'autre pour toi. Songe que la prédilection marquée de la nature pour les hommes qu'elle a créés supérieurs aux autres, ne va pas jusqu'à leur prodiguer ses plus beaux dons, sans les leur faire acheter. Accepte ses présens et ton fardeau, et garde que la postérité ne te reproche d'être resté au-dessous de tes destinées.

Mais serait-ce donc à Racine qu'il faut adresser des reproches? N'est-ce pas plutôt à ses implacables ennemis? Ne doit-on pas le plaindre, plutôt que le condamner? Que dis-je? c'est nous sur-tout qu'il faut plaindre. Il avait assez fait pour sa gloire, mais que ne pouvait-il pas faire encore pour nos plaisirs? Neuf ans lui avaient suffi pour produire tant de chefs-d'œuvre. Il en passa douze dans l'inaction. Quelle perte pour les lettres, pour le théâtre, pour la na-

tion, pour les ames sensibles! Voilà ce qu'a fait l'envie, et on l'encourage!

Qui retirera le grand Racine de l'oisiveté où il s'endort? Qui lui fera reprendre la plume, comme Achille reprit autrefois ses armes? Sont-ce les conseils et les exhortations de Despréaux? Sera-ce l'impérieux besoin d'une imagination active, qui se consume elle-même, et qui cherche à se répandre au dehors? ou ce retour secret, cette invincible pente qui ramène toujours vers la gloire ceux qui l'ont une fois connue? Non, c'est pour complaire à celle qui a fondé Saint-Cyr, que Racine va couronner ses travaux par l'ouvrage le plus parfait dont se glorifie l'esprit humain, et dont s'honore la langue française.

On voit bien que je veux parler d'Athalie: (car je ne dis rien d'Esther, dont le sujet trompa Racine et fit illusion à la cour, mais que la postérité, en admirant les détails du style, a retranchée du nombre des tragédies.) O fragilité des jugemens! ô néant de la gloire et de la renommée! Esther enchante la cour de Louis XIV, cette cour si éclairée et si judicieuse: et Athalie! .... et Athalie! .... Eh! quoi? l'éloge du talent n'est-il donc jamais que le récit des injustices? Nous nous plaignions tout à l'heure du sort de Phèdre; faut-il encore déplorer une injure plus cruelle et plus durable? Hélas! il ne la vit pas réparée: il vit le plus beau de ses ouvrages en butte au mépris et au ridicule, et il n'a pas vu l'admiration que ce même ouvrage inspire aujourd'hui; et quand il s'est endormi dans le silence de la tombe, alors s'est élevée l'inutile voix de la vérité qu'il n'entend plus.

Il y a quarante ans que le successeur de Racine a nommé Athalie le chef-d'œuvre de la scène : qu'ajouter à cet éloge généralement adopté ? Qui est-ce qui ne rend pas justice à ce grand effort de l'art dramatique ? Qui peut méconnaître cette création majestueuse, cette simplicité touchante et sublime, cette diction céleste qui semble inspirée par la Divinité ? C'est là qu'à l'exemple de Sophocle qui se montra dans les chœurs l'égal de Pindare, Racine passe avec tant de facilité et de bonheur à un genre de composition qui dans notre langue sur-tout est infiniment éloigné du style de la scène ; c'est dans les chœurs d'Athalie, ainsi que dans ceux d'Esther, qu'il donne à notre idiôme poétique plus de pompe, d'harmonie, d'onction, de douceur et de variété qu'il n'en eut jamais ; et que fait pour être en tout un modèle, il nous laisse les monumens les plus beaux de la vraie poésie lyrique.

Ainsi cet excellent esprit semblait né pour tout ce qu'il voulait faire. Sa comédie des Plaideurs obtint le suffrage de Molière, et en était digne. Ses épigrammes (car il en fit, quoiqu'il fût honnête et vertueux, et l'on peut se moquer des sots quand ils sont méchans, précisément parce que l'on n'est ni l'un ni l'autre), ses épigrammes, pleines de sel et de finesse, sont encore remarquables par l'élégance et la pureté de style dans un genre où l'on a cru souvent pouvoir s'en dispenser. Ses lettres contre Port-Royal peuvent être mises à côté des meilleures provinciales. Nous avons perdu ce qu'il avait écrit sur l'histoire, mais il a prouvé dans un discours académique qu'il aurait pu exceller dans la prose.

X.

Tant de talens, en blessant les yeux de l'envie, attirèrent ceux d'un Roi qui ne la croyait pas. Racine reçut de Louis XIV et de son digne ministre Colbert, des récompenses et des honneurs. Il dut à la libéralité de ce monarque une aisance qu'il est plus beau peut-être de ne devoir qu'à son travail, mais qu'il est doux d'obtenir de la renommée, de ses talens et de la bienveillance d'un grand prince. Historiographe de France et gentilhomme ordinaire, ces deux charges qui l'approchaient du roi, lui valurent des distinctions personnelles, plus flatteuses que les présens et les titres. L'entretien de Louis XIV n'était pas pour un sujet la moindre des récompenses, et tant d'avantages devaient consoler Racine, si quelque chose peut consoler un écrivain du malheur de voir ses plus beaux ouvrages méconnus.

Il éprouva de bien des manières le danger d'être sensible. Il n'avait pu résister à l'impression que faisait sur lui l'injustice de ses détracteurs, et il condamna son génie au silence : il n'avait pu résister à la pitié que lui inspirait la misère des peuples, et quand il en eut tracé le tableau qui affligea Louis XIV, il ne résista pas non plus au chagrin de la disgrace. On croit qu'elle hâta la fin de ses jours. Ainsi le talent et la vertu troublèrent sa vie et en avancèrent les derniers momens. Tel est souvent l'effet de l'un et de l'autre ; et cependant qui pourrait se résoudre à ne pas aimer le talent et la vertu !

On l'accuse de faiblesse, pour s'être montré sensible aux critiques injustes et au mécontentement de son maître. Mais quant au premier reproche, on ne songe pas assez combien il est dur, après les sacrifices que la culture des let-

tres exige de l'homme né pour elles et qui les préfère à tout, de ne pas trouver dans toutes les ames la récompense qu'il trouve dans la sienne. Quant au second reproche, que l'on se souvienne que Louis XIV, qui mettait tant de grace dans ses actions et dans ses paroles, avait le précieux talent de se faire aimer de ceux qu'il obligeait; que l'on songe qu'il est bien naturel de chérir son bienfaiteur, quoique ce bienfaiteur soit un roi, et l'on sentira que la douleur de lui avoir déplu était d'autant plus louable dans un sujet, que c'était le monarque qui avait tort.

L'ame de Racine était douce et tendre comme ses écrits, ouverte et noble comme sa physionomie. On lui a reproché cette vivacité dans la dispute qui tient à une humeur franche et à une conception prompte, et cette sévérité de jugement qui est la suite d'un goût exquis. Courtisan délicat sans être vil, il était mieux à la cour que Boileau, parce qu'il avait de la flexibilité et des graces que Boileau n'avait pas. Bon père et bon mari, le commerce et les caresses des grands ne le dégoutèrent jamais des douceurs de la société domestique toujours chères à une ame bien née. Il s'occupait de l'éducation de ses enfans en homme qui connaît ses devoirs et qui les aime; et avec quel plaisir on voit dans ses lettres l'auteur de Phèdre et d'Athalie descendre aux derniers détails de la sollicitude paternelle !

Incapable de jalousie (et de qui aurait-il été jaloux ?) on ne peut lui reprocher aucun mot satyrique contre le mérite reconnu, éloge que l'on voudrait pouvoir faire de Despréaux. Il jeta quelquefois du ridicule sur les écrivains

qu'on lui opposait ; mais s'il les combattait avec des plaisanteries, il leur laissait les cabales et les intrigues. Il rendait justice au mérite de Corneille sans lui porter envie ; Corneille ne rendait pas justice au sien. Corneille était-il jaloux ?

On les a tant de fois comparés, et ce parallèle est si fécond, que peut-être l'attend-on du Panégyriste de Racine. Mais si je n'avais pas mis le lecteur à portée de le faire lui-même, j'aurais bien mal réussi. Ce parallèle doit être le résultat des idées que j'ai développées. Corneille dut avoir pour lui la voix de son siècle dont il était le créateur ; Racine doit avoir celle de la postérité dont il est à jamais le modèle. Les ouvrages de l'un ont dû perdre beaucoup avec le temps, sans que sa gloire personnelle doive en souffrir ; le mérite des ouvrages du second doivent croître et s'agrandir dans les siècles avec sa renommée et nos lumières. Peut-être les uns et les autres ne doivent point être mis dans la balance : un mélange de beautés et de défauts ne peut entrer en comparaison avec des productions achevées qui réunissent tous les genres de beautés dans le plus éminent degré, sans autres défauts que ces taches légères qui avertissent que l'auteur était homme. Quant au mérite personnel, la différence des époques peut le rapprocher malgré la différence des ouvrages ; et si l'imagination veut s'amuser à chercher des titres de préférence pour l'un ou pour l'autre, que l'on examine lequel vaut le mieux d'avoir été le premier génie qui ait brillé après la longue nuit des siècles barbares, ou d'avoir été le plus beau génie du siècle le plus éclairé de tous les siècles.

Le dirai-je? Corneille me paraît ressembler à ces titans audacieux qui tombent sous les montagnes qu'ils ont entassées. Racine me paraît le véritable Prométhée qui a ravi le feu des cieux.

Mais pourquoi des esprits si distingués, les Sévigné, les Deshoulières, les Saint-Evremond, les Nevers, répétaient-ils sans cesse qu'il fallait bien se garder de rien comparer à Corneille? C'est qu'on ne veut point revenir sur ses pas; qu'on tient à ses erreurs par amour-propre; qu'après avoir décidé qu'un auteur a seul atteint les bornes de son art, il en coûte d'avouer qu'un autre les a reculées bien plus loin; que c'est bien assez d'avoir un grand homme à admirer, et qu'il paraît un peu pénible d'en admirer encore un autre sur lequel on n'a pas compté; qu'en général, dans tous les arts on adopte d'abord un maître, à qui l'on veut bien prodiguer toutes les louanges, pourvu qu'on soit dispensé d'en accorder aucune à tous les autres; c'est qu'il est beaucoup de juges de certains traits de force et de grandeur, et qu'il en est peu de la perfection; que les beautés qui étincèlent davantage dans une multitude de défauts, sont plus vivement senties et plus aisément pardonnées; au lieu que la perfection continue, procurant un plaisir égal, paraît naturelle et simple, charme sans étonner, et a pour ennemis secrets ceux qui pouvant l'apprécier mieux que les autres, ont plus d'intérêt à la rabaisser.

Pourquoi enfin aujourd'hui existe-t-il une secte de littérateurs qui font profession de regarder Racine comme un écrivain élégant, mais non pas comme un homme de génie? C'est qu'ils sont à-peu-près sûrs de ne pas écrire comme lui, parce que l'examen du style peut être

porté à un certain degré d'évidence ; au lieu qu'ils n'ont pas renoncé au génie que chacun définit à sa manière, et auquel tout le monde a des prétentions. Pourquoi ces mêmes hommes affectent-ils pour Corneille un enthousiasme qu'ils ne sentent pas ? pourquoi les entend-on crier au blasphême dès qu'on relève ses défauts ? Ce n'est pas que sa gloire leur soit infiniment chère, mais ses défauts leur sont précieux. Ses défauts le rapprochent de lui : par où se rapprocher de Racine ? Quand on a lu une belle page de Corneille, la page suivante peut consoler : comment se consoler de Racine ? comment pardonner cette désespérante perfection ? Et qu'on doit avoir d'ennemis quand il est si difficile d'avoir des rivaux !

O mes concitoyens ! ne vous opposez point à votre gloire, en vous opposant à celle de Racine. L'éloge de ce grand homme doit vous être cher, et peut-être n'est-il pas inutile. Les barbares approchent, l'invasion vous menace ; songez que les déclamateurs en vers et en prose ont succédé jadis chez les Latins aux poëtes et aux orateurs. Retardez du moins parmi vous, s'il est possible, cette inévitable révolution. Joignez-vous aux disciples du bon siècle pour arrêter le torrent : encouragez l'étude des anciens, qui seule peut conserver parmi vous le feu sacré prêt à s'éteindre. N'en croyez pas surtout ces esprits impérieux et exaltés qui trouvent la littérature du dernier siècle timide et pusillanime ; qui, sous prétexte de nous délivrer de ces utiles entraves qui ne donnent que plus de ressort aux talens et plus de mérite aux beaux arts, ne songent qu'à se délivrer eux-mêmes des règles du bon sens qui les importunent. Ne les

croyez pas ceux qui veulent être poëtes sans faire de vers, et grands hommes sans savoir écrire : ne voyez-vous pas que leur esprit n'est qu'impuissance, et qu'ils voudraient mettre les systêmes à la place des talens ? Ne les croyez pas ceux qui vantent sans cesse la nature brute ; ils portent envie à la nature perfectionnée : ceux qui regrettent les beautés du chaos ; vous avez sous vos yeux les beautés de la création : ceux qui préfèrent un mot sublime de Shakespear aux vers de Phèdre et de Mérope ; Shakespear est le poëte du peuple ; Phèdre et Mérope sont les délices des hommes instruits : ne les croyez pas ceux qui relèvent avec enthousiasme le mérite médiocre de faire verser quelques larmes dans un roman ; il est un peu plus beau d'en faire couler à la première scène d'Iphigénie : ceux qui justifient l'invraisemblance, l'outré, le gigantesque, sous prétexte qu'ils ont produit quelquefois un effet passager, et qu'ils peuvent étonner un moment, malheur à qui ne cherche qu'à étonner, car on n'étonne pas deux fois. O mes concitoyens ! je vous en conjure encore, méfiez-vous de ces législateurs enthousiastes ; opposez-leur toujours les anciens et Racine : opposez-leur ce grand axiôme de son digne ami, ce principe qui paraît si simple et qui est si fécond, RIEN N'EST BEAU QUE LE VRAI. Et si vous voulez avoir sans cesse sous les yeux des exemples de ce *beau* et de ce *vrai*, relisez sans cesse Racine.

ELOGE

DE

LA FONTAINE.

Quandò ullum invenient parent? HOR.

ÉLOGE
DE
LA FONTAINE.

Il est donc aussi des honneurs publics pour l'homme simple et le talent aimable ! Ainsi donc la postérité, plus promptement frappée en tout genre de ce qui se présente à ses yeux avec un éclat imposant, occupée d'abord de célébrer ceux qui ont produit des révolutions mémorables dans l'esprit humain [1], ou qui ont régné sur les peuples par les puissantes illusions du théâtre [2]; la postérité a tourné ses regards sur un homme, qui, sans avoir à lui offrir des titres aussi magnifiques, ni d'aussi grands monumens, ne méritait pas moins son attention et ses hommages; sur un écrivain original et enchanteur, le premier de tous dans un genre d'ouvrage plus fait pour être goûté avec délices, que pour être admiré avec transport; à qui nul n'a ressemblé dans le talent de raconter; que nul n'égala jamais dans l'art de donner des graces à la raison, et de la gaieté au bon sens; sublime dans sa naïveté, et charmant dans sa négligence; sur un homme modeste qui a vécu sans éclat en produisant des chefs-d'œuvre, comme il vivait avec sagesse en se livrant

[1] Descartes.
[2] Corneille et Racine.

dans ses écrits à toute la liberté de l'enjouement; qui n'a jamais rien prétendu, rien envié, rien affecté; qui devait être plus relu que célébré, et qui obtint plus de renommée que de récompenses; homme d'une simplicité rare, qui, sans doute, ne pouvait pas ignorer son génie, mais ne l'appréciait pas, et qui même, s'il pouvait être témoin des honneurs qu'on lui rend aujourd'hui, serait étonné de sa gloire, et aurait besoin qu'on lui révélât le secret de son mérite.

Une illustre académie a proclamé La Fontaine, et toutes les voix ont applaudi. Pour le louer, l'homme sensible a desiré d'avoir du talent, et le talent a souhaité de s'approcher du génie. Un étranger généreux semble s'être chargé d'offrir à sa mémoire les tributs de l'Europe lettrée, en enrichissant la couronne de l'orateur. Il s'est honoré, sans doute; mais pouvait-il ajouter à l'émulation? Quiconque est digne de louer La Fontaine, peut-il le louer autrement que pour lui-même? Ses panégyristes sont récompensés d'avance en le lisant. Il est doux de parler de ses plaisirs. Mais ces plaisirs sont ceux de l'ame et du goût. Est-il si facile de s'en rendre compte? Définit-on ce qui nous plaît? Peut-on discuter ce qui nous charme? Quand nous croirions avoir tout dit, le lecteur ouvrira La Fontaine, et se dira qu'il en a senti cent fois davantage; et, peut-être, si ce génie heureux et facile pouvait lire ce que nous écrivons à sa louange, peut-être nous dirait-il avec son ingénuité naturelle : Vous vous donnez bien de la peine pour expliquer comment j'ai su plaire; il m'en coûtait bien peu pour y parvenir.

PREMIÈRE PARTIE.

L'ENFANCE et l'éducation de La Fontaine n'ont rien de remarquable. Il est du nombre des génies qui n'ont point eu d'aurore, et qui du moment où ils ont été avertis de leur force, se sont élevés à la hauteur où ils devaient atteindre, pour n'en plus descendre jamais. Nous observerons seulement que sa naissance fut placée près de celle de Molière, comme si la nature eût pris plaisir à produire presque en même temps les deux esprits les plus originaux du siècle le plus fécond en grands hommes. Il avait atteint l'âge de vingt-deux ans, et son talent pour la poésie, celui de tous qui est le plus prompt à se manifester, parce qu'il appartient plus immédiatement à la nature, et qu'il dépend moins de la réflexion, n'était pas même encore soupçonné. C'est une tradition reçue, qu'une ode de Malherbe qu'on lut devant lui, fit jaillir les premières étincelles de ce feu qui dormait. Le jeune homme parut frappé d'un sentiment nouveau; il semblait qu'il eût attendu le moment de dire : je suis poëte. Il le fut dès-lors en effet. C'était le temps où tout naissait en France. Nourri de la lecture des auteurs anciens, il trouvait peu de modèles dans ceux de son pays. Mais en avait-il besoin ? Doué de facultés si heureuses, mais peu porté à les interroger, par une suite de cette indolence, l'un de ses caractères particuliers, il fallait seulement qu'on l'instruisît de ce qu'il pouvait. Quelques stances de Malherbe lui apprirent, en flattant son oreille, combien il était sensible au plaisir

de l'harmonie. L'harmonie est la langue du poëte ; il sentit que c'était la sienne. La gaîté qu'il goûta dans Rabelais éveilla dans lui cet enjouement si vrai qui anime tous ses écrits. Il aimait à trouver dans Marot des traces de cette naïveté dont lui-même devait être le modèle. Les images pastorales et champêtres prodiguées dans d'Urfé, devaient plaire à cette ame douce dont tous les goûts étaient toujours si près de la nature. L'imagination du conteur Bocace avait des rapports avec celle d'un homme singulièrement né pour raconter. Telles étaient alors les richesses de la littérature moderne, et tels étaient aussi les auteurs les plus familiers à La Fontaine. Ils furent ses favoris, mais non pas ses maîtres. Et quelle différence, quelle distance d'eux tous à lui ! Apperçoit-on dans ses ouvrages un trait qui ait l'air d'être emprunté ? Tout n'est-il pas empreint d'un caractère particulier ? Oui, sans doute, et c'est la première qualité qui se présente d'abord dans son éloge, son originalité.

Tous les esprits agissent nécessairement les uns sur les autres, se prennent et se rendent plus ou moins, se fortifient ou s'altèrent par le choc mutuel, s'éclairent ou s'obscurcissent par la communication des vérités ou des erreurs, se perfectionnent ou se corrompent par l'attrait du bon goût ou par la contagion du mauvais; et delà ces rapports inévitables entre les productions du talent, quand le temps les a multipliées. Il serait même possible qu'il se formât un esprit qui serait la perfection de tous les esprits, qui empruntant quelque chose de chacun, vaudrait mieux que tous ; et cette espèce de génie, ce beau présent du ciel, ne

pourrait être réservé qu'au siècle qui suivrait celui de la renaissance des arts, et dans lequel la dernière opération de l'esprit humain serait de se replier sur ses créations premières, de calculer et de juger ses richesses, et de se rendre compte de ses efforts. Il est un autre genre de gloire, rare dans tous les temps, même dans celui où les arts commençant à refleurir, chaque homme se fait son partage et se saisit de sa place; un attribut inestimable, fait pour plaire à tous les hommes par l'impression qu'ils desirent le plus, celle de la nouveauté; c'est ce tour d'esprit particulier qui exclut toute ressemblance avec les autres; qui imprime sa marque à tout ce qu'il produit; qui semble tirer tout de lui-même, en donnant une forme nouvelle à tout ce qu'il emprunte; toujours piquant, même dans ses irrégularités, parce que rien ne serait irrégulier comme lui, qui peut tout hasarder, parce que tout lui sied; qu'on ne peut imiter, parce qu'on n'imite point la grace; qu'on ne peut traduire en aucune langue, parce qu'il en a une qui lui est propre. Esope, Phèdre, Pilpay avaient fait des fables. Un homme vient qui les prend toutes, et ces fables ne sont plus celles d'Esope, de Phèdre, de Pilpay; ce sont celles de La Fontaine. On nous crie : il n'a presque rien inventé. Il a inventé sa manière d'écrire, et cette invention n'est pas devenue commune. Elle lui est restée toute entière. Il a trouvé le secret, et l'a gardé. Il n'a jamais été ni imitateur, ni imité. A ce double titre, quel homme peut se vanter d'être plus original?

Cette qualité, quand elle se rencontre dans les ouvrages, tient nécessairement au caractère de l'auteur. Un homme très-recueilli en lui-

même, se répandant peu au-dehors, rempli et préoccupé de ses idées, presque toujours étranger à celles qui circulent autour de lui, doit demeurer tel que la nature l'a fait. S'il en a reçu un goût dominant, ce goût ne sera jamais ni affaibli, ni partagé. Tout ce qui sortira de ses mains aura un trait particulier et ineffaçable. Ceux qui le chercheront hors de son talent, ne le retrouveront plus. Molière si gai, si plaisant dans ses écrits, était triste dans la société. La Fontaine, ce conteur si aimable la plume à la main, n'était plus rien dans la conversation. Ainsi tout est compensé en tout genre, et toute perfection tient à des sacrifices. Pour être un peintre si vrai, il fallait que Molière fût porté à observer; et l'observation rend triste. Pour s'intéresser si bonnement à Jeannot lapin et à Robin mouton, il fallait avoir le caractère d'un enfant qui, préoccupé de ses jeux, ne regarde pas autour de lui, et La Fontaine était distrait. C'est en s'amusant de son talent, en conversant avec ses bons amis les animaux, qu'il parvenait à charmer ses lecteurs auxquels peut-être il ne songeait guères. C'est par cette disposition qu'il devint un conteur si parfait. Il prétend quelque part que Dieu *mit au monde Adam le nomenclateur, lui disant : te voilà, nomme.* On pourrait dire que *Dieu mit au monde La Fontaine le conteur, lui disant : te voilà, conte.*

Ce don de narrer, il l'appliqua tour-à-tour à deux genres différens, à l'apologue moral qui a l'instruction pour but, et au conte plaisant qui n'a pour objet que d'amuser : il réussit au plus haut degré dans tous les deux. Parlons d'abord du premier; c'est celui sur lequel il convient de s'étendre davantage; c'est le plus

important, le plus parfait, c'est la principale gloire de La Fontaine, et cette gloire n'est mêlée d'aucun reproche.

L'homme a un penchant naturel à entendre raconter. La fable pique sa curiosité et amuse son imagination : elle est de la plus haute antiquité. On trouve des paraboles dans les plus anciens monumens de tous les peuples. Il semble que de tout temps la vérité ait eu peur des hommes, et que les hommes aient eu peur de la vérité. Quel que soit l'inventeur de l'apologue, soit que la raison timide dans la bouche d'un esclave ait emprunté ce langage détourné pour se faire entendre d'un maître, soit qu'un sage voulant la réconcilier avec l'amour-propre, le plus superbe de tous les maîtres, ait imaginé de lui prêter cette forme agréable et riante, quoi qu'il en soit, cette invention est du nombre de celles qui font le plus d'honneur à l'esprit humain. Par cet heureux artifice, la vérité, avant de se présenter aux hommes, compose avec leur orgueil, et s'empare de leur imagination. Elle leur offre le plaisir d'une découverte, leur sauve l'affront d'un reproche et l'ennui d'une leçon. Occupé à démêler le sens de la fable, l'esprit n'a pas le temps de se révolter contre le précepte. Quand la raison se montre à la fin, elle nous trouve désarmés. Nous avons en secret prononcé contre nous-mêmes l'arrêt que nous ne voudrions pas entendre d'un autre; car nous voulons bien quelquefois nous corriger, nous ne voulons jamais qu'on nous comdamne.

A la moralité simple et nue des récits d'Ésope, Phèdre joignit l'agrément de la poésie. On connaît la pureté de son style, sa précision, son élégance. Le livre de l'Indien Pilpay n'est qu'un

tissu fort embrouillé de paraboles mêlées les unes dans les autres, et surchargées d'une morale prolixe, qui manque souvent de justesse et de clarté. Les peuples qui ont une littérature perfectionnée, sont les seuls chez qui l'on sache faire un livre. Si jamais on est obligé d'avoir rigoureusement raison, c'est sur-tout lorsqu'on se propose d'instruire. Vous voulez que je cherche une leçon sous l'enveloppe allégorique dont vous la couvrez. J'y consens : mais si l'application n'est pas très-juste, si vous n'allez pas directement à votre but, je me ris de la peine gratuite que vous avez prise, et je laisse là votre énigme qui n'a point de mot. Quand La Fontaine puise dans Pilpay, dans Aviénus et dans d'autres fabulistes moins connus, les récits qu'il emprunte, rectifiés pour le fond et la morale, et embellis de son style, forment le plus souvent des résultats nouveaux qui suppléent chez lui le mérite de l'invention. On y remarque par-tout une raison supérieure. Cet esprit si simple et si naïf dans le récit, est très-juste et même très-fin dans la morale et les réflexions. Car la simplicité du ton n'exclut point la finesse de la pensée ; elle n'exclut que l'affectation de la finesse. Veut-on un exemple d'un éloge sigulièrement délicat et de l'allégorie la plus heureuse ? Lisez cette fable adressée à l'auteur du livre des Maximes, au célèbre la Rochefoucault. Je la choisis de préférence, parce qu'elle appartient à La Fontaine. Quoi de plus ingénieusement imaginé pour louer un livre d'une morale piquante, qui plaît à ceux même qu'il censure, que de le comparer au crystal d'une eau transparente, où l'homme vain qui craint tous les miroirs, parce qu'il n'en a ja-

mais trouvé d'assez flatteurs, apperçoit malgré lui ses traits, dont il veut en vain s'éloigner, et vers laquelle il revient toujours ? Peut-on louer avec plus d'esprit ? Mais à quoi pensé-je ? Me pardonnera-t-on de louer l'esprit dans La Fontaine? Quel homme fut jamais plus au-dessus de ce qu'on appelle esprit? Oh ! qu'il possédait un don plus éminent et plus précieux ! Cet art d'intéresser pour tout ce qu'il raconte, en paraissant s'y intéresser lui-même de si bonne-foi ; art inconnu à tous les autres fabulistes ; art qui chez lui n'en était pas un, qui n'était qu'une suite naturelle de cette aimable simplicité, de cette *bonhomie*, devenue dans la postérité un de ses attributs distinctifs ; mot vulgaire ennobli en faveur de deux hommes rares, Henri IV et La Fontaine. *Le Bon-homme :* voilà le nom que lui a donné la postérité ; et lorsqu'on pense que ce nom ne rappelle pas seulement le caractère de ses écrits, mais celui de son ame, sa bonté loyale, sa candeur naïve, alors on est tenté d'interrompre toutes ces louanges qui sont si loin de valoir la lecture d'une de ses fables, de s'adresser à lui comme s'il pouvait nous entendre, de lui dire : « O bon La Fontaine ! » homme unique et excellent ! parais dans cette » assemblée ; viens t'asseoir un moment parmi » nous ; nous te couvrirons des fleurs que nous » répandons autour de ton image. Peut-être » les honneurs flattent-ils peu ton ame modeste » et tranquille, et la vaine éloquence du panégyrique est trop au-dessous de toi : mais tu » es sensible au plaisir d'être aimé, et c'est-là » l'hommage unanime que nous t'offrons pour » récompense du plaisir que tu nous as donné » tant de fois. »

Je m'écarte, je le sens ; j'oublie un moment les ouvrages pour m'occuper de l'auteur. Il est bien difficile de mettre de l'art dans un éloge dicté tout entier par le cœur. Je suis bien plus sûr d'aimer la Fontaine que je ne suis sûr de le bien louer. Je me livre à ce que je sens, et je perds de vue ce que je dois écrire. Revenons à ce charme singulier qui naît de l'illusion complète où il est lui-même, et que vous partagez. Il a fondé parmi les animaux des monarchies et des républiques. Il en a composé un monde nouveau, beaucoup plus moral que celui de Platon. Il y habite sans cesse ; et qui n'aimerait à y habiter avec lui ? Il en a réglé les rangs pour lesquels il a un respect profond dont il ne s'écarte jamais. Il a transporté chez eux tous les titres et tout l'appareil de nos dignités. Il donne au roi lion un louvre, une cour des pairs, un sceau royal, des officiers, des médecins ; et quand il nous représente le loup qui *daube au coucher du roi* son camarade le renard, il est clair qu'il a assisté au coucher, et qu'il en revient pour nous conter ce qui s'est passé. Cette bonne foi si plaisante ne l'abandonne jamais. Jamais il ne manque à ce qu'il doit aux puissances qu'il a établies. C'est toujours *nosseigneurs les ours, nosseigneurs les chevaux, sultan léopard, dom coursier ;* et les parens du loup, *gros messieurs qui l'ont fait apprendre à lire*. Ne voit-on pas qu'il vit avec eux, qu'il s'est fait leur concitoyen, leur ami, leur confident ? Oui, sans doute, leur ami. Il les aime véritablement ; il entre dans tous leurs intérêts ; il met la plus grande importance à leurs débats. Écoutez la belette et le lapin plaidant pour un terrier. Est-il possible de mieux

discuter une cause ? Tout y est mis en usage, coutume, autorité, droit naturel, généalogie. On y invoque les *dieux hospitaliers*. Ce sérieux qui est si plaisant excite en nous ce rire de l'ame que ferait naître la vue d'un enfant heureux de peu de chose. Ce sentiment doux, l'un de ceux qui nous font le plus chérir l'enfance, nous fait aussi aimer la Fontaine.

La plupart de ses fables sont des scènes parfaites pour les caractères et le dialogue. Tartufe parlerait-il mieux que le chat pris dans les filets, qui conjure le rat de le délivrer, l'assurant qu'il l'a toujours *aimé comme ses yeux*, et qu'il était sorti *pour aller faire sa prière, comme tout dévot chat en use les matins ?* Dans cette fable sublime des animaux malades de la peste, quoi de plus parfait que la confession de l'âne ? Comme toutes les circonstances sont faites pour atténuer sa faute !

La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
Quelque diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.

Comment tenir à ces traits-là ? On en citerait cent de cette force. Mais il faut s'en rapporter à la mémoire et au goût de ceux qui aiment la Fontaine ; et qui ne l'aime pas ?

Cet intérêt qu'il prend à ses personnages et qui nous divertit, paraît quelquefois sous une autre forme, et devient attendrissant ; comme dans cette belle fable où le serpent accusé d'ingratitude invoque le témoignage de la vache. Les plaintes de celle-ci peuvent-elles être plus touchantes ? Elle rappelle tous ses services.

Enfin, me voilà vieille ; il me laisse en un coin,
Sans herbe. S'il voulait encor me laisser paître !

Mais je suis attachée, et si j'eusse eu pour maître
Un serpent, eût-il su jamais pousser si loin
L'ingratitude?

Quel langage? Peut-on n'en être pas ému? Le cœur ne vous parle-t-il pas en faveur de l'animal qui se plaint? Le fabuliste fait de ses animaux ce qu'un dramatique habile fait de ses acteurs. Il observe les mêmes convenances dans le ton et dans les mœurs; et l'intérêt et l'illusion ne sauraient aller plus loin.

A tant de qualités qui dérivent d'un genre d'esprit qui lui était particulier, de sa manière de concevoir et de sentir, de son imagination facile et flexible, se joint le charme inexprimable de son style; don qui couronne tous les autres; don précieux de la nature qui l'avait créé grand poëte. C'est ici peut-être que l'on pourrait attendre des idées générales sur la manière d'écrire la fable. Mais les préceptes ennuient et les modèles instruisent. Il ne sied bien qu'aux maîtres de donner des leçons de l'art qu'ils exercent. Je trouve très-bon que Cicéron parle d'éloquence en orateur, et qu'Horace parle en poëte de poésie et de goût. Mais quand le génie a trouvé les beautés, que m'importe le rhéteur qui vient leur donner des noms? Quand on aura fait la poétique de la fable, le fabuliste paraît qui vous dit à-peu-près, comme le Lacédémonien cité plus d'une fois : *ce qu'on a bien dit, je le fais cent fois mieux;* et cet homme, c'est La Fontaine.

Patru, dit-on, voulait le détourner de faire des fables. Il ne croyait pas que l'on pût égaler dans notre langue l'élégante briéveté de Phèdre. Je conviendrai que notre langue est essentiellement plus lente dans sa marche que celle des

Romains. Aussi La Fontaine ne se propose-t-il pas d'être aussi court dans ses récits que le fabuliste latin. Mais sans parler de tant d'avantages qu'il a sur lui, il me semble que si La Fontaine dans ses fables n'est pas remarquable par la briéveté, il l'est par la précision. J'appelle un style précis celui dont on ne peut rien ôter sans que l'ouvrage perde une grace ou un ornement, et sans que le lecteur perde un plaisir. Tel est le style de La Fontaine dans l'apologue. On n'y sent jamais ce qu'on appelle langueur. On n'y trouve jamais de vide. Ce qu'il dit ne peut pas être dit en moins de mots, ou vous ne le diriez pas si bien. Il faut qu'on me pardonne de citer.

Un octogénaire plantait :
Passe encor de bâtir; mais planter à cet âge !

. . . . . .

Deux coqs vivaient en paix; une poule survient,
Et voilà la guerre allumée.
Amour, tu perdis Troye.

. . . . . .

Un lièvre en son gîte songeait,
Car que faire en un gîte à moins que l'on ne songe ?
Dans un profond ennui ce lièvre se plongeait.
Cet animal est triste, et le crainte le ronge.

Je crois qu'il est impossible de mêler plus rapidement le récit et la réflexion, et c'est ainsi qu'écrit toujours La Fontaine. Je remarque son excellent esprit dans la différence de style qui se trouve entre ses fables et ses contes. Il a senti que dans le conte qui n'a d'autre objet que d'amuser, tout est bon pourvu qu'on amuse. Aussi hasarde-t-il toute sorte d'écarts. Il se détourne vingt fois de sa route, et l'on ne s'en plaint pas; on fait volontiers le chemin avec

lui. Mais dans la fable qui tend à un but que l'esprit cherche toujours, il faut aller plus vîte, et ne s'arrêter sur les objets que pour les rendre plus frappans. Dans cette partie, comme dans tout le reste, les fables de La Fontaine, à un très-petit nombre près, me paraissent des chefs-d'œuvre irrépochables.

Ce qui prouve encore, qu'éclairé par un goût naturel, il réglait sa manière d'écrire sur la sévérité du genre, c'est que négligé dans ses contes, il est beaucoup plus correct dans ses fables. Il y respecte la langue que Molière ne respectait pas assez. Non content d'y prodiguer les beautés, il s'y défend les fautes. Il savait que si le conte familier les fait pardonner, la fable, plus sérieuse, ne les admet pas : et qui croira pouvoir s'en permettre, quand La Fontaine s'en permet si peu ?

Cette correction qui suppose une composition soignée, est d'autant plus admirable qu'elle est accompagnée de ce naturel si rare et si enchanteur qui semble exclure toute idée de travail. Le plus original de nos écrivains en est aussi le plus naturel. Je ne crois pas qu'en parcourant les ouvrages de La Fontaine, on y trouvât une ligne qui sentît la recherche ou l'affectation. Il ne compose point, il converse; s'il raconte, il est persuadé; s'il peint, il a vu; c'est toujours son ame qui vous parle, qui s'épanche, qui se trahit; il a toujours l'air de vous dire son secret et d'avoir besoin de le dire; ses idées, ses réflexions, ses sentimens, tout lui échappe, tout naît du moment, rien n'est cherché, rien n'est préparé; il se plie à tous les tons, et il n'en est aucun qui ne semble être particulièrement le sien; tout, jusqu'au su-

blime, paraît lui être facile et familier. Il charme toujours et n'étonne jamais.

Ce naturel domine tellement chez lui, qu'il dérobe au commun des lecteurs les autres beautés de son style ; il n'y a que les connaisseurs qui sachent à quel point La Fontaine est poëte, ce qu'il a vu de ressources dans la poésie, ce qu'il en a tiré de richesses. On ne fait pas assez d'attention à cette foule d'expressions créées, de métaphores hardies toujours si naturellement placées, que rien ne paraît plus simple. Aucun de nos poëtes n'a manié plus impérieusement la langue, aucun sur-tout n'a plié avec tant de facilité le vers français à toutes les formes imaginables. Cette monotonie qu'on reproche à notre versification, chez lui disparaît absolument. Ce n'est qu'au plaisir de l'oreille, au charme d'une harmonie toujours d'accord avec le sentiment et la pensée, qu'on s'apperçoit qu'il écrit en vers. Il dispose si heureusement ses rimes, que le retour des sons semble toujours une grace et jamais une nécessité. Nul n'a mis dans le rhythme une variété si prodigieuse et si pittoresque ; nul n'a tiré autant d'effets de la mesure et du mouvement. Il coupe, brise ou suspend son vers comme il lui plaît. L'enjambement qui semblait réservé aux vers grecs et latins, est un mérite si commun dans les siens, qu'il est à peine remarqué. Il est vrai que tant d'avantages qui dépendent en partie de la liberté d'écrire en vers d'inégale mesure, et des privilèges d'un genre qui admet toute sorte de tons, ne pourraient plus se retrouver au même degré dans le style noble et dans le vers héroïque. Mais tant d'autres ont écrit dans le même genre ! pourquoi ont-ils si rarement

approché de cette perfection ? L'harmonie imitative des anciens, si difficile à égaler dans notre poésie, La Fontaine la possède dans le plus haut degré, et l'on ne peut s'empêcher de croire en le lisant que toute sa science en ce genre est plus d'instinct que de réflexion. Chez cet homme si ami du vrai et si ennemi du faux, tous les sentimens, toutes les idées, tous les caractères ont l'accent qui leur convient, et l'on sent qu'il n'était pas en lui de pouvoir s'y tromper. Je sais bien que de lourds calculateurs aimeront mieux y voir des sons combinés avec un prodigieux travail. Mais le grand poëte, l'enfant de la nature, La Fontaine aura plutôt fait cent vers harmonieux, que des critiques pédans n'auront calculé l'harmonie d'un vers.

Faut-il s'étonner qu'un écrivain, pour qui la poésie est si docile et si flexible, soit un si grand peintre en vers ? C'est de lui sur-tout que l'on peut dire proprement qu'il peint avec la parole. Dans quel de nos auteurs trouvera-t-on un si grand nombre de tableaux dont l'agrément soit égal à la perfection ? Je demande encore une fois qu'on me pardonne de citer. Un seul exemple parlera mieux pour La Fontaine que tout ce que je pourrais dire.

Quand la perdrix
Voit ses petits
En danger, et n'ayant qu'une plume nouvelle
Qui ne peut fuir encor par les airs le trépas,
Elle fait la blessée, et va traînant de l'aile,
Attirant le chasseur et le chien sur ses pas,
Détourne le danger, sauve ainsi sa famille,
Et puis quand le chasseur croit que son chien la pille,
Elle lui dit adieu, prend sa volée, et rit
De l'homme, qui confus des yeux en vain la suit.

Je demande s'il existe en poésie un tableau

plus parfait, si le plus habile peintre me montrerait sur la toile plus que je ne vois dans les vers du poëte ! Comme le chasseur et le chien suivent pas à pas la perdrix qui se *traîne* avec le vers ! Comme un hémistiche rapide et prompt vous montre le chien qui *pille* ! . . . Ce dernier mot est un élan, un éclair; et avec quel art l'autre vers est suspendu quand la perdrix *prend sa volée* ! Elle est en l'air, et vous voyez longtemps l'homme immobile, *qui confus des yeux en vain la suit*. Le vers se prolonge avec l'étonnement.

La fable dont j'ai tiré ce morceau me rappelle avec quelle étonnante facilité cet écrivain si simple s'élève quelquefois au ton de la plus sublime philosophie et de la morale la plus noble. Quelle distance du corbeau qui laisse tomber son fromage, à l'éloquence du paysan du Danube, et à cette fable [1] que je viens de citer, si pourtant on ne doit pas donner un titre plus relevé à un ouvrage beaucoup plus étendu que ne doit l'être un simple apologue, à un véritable poëme sur la doctrine de Descartes, plein d'idées et de raison, mais dans lequel la raison parle toujours le langage de l'imagination et du sentiment ! Ce langage en effet est par-tout celui de La Fontaine : il a beau devenir philosophe ; vous retrouvez toujours le grand poëte et *le bon-homme*.

Vous retrouvez sur-tout cette sensibilité, l'ame de tous les talens ; non celle qui est vive, impétueuse, énergique, passionnée, et qui doit animer la tragédie ou l'épopée et tous les grands ouvrages de l'imagination, mais cette sensibi-

[1] La première du dixième livre.

lité douce et naïve qui convenait si bien au genre d'écrire que La Fontaine avait choisi; qui se fait appercevoir à tout moment dans ses ouvrages, sans qu'il paraisse y penser, et joint à tous les agrémens qui s'y rassemblent un nouveau charme le plus attachant encore que tous les autres. Quelle foule de sentimens aimables répandue dans ses écrits ! Comme on y trouve l'épanchement d'une ame pure et l'effusion d'un bon cœur ! Avec quel intérêt il parle des attraits de la solitude et des douceurs de l'amitié ! Qui ne voudrait être l'ami de l'homme qui a fait la fable des *deux amis ?* Se lassera-t-on jamais de relire celle des deux pigeons, ce morceau dont l'impression est si délicieuse, à qui peut-être l'on donnerait la palme sur tous les ouvrages de La Fontaine, si, parmi tant de chefs-d'œuvre, on avait la confiance de juger, ou le courage de choisir ? Qu'elle est belle cette fable ! qu'elle est touchante ! Que ces deux pigeons sont un couple charmant ! Quelle tendresse éloquente dans leurs adieux ! Quel intérêt dans les aventures du pigeon voyageur ! Quel plaisir dans leur réunion ! Et lorsqu'ensuite le fabuliste finit par un retour sur lui-même, qu'il regrette et redemande les plaisirs qu'il a goûtés dans l'amour, quelle tendre mélancolie ! Quel besoin d'aimer ! On croit entendre les soupirs de Tibulle. Et la fable de Tircis et d'Amarante ! A-t-on jamais peint l'amour avec des traits plus vrais, plus délicats ? Les effets de cette passion, quand elle est encore dans toute sa pureté, ont-ils jamais été tracés avec plus d'expression et de grace ? Un tableau encore supérieur à tout le reste, c'est le poëme de Vénus et Adonis. Il est digne de la déesse et du héros. Le

poëte habite comme eux des lieux enchantés, et y transporte le lecteur. Jamais les jardins d'Armide, ce brillant édifice de l'imagination, qu'elle a construit pour l'amour, n'ont rien offert de plus séduisant et de plus doux. Vous croyez entendre autour de vous les chants du bonheur et les accens de la tendresse. Vous êtes environné des images de la volupté. Tout ce que les cœurs passionnés ont de jouissances intimes, tout ce que les jours qui s'écoulent entre deux amans ont de délices toujours variées et toujours les mêmes, tout ce que deux ames confondues l'une dans l'autre se communiquent de ravissemens et de transports; enfin, ce qu'on voudrait toujours sentir et qu'on croit ne pouvoir jamais peindre : voilà ce que La Fontaine vous représente sous les pinceaux que l'amour a mis dans ses mains.

Quel écrivain a réuni plus de titres pour plaire et pour intéresser ? Mais aussi quel écrivain est plus souvent relu, plus souvent cité ? Quel autre est mieux gravé dans la mémoire de tous les hommes instruits, et même de ceux qui ne le sont pas ? Le poëte des enfans et du peuple est en même temps le poëte des philosophes. Cet avantage qui n'appartient qu'à lui seul, peut être dû en partie au genre de ses ouvrages. Mais il l'est sur-tout à son génie. Nul auteur n'a dans ses écrits plus de bon sens joint à plus de bonté. Nul n'a fait un si grand nombre de vers devenus proverbes. Dans ces momens qui ne reviennent que trop, où l'on cherche à se distraire de soi-même et à se défaire du temps, quelle lecture choisit-on plus volontiers ? Sur quel livre la main se porte-t-elle plus souvent ? Sur La Fontaine. Vous vous sentez

attiré vers lui par le besoin d'un sentiment doux. Il vous calme et vous réconcilie avec vous-même. On a beau le savoir par cœur ; on le relit toujours, comme on est porté à revoir les gens qu'on aime, sans avoir rien à leur dire.

Madame de Sévigné lui reprochait, et lui-même s'accuse en plus d'un endroit, d'avoir passé trop légèrement d'un genre à un autre. Mais qu'a-t-il entrepris qui fût étranger au caractère de son génie? Il avait fait une comédie ; et dans cette espèce de drame, l'enjouement et la naïveté ne sont pas des titres d'exclusion, et sa comédie est un des plus jolis actes qui égaient encore le théâtre de Thalie. Peut-être n'a-t-il pas si bien réussi dans le roman de Psyché, trop long et trop chargé de détails ; mais où l'on retrouve souvent ce naturel et cette grâce qui avertissent qu'on lit La Fontaine. Quel autre que lui aurait pu faire la chanson que Psyché entend dans le palais de l'amour, et qui semble composée par l'amour lui-même, et cet hymne à la volupté qu'Horace aurait envié ? Quant aux autres morceaux qu'on appelle *OEuvres mêlées*, on voit par leur peu d'étendue et par leur objet, que ce sont plutôt des fantaisies que des ouvrages. Si elles ont été recueillies, quoiqu'elles ne dussent pas l'être, c'est un tort des éditeurs ; et si l'on y trouve un opéra, nous verrons bientôt que ce n'est pas à lui qu'il faut s'en prendre.

Je me suis étendu avec plaisir sur ses fables ; pourquoi suis-je moins porté à parler de ses contes? Ils sont aussi parfaits dans un genre inférieur. C'est toujours ce talent de la narration dans un degré unique. Quelle gaieté ! quelle facilité ! quelle abondance ! quelle variété de

tournures ! Que tous les conteurs, ainsi que tous les fabulistes sont loin de lui ! Cependant, quand il n'aurait pas fait ses contes, serait-il moins le grand homme, le bon-homme, l'homme inimitable ? Et qu'en dirais-je, après tout, qui ne tînt à quelqu'une des qualités que nous avons développées dans l'examen de ses fables ? Exigera-t-on de moi que je fasse appercevoir les nuances délicates que son goût naturel a dû mettre dans la distinction de ces deux genres ? Faut-il toujours analyser ? Le dirais-je ? Je répugne à m'occuper long-temps de ces contes. Ils ont troublé les derniers momens de La Fontaine. La sévérité de la morale chrétienne les réprouve. L'auteur se les reprocha lui-même avec amertume. Devait-il avoir des sentimens amers, celui qui nous en a donné de si agréables ? . . . . Il aurait voulu n'avoir pas fait ses contes. Il en demanda pardon. . . . Bon La Fontaine ! je ne parlerai pas de tes contes. Je suis trop pressé de parler de toi.

SECONDE PARTIE.

Quand la postérité juge les écrivains et les artistes qui ont des droits à son admiration, au moment où les hommages qu'elle rend à leur génie vont s'étendre jusqu'à leur personne, souvent la vérité accusatrice arrête la plume du panégyriste. C'est pour l'envie une consolation et une vengeance. C'est un sentiment triste pour les ames bien nées. Il est si doux d'aimer ce que l'on admire ! La louange est l'expression du plaisir. Qu'il est affligeant d'y mettre des restrictions ! Qu'il est douloureux de condam-

ner l'homme, lorsqu'on doit tant de reconnaissance à l'écrivain! Sans doute quiconque vit sous les yeux de la renommée, a des juges inflexibles dans ceux qu'il force de s'occuper de lui. Il ne doit pas s'attendre à faillir obscurément; et dès qu'on prétend à la gloire, on avertit la censure. Qu'il est rare de lui échapper! Qu'il est rare que l'inexorable équité ne laisse aucune tache sur le vêtement de gloire dont la postérité enveloppe les mânes illustres! O quel plaisir j'éprouve en ce moment où je puis me dire : Tout le monde a aimé, tout le monde aime celui que je loue! Personne ne voudra contredire l'hommage que je lui rends. Nulle accusation ne l'affaiblira. La voix du blâme et du reproche ne s'élèvera pas contre mes louanges. Quand je viens jeter des fleurs sur sa tombe, la main du détracteur ne repoussera pas la mienne : le plus aimable des écrivains fut encore le meilleur des hommes!

Je ne veux pas dire sans doute que La Fontaine n'eût pas les imperfections qui sont le partage de l'humanité; mais il n'eut aucun des vices qui en sont la honte; et il eut plusieurs des vertus qui en sont l'ornement. Ses contemporains nous ont transmis l'idée généralement reçue de la bonté de son caractère : non qu'ils nous en racontent aucun trait frappant; il paraît que c'était en lui une qualité habituelle et reconnue, qui se manifestait en tout, sans se faire remarquer en rien. Qu'il devait être bon, celui qui a fait de si beaux ouvrages, et de qui sa servante disait qu'*il était plus bête que méchant, et que Dieu n'aurait pas le courage de le damner!* Ce qui achève de déposer en sa faveur, c'est que ce talent poétique qui donne

tant de facilités pour la vengeance, et qui n'en fournit que trop les motifs et l'occasion; ce talent dont il est presque sans exemple qu'on n'ait pas quelquefois abusé; ce talent qui est dans ses écrits le charme et l'instruction de l'univers, n'a été qu'une seule fois une arme dans ses mains : il fit une satyre contre Lully. Une satyre ! s'écriera-t-on, La Fontaine! Pourquoi le dire dans son éloge? Parce qu'il faut dire la vérité, et parce que cette satyre même est d'un bon-homme. Oui, cette satyre est un chef-d'œuvre, précisément parce qu'on y trouve toute la candeur de La Fontaine. Il raconte de la meilleure foi du monde comment le Florentin l'a dupé, et il avoue que cela n'était pas difficile.

Je me sens né (dit-il) pour être en butte aux méchans tours.
Vienne encore un trompeur; je ne tarderai guère.

Lully l'avait engagé, malgré toutes ses répugnances, à composer des paroles d'opéra; et après l'avoir amusé long-temps, il n'en fit aucun usage. Le fabuliste accoutumé à jouir de l'indépendance de son esprit, eut de l'humeur, pour la première fois peut-être, d'avoir été forcé à un travail qui lui déplaisait, et de finir par être trompé. Il confia son humeur à ses vers, à qui volontiers il confiait tout. Il leur avoue comment il a fait, malgré lui, un opéra pour le *Florentin* qui lui a demandé *du doux, du tendre*, et comment *le Florentin* s'est moqué de lui; et il conclut qu'il faut se méfier *du Florentin*. Voilà la méchanceté de La Fontaine. Le bon-homme !

Est-ce encore par une suite de ce même ressentiment, et pour montrer sous un jour odieux

les gens du pays de Lully, qu'il a fait la comédie du Florentin, si pleine de gaieté et de bon comique, comme on dit que le Sage composa Turcaret pour se venger d'un homme de finance? Si l'on a dit vrai, voilà des vengeances qui n'appartiennent qu'au talent, et les seules qu'on ne lui reprochera pas.

Sa candeur était égale à sa bonté; il était dans sa conduite et dans ses discours aussi vrai, aussi naïf que dans ses écrits. Il paraît que la réflexion et la réserve, si nécessaires à la plupart des hommes qui ont quelque chose à cacher, n'étaient guère faites pour cette ame toujours ouverte, dont tous les mouvemens étaient prompts, libres et honnêtes; pour cet homme qui seul pouvait tout dire, parce qu'il n'avait jamais intention d'offenser. Ce mot si connu, *je prendrai le plus long*, aurait été dans la bouche de tout autre une impolitesse choquante. Il fait rire dans La Fontaine, qui ne songeait qu'à dire bonnement combien il avait envie de s'en aller.

Il réclame quelque part contre l'axiôme reçu que tout homme est menteur. S'il en est un qui n'ait jamais menti, on croira volontiers que c'est La Fontaine. Cette ingénuité de mœurs et de paroles allait si loin, que ses amis l'appelaient quelquefois bêtise : mot qu'on ne pouvait se permettre sans conséquence, que pour un homme de génie, mais qui prouve en même temps que les hommes ne jugent guères de l'esprit que sur les rapports qu'il a avec eux. L'esprit, sur chaque objet, dépend toujours du degré d'attention qu'on y apporte. Il n'en fallait pas beaucoup sans doute pour observer toutes les petites convenances de la société. La Fon-

taine, accoutumé à la jouissance de ses idées ou au plaisir de ne songer à rien, oubliait le plus souvent ces convenances; et cet oubli, on l'appelait bêtise. Remarquons pourtant que si cet oubli avait paru tenir le moins du monde à un sentiment de supériorité ou de mépris, il aurait été sans excuse. Mais chez lui c'était la préoccupation de son talent; et, grace à la douceur de son caractère, elle pouvait amuser quelquefois, et ne pouvait jamais blesser.

Il était naturellement distrait. Il n'est pas sans exemple qu'on ait cherché à le paraître. Il faut que l'on fasse grand cas de la singularité, puisqu'on affecte même celle qui est un défaut.

S'il était si souvent seul au milieu de la société, il devait manquer absolument de cet esprit de conversation, l'un des grands moyens de plaire, qui, s'il ne conduit pas à la renommée, a souvent mené à la fortune. Cet esprit n'est pas nécessaire à la gloire du talent, et il importe peu à la postérité que La Fontaine l'ait eu. Mais il ne faut pas en prendre occasion de déprécier ceux qui l'ont possédé, comme font trop souvent des panégyristes mal-adroits, qui convertissent en défaut toutes les qualités que leur héros n'avait pas. De grands écrivains ont mis dans leur conversation les agrémens que l'on trouvait dans leurs écrits. De grands écrivains ont manqué de cet avantage. Boileau, dans la société, était austère et brusque; Corneille embarrassé et silencieux; Racine et Fénélon étaient pleins d'urbanité, de graces et d'éloquence. Ces différences tiennent au caractère, et non pas au degré de génie. Une qualité essentielle pour plaire et briller dans un entretien, c'est la disposition à s'intéresser à tout.

Le fond du caractère de La Fontaine était une profonde indifférence pour un grand nombre d'objets; sorte de philosophie qui a bien autant d'avantages que d'inconvéniens, et qui est très-près du bonheur.

Il fallait bien qu'on lui pardonnât la distraction qu'il portait dans le monde, puisqu'elle s'étendait même sur ses affaires domestiques. Jamais homme n'en fut moins occupé. Cette négligence qui détruisit par degrés sa médiocre fortune, était la suite d'un grand désintéressement; qualité qui marque toujours une ame noble. Une fois tous les ans il quittait la capitale pour aller voir sa femme retirée à Château-Thierry, et là il vendait une petite partie de son patrimoine qu'il partageait avec elle. C'est ainsi qu'*il s'en allait*, comme il le dit lui-même, *mangeant son fonds avec son revenu*.

Il eut donc une femme avec laquelle il ne put pas vivre, cet homme d'une humeur si égale et si facile! Cette femme avait de la beauté et de l'esprit. Celle de Molière avait aussi de l'un et de l'autre, et le rendit malheureux. Mais La Fontaine plus prudent que *Molière* qui fut toute sa vie amoureux et jaloux d'une femme qui le désolait; La Fontaine, regardant le repos comme le premier des biens, se sépara d'une compagne qui lui ôtait cette paix domestique sans laquelle la vie est insupportable. On peut repousser la force par la force, et combattre un ennemi; mais comment combattre ce qu'on aime, et repousser la faiblesse qui vous tyrannise en mettant la pitié entre elle et vous?

Le chagrin que cette séparation dut lui causer fut adouci par les consolations de l'amitié. Il méritait d'avoir des amis: il en eut parmi les

gens de lettres; et c'étaient les plus célèbres. Il eut à la cour des protecteurs et même des bienfaiteurs, (ce qui n'est pas toujours la même chose), et c'était ce qu'elle avait de plus brillant, les Conti, les Vendôme, sur-tout cet illustre duc de Bourgogne, l'élève de Fénélon, qui a laissé une mémoire adorée et digne de son maître. Ce fut ce prince dont les bienfaits contribuèrent à le retenir en France, lorsque perdant par la mort de M.me de la Sablière l'asyle qu'il avait chéri pendant vingt ans, il était près d'accepter celui que la duchesse de Mazarin, la fameuse Hortense, lui offrait auprès d'elle en Angleterre, où elle était retirée avec S.-Evremond. Mais comment nommer M.me de la Sablière, sans bénir la mémoire de l'excellente amie de La Fontaine, de sa digne bienfaitrice, qui s'était fait un devoir et un plaisir d'écarter loin de lui tous les soins, tous les embarras, tous les besoins? Femme respectable, ornement d'un sexe qui peut-être doit avoir plus de bienfaisance que le nôtre, puisqu'il est plus porté à la pitié, ou qui du moins doit rendre ses bienfaits plus aimables, puisqu'il a plus de délicatesse; c'est auprès de toi que La Fontaine composa ses chefs-d'œuvre; et ton nom dans la postérité sera toujours placé à côté du sien. Tu t'es chargée de son bonheur; il s'est chargé de ta gloire, si pourtant la gloire est quelque chose près du plaisir de faire le bien.

Qu'un ami véritable est une douce chose!
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur.

Je me plais à croire que La Fontaine, quand il fit ses vers, songeait à M.me de la Sablière. Ces vers et ceux qui les suivent suffiraient seuls

pour nous prouver que cet homme si indifférent et si apathique sur la plupart des choses qui tourmentent les hommes, avait senti l'amitié. Je sais qu'on prétend que les vers ne trouvent jamais rien que de l'imagination. Mais je persiste à croire qu'il y en a que l'ame seule a pu dicter. C'est une vérité qui m'est démontrée, ne fût-ce que par les écrits de La Fontaine ; et si cette preuve ne suffisait pas, on citerait ce mot si connu, le plus grand éloge que deux amis aient jamais fait l'un de l'autre, cette réponse à M. d'Hervart lorsqu'il le rencontra après la mort de M.me de la Sablière : *J'allais vous prier de venir loger chez moi*, lui dit M. d'Hervart : *J'y allais*, dit La Fontaine.

Oublierons-nous parmi ses bienfaiteurs, celui qui le fut avant tous, le généreux et infortuné Fouquet ? Peut-être ne serait-ce pas pour le surintendant un grand honneur dans la postérité que le nom de La Fontaine se trouvât parmi les protégés illustres qui peuvent flatter l'amour-propre d'un homme en place ; si l'on ne savait d'ailleurs que Fouquet pensait noblement et méritait d'être aimé. Mais ce qui sans doute est une espèce de mérite plus rare que les bienfaits du ministre, c'est la reconnaissance éclatante du poëte. Qu'il nous soit permis de remarquer en faveur des gens de lettres, dont on n'est que trop porté à exagérer les fautes, non qu'ils en commettent plus que d'autres, mais parce qu'elles sont plus connues ; qu'il nous soit permis de remarquer qu'il n'y a point de classe d'hommes où l'on trouve plus d'exemples de ce genre de courage, l'un des plus rares peut-être, qui consiste à mettre l'amitié et la reconnaissance hors de la portée des coups de

la fortune. On connaît, on cite beaucoup d'hommes de lettres, et dans le siècle passé et dans le nôtre, dont l'attachement pour leurs amis et leurs protecteurs a toujours été à l'épreuve de la disgrace; soit qu'en effet la culture des arts qui ne garantit pas des erreurs et des passions, préserve au moins de l'avilissement; soit que principalement occupés de la gloire des lettres, ceux qui en sont bien épris s'élèvent plus aisément au-dessus des bassesses de l'ambition et de l'intérêt. Dans le moment où le malheureux surintendant voyait fuir la foule de ses créatures, ou l'on ne craignait rien tant que de paraître l'avoir connu, deux hommes de lettres employèrent leurs talens à sa défense. Pelisson écrivit ses éloquens plaidoyers; La Fontaine composa cette élégie attendrissante où il demande grace pour Fouquet, et ose dire au roi qu'il doit la faire. Il y avait du courage sans doute à contredire publiquement l'opinion et même la colère de Louis XIV; mais je suis bien sûr que La Fontaine, quand il fit son élégie, ne croyait pas avoir besoin de courage.

C'est après la disgrace de Fouquet qu'il entra en qualité de gentilhomme chez cette princesse, que l'éloquence et la poésie ont tant célébrée, Henriette d'Angleterre, dont la mort consterna la France, et nous épouvante encore dans Bossuet. Si La Fontaine a pu comme un autre être bercé par les songes de l'ambition, cette mort les fit bientôt évanouir, et je doute qu'il les ait beaucoup regrettés. C'est à cette époque qu'il appartint tout entier à l'amitié bienfaisante. Pour un homme de son caractère, elle valait mieux que la fortune.

Autant qu'il nous est possible de juger du

bonheur, qui trompe nos idées comme il échappe à nos projets, la vie de La Fontaine fut assez heureuse. C'est une persuasion bien douce que je remporte de l'examen où cet éloge m'a engagé. Il fut heureux. Tant de grands hommes ne l'ont pas été! Il le fut par son caractère et par ses ouvrages. Plein d'une modestie vraie, de celle qui n'est pas et ne peut pas être l'ignorance de nos avantages, mais l'attention à n'en affecter aucun sur autrui, on ne voit pas qu'il ait jamais eu d'ennemis. Et comment en aurait-il eu? Sa simplicité extérieure devait calmer jusqu'à l'envie. Comme il ne prétendait rien, on lui pardonnait de mériter beaucoup. On sait que dans un moment d'effusion, Molière disait: *Nos beaux esprits n'effaceront pas le bonhomme.* L'un de ces beaux esprits est Despréaux. On a peut-être autant de peine à lui pardonner son silence sur La Fontaine que son injustice envers Quinault. Etait-il de la destinée de Boileau d'offenser les graces, ou par ses satyres ou par son silence? On voit du moins par sa lettre sur Joconde qu'il a senti le merveilleux talent de La Fontaine pour la narration. Mais pourquoi la fable et le modèle des fabulistes n'occupent-ils pas une place dans l'art poétique? l'auteur se serait ménagé un bon morceau de plus, et, ce qui est plus précieux, le plaisir de rendre justice.

La Fontaine était du petit nombre des écrivains plus véritablement heureux par leurs talens que par leurs succès. Sans être insensible à la gloire, il ne paraît pas l'avoir trop recherchée. Il obtint les suffrages de l'Académie avant Despréaux, qui obtint avant lui l'aveu de Louis XIV. La postérité dans la distribution

des rangs, a paru suivre plutôt l'avis de l'Académie que celui du monarque. Vivant dans le sein de l'amitié, assez bien né pour ne sentir que la douceur des bienfaits, sans en porter jamais le poids, débarrassé de toute inquiétude, ne connaissant ni l'ambition ni l'ennui, incapable d'éprouver le tourment de l'envie, et trop modéré, trop bon pour être en butte à ses attaques; il jouissait de la nature et du plaisir de la peindre, du travail et du loisir, de la facilité de se livrer à tous ses goûts; il jouissait de ses sentimens, de ses idées et du plaisir de les répandre; enfin, il était bien avec lui-même, et avait peu besoin des autres; et tandis que ses années s'écoulaient sans qu'il les comptât, il voyait arriver la vieillesse sans la craindre, comme on voit *le soir d'un beau jour* [1].

Vous voyez par-tout dans ses ouvrages un esprit serein et une ame satisfaite. Lui-même dit quelque part :

A beaucoup de plaisirs je mêle un peu de gloire.

On connaît son épitaphe. C'est à coup sûr celle d'un homme heureux. Mais qui croirait que ce fût celle d'un poëte? Ce pourrait être celle de Desyveteaux. Il partage sa vie en deux parts; *dormir et ne rien faire*. Ainsi ses ouvrages n'avaient été pour lui que des rêves agréables. O l'homme heureux que celui qui, en faisant de si belles choses, croyait passer sa vie *à ne rien faire !*

Quoique depuis sa mort le temps l'ait agrandi dans l'opinion des hommes, sa réputation

[1] Rien ne trouble sa fin; c'est le soir d'un beau jour. (La Fontaine.)

s'étendit de son vivant chez les étrangers. Des particuliers Anglais offrirent de lui en assurer une subsistance aisée, lorsque M.me de Mazarin l'appela en Angleterre. Il dut être flatté de leurs offres; mais rendons grace au duc de Bourgogne, de ce que, sous le règne de Louis XIV, l'Angleterre n'a pas été chargée de nourrir La Fontaine.

Il aimait les femmes, c'est-à-dire qu'il était naturellement porté aux égards, à la complaisance et au respect pour ce sexe, qui, toujours ambitieux de plaire, est flatté sur-tout d'en avoir à tout moment l'assurance. On a remarqué que cet auteur, qui, dans ses écrits, avait si souvent plaisanté sur les femmes, était à leur égard d'une extrême réserve dans la conversation. Il est reconnu que ses mœurs étaient pures. On voit par plus d'un endroit de ses ouvrages que son cœur avait goûté les plaisirs et même les peines de l'amour; mais il y porta la douceur et la modération de son ame; aucun excès n'entrait dans le caractère de La Fontaine.

Il n'y avait qu'une conjoncture où cette tranquillité toujours inaltérable semblait l'abandonner, et cette exception lui fait honneur. C'est lorsqu'on venait lui demander des conseils dans des circonstances épineuses, ou des secours contre l'infortune. Alors il écoutait avec l'intérêt le plus tendre, et consolait en pleurant. Alors cet homme si étranger à ses propres affaires, trouvait des lumières et des ressources quand il s'agissait d'autrui. Ainsi donc ce n'était qu'aux malheureux qu'il accordait le droit de troubler son repos, et il n'avait de la prudence que pour les intérêts des autres.

Quoique porté à la paresse, il ne négligea pas les connaissances éloignées de ses talens. Il étudia avec son ami Bernier les principes de Descartes et de Gassendi. La question longtemps fameuse du mécanisme des bêtes, est très-ingénieusement discutée dans la fable que j'ai déja citée, adressée à M.me de la Sablière. Ainsi La Fontaine avait fait tout ce qu'on peut demander à un homme occupé d'ouvrages d'imagination : il n'était pas resté au-dessous de la philosophie de son siècle.

La maladie dont il fut attaqué deux ans avant sa mort, produisit dans son ame cette entière révolution qui livra aux austérités expiatoires un homme qui pendant tout le cours de sa vie s'était cru si loin du crime et du remords [1], et qui pour me servir d'un vers de Despréaux, beaucoup moins applicable à lui qu'à La Fontaine,

Fit, sans être malin, ses plus grandes malices.

Sa vie ne fut depuis ce moment qu'une langueur continuelle. Il mourut en offrant à Dieu un cœur docile, ingénu et repentant. Il fut porté dans le même sépulcre qui avait reçu Molière, comme si la même destinée qui avait rapproché leur naissance, eût dû réunir leur tombeau.

Sa mémoire a été honorée dans sa postérité. Sa famille qui réside encore dans la ville où il est né, a eu lieu de s'applaudir plus d'une fois de l'honneur de lui appartenir. On n'oubliera

---

[1] Lorsque le tems viendra d'aller trouver les morts,
J'aurai vécu sans soins, et mourrai sans remords.

jamais le magistrat [1] qui le premier a voulu qu'elle fût exempte de toute imposition, croyant sans doute que La Fontaine avait payé à la France un assez beau tribut, en lui laissant ses écrits et son nom. Il est donc de la destinée du génie de travailler rarement pour lui-même, et de n'avoir de puissance que dans l'avenir! La Fontaine est négligé pendant sa vie. Les libéralités de Louis XIV, prodiguées même aux étrangers, s'éloignent de lui; et quand il n'est plus, on distingue, on récompense ceux qui n'ont d'autre titre, d'autre avantage que son nom. Les princes du sang de nos rois, les filles augustes du monarque [2] regardent comme un dépôt digne de leurs mains royales, l'éducation de la nièce et du neveu de La Fontaine! Ces heureux enfans croissent sous cette protection bienfaisante, en bénissant l'homme illustre, qui, près d'un siècle après sa mort, peut beaucoup plus pour eux qu'il n'a jamais pu pour lui! Oh! que le génie se dise à lui-même, en voyant cet exemple et tant d'autres : « Ce n'est » pas à moi d'attendre beaucoup des hommes;

---

[1] M. d'Armenonville.

[2] Le seul fils qu'ait eu La Fontaine a laissé deux filles qui vivent encore à Château-Thierry, et un fils qui est mort employé dans les Fermes; il reste de ce dernier deux filles et un fils. L'une des deux filles est auprès de ses tantes; l'autre est élevée dans un couvent auprès de Versailles, sous la protection de Mesdames; monseigneur le duc d'Orléans a bien voulu se charger du fils qui est très-jeune encore, et le fait élever. MM. les Fermiers généraux ont fait présent aux deux petites-filles de La Fontaine, établies à Château-Thierry, d'un très-bel exemplaire de la magnifique édition de La Fontaine, *in-folio*. Tous les nouveaux intendans de la province, et les étrangers qui passent par Château-Thierry, vont leur rendre visite.

» c'est à eux d'attendre beaucoup de moi. » Quand j'aurai parcouru ma carrière au travers des écueils, et que j'aurai atteint le but » de ma course, les générations futures s'assembleront autour de ma tombe, et diront: » il était grand. Alors on me recherchera dans » les monumens que j'aurai laissés, non plus » pour en épier les défauts, mais pour en » relever la beauté. Mes descendans recevront » les honneurs qu'on m'avait refusés. Il ne » m'est permis de jouir qu'en espérance, et je » ne sème pas pour recueillir. Mais quel prix » plus flatteur pourrais-je prétendre? Je ferai » du bien, même quand je ne serai plus. Plus » d'une fois peut-être un sentiment de vertu » exprimé dans mes ouvrages produira une » action vertueuse; plus d'une fois l'expression de ma sensibilité fera tomber de douces » larmes des yeux de l'homme sensible; je » consolerai le cœur infortuné, et j'adoucirai » l'ame dure; et l'envie qui me dispute aujourd'hui mon pouvoir et mes récompenses, » ne pourra m'ôter du moins ni les bienfaits » que je laisse après moi, ni la reconnaissance » de tous les âges. »

DISCOURS

PRONONCÉ

DANS L'ACADEMIE FRANÇAISE,

Le Jeudi 20 juin 1776, à la réception de M. DE LA HARPE.

M. de la Harpe ayant été élu par MM. de l'Académie Française à la place de M. Colardeau, y vint prendre séance le Jeudi 20 juin 1776, et prononça le Discours qui suit.

Messieurs,

Le talent qui distingue les hommes, le génie qui s'élève au-dessus du talent, la vertu enfin si supérieure à l'un et à l'autre, se réunissant dans un même sanctuaire, à la voix de la gloire qui les couronne, et sous les auspices de la patrie qui les appelle; l'amitié, faite pour leur imprimer un plus touchant caractère, resserrant encore les nœuds de cette union si honorable; telle était depuis long-temps l'idée que je me formais de cette assemblée, et ce témoignage que j'aime à vous rendre, vous ne le devez, j'ose le dire, ni aux excusables illusions de la reconnaissance, ni au plaisir si légitime et si pur qu'a dû faire naître en moi la réunion de vos suffrages. Entraîné de bonne heure vers les arts de l'esprit et de l'imagination, par ce goût irrésistible qui commande tous les sacrifices, enflammé de cet amour des talens qui ne peut exister sans quelque enthousiasme, j'ai fait connaître assez les sentimens qui m'animaient. Mes premiers regards se sont tournés vers cette classe d'hommes choisis, qui me

donnait une idée plus noble de mon état et de mes travaux, vers ceux chez qui j'ai cru voir la dignité des lettres conservée comme un dépôt dont ils sont responsables à la nation, et qui fait partie de leur propre gloire. J'ai regardé comme le but de mes efforts, cette adoption qui en devient aujourd'hui la récompense. J'aurais voulu, je l'avoue, dans l'émulation que vous m'inspiriez, pouvoir vous offrir des titres plus nombreux et plus brillans; mais instruit par l'expérience que dans la culture des arts, les difficultés qu'ils offrent par eux-mêmes, toutes pénibles qu'elles peuvent être, ne sont pas toujours les plus insurmontables; obligé de n'avancer qu'à pas lents dans une carrière qui semble se refermer sans cesse, au moment où l'on se présente pour y courir; je me suis occupé du moins à célébrer mes modèles, en même temps que je m'étudiais à les imiter: semblable à ces guerriers qui en marchant au combat, répètent dans leurs chansons militaires le nom et les louanges des généraux qui ont vaincu. C'est dans cet esprit que j'ai porté mon hommage au pied des statues de Racine et de Fénélon. Je croyais voir ces ombres illustres assises au milieu de vous, et j'espérais que la sensibilité de leur panégyriste obtiendrait grace auprès de ces grands hommes pour les défauts de leur imitateur.

Sans doute il importe aux progrès de l'artiste, de l'écrivain, il importe à sa gloire, à son bonheur, d'élever ainsi sa vue et sa pensée vers les maîtres de l'art qui ne sont plus, et de vivre, autant qu'il est possible, près des modèles contemporains, près de ses rivaux les plus célèbres; heureux s'il lui est aisé de chérir ceux

qu'il lui est difficile d'égaler ! En général, il n'est point pour un homme de lettres de société préférable à celle de ses confrères, soit qu'il les trouve dans les compagnies littéraires où le devoir les rassemble, soit qu'il les rencontre dans les cercles du monde où le goût les réunit. Pénétré depuis long-temps de cette vérité, quel moment plus favorable pourrais-je choisir pour la développer devant vous ? Vous en entretenir, Messieurs, c'est vous rappeler tous les droits que vous avez acquis sur moi ; c'est rendre plus solemnels et plus authentiques les engagemens que je prends avec vous.

Distinguons d'abord, d'une multitude sans aveu et sans mission, les vrais gens de lettres, qui d'un bout de l'Europe à l'autre sont liés entr'eux par un commerce d'estime et de lumières, et par l'amour de l'humanité.

Qu'est-ce donc, Messieurs, qu'un homme de lettres ? C'est celui dont la profession principale est de cultiver sa raison, pour ajouter à celle des autres. C'est dans ce genre d'ambition, qui lui est particulier, qu'il concentre toute l'activité, tout l'intérêt que les autres hommes dispersent sur les différens objets qui les entraînent tour-à-tour. Jaloux d'étendre et de multiplier ses idées, il remonte dans les siècles, et s'avance au travers des monumens épars de l'antiquité, pour y recueillir, sur des traces souvent presqu'effacées, l'ame et la pensée des grands hommes de tous les âges. Il converse avec eux dans leur langue, dont il se sert pour enrichir la sienne. Il parcourt le domaine de la littérature étrangère, dont il remporte des dépouilles honorables au trésor de la littérature

nationale. Doué de ces organes heureux qui font aimer avec passion le beau et le vrai en tout genre, il laisse les esprits étroits et prévenus s'efforcer en vain de plier à une même mesure tous les talens et tous les caractères, et il jouit de la variété féconde et sublime de la nature, dans les différens moyens qu'elle a donnés à ses favoris pour charmer les hommes, les éclairer et les servir. C'est pour lui sur-tout que rien n'est perdu de ce qui se fait de bon et de louable; c'est pour une oreille telle que la sienne que Virgile a mis tant de charme dans l'harmonie de ses vers; c'est pour un juge aussi sensible que Racine répandit un jour si doux dans les replis des ames tendres, que Tacite jeta des lueurs affreuses dans les profondeurs de l'ame des tyrans; c'est à lui que s'adressait Montesquieu quand il plaidait pour l'humanité, Fénélon quand il embellissait la vertu. Pour lui toute vérité est une conquête, tout chef-d'œuvre est une jouissance. Accoutumé à puiser également dans ses réflexions et dans celles d'autrui, il ne sera ni seul dans la retraite, ni étranger dans la société. Enfin, quel que soit le travail où il s'applique, soit qu'il marche à pas mesurés dans le monde intellectuel des spéculations mathématiques, ou qu'il s'égare dans le monde enchanté de la poésie, soit qu'il attendrisse les hommes sur la scène, ou qu'il les instruise dans l'histoire; en portant ses tributs au temple des arts, il ne cherchera pas à renverser ses concurrens dans sa route, ni à déshonorer leurs offrandes pour relever le prix de la sienne; il ne détournera pas des triomphes d'autrui son œil consterné; les cris de la renommée ne seront pas pour son ame un bruit importun,

et au lieu que la médiocrité inquiète et jalouse gémit de tous les succès, parce que le champ du génie se rétrécit sans cesse à ses faibles yeux, le véritable homme de lettres, le parcourant d'un regard plus vaste et plus sûr, y verra toujours et un monument à élever et une place à obtenir.

Maintenant si parmi ceux qui se sont consacrés aux lettres, il n'en est point qui ne doive aspirer à se rapprocher de cet heureux ensemble des qualités que je viens de décrire, où trouveront-ils mieux que chez leurs dignes confrères tout ce qu'il faut pour élever l'ame sans exalter la tête, polir les mœurs sans affaiblir le caractère, adoucir les passions et affermir les principes, nourrir l'habitude du travail, exercer la pensée et le goût? Où trouveront-ils ailleurs et des leçons toujours utiles, et des consolations trop souvent nécessaires ?

La plupart des écrivains, suivant la diversité de leurs inclinations et de leurs études, se portent où vers la retraite, ou vers le monde. Ces deux partis extrêmes ont leurs avantages et leurs inconvéniens. Il me semble que le commerce des gens de lettres participe aux uns et remédie aux autres.

La retraite, je l'avoue, est essentielle au travail. Eh ! quel homme de talent n'en a pas fait l'expérience? C'est dans des antres solitaires qu'Apollon rendait autrefois ses oracles. Ses prêtres criaient qu'on écartât les profanes au moment où ils allaient recevoir le dieu. Ainsi l'orateur, le poëte, le grand écrivain, s'il attend et sollicite l'inspiration, fuit loin du séjour des villes, vers les demeures retirées et champêtres. A mesure qu'il s'en approche, les vaines

rumeurs, les bruyantes frivolités, les tumultueuses distractions, les clameurs orageuses se perdent dans le lointain. Il semble que tout se taise autour de lui, et dans ce silence universel s'élève la voix du génie qui va se faire entendre au monde. Auparavant il était gêné dans la foule; sa marche était contrainte, son langage timide; à présent ses liens sont brisés; il relève la vue, son regard est fixe et assuré. Il est venu se placer à sa hauteur; il est seul, et la pensée alors sort indépendante et fière de l'ame qui l'a conçue. L'ame est rappelée à sa liberté originelle par le grand spectacle de la nature. L'immensité des campagnes, la sombre solitude des forêts et des rochers, la tempête de la nuit, le silence du matin, voilà les alimens de l'enthousiasme et les témoins du génie dans ses momens de création.

Mais il ne peut pas créer toujours. L'exercice de sa force a des bornes nécessaires. A son ivresse enfin ralentie succède l'ardente inquiétude de la gloire, et cette agitation d'un cœur fait pour elle, qui s'interroge en tremblant, et se demande s'il a su la mériter. Il n'appartenait qu'à l'Etre suprême, au moment où le monde sortait de ses mains, de se dire à lui-même : ce que j'ai fait est bon. L'artiste dont les yeux jettent encore des étincelles du feu qui vient de l'animer, ne peut pas fixer sur lui-même le regard tranquille d'un juge. Où portera-t-il sa composition récente et brute, et ce tourment d'une ame fatiguée et incertaine, qui a besoin de se reposer sur l'opinion d'autrui? Ce n'est pas là sans doute le moment où il ira chercher des juges dans la dissipation des cercles et des sociétés. Semblable à ces anciens interprètes

des dieux, à qui je l'ai déja comparé, il conserve en descendant du trépied quelque chose de religieux et de farouche. A qui donc pourra-t-il mieux s'adresser qu'à ceux qui ne sont point étrangers aux impressions qu'il éprouve? Ce sont eux qui lui montreront de quoi il peut s'applaudir, et ce qu'il doit se reprocher. C'est chez eux qu'il trouvera cette critique réfléchie et lumineuse, qui indique la source des illusions et des erreurs, et les moyens de les réparer; cette expression d'une estime sentie et raisonnée, qui adoucit la blessure que la vérité sévère fait toujours à l'amour-propre; ce sentiment vif des beautés qui console du travail de corriger les fautes, et donne le courage d'envisager la perfection. Enfin, c'est auprès d'eux qu'il peut apprendre à joindre à l'énergie créatrice, cette autre force qui achève et polit l'ouvrage, force non moins rare, et dont l'usage est peut-être plus pénible, parce qu'elle agit sans enthousiasme.

Mais doit-il donner cette confiance à des hommes naturellement ses rivaux? Oui; s'il est un moyen d'étouffer en eux les tristes et malheureux effets de la concurrence, c'est de les convaincre chaque jour qu'on est également éloigné ou de ressentir contre eux les atteintes de l'envie, ou d'en craindre de leur part. La communication libre et franche des idées, des espérances et des intérêts, substitue par degrés à la dureté de l'égoïsme, l'habitude des ménagemens réciproques et la noblesse des procédés. On s'accoutume à rendre volontiers justice au mérite des autres. On en vient jusqu'à partager leurs succès; car dès qu'on est une fois au-dessus de la faiblesse qui s'en afflige, il n'y

à plus qu'un pas à faire jusqu'à la générosité qui en jouit ; et pourquoi refuserait-on, lorsqu'on s'est défait d'un sentiment amer, de le remplacer par un sentiment doux ? De ces dispositions naît l'habitude d'une indulgence, qui n'est au fond qu'une sorte d'équité plus aimable, et cette aménité des mœurs, la première des qualités sociales, et la plus nécessaire entre des hommes qui doivent d'autant plus chercher à se plaire, qu'ils ont plus à se disputer.

C'est le monde, il faut l'avouer, qui donne les meilleures leçons de cette aménité si recommandable, et qui en présente les plus parfaits modèles. Depuis cette époque où la cour de Louis XIV devint un objet d'imitation et d'envie pour toutes les nations de l'Europe, on ne peut nier qu'en général la société des grands ne soit la véritable école de cette politesse fine et délicate, de cette élégante urbanité, de ce tact des convenances qui sera toujours un des caractères dominans de l'esprit Français, et qui passe des mœurs jusques dans les écrits. Oui, sans doute ; et c'est le principal avantage que les écrivains peuvent rapporter du commerce des gens du monde, de tempérer l'austérité de leurs compositions par des teintes plus douces et plus gracieuses, de donner à leur style des formes plus légères, plus variées et plus piquantes, de saisir le ridicule et de l'éviter, de connaître et de distinguer la bonne plaisanterie sur laquelle il est si facile et si commun de se tromper, parce que le rire, ainsi que le goût, tient à bien peu de chose. Voilà ce que peut enseigner l'habitude de converser avec l'élite des hommes distingués par leurs places et leur naissance, et ce que plusieurs même en-

seignent par leurs ouvrages. Dans une nation aussi éclairée, aussi ingénieuse que la nôtre, le talent d'écrire ne peut pas être étranger aux prérogatives du rang, ni même aux devoirs des grands emplois. Notre siècle n'a rien à envier en ce genre à celui de Louis XIV ; et si la postérité distingue un la Rochefoucault pour avoir marqué avec sa précision énergique et travaillée tous les traits de l'amour-propre, croyez-vous, Messieurs, qu'elle oublie un de vos plus illustres confrères, qui, dans des fables qu'il compose en s'amusant, a mis autant d'esprit et plus de charme, et une morale non moins fine et plus enjouée?

Mais si la société des gens du monde n'est pas infructueuse pour un homme de lettres, elle n'est pas non plus sans dangers, et ces dangers mêmes naissent de ses agrémens. Sans parler de l'empire qu'elle a sur les caractères qu'elle peut altérer en les polissant, sur les opinions et les jugemens que la vérité seule devrait diriger, et que le monde subordonne toujours à l'intérêt de plaire ; sans détailler d'autres séductions de toute espèce, il en est une sur-tout vraiment à craindre, c'est le relâchement dans le travail et le refroidissement pour la gloire, effet presqu'inévitable des douceurs attirantes de la société. La variété de ses prestiges, en invitant à toutes les distractions, détend par degrés tous les ressorts, substitue la facilité des amusemens ingénieux à la pénible habitude des grands efforts et des hautes conceptions, et le talent d'effleurer les objets à celui de les approfondir. Que dis-je? Ce monde si vain et si détracteur, qui accueille si orgueilleusement les productions de l'esprit,

qui se croit toujours si fort au-dessus de ceux qui s'occupent à lui plaire et à l'éclairer, toujours si prêt, en ce genre, à calomnier ses propres jouissances et à mépriser ses plaisirs, ce monde vu trop souvent et de trop près, ne peut-il pas éteindre cet enthousiasme si nécessaire aux travaux du génie? Ne peut-il pas faire sentir trop de vide, trop d'erreur, trop de péril dans la recherche de la gloire? Hélas! il n'en est point peut-être où il n'entre quelque illusion. Ah! garde-toi de la perdre, conserve cette illusion précieuse, ô toi, dans qui le besoin de produire est un don de la nature et non pas une maladie de l'amour-propre. Si jamais tu peux apprécier froidement l'opinion et l'estime, si le fantôme de la postérité disparaît devant tes yeux, si la voix des siècles cesse de retentir à ton oreille, arrête et jette tes pinceaux, la divinité s'est retirée de toi, ta plume est désormais inanimée et impuissante; ta pensée restera froide sur le papier et ne passera plus dans l'ame d'autrui. Mais veux-tu ranimer la tienne? ne perds point de vue ceux qui sont travaillés du même feu qui doit t'agiter. Que ta force s'augmente de la leur; que ce commerce soit pour toi ce que la nourriture du Gymnase et les exercices de l'arène étaient pour les anciens athlètes; et si l'instant de notre vie, suivant l'expression d'un ancien, n'est qu'une flamme passagère que les hommes se transmettent rapidement, comme autrefois couraient de main en main les torches des jeux sacrés; ainsi parmi les écrivains et les artistes, passe d'une main à l'autre le flambeau de l'enthousiasme et celui de la vérité; ces deux flambeaux immortels dont l'un jette la lumière dans

la nuit des préjugés et des erreurs, et dont l'autre rallume sans cesse dans les ames le feu du génie de l'amour des arts.

Si le talent a besoin d'être soutenu dans ses travaux, lui serait-il moins nécessaire d'être consolé dans ses afflictions? Plus l'ame est exercée, plus elle est sensible. Celle des gens de lettres, à qui les objets n'arrivent que réfléchis par une imagination active et prompte, peut-elle n'être pas ouverte plus que toute autre aux impressions de la douleur? S'il est, comme on l'a prouvé, des maladies particulières aux artistes, il est aussi des chagrins qui leur sont propres, et que le monde ne peut guères ni plaindre ni adoucir, parce qu'il n'en a pas l'idée. Il en est (s'il est permis de le dire), il en est du talent comme de l'amour, qui ne confie volontiers ses peines qu'à ceux qui ont aimé aussi; et peut-être les hommes ne savent-ils bien consoler que les maux qu'ils ont connus. Si je voulais prouver tout ce que l'amitié des gens de lettres peut apporter de secours, d'encouragemens et de douceurs dans une carrière semée d'écueils et troublée par les orages, le souvenir de ce que je dois à l'attachement de plusieurs d'entre vous, Messieurs, me permettrait-il de citer un autre exemple que le mien? Avec quelle complaisance je reviendrais sur des traces si chères et toujours nouvelles dans mon cœur! Il n'est sans doute que deux sortes de bonheur dans la vie, de faire du bien et d'en recevoir. Mais la bienfaisance se tait et jouit dans le secret; la reconnaissance au contraire a cet avantage, que ne demandant qu'à se répandre, elle appelle tous les cœurs bien nés au partage de ses jouissances. Com-

bien j'aimerais à leur peindre les consolations intimes qui relèvent l'ame au moment où elle s'affaisse, lui rendent le sentiment de sa force dont elle commençait à douter, et rappellent l'espérance qui s'enfuyait ! Que ne dirais-je pas de cette amitié noble et courageuse, dont nulle insinuation maligne ne peut séduire l'oreille, dont nulle clameur calomnieuse ne peut étouffer la voix ? Mais pour achever ce tableau que ma main se plairait à tracer, il faudrait y mêler des couleurs sinistres que j'interdis à mes pinceaux, et que dans un jour tel que celui-ci, Messieurs, on ne pardonnerait pas même à la reconnaissance. Eh ! que dis-je ? Puis-je, après tout, la mieux manifester, qu'en écartant tous les souvenirs qui pourraient jeter quelque teinte d'amertume sur les impressions de bonheur et de joie dont vous attendez les témoignages ? Puis-je enfin mieux remplir votre attente qu'en vous prouvant que cette sensibilité, quelquefois trop malheureusement employée à repousser l'injustice, s'épanche bien plus volontiers dans l'expression des sentimens doux, et dans le récit des bienfaits ?

Qu'il est rare, Messieurs, que la culture des lettres soit aussi paisible qu'elle est honorable ! Qu'il est difficile d'illustrer sa vie sans la troubler, et d'élever pour les générations futures l'édifice du génie, sans qu'il soit ou retardé ou insulté ou méconnu par la génération présente ! Qu'il est doux d'obtenir la réputation en échappant à l'envie ! Ce privilège si peu commun fut celui de l'académicien à qui j'ai l'honneur de succéder. M. Colardeau, né avec le talent le plus heureux (et puisque je devais être chargé de payer ce tribut à sa mémoire, je m'applau-

dis de n'avoir qu'à répéter les expressions dont je m'étais déja servi à son égard), M. Colardeau marqua son premier essai de tous les caractères d'un poëte. Une élégance facile et brillante, un sentiment exquis de l'harmonie, cette imagination qui anime le style en coloriant les objets, cette sensibilité qui pénètre l'ame en même temps que le vers charme l'oreille, enfin ce naturel aimable qui grave dans la mémoire des lecteurs les idées et les sentimens, et, suivant l'expression de Despréaux, *laisse un long souvenir;* voilà ce que le public enchanté d'avoir un poëte de plus, remarqua dans l'épître d'Héloïse, monument justement célèbre que son auteur élevait à vingt ans, morceau vraiment précieux qui durera autant que notre langue, qu'on sait par cœur dès qu'on l'a lu, et qu'on relit encore quand on le sait par cœur. Si les autres sujets que traita depuis M. Colardeau, n'ont pas toujours été aussi heureusement choisis, on y retrouve du moins ce talent du style qui sépare du langage vulgaire le langage qu'on a nommé celui des dieux; et n'eût-il été connu que par cette charmante imitation de Pope, l'auteur d'Héloïse n'avait pas besoin de plus de titres pour avoir droit à vos suffrages. Qui sait mieux que vous, Messieurs, qu'un seul ouvrage supérieur, fait pour consacrer un écrivain dans la postérité, le met infiniment au-dessus de tout ce qui n'est que médiocre, sur-tout depuis qu'il est si facile de l'être, depuis qu'il en coûte si peu pour composer des livres en décomposant d'autres livres, et pour aligner des vers en rejoignant des hémistiches?

Combien ces tristes ressources étaient loin du talent de M. Colardeau! La poésie semblait

être sa langue naturelle. Son extrême facilité à écrire en vers étonnait tous ceux qui l'ont connu. C'est à cette facilité seule que nous sommes redevables de ses productions. Une composition difficile serait devenue pour lui impossible. Une santé fragile et chancelante, présage, hélas ! trop fidèle d'une carrière qui devait être trop tôt bornée, lui avait interdit de bonne heure tout grand travail ; et une sorte d'indolence, qui peut-être était la suite de cette faiblesse d'organes, et qui tenait d'ailleurs à des inclinations douces et sociales, ne lui permettait de regarder la poésie que comme un amusement de plus. La simplicité de ses goûts et de ses mœurs l'attachait aux plaisirs d'une société intime et confiante, et son ame sensible et naïve était faite pour l'amitié. Retiré au sein d'une famille respectable dont il était, pour ainsi dire, l'enfant d'adoption, il y vécut dans cet heureux commerce de soins mutuels, si nécessaires pour lui faire oublier des maux qui renaissaient tous les jours, et une langueur qui devenait incurable. L'égalité de son humeur n'en fut jamais altérée. Lorsque vos suffrages, qu'il n'avait brigués que par son mérite, vinrent le chercher sur le lit de douleur, qu'il ne quittait presque plus, vous vous souvenez, Messieurs, de quelle joie pure il parut rempli, et combien l'expression en était aimable et touchante. On vous porta sa lettre de remercîment, et vous crûtes entendre le chant du cygne. Son ame semblait se ranimer un moment pour la gloire et la reconnaissance ; mais ce dernier rayon allait bientôt s'éteindre dans la tombe, et son nom inscrit dans vos fastes, était donc tout ce qui devait vous rester

de lui ! Il avait traduit quelques chants du Tasse. Y avait-il une fatalité attachée à ce nom ? Et faut-il que pour la seconde fois, il n'ait pas été donné au Tasse de monter au Capitole ?

La perte que vous avez faite de M. Colardeau, Messieurs, s'étend jusques sur son prédécesseur, qui sans doute aurait trouvé dans lui un meilleur panégyriste que moi. Mais quel homme de lettres n'aimerait à célébrer le nom de Beauvilliers ? A la gloire de ce nom déja si respectable par les vertus qu'il rappelle, M. le duc de Saint-Aignan joignit encore un nouveau lustre, celui des services qu'il rendit à sa patrie dans la dignité des ambassades, et dans les difficultés des négociations. Il était jeune encore lorsqu'il signala dans l'Espagne les talens de la maturité ; dans cette même contrée, où depuis deux autres de vos confrères, non moins recommandables par le rang et la naissance, ont porté, l'un dans les fonctions du commandement, l'autre dans celles d'ambassadeur, cette noble franchise qui se joint en eux aux agrémens de l'esprit et aux vertus bienfaisantes, cette loyauté française, héritage des anciens chevaliers, et qui devrait être aujourd'hui la politique des grandes nations, comme elle est celle des grands cœurs.

M. le duc de Saint-Aignan réunissait les talens agréables à la connaissance des affaires et à une piété solide. Sa longue carrière fut marquée par cette sérénité constante qui accompagne la pratique des devoirs, et par cette gaîté douce qui naît de la paix de l'ame. Il avait passé les années de sa jeunesse à la cour de Louis XIV ; de ce monarque dont les bienfaits envers cette Académie ont achevé et ennobli le monument

qui assure à la mémoire de votre fondateur la reconnaissance des gens de lettres et de la nation. En avançant de l'âge mûr jusqu'à l'extrême vieillesse, M. le duc de Saint-Aignan traversa toute l'étendue d'un autre règne qui serait assez recommandable à ce seul titre, que l'amour des Français pour leur maître, caractère qui les a toujours distingués, semble avoir eu sous Louis XV une expression plus marquée et plus éclatante. Mais s'il est jamais excusable, même après de nombreuses années, de se retourner vers la vie avec quelque regret, c'est sans doute lorsqu'on descend dans la nuit de la mort, au moment où se lève pour les peuples, l'aurore du plus beau jour. M. le duc de Saint-Aignan, prêt à quitter la vie, a vu les premiers momens de Louis XVI. Ici, Messieurs, je ne crains pas que mes louanges ne paraissent qu'une vaine cérémonie d'usage, ni même un simple tribut de reconnaissance pour les bienfaits que notre jeune souverain a daigné répandre sur moi. Quel citoyen, quel patriote ne partagerait pas mes sentimens ? Quel spectacle plus intéressant que la royauté et la jeunesse, que la vertu sur le trône, assise à côté des graces ! Je ne m'étendrai point sur tout ce que doit déja la France à un Prince de cet âge, qui n'a parlé aux peuples que pour leur assurer des soulagemens et des espérances, aux courtisans que pour leur donner des leçons. Je ne m'arrête que sur un seul point, qui sans doute ne vous aura pas échappé : c'est que sous le règne de Louis XVI l'autorité a pris un caractère qu'elle n'avait pas encore eu, celui de la persuasion ; heureux augure, s'il est vrai que le pouvoir ne consente à persuader que lorsqu'il est sûr de

convaincre ! Ce grand caractère se retrouve aujourd'hui dans tous les actes de l'administration. Par-tout on y remarque ce langage d'une raison supérieure, qui établit le bonheur des peuples sur des principes durables et sur la base de la législation. Dans la bouche d'un souverain, ce ton de bonté si aimable est un exemple fait pour influer sur tous les états, et que les meilleurs esprits s'empressent de suivre. Me sera-t-il permis d'observer que dans le même temps un grand prélat, assis parmi vous, qui honore le premier siège de France par la supériorité de ses talens et de ses lumières, dans un écrit vraiment apostolique, fait pour ramener les esprits rebelles à la foi, ne leur a parlé qu'avec cette éloquence affectueuse et persuasive, avec cette tendresse paternelle, digne du ministre d'une religion bienfaisante, digne du Dieu de l'Evangile ? Oh ! puissent s'étendre par-tout ces principes de douceur et d'indulgence, et que le règne de Louis XVI soit le règne de l'humanité ! Qu'au milieu des orages de l'Europe, qui ébranlent les deux hémisphères, la paix soit le glorieux partage de cette monarchie, qui doit être toujours assez puissante, assez respectée pour ne se mouvoir qu'à son gré ! C'est dans ce calme favorable que se maintiendra l'honneur des beaux-arts, ornemens de la prospérité. La France ne perdra point cette espèce de domination si glorieuse qu'elle a obtenue sur les peuples éclairés. La lumière des vrais talens ne s'éteindra point dans les ténèbres du mauvais goût. Si d'un côté l'on s'efforce de les épaissir, vous combattez de l'autre pour les dissiper. L'astre qui a longtemps éclairé les arts, se soutient sur le penchant

de sa course, et brille encore à son déclin. Il survit à soixante ans de travaux de vieillard célèbre, le prodige du siècle qui l'a vu naître, et le désespoir des âges suivans qui ne le verront point égaler. Ce n'est point ici sans doute, ce n'est pas dans ce lycée, fait pour attester les richesses de la nature, que j'oserai douter de son inépuisable fécondité. Mais peut-être ne lui est-il pas donné de produire deux fois cet assemblage de tous les dons de l'esprit, et, ce qui n'est pas moins rare, l'activité nécessaire pour les mettre tous en valeur. Peut-être aussi doit-elle être unique en tout genre, cette singulière destinée, qui, prolongeant au-delà des bornes ordinaires, des jours si laborieux et si remplis, a mené ce grand homme sur les débris de quatre générations ensevelies, jusqu'à ce trône élevé par l'opinion toute-puissante, d'où il exerce sur tous les peuples policés la dictature du génie? Il ne lui manque que d'entendre vos acclamations. Quel moment, Messieurs, si nous pouvions le voir, à la fin de sa carrière, jouir à-la-fois de sa gloire et de sa patrie! s'il pouvait, sur ce théâtre qu'il a tant de fois embelli de ses chefs-d'œuvre, s'avancer courbé sous l'amas de ses couronnes; répondre par des larmes de joie aux cris de la France assemblée, et plus heureux que Sophocle, survivre encore à son triomphe!

EXTRAIT

DES DISCOURS ACADEMIQUES

QUI N'ENTRENT POINT DANS CE RECUEIL.

L'ÉLOQUENCE académique ne devint une branche importante de la littérature que dans le dix-huitième siècle. Vainement prétendit-elle s'élever sur l'éloquence religieuse que les philosophes voulaient reléguer dans les églises rendues désertes par la propagation de leur doctrine. Aux yeux des gens qui n'étaient pas dépourvus de toute espèce de goût, Bossuet, Bourdaloue et Massillon conservèrent toujours leur immense supériorité.

Lorsque l'académie française n'avait pas franchi les justes bornes que son institution lui prescrivait, et ne cherchait point à exercer sur l'opinion publique une influence que ne doit pas avoir la littérature, elle n'attachait pas une trop grande importance à ses travaux. L'esprit de raison et de convenance qui dominait à cette époque, avait marqué à cette compagnie le genre d'occupation que l'on attendait d'elle; et Racine, Boileau, La Bruyère, à qui la langue française a de si grandes obligations, ne fondaient point leur renommée sur leurs productions académiques. Dans des circonstances rares, l'académie sortait de cette modeste

retenue. Telle fut celle où Racine se montra si éloquent en faisant l'éloge de Corneille. L'occasion de louer le créateur de la tragédie française, était offerte à celui qui l'avait perfectionnée : que ne devait-on pas attendre de l'auteur d'Athalie dans cette fonction si auguste et si noble ? Cependant l'ensemble de son discours a le caractère du genre tempéré ; l'orateur ne s'élève qu'au moment où il parle des travaux de Corneille ; aussitôt après il rentre dans le ton simple et réservé que l'académie avait adopté.

Les séances publiques n'attiraient pas une grande affluence ; les prix décernés n'étaient pas des titres de gloire ; c'étaient de simples encouragemens que la compagnie proposait à la jeunesse studieuse. Elle avait senti que des triomphes trop brillans pourraient être dangereux pour un âge où l'amour-propre est si disposé à s'égarer, et où l'attrait naturel des lettres détourne si facilement ceux qui s'y livrent de toute occupation sérieuse. Dans les collèges, l'enfance a besoin d'être excitée au travail par les cérémonies pompeuses des distributions de prix ; à l'académie, la jeunesse qui dispute la couronne, aurait plutôt besoin de frein que d'aiguillon : un succès peu mérité, comme il y en a eu si souvent, peut déterminer pour jamais la vocation d'un écrivain médiocre, et faire le malheur de sa vie entière. C'est à des considérations si sages que l'on doit attribuer l'espèce d'obscurité où l'académie s'était volontairement renfermée, dans les temps où elle elle possédait presque tous nos grands poëtes et nos grands prosateurs.

Lorsque l'académie française fut livrée aux philosophes modernes, l'esprit qui l'avait au-

trefois animé se perdit tout-à-fait. La modestie n'était pas une qualité des nouveaux sages ; ils aimaient le bruit et les applaudissemens. D'ailleurs, pour soutenir la confédération qu'ils avaient formée contre les institutions de leur pays, ils avaient besoin de répandre leur doctrine parmi les jeunes littérateurs, toujours amateurs de nouveautés, et qui seraient disposés à prôner leurs maîtres, soit par le desir d'être couronnés par eux, soit par l'espoir éloigné de devenir un jour leurs confrères. Telle fut la cause des changemens que l'académie introduisit dans les concours. Sous le prétexte fort spécieux de louer les grands hommes qui ont illustré la France, elle donna leur éloge pour sujet. Personne n'apperçut alors le but que les philosophes modernes s'étaient proposé. On pensa généralement que ces éloges feraient honneur à la France, et qu'ils formeraient bientôt une branche de littérature intéressante ; mais les bons esprits ne tardèrent pas à remarquer la dangereuse influence que ces déclamations académiques prirent sur la philosophie et sur le goût. Les panégyriques de nos grands hommes devinrent des satyres indirectes de la religion et du gouvernement. Les concurrens ayant à rappeler les actions et les travaux des guerriers, des ministres et des savans célèbres, prirent occasion de s'immiscer, sans aucune retenue, dans toutes les grandes questions qui intéressent l'ordre social. Ils poussèrent même l'inconvenance jusqu'à défigurer souvent les hommes dont ils devaient parler, par des louanges absolument opposées à leur caractère connu. Ainsi l'éloge d'un philosophe religieux, tel que Descartes, devint l'apologie

de l'impiété ; et celui du plus fidèle et du plus intègre des ministres, de Sully, fut transformé en un panégyrique des nouvelles doctrines de politique et d'administration. Le goût ne fut pas moins blessé que les convenances sociales dans cette institution : les séances de l'académie française changées en une espèce de spectacle qui devint fort à la mode, ne durent plus être remplies que par des lectures amusantes. Comme les sujets qu'on proposait, quelqu'intéressans qu'ils fussent, ne pouvaient produire l'effet d'une pièce de théâtre, il fallut recourir à des ressources extraordinaires : l'affectation et les pointes furent encouragées, on couronna le faiseur de grandes phrases, et l'auditoire de l'académie eut tour-à-tour à applaudir l'enflure et le faux bel-esprit. Telles furent les causes des succès éphémères qu'obtinrent les discours de Thomas et de Champfort.

M. de La Harpe, quoique très-jeune quand il entra dans cette carrière, sut se préserver des défauts du genre. Son éloquence ne cherchant point à s'élever trop haut, évita de tomber dans les vaines subtilités ; elle fut simple et naturelle, douée d'un excellent esprit, et d'une grande aptitude au travail ; l'orateur ne négligea rien pour se faire une idée juste des caractères qu'il avait à tracer ; il les exposa dans toute leur vérité ; et sans avoir égard aux préjugés de ses juges, il ne défigura point les beaux portraits de Fénélon et de Catinat, en leur donnant la physionomie des philosophes modernes.

L'éloge de Charles V avait déja été couronné par l'académie française ; M. de La Harpe fut moins heureux l'année suivante à un tribunal

de province. [1] L'académie de la Rochelle, qui voulait imiter celle de Paris, proposa l'éloge de Henri IV, et M. Gaillard, l'émule et l'ami de M. de La Harpe, concourut et obtint le prix. Cette victoire ne jeta aucun nuage sur leur liaison ; particularité digne de remarque, en ce qu'elle fait tomber les calomnies si souvent répandues sur le caractère de l'auteur de Warwick. L'éloge de Henri IV se sent un peu de l'âge qu'avait l'auteur ; c'est un résumé suc-

---

[1] Cet éloge de Henri IV proposé par l'Académie de la Rochelle, peut donner lieu à quelques réflexions. Cette ville, autrefois le boulevard des Huguenots, en avait encore un grand nombre dans son sein. N'est-il pas permis de croire qu'ils espérèrent que les jeunes concurrens profiteraient de l'occasion pour faire une apologie indirecte du calvinisme ? M. de la Harpe ne dut point les satisfaire. Son discours annonce beaucoup d'indifférence sur cet article. Cependant, d'après les opinions que l'auteur avait alors, on peut présumer que si le goût ne lui eût pas prescrit de se renfermer dans son sujet, il aurait rempli l'objet que s'était proposé l'académie Rochelloise. Un fait assez curieux confirme cette conjecture, et peut en même temps donner une idée des artifices dont se servaient les philosophes pour propager leur doctrine sans se compromettre. L'éloge de Henri IV fut imprimé à Yverdon, ville calviniste ; à l'occasion du mot *réforme* appliqué à la secte des Huguenots, l'éditeur qui est supposé n'avoir aucune relation avec M. de la Harpe, fait l'observation suivante : « L'auteur nous pardonnera d'avoir substitué le mot de » *réforme* à celui d'*hérésie* dont il s'était servi : mot dur » et barbare que le siècle de la philosophie ne connaît » plus, et dont celui de *réforme* est précisément le con- » traire. D'ailleurs nous n'avons pu prendre sur nous de » qualifier d'*hérésie* la religion dans laquelle Henri avait » été élevé. » L'artifice n'est pas bien adroit ; mais alors ces précautions suffisaient pour endormir la surveillance d'un ministère aveugle, et souvent protecteur caché des erreurs que son devoir lui prescrivait de réprimer.

cint de l'histoire du héros ; résumé qui, pour une exactitude trop scrupuleuse, ne peut se prêter aux mouvemens oratoires. La première partie contient l'abrégé des guerres civiles ; le grand inconvénient de cette disposition est de ne présenter qu'un sommaire de la Henriade. La seconde partie est plus neuve et plus intéressante ; c'est le tableau de la conduite de Henri IV pendant la paix. Après avoir parcouru les horribles désastres des discordes intestines, le lecteur se repose avec plaisir sur cette administration tranquille qui procura aux peuples un bonheur trop court. Cependant cette partie même, qui est la meilleure, n'est pas exempte de sécheresse ; trop d'évènemens sont rassemblés dans un petit cadre ; et l'orateur s'imposant le devoir de n'en omettre aucun, ne peut leur donner les développemens nécessaires.

Ce discours présente des morceaux dignes d'être conservés ; c'est sur-tout quand l'auteur trace le caractère de Henri IV, que son style prend de l'énergie et de la chaleur. Une des difficultés qu'il avait à surmonter, était de donner de la noblesse à des détails dont le principal mérite consiste dans la naïveté de l'expression ; M. de la Harpe lutte contre cet obstacle en homme plein de goût. « Je veux, disait Henri IV, » que le moindre paysan mette une poule dans » son pot le dimanche. » L'orateur rappelle ce mot par la plus heureuse allusion. « Celui, dit- » il, qui voulut dans la suite remplacer le pain » noir que mange le pauvre par de meilleurs » alimens, avait mangé lui-même de ce pain » noir dans ses premières années. »

Henri IV manquait d'argent, et ses officiers

ne lui étaient pas moins dévoués ; cependant ils lui demandèrent la permission d'aller faire leurs récoltes, lui promettant de revenir aussitôt qu'ils se seraient procuré quelques fonds. Le roi ne doutant point de leur fidélité, les laissa partir, et tous tinrent parole. « Dans la foule » de traits extraordinaires qui caractérisent sa » vie, dit M. de la Harpe, j'en remarque un » qui paraîtra plus surprenant à mesure qu'il » sera plus médité : il ne pouvait payer ses » soldats. Ses officiers sacrifiaient les besoins » du luxe à l'honneur de le servir; ils lui de- » mandent au moins d'aller recueillir les fruits » de leurs terres, et lui promettent de revoler » sous ses enseignes lorsqu'ils auront assuré » leur subsistance. Il ne doute point de leur » parole, comme ils n'ont jamais douté de la » sienne; ils le quittent avec regret, et le re- » joignent avec allégresse. Quelle armée ! et » quel roi ! Un pouvoir qui n'a point de plus » grand appui semble devoir n'être qu'un pou- » voir précaire; il est absolu, il est sacré dans » la personne de Henri. La pauvreté, l'obéis- » sance et la discipline règnent dans son camp. » Le faste, le désordre et la division règnent » dans celui de Mayenne. Henri ne donne rien » à ses soldats; mais il est toujours à leur tête » dans la mêlée. Il est le premier à cheval et le » dernier dans sa tente; il les aime comme ses » enfans; il fait panser leurs blessures devant » lui; il partage avec eux le peu qu'il possède; » ils savent que le Béarnais est pauvre, mais ils » sentent qu'il est bon. Il ne veut vivre que » pour leur bonheur, ils mourront pour sa » défense. Quelle multitude pouvait l'empor- » ter sur un petit nombre de pareils guerriers;

» c'est en vain que Mayenne, suivi de toutes » ses forces, l'investit dans Arques; c'est en » vain qu'il se vante de le précipiter dans la » mer avec cette poignée d'hommes attachée à » sa fortune. Bourbon s'élance sur la foule qui » l'assiège, et je la vois dispersée sous ses » coups. Il soumet la Normandie aussi rapide- » ment qu'il avait vaincu. Le bruit de ses ex- » ploits arrache enfin Mayenne des murs de » Paris, où il cachait la honte de sa défaite; il » va malgré lui exposer le sort de la ligue et le » sien au hasard d'une journée, et les destins » de la France l'entraînent dans les plaines » d'Ivry. »

On sait que Henri IV prêta plus d'une fois l'oreille aux ennemis de Sully. Ces préventions jetaient quelquefois des nuages sur les relations du prince et du ministre. M. de la Harpe peint une de leurs réconciliations avec les traits les plus touchans. « On a beau dire que le men- » songe ne peut emprunter les traits de la vé- » rité; il faut bien qu'il lui ressemble beaucoup, » sans cela, il ne serait pas si redoutable. Henri » lui-même, qu'il était aussi difficile de trom- » per que de vaincre, Henri est ébranlé. Le » soupçon se glisse dans son cœur, le soupçon, » cette plaie de l'ame que tout empoisonne, » que tout agrandit, dont la cicatrice reste tou- » jours douloureuse, et qui se rouvre si aisé- » ment après qu'elle a été fermée. Henri craint » de s'être trompé dans son choix et dans son » amitié; il souffre; il travaille toujours avec » son ministre, mais il ne parle plus à son ami. » Sully voit tout et se tait; la cour observe et » attend les évènemens. On voit sur quelques » visages le sourire de l'envie qui espère; sur

» d'autres, la joie insolente de la méchanceté » qui s'applaudit; sur tous, la curiosité et l'in- » quiétude. Le visage de Sully ne change point : » sa retraite que ses ennemis auraient appelée » sa disgrace, et qui n'eût été que celle de la » France, semblait assurée; il ne faisait rien » pour la prévenir. Mais Henri ne peut résister » plus long-temps à son agitation; la majesté » royale rompit le silence, quand la vertu le » gardait encore. Ce n'est point un juge qui » interroge, c'est un ami qui s'épanche. Quel » entretien que celui de ces deux grandes ames » que l'on a voulu éloigner, qui se rapprochent » comme par une pente invincible, et qui se » reconnaissent toutes deux à leur premier » sentiment ! Henri IV avait douté de Sully; » mais Sully n'a jamais douté de son roi. La » sécurité et peut-être la fierté d'un cœur pur » avait fermé sa bouche; la reconnaissance le » précipite aux genoux du prince à la vue des » courtisans. Mais ce transport si noble peut » ressembler à l'humiliation d'un coupable. » Henri craint qu'on ne fasse un second ou- » trage à l'innocence : Relevez-vous, s'écrie- » t-il, relevez-vous; ils vont croire que je vous » pardonne. »

Ce tableau ne laisse rien à desirer; seulement l'on voudrait que la peinture de la cour fût moins sombre; on peut croire, d'après l'orateur, que Henri IV et Sully n'étaient entourés que d'intrigans ; cette opinion est démentie par l'histoire. En général dans tout ce discours, M. de la Harpe juge trop souvent les évènemens et les personnes, en jeune homme qui manque d'expérience. Ce défaut si commun à l'âge qu'avait l'auteur, donne lieu à des décla-

mations qui, malgré l'appareil oratoire et philosophique dont elles sont entourées, n'ont aucune solidité.

Quelque temps après la mort de Voltaire, M. de la Harpe voulut témoigner publiquement la reconnaissance qu'il croyait lui devoir : non content d'avoir composé en son honneur la comédie des Muses rivales, il fit encore son éloge que l'académie avait proposé pour le concours de 1780. Les usages de l'académie s'opposaient à ce qu'un de ses membres disputât le prix ; cependant l'enthousiasme général pour Voltaire était porté si loin, que non-seulement personne n'osa blâmer l'entreprise de M. de la Harpe, mais qu'au contraire elle fut généralement approuvée.

Il y a lieu de croire que l'orateur lui-même à cette époque n'adhérait pas entièrement aux louanges excessives et sans restriction qu'il prodiguait à Voltaire, mais les convenances excusaient cette exagération ; dans les éloges académiques, on exige que le panégyriste ne présente que sous les rapports les plus favorables, celui qu'il s'est chargé de louer ; ainsi l'on aurait tort aujourd'hui de prendre à la lettre les jugemens quelquefois erronés que présente cet ouvrage.

L'éloge de Voltaire est peu intéressant. On y remarque les précautions que prend l'orateur pour concilier avec la bonne doctrine, les opinions qu'il avance. Quelquefois ce sont de véritables tours de force. Le parallèle qu'il fait de Racine et de Voltaire en est un exemple : il est assez curieux d'observer que M. de la Harpe, en ayant l'air d'accorder à l'auteur de Zaïre quelque avantage sur l'auteur de Phèdre,

ne laisse pas cependant de montrer avec beaucoup d'adresse toute la supériorité du dernier. On pourra s'en convaincre en lisant avec attention le passage suivant :

« Tous deux ont possédé ce mérite si rare » de l'élégance continue et de l'harmonie, sans » lequel, dans une langue formée, il n'y a point » d'écrivain ; mais l'élégance de Racine est plus » égale ; celle de Voltaire est plus brillante. » L'une plaît davantage au goût, l'autre à l'imagination ; dans l'un, le travail, sans se faire » sentir, a effacé jusqu'aux imperfections les » plus légères ; dans l'autre, la facilité se fait » appercevoir à-la-fois et dans les beautés et » dans les fautes. Le premier a corrigé son » style, sans en refroidir l'intérêt ; l'autre y a » laissé des taches, sans en obscurcir l'éclat. » Ici les effets tiennent plus souvent à la phrase » poétique ; là ils appartiennent plus à un trait » isolé, à un vers saillant. L'art de Racine consiste plus dans le rapprochement des expressions ; celui de Voltaire, dans de nouveaux » rapports d'idées. L'un ne se permet rien de » ce qui peut nuire à la perfection ; l'autre ne » se refuse rien de ce qui peut ajouter à l'ornement. Racine, à l'exemple de Despréaux, a » étudié tous les effets de l'harmonie, toutes » les formes du vers, toutes les manières de le » varier. Voltaire sensible sur-tout à cet accord » nécessaire entre le rhythme et la pensée, semble regarder le reste comme un art subordonné qu'il rencontre plutôt qu'il ne le cherche. L'un s'attache plus à finir le tissu de » son style ; l'autre à en relever les couleurs. » Dans l'un, le dialogue est plus lié ; dans l'autre, il est plus rapide. Dans Racine, il y a

» plus de justesse ; dans Voltaire plus de mou-
» vemens. Le premier l'emporte pour la pro-
» fondeur et la vérité ; le second pour la véhé-
» mence et l'énergie. Ici les beautés sont plus
» sévères, plus irréprochables ; là elles sont
» plus variées, plus séduisantes. On admire
» dans Racine cette perfection toujours plus
» étonnante à mesure qu'elle est plus exami-
» née ; on aime dans Voltaire cette magie qui
» donne de l'attrait même à ses défauts. L'un
» vous paraît toujours plus grand par la ré-
» flexion ; l'autre ne vous laisse pas le maître
» de réfléchir. Il semble que l'un ait mis son
» amour-propre à défier la critique ; et l'autre
» à la désarmer. Enfin, si l'on ose hasarder un
» résultat sur des objets livrés à jamais à la
» diversité des opinions, Racine, lu par les
» connaisseurs, sera regardé comme le poëte
» le plus parfait qui ait écrit ; Voltaire, aux
» yeux des hommes rassemblés au théâtre,
» sera le génie le plus tragique. »

Si l'on écarte tout l'appareil académique, et si l'on se borne à examiner le fond des idées, on observera facilement que, dans cette distribution d'éloges, Voltaire n'est pas le mieux partagé. D'abord M. de la Harpe reconnaît que Racine est irrépréhensible sur tous le points, tandis qu'il avoue que Voltaire a fait plusieurs fautes. Bientôt l'orateur s'exprime encore plus clairement ; il avance que les effets des pièces de Voltaire tiennent à des *traits brillans*, à des vers *isolés* ; c'est faire la critique la plus forte d'un poëte dramatique qui ne doit jamais courir après les *traits*, et qui, loin de chercher à briller par des *vers isolés*, doit au contraire faire parler ses personnages d'après leurs caractères

et leur situation. Dès ce moment, la balance du juge a penché en faveur de Racine : toutes les louanges qu'il donne à Voltaire se bornent à dire poliment qu'il a *frappé fort plutôt que juste ;* et le dernier trait qui paraît être le plus flatteur pour lui, se trouve en effet celui qui montre le mieux son défaut principal. La représentation, selon M. de la Harpe, est favorable à Voltaire ; mais il n'est point à l'épreuve de l'examen du cabinet, examen qui fait sans cesse trouver dans Racine de nouvelles beautés.

Lorsque cet éloge parut, les personnes qui connaissaient M. de la Harpe y remarquèrent un passage, où il cherchait à peindre les obstacles de toute espèce qui avaient retardé ses premiers pas dans la carrière, sans cependant le décourager. Ce morceau peut donner une idée des chagrins que l'auteur éprouva dans sa jeunesse : après avoir dit que Voltaire fut riche de bonne heure, et put se rendre indépendant, il s'écrie :

« Malheur à toi, qui que tu sois, à qui le » ciel a départi à-la-fois le génie et la pauvreté ! » celle-ci, par un mélange funeste, altérera » souvent ce que l'autre a de plus pur, et avi- » lira même ce qu'il a de plus noble. Si elle ne » réduit pas ta vieillesse, comme celle d'Ho- » mère, aux affronts de la mendicité ; si elle » ne t'arrache pas, comme à Corneille, des ou- » vrages précipités ; si elle ne plie pas la fer- » meté de ton ame jusqu'à l'intrigue et la sou- » plesse, du moins elle embarrassera tes pre- » miers pas dans ses pièges, multipliera devant » toi les barrières et les obstacles, et jettera » des nuages sur tes plus beaux jours, qui en » seront long-temps obscurcis. Dans la culture

» des arts, l'imagination inconstante n'a qu'un
» certain nombre de momens heureux qu'il
» faut pouvoir attendre et saisir ; et souvent
» tu ne pourras ni l'un ni l'autre. Ton ame sera
» préoccupée ou asservie, et tes heures ne se-
» ront pas à toi. Tu seras détourné dans des
» sentiers longs et pénibles, avant de pouvoir
» tendre au but que tu cherches, et l'envie,
» toujours occupée à t'empêcher d'y parvenir,
» t'attendra à tous les passages pour insulter
» ta marche et la retarder. Tu consumeras dans
» de tristes et infructueux combats, une partie
» des forces destinées pour un meilleur usage;
» et lorsqu'enfin rendu à toi-même, tu verras la
» carrière ouverte, tu n'y entreras que fatigué
» de tant d'assauts, et ne pouvant plus donner
» à la gloire que la moitié de ton talent et de
» ta vie. »

M. de la Harpe nous a laissé sur ce discours quelques notes manuscrites qui prouvent que son admiration pour les talens de Voltaire, ne l'aveuglait pas sur la coupable influence du philosophe. Après avoir dit que la nature paraît avoir accumulé ses dons et ses faveurs sur cet être privilégié, il ajoute : « La providence qui
» est ici proprement ce que la *nature* n'est que
» figurément, a voulu aussi faire voir combien
» on pouvait déshonorer tous les talens par le
» plus indigne abus, en les tournant contre
» celui de qui seul on les a reçus. »

Dans une autre note, M. de la Harpe parle de la vieillesse de Voltaire, et s'élève contre le cynisme honteux que le philosophe affectait. Il rapporte à ce sujet une anecdote qui mérite d'être conservée : Le cardinal de Bernis lui insinuait en 1767, avec toute la douceur et l'ur-

banité dont il était capable, que les ouvrages de sa vieillesse devaient être tout différens de ce qu'ils étaient, et ressembler davantage à la morale répandue dans les bons écrits de sa jeunesse. « Il est digne, lui disait-il, du plus beau » génie de la France de terminer sa carrière lit- » téraire par un ouvrage qui fasse aimer la » vertu, l'ordre, la subordination, sans laquelle » toute société est en trouble, qui fasse aimer » votre ame autant qu'on adore votre esprit. » C'était lui dire assez clairement que ses derniers écrits ne produisaient pas cet effet; et il s'en fallait de beaucoup. Il ajoutait, de peur de l'effaroucher: « Ce n'est pas une capucinade que » je vous demande, c'est l'ouvrage d'une ame » honnête et d'un esprit juste. » Mais il demandait ce qu'il ne pouvait pas obtenir. La haine de la religion suffirait pour corrompre l'ame la plus honnête, et pour égarer l'esprit le plus juste. »

EXTRAIT

DU FANATISME

DANS LA LANGUE RÉVOLUTIONNAIRE.

Aussitôt que M. de la Harpe eut ouvert les yeux aux grandes vérités de la religion, il consacra presque entièrement sa plume à la défense de cette religion et de ses ministres. Après le 9 thermidor, les proscriptions s'étaient ralenties, on avait pendant quelques instans pu espérer le retour des principes d'ordre ; mais il n'était point encore donné à la France de voir arriver le terme de ses malheurs. La plus grande partie des hommes qui s'étaient signalés en 1793, étaient restés à la tête des affaires ; ils avaient la puissance, ils disposaient des armées, et la constitution de l'an 3 fut établie par eux.

Un Directoire sans autorité et sans considération, trop faible pour résister ouvertement aux différens partis, réduit à les ménager tous, afin de les opposer les uns aux autres, ne pouvait que plonger la France dans un abyme de maux. Il maintenait toutes les loix rendues par la Convention contre les nobles, les prêtres et les émigrés. Chaque fois qu'il avoit besoin de faire sa cour au parti *jacobin*, auquel les philosophes s'étaient ralliés, il renouvellait les proscriptions, et quelques victimes étaient sacrifiées. La liberté des cultes avait été décrétée,

mais le directoire avait trouvé moyen de rendre cette loi entièrement illusoire. Les églises qui n'avaient point été détruites, étaient transformées en temples de la raison, ou livrées aux théophilanthropes, qui seuls avaient le droit d'exercer publiquement leurs ridicules cérémonies. Les lois contre les prêtres qu'on appelait réfractaires, étaient exécutées dans toute leur sévérité; il était défendu de célébrer le dimanche et les jours de fêtes de la religion chrétienne; toutes les proclamations du gouvernement étaient remplies d'injures et de calomnies absurdes contre les *fanatiques*, c'était ainsi qu'on appelait tous ceux qui croyaient à l'existence de Dieu et à la nécessité d'une religion.

Dans ces temps malheureux, où personne n'osait élever sa voix contre toutes ces horreurs, M. de la Harpe, fermant les yeux sur le danger qui le menaçait, n'écoutant que son zèle, se dévoua généreusement à la défense des opprimés. Il publia son livre intitulé, *du Fanatisme dans la langue révolutionnaire*. Cet écrit étant un ouvrage de circonstance, entièrement consacré à réfuter des erreurs sur lesquelles on est revenu, ne peut trouver place dans le recueil des OEuvres de M. de la Harpe. Il ne présenterait pas aux lecteurs l'intérêt qu'il a dû inspirer lorsqu'il a paru. Cependant, si l'on veut se reporter au temps du Directoire, si l'on veut se rappeler les idées qui dominaient alors, qui ne sera étonné des pas immenses que nous avons faits en quelques années, et qui pourra se défendre d'une admiration sincère pour l'écrivain courageux, qui, sous la hache des bourreaux, osa le premier donner l'impulsion à l'esprit public, et rappeler les grandes vérités?

Quel que soit donc le mérite du livre du *Fanatisme dans la langue révolutionnaire*, nous nous bornerons à en présenter ici une courte analyse : nous en citerons quelques passages qui, en faisant connaître la manière de l'auteur, réuniront le double avantage d'offrir des exemples d'une dialectique supérieure, et de renfermer quelques-unes de ces vérités qu'il est toujours bon de rappeler aux hommes. Le but de M. de la Harpe est de justifier les prêtres de toutes les calomnies répandues contre eux : et qui le croira ? Il s'est vu obligé de justifier la religion elle-même. On a besoin, en lisant cet ouvrage, de se reporter sans cesse au temps où il a été écrit, de repasser péniblement dans sa mémoire toutes les horreurs de cette malheureuse époque, pour concevoir qu'un écrivain ait été réduit à faire une pareille apologie.

M. de la Harpe explique d'abord ce qu'à cette époque on entendait par *fanatisme*. « Le » *fanatisme*, dit-il, est la croyance à une reli- » gion quelconque, l'attachement à la foi de » ses pères, la conviction de la nécessité d'un » culte public, l'observation de ses cérémo- » nies, le respect pour ses symboles ; enfin » cette déférence réciproque qui est de tous les » peuples policés, et qui les oblige respective- » ment à ne violer nulle part les signes exté- » rieurs de la religion. Voilà le fanatisme. Qui- » conque en est atteint, est un ennemi public, » et doit être exterminé. » Et répondant d'avance à toutes les objections, il ajoute : « Je » ne crois pas que personne s'avise de me con- » tester rien sur cette définition si exactement » révolutionnaire dans tous ses points. J'acca- » blerais trop aisément le contradicteur du

» poids de la révolution toute entière, en citant,
» à l'application de chaque article, des faits
» sans nombre jusqu'au moment où j'écris. »

On avait donné le nom de *réfractaires* aux prêtres qui n'avaient point prêté le serment de 1791. M. de la Harpe ouvre la constitution civile du clergé, parcourt toutes les lois relatives aux prêtres, et prouve, jusqu'à l'évidence, qu'on n'a pu leur donner le nom de *réfractaires*, que dans un temps où toutes les idées étaient interverties. Bientôt passant en revue les crimes prétendus dont on les accuse, tels que les soulèvemens, les discours séditieux, etc. il met au grand jour l'innocence de ceux qu'il défend. Les troubles de la Vendée, qui leur étaient imputés, paraissent sous leur véritable point de vue; et l'on ne découvre que des victimes là où les révolutionnaires ne présentaient que des assassins. On voit ces révolutionnaires exciter des peuples tranquilles à la révolte, fomenter parmi eux la guerre civile, les forcer à lever enfin l'étendard, et prolonger par des horreurs incroyables une guerre qu'il eût été facile de terminer dès les premiers instans. Ses raisonnemens sont toujours appuyés par des faits incontestables.

Après avoir facilement lavé les prêtres des calomnies atroces qu'on versait sur eux, il trace un tableau effrayant, et malheureusement trop vrai, du sort auquel ils étaient réduits. Leur perte, leur destruction entière était jurée avec celle de la religion; toutes les cruautés, toutes les vexations étaient légitimes. On voit les révolutionnaires surpasser les empereurs romains les plus cruels, dans les persécutions qu'ils exerçaient contre la religion. Ces princes,

malgré l'horreur qu'ils inspiraient, pouvaient au moins avoir la politique pour excuse, en s'opposant à l'établissement d'une religion nouvelle dans leurs états. « Mais, s'écrie M. de la Harpe, » de quel nom appeler des hommes qui, parce » qu'il leur a plu d'abjurer toute religion, vous » font un crime d'en avoir une ; qui, tout en » proclamant que leur république *permet tous* » *les cultes*, vous disent : *renonce au tien, ou* » *je t'égorge?* Et si l'on ajoute que ces mêmes » hommes n'ont proscrit les ministres que pour » dépouiller les autels, et ne versaient le sang » que pour ravir l'or, n'en résulte-t-il pas l'as- » semblage de tous les crimes et de toutes les » infamies? N'est-ce pas ce que l'espèce humaine » a jamais offert de plus abject et de plus abo- » minable? »

Ainsi qu'on vient de le voir, M. de la Harpe ne se borne point à la défensive dans cette lutte généreuse ; bientôt il attaque les philosophes, et les révolutionnaires leurs élèves, avec cette logique pressante qui caractérise ses écrits. Son indignation n'a plus de bornes quand il trace le tableau des crimes commis par les monstres qui ont dévasté la France : la langue française ne peut plus lui fournir des expressions assez énergiques pour peindre ce qu'il éprouve ; il voudrait créer une langue nouvelle pour exprimer des forfaits jusqu'alors inouis. Ces morceaux sont écrits avec une force qui vous étonne et qui vous transporte ; et plusieurs rappellent les belles harangues dans lesquelles Demosthènes tonnait contre ses ennemis.

Nous avons annoncé que nous nous bornerions à présenter l'analyse du *fanatisme dans la langue révolutionnaire*, parce que ce n'était

qu'un ouvrage de circonstance. Cependant il s'y trouve un passage que nous ne pouvons nous dispenser de citer ; il pourra servir de monument pour l'histoire, et la postérité ne pourra y ajouter foi. Il ne s'agit plus d'un temps où la lie du peuple gouvernait la France dans la convention et dans les comités révolutionnaires ; où l'exaltation était à son comble, où des milliers de victimes étaient proscrites et immolées à-la-fois ; mais d'une époque où l'on prétendait rétablir l'ordre, et rappeler le peuple à des idées moins féroces ; d'une époque où le Directoire exerçait paisiblement sa faible autorité ; d'une époque enfin où l'on paraissait vouloir offrir aux nations étrangères, sous quelques rapports, des vestiges de l'ancienne France.

Le Directoire, si digne de succéder à la convention, en avait conservé précieusement les maximes les plus abominables. Cependant on ne remarquait plus dans ses proclamations ce langage barbare qui distinguait celles de la Convention nationale ; il avait, pour ainsi dire, épuré la langue révolutionnaire, et cherché à la purger de ses expressions également dégoûtantes, féroces et ridicules ; mais l'esprit était toujours le même, et les arrêtés les plus cruels et les plus monstrueux étaient présentés sous les formes d'une espèce de bon ton mal imité, qui en faisait encore ressortir davantage l'atrocité.

Quel homme assez impassible pourra retenir son indignation ! qui pourra jamais s'empêcher de frémir en lisant le passage suivant d'une instruction adressée par le Directoire aux commissaires nationaux sur la conduite qu'ils devaient tenir avec les fanatiques, et l'on sait

ce qu'il fallait entendre alors par *fanatiques* ! Le bel-esprit cherche à rendre piquant le langage des bourreaux, et la cruauté raffinée procède par antithèses : « *Désolez la patience des* » *prêtres*, disait le Directoire ; enveloppez-les de » votre surveillance ; qu'elle les inquiète le jour, » qu'elle les trouble la nuit ; ne leur donnez pas » un moment de relâche ; que sans vous voir » ils vous sentent par-tout à chaque instant. »

Qui ne s'écriera, avec M. de la Harpe : « *Désolez leur patience !* Que de crimes dans » ce mot ! c'est un abrégé de la méchanceté.... » j'allais dire humaine : non, de la méchan- » ceté révolutionnaire. Que des tyrans romains, » bravés sur leur tribunal par la constance des » martyrs, aient quelquefois crié à leurs bour- » reaux fatigués : épuisez donc leur patience à » force de tourmens ; c'est le cri de l'orgueil » humilié, d'une rage qui se voit confondue ; » c'est au moins une rage passagère, et le cri » d'un moment. Mais *désolez leur patience*, » et l'affreux commentaire qui suit ces affreuses » paroles ! c'est la rage habituelle, la rage de » tous les jours, de toutes les heures, de tous » les momens, et jusqu'ici on ne la connaissait » que dans les enfers ; et qui donc si ce n'est » les enfers, l'a transportée dans la révolution ? » Qui, hors un *jacobin*, a pu l'exprimer, la » commander, la consacrer au nom d'un gou- » vernement ? Il y aurait de quoi frémir, de » quoi reculer d'effroi, si on lisait les mêmes » ordres donnés contre les plus grands scélé- » rats ; car la justice de l'homme ordonne de » frapper et de punir, et non pas de tourmen- » ter, de *désoler* son semblable, et ceux dont » il s'agit sont innocens. »

Mais ce n'était point seulement contre un Directoire faible et cruel que M. de la Harpe devait diriger ses coups. Il fallait remonter à la source du mal, et livrer à la justice de la postérité les philosophes qui avaient posé les principes de la désorganisation sociale, et dont les révolutionnaires n'avaient été que les élèves. Aussi peint-il avec cette vigueur qu'il savait si bien déployer, les suites nécessaires de l'oubli de la religion. La corruption répandue dans toutes les classes de la société, et l'enfance elle-même présentant déja l'image de la dépravation la plus dégoûtante. Il trace un tableau effrayant des crimes dont il a été le témoin, et dont on n'avait point encore vu d'exemples dans les siècles les plus fameux par la corruption des mœurs. « On pille, ajoute M. de la Harpe, les » caisses du gouvernement ; on assassine ses » courriers, ses agens; ses fournisseurs ont » plus volé la France dans quelques années, » qu'on ne l'avait volée pendant un siècle ; » l'enfance commet des crimes réfléchis, des » meurtres prolongés ; le brigandage, qui au- » paravant ne marchait que dans les ténèbres, » parcourt la France la tête haute, insulte les » juges sur leur tribunal, insulte au public sur » la sellette de l'infamie, et se glorifie de ses » forfaits sur l'échafaud. Sans doute c'est ce » qu'on n'avait jamais vu, ou si rarement, » que c'était une exception monstrueuse, et » c'est ce que depuis long-temps nous voyons » tous les jours. »

Les philosophes répondront-ils qu'ils ont voulu établir d'autre frein que celui de la religion? M. de la Harpe leur démontre la fausseté de leurs vaines théories, l'impuissance de la

raison humaine pour dompter les passions, et finit par les accabler sous l'effrayante autorité de ce qui s'est passé dans tous les temps et dans tous les pays.

Les philosophes prétendront-ils qu'on n'a pas entendu leur doctrine, qu'on a mal interprété leurs principes, qu'ils sont étrangers aux crimes de la révolution, qu'ils en ont gémi. Ecoutez M. de la Harpe les pousser dans ce dernier retranchement, et les réduire au silence.

« Ils protesteront au moins contre l'intention : ils diront qu'on ne peut pas accuser » *des prédicateurs de tolérance* d'avoir *voulu* » qu'on massacrât les prêtres. Je le crois de » tout mon cœur. Je n'examine pas ici ce qu'é- » tait en effet cette tolérance : je renvoie cet » article à l'examen de leurs écrits. Je ne recher- » che pas non plus ce que pouvaient *vouloir* » des hommes dont le système entier, tissu » d'inconséquences absurdes qu'on ne peut » comparer qu'à celles du système *révolution-* » *naire*, n'aura rien de clair aux yeux de la » raison que la *volonté* de détruire et l'orgueil » de dominer par l'opinion. Je craindrais même » de fouiller trop avant dans les ténèbres de » cet orgueil et de l'interroger de trop près. » Je ne veux que des griefs démontrés. Vous » détestez comme nous les crimes que vous » avez vus comme nous. Je vous crois. Mais » puisque vous reconnaissez que la publicité » de vos principes mal interprétés (selon vous) » a été si funeste, et leur application portée » beaucoup plus loin que vous ne le vouliez, » si horrible, que vous ne pouvez vous sauver » des anathêmes du monde entier, qu'en vous

» rejetant sur votre intention trompée; soyez
» donc conséquens pour la première fois de
» votre vie; renoncez donc à publier des prin-
» cipes, qui, malgré vous, ont fait tant de
» mal. S'il vous en coûte trop de les abjurer,
» faites-vous donc un devoir rigoureux de les
» garder pour vous; loin de les répandre da-
» vantage, soyez les premiers à protester so-
» lemnellement contre tout ce qui en a été et
» tout ce qui en est encore la suite naturelle;
» soyez les premiers à défendre l'innocence,
» puisque, les premiers, vous l'avez exposée
» à tous les dangers. Est-ce là ce que vous
» faites? Un seul d'entre vous, en 1790, un
» seul (l'abbé Raynal) signa une espèce de dé-
» saveu de ce genre, mais rédigé de manière à
» laisser trop de prise au ridicule, et trop peu
» de force à la vérité. Qu'ont fait les autres?
» Que font-ils? Je ne parle pas des anciens
» maîtres : il en reste peu, et ils gardent le
» silence. Mais les écoliers devenus docteurs,
» si fiers et si contens d'appuyer leur *philoso-*
» *phie* sur la révolution, et la révolution sur
» la *philosophie* (et toutes deux sont dignes en
» effet l'une de l'autre), quelle est aujourd'hui
» leur conduite? Les uns lisent à *l'Institut*
» *national* des traités de matérialisme et d'a-
» théisme, avec un ton d'autorité si imposant,
» qu'un de leurs confrères se croit obligé de
» leur demander humblement *la permission*
» *de croire en Dieu;* d'autres rédigent encore,
» avec une constance intrépide, des journaux
» *philosophiques*, soit par le titre, soit par le
» fond, soit protégés et peu lus, et dans les-
» quels notre *philosophie* et notre révolution
» sont toujours ce qu'il y a eu de plus beau

» depuis la création du monde, n'était Robes-
» pierre et les *Jacobins* qu'on abandonne sans
» peine, quoique les *Jacobins* n'abandonnent
» point leur Robespierre, et ne s'abandonnent
» point eux-mêmes. Ceux-là réimpriment les
» œuvres d'un fou, nommé *Lamétrie*, aban-
» donné au mépris même des *philosophes*,
» avant la révolution, mais qu'elle a su réha-
» biliter comme un brave athée qui se piquait
» d'être *machine* et *plante*. Ceux-ci s'empressent
» de mettre en lumière des rapsodies que l'au-
» teur lui-même avait craint de publier, insi-
» pides, quoique scandaleuses, ennuyeuses,
» quoiqu'impies, plates, quoiqu'extravagan-
» tes [1]; telles enfin qu'on ne sait ce qu'il faut
» mépriser le plus, ou de celui qui a pu les
» concevoir et les écrire, ou de ceux qui ont
» le front de les louer. On publie de gros ou-
» vrages [2], où une érudition mensongère est
» prodiguée pour rajeunir des hypothèses qui
» toutes remontent aux temps fabuleux, et les
» opposer avec une confiance risible, à des
» faits constatés par les monumens historiques;
» et l'on ne rougit pas de mettre les hypothèses
» au-dessus des faits, attendu que les faits sont
» pour la religion, et les hypothèses pour
» l'athéisme. Des journalistes qui se donnent
» pour *philosophes*, et non pas pour *Jacobins*,
» dénoncent, comme *ennemis de la liberté*,
» tous ceux qui croient à la nécessité d'une
» religion, et qui ont le courage de professer

---

[1] Les romans posthumes de Diderot.

[2] L'origine des Cultes, de M. Dupuis; livre qui ne fera jamais grand mal, parce qu'il est trop ennuyeux pour être beaucoup lu.

» celle de leurs pères ; ils les renvoient avec
» un dédain très-noble et un sarcasme très-in-
» génieux au *quatorzième siècle*. De petits
» rimeurs qui veulent être plaisans, ne con-
» çoivent pas qu'on puisse reconnaître une Pro-
» vidence, et marquent cette simplicité comme
» un ridicule si évident, qu'il suffit de l'expo-
» ser pour faire rire. Les rieurs en sont encore
» à ressasser les vieilles railleries, les vieilles épi-
» grammes contre les moines et les religieuses.
» Je ne leur dirai pas que ce fond de satyre,
» en tout temps le plus facile, est aussi le plus
» usé. C'est celui dont les philosophes ont tiré
» le plus grand parti contre la religion, parce
» que la plaisanterie bonne ou mauvaise est
» à la portée de plus de monde que le raison-
» nement bon ou mauvais. Mais il est temps
» d'aviser les philosophes, maîtres et disciples,
» adeptes et néophytes, d'une vérité qui n'a
» pu échapper qu'à eux seuls ; c'est que la seule
» arme qui ait pu leur réussir est aujourd'hui
» rouillée par le sang. Il pouvait y avoir quel-
» qu'avantage à se moquer de la religion quand
» elle était une puissance ; il n'y en a plus de-
» puis qu'elle est une victime. Les plaisanteries
» ne peuvent guères s'allier avec les proscrip-
» tions, et les bons mots ont mauvaise grace
» au milieu des massacres. Les rieurs oublient
» trop qu'ils viennent à la suite des bourreaux ;
» et qui donc peuvent-ils égayer, si ce n'est
» les bourreaux eux-mêmes ? Où leurs facéties
» peuvent-elles trouver place, si ce n'est dans
» les harangues des montagnards, à l'appui des
» décrets qui retiennent encore dans les fers
» tant de milliers d'innocens ? Les philosophes
» qui ont tant parlé du respect des conve-

» nances, sont tombés cette fois dans une
» étrange disconvenance; il est vrai que celle-
» là n'offense que l'humanité; et l'on sait que
» celle des philosophes, semblable à la nature,
» ne s'occupe que de l'espèce et jamais des indi-
» vidus. »

Quelles réflexions devraient inspirer aux philosophes ce passage dans lequel tous les argumens sont sans replique, les conséquences rigoureuses! Mais par une terrible fatalité leur obstination surpasse encore leur aveuglement. Ils nous ont dévoilé le secret de leur secte, quand un de leurs orateurs s'est écrié : *Périsse l'univers plutôt qu'un principe!* Loin d'être corrigés par les malheurs qu'ils ont attirés sur la France, et souvent sur eux-mêmes, ils sont prêts à renouveler encore les funestes essais de leurs maximes désastreuses; les leçons de l'expérience, la France entière qui les accuse de dix ans de calamités, rien ne peut les faire rentrer en eux-mêmes, rien ne peut les ramener aux véritables principes de l'ordre social.

M. de la Harpe en les attaquant, en les poursuivant sans relâche dans ses écrits, les pressait de répliquer, les défiait d'oser entrer en discussion raisonnée avec lui. C'était en vain; ils craignaient trop de voir leurs sophismes absurdes disparaître devant les grandes vérités que l'orateur chrétien défendait. N'ayant point de raisons à lui opposer, ils ne lui répondaient que par des injures et des proscriptions. M. de la Harpe savait bien qu'il avait affaire à des adversaires implacables, qui ne lui pardonneraient jamais de les avoir démasqués; il n'ignorait pas le sort qui lui était réservé s'il tombait entre leurs mains; mais il avait su trouver dans la

religion la force nécessaire pour braver tous ces dangers ; aucune considération humaine ne le retenant, il répandait le trouble parmi des ennemis qui pouvaient l'anéantir ; et les attaques courageuses qu'il leur portait, préparaient et assuraient leur chûte.

Il faut l'entendre lui-même peindre sa situation avec une simplicité aussi noble que touchante. Ce morceau termine le livre du Fanatisme, et nous le citerons tout entier.

« Enfin j'ai rempli mon devoir, et ceux qui » croiraient que pour le remplir il m'a fallu du » courage, me feraient plus d'honneur que je » n'en mérite. Il m'en a coûté pour retenir la » vérité dans mon ame : mon ame s'est soulagée en s'épanchant sous ma plume. Il se peut » qu'il y ait quelque force dans ce que j'ai écrit, » mais cette force n'est pas à moi, pas plus que » le succès qu'elle peut avoir ; s'il plaît à celui » qui me l'a donnée de la couronner du succès. » Si je ne l'ai pas employée plus tôt, ce n'est pas » que j'en craignisse le danger ; c'est que j'observais le moment d'en faire usage. Et d'ailleurs, qu'est-ce que ce danger ? Quand je deviendrais la victime de la cause que je défends, » que s'ensuivrait-il ? Et moi aussi, je ne serais donc pas indigne de donner ma vie pour » une aussi belle cause ! Tant d'autres sont » morts inutilement, et ma mort ne serait pas » inutile pour moi, ni peut-être même pour les » autres ! Qui sait quelle est la goutte du sang » innocent qui précipitera sur la tête des oppresseurs cette rivière de sang qui pèse sur » eux, et qui tôt ou tard doit les engloutir ? » Avant même que je fusse assez heureux pour » penser comme je pense, n'ai-je pas su dire

» aux autres que les poignards des assassins ne
» devaient point entrer dans les calculs de
» l'homme de bien ? Les redouterais-je moi-
» même, depuis que j'ai appris combien j'ai peu
» à laisser à la terre, depuis que j'ai écrit à-peu-
» près ce qui seul peut me recommander à la
» mémoire des hommes et faire pardonner mes
» erreurs ! Et cela du moins ne mourra point
» avec moi : combien, au contraire, la voix de
» la vérité s'éleverait plus puissante et plus ter-
» rible en sortant du tombeau de l'innocent ! »

« Nous ne pouvons pas dire, il est vrai,
» comme l'intrépide Matthieu Molé, *il y a en-*
» *core loin du glaive du scélérat au cœur*
» *de l'honnête homme.* Les glaives sont tout
» prêts ; mais cette foule innombrable de Fran-
» çais, échappés à une mort qui devait paraî-
» tre inévitable, et même la France entière peut
» dire : *Castigans castigavit me Dominus, et*
» *morti non tradidit me. Le Seigneur nous a*
» *sévèrement châtiés, mais il n'a pas voulu*
» *nous livrer à la mort.* » Ps.

FIN DU TROISIEME VOLUME.

TABLE

DES MATIERES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

DISCOURS EN VERS.

LE POÈTE. Pièce couronnée à l'Académie Française en 1766. *Page* 3

CONSEILS A UN JEUNE POÈTE. Pièce couronnée à l'Académie Française en 1775. 11

Sur les Grecs anciens et modernes. 19

Les Prétentions. 24

Extrait des Discours en vers qui n'entrent point dans ce Recueil. 30

POESIES LEGERES.

TANGU ET FÉLIME, Poëme. 39

EPITRES ET PIECES DIVERSES.

Epître à Zélis. 80

Le Malheur, Allégorie. A madame de T***. 83

L'Indifférence d'un Homme sensible. 86

L'Envie et le Temps, Allégorie. 89

Vers récités sur le théâtre de Ferney, avant la représentation d'*Alzire*, le 9 juillet 1765. 91

Réponse de M. de Voltaire aux vers précédens. 93

Vers adressés aux Officiers Français, assistant à une représentation d'*Adélaïde*, sur le théâtre de Ferney. 94

Vers à la Fontaine de Meudon. *Page* 95
L'Ombre de Duclos. 98
Etrennes à une Société. 113
Vers adressés à M. Le Kain, représentant *Cicéron* dans la tragédie de *Rome sauvée*. 115
A une jeune Actrice. 116
A M.lle Clairon jouant un rôle de Soubrette dans les *Précieuses*. 117
A madame la Comtesse de C***. *Ibid.*
A madame la Comtesse de P***, sur une parure de diamans qui représentait les globes célestes. 118
A monsieur de V***. *Ibid.*
A monsieur ***, en lui envoyant les OEuvres de *Gessner*. 119
Vers à M.lle Dumesnil. 121
A mes Amis. 122
Réponse à des Vers de M. D. P. à l'Auteur sur un Concours académique. 123
Réponse à des Vers d'un Jeune Homme de dix-huit ans. 124
Vers à M.me S**, en lui envoyant l'Eloge de Henri IV. *Ibid.*
Vers à la même, en lui envoyant l'Eloge de Fénélon. 125
Vers à madame de **, en lui envoyant la pièce intitulée le *Philosophe*. *Ibid.*
Héro et Léandre, Romance. 126
Autre Romance. 129
Autre Romance, sur une ancienne musette. 230
Couplets à M.me P**, qui dansait au bal. 131
Le Ruisseau. Couplets. 132
Daphné. Couplets à Madame B**. 134
Stances à madame de C**. 135
A M. de Voltaire, sur la Réhabilitation de la famille Calas. 137
A une Mère. 139
Les Regrets. Stances. 141

A M. le comte de Schowalow, chambellan de l'impératrice de Russie, qui avait adressé des vers à l'Auteur. 144
A madame la marquise de F**. 146
A M. le comte de B**. 147
A un Amant qui pleurait beaucoup. *Ibid.*
A une célèbre Cantatrice Italienne. 148
A une Pensionnaire de couvent. *Ibid.*
Vers pour le Portrait de Pascal. 150
— de la Reine. *Ibid.*
— de M. Turgot, contrôleur-général des finances. *Ibid.*
Epître au Tasse. 151
Réponse d'Horace à M. de V. 157

DISCOURS ACADEMIQUES.

Eloge de Charles V, roi de France. 165
— de François de Salignac de la Motte-Fénélon. 197
— du Maréchal de Catinat. 235
— de Racine. 291
— de La Fontaine. 333
Discours prononcé dans l'Académie Française, le jeudi 20 juin 1776, à la réception de M. de la Harpe. 371
Extrait des Discours académiques qui n'entrent point dans ce Recueil. 389
Extrait du Fanatisme dans la langue révolutionnaire. 404

FIN DE LA TABLE.

ERRATA.

Page 7, vers 2, elle fut; *lisez*, elle fuit.
Page 8, vers 20, l'a proscrit; *lisez*, la proscrit.
Page 23, vers 18, applani; *lisez*, applanie.
Page 24, lig. 2, 1770; *lisez*, 1776.
Page 31, lig. 35, leurs yeux brillent; *lisez*, leurs yeux brillans.
Page 33, lig. 29, traite; *lisez*, traita.
Page 46, vers 4, un bon matin; *lisez*, un beau matin.
Page 48, avant-dernier vers, il écoutait; *lisez*, il l'écoutait.
Page 53, vers 2, au regard; *lisez*, aux regards.
Ibid., vers 22, le charme détruit; *lisez*, le charme est détruit.
Page 54, vers 7, qui produisit; *lisez*, que produisit.
Page 55, vers 40, venir; l'appelant; *lisez*, venir, et l'appelant.
Page 73, vers 34, éteintes; *lisez*, éteinte.
Page 75, vers 7, raconter; *lisez*, rencontrer.
Page 98, vers 17, et trompa; *lisez*, et qui trompa.
Page 127, vers 14, Héro; *lisez*, Léandre.
Page 360, lig. 4, trouvent; *lisez*, prouvent.
Page 364, lig. 2, lui en assurer; *lisez*, lui assurer.
Page 388, lig. 2, de travaux de; *lisez*, de travaux, ce.
Page 392, lig 25, douée d'un excellent esprit et d'une grande aptitude au travail; l'orateur; *lisez*: doué d'un excellent esprit et d'une grande aptitude au travail, l'orateur.
Page 394, lig. première, pour une; *lisez*, par une.

PQ
1993
.L4
T46
v.3
c.1

13406